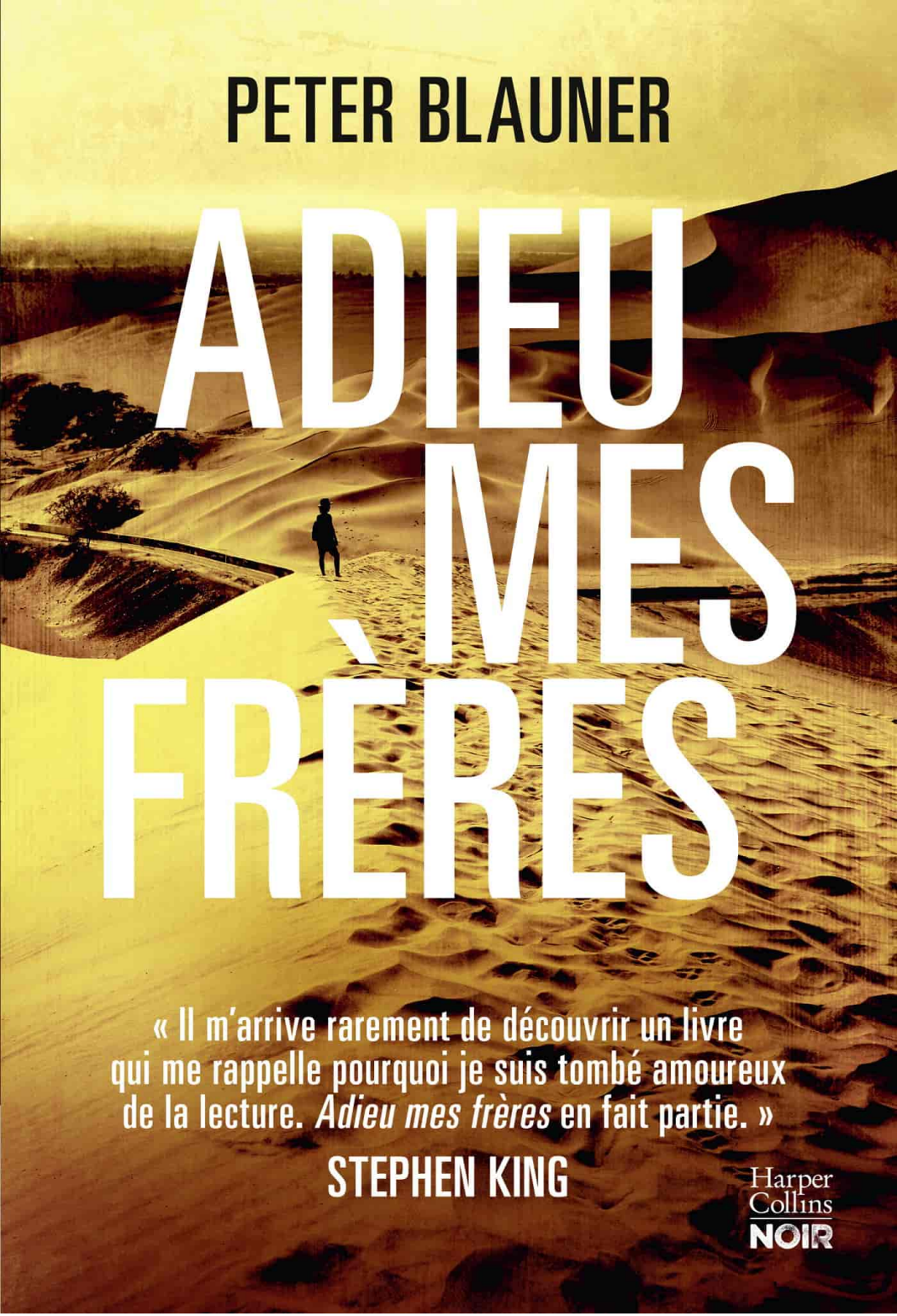
PETER BLAUNER

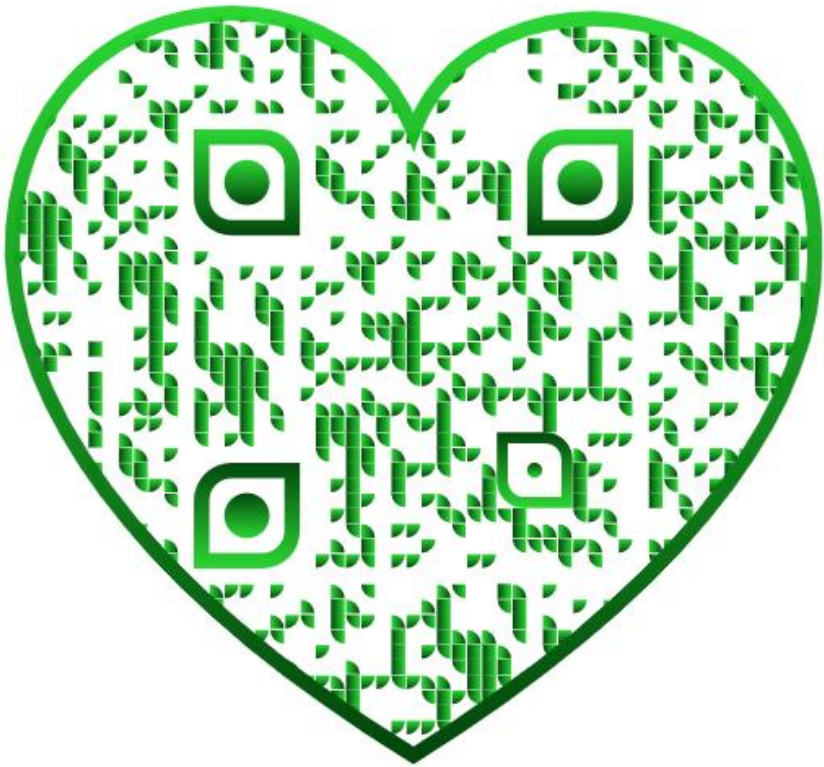
ADIEU MES FRÈRES



« Il m'arrive rarement de découvrir un livre qui me rappelle pourquoi je suis tombé amoureux de la lecture. *Adieu mes frères* en fait partie. »

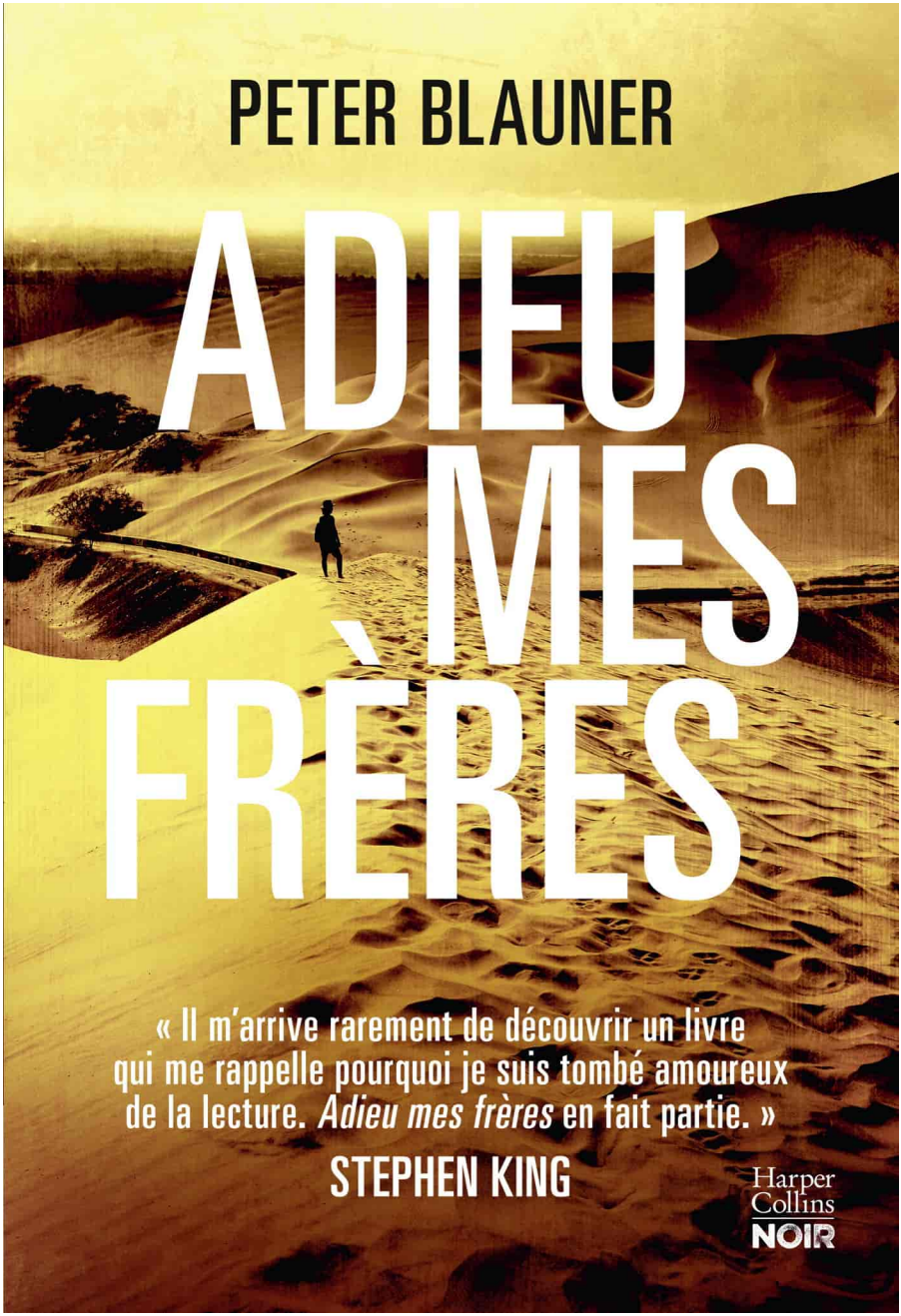
STEPHEN KING

Harper Collins NOIR



PETER BLAUNER

ADIEU MES FRÈRES



« Il m'arrive rarement de découvrir un livre qui me rappelle pourquoi je suis tombé amoureux de la lecture. *Adieu mes frères* en fait partie. »

STEPHEN KING

Harper Collins NOIR

PETER BLAUNER
ADIEU MES FRÈRES

NewYork, 2014. Alex a tout quitté pour faire le djihad. Ce départ brutal, son grand-père Ali ne l'accepte pas. Alors, pour le ramener à lui, il est prêt à lui livrer son histoire – et son plus terrible secret.

Le Caire, 1954. Engagé sur le tournage du film *Les Dix Commandements* du légendaire Cecil B. DeMille, le jeune Ali s'imagine déjà un avenir radieux à Hollywood. Mais, lorsqu'il renverse contre son gré un cheikh très respecté, le climat déjà tendu du pays devient explosif, et Ali se retrouve au centre d'une crise politique sans précédent.

Pour sauver sa peau, et ceux qui lui sont chers, il prend une décision désespérée : se rapprocher des Frères musulmans. Et, par la même occasion, de leur funeste dessein.

Avec une parfaite maîtrise du suspense, Peter Blauner nous précipite dans l'histoire bouillonnante de l'Égypte et ébranle toutes nos croyances sur la famille, l'amour et la religion.

PETER BLAUNER est un auteur et scénariste américain. Il a écrit de nombreux romans policiers traduits dans une vingtaine de pays, dont *L'Irréductible* récompensé par le prix Edgar-Allan-Poe, mais aussi produit des séries comme *New York, unité spéciale*. Il fait son grand retour littéraire avec *Adieu mes frères*, sur lequel il travaille depuis vingt ans.

« Captivant, *Adieu mes frères* se lit d'une traite et vous fera regretter un Caire dont le manque ne vous aura jamais apparu jusqu'à maintenant. »

Forbes

Harper Collins
NOIR

PETER BLAUNER

Adieu mes frères

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
ESTELLE ROUDET

Harper Collins
NOIR

SOMMAIRE

Titre

Du même auteur

Dédicaces

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Épilogue

Note historique

Remerciements

Copyright

DU MÊME AUTEUR

L'Irréductible, **Flammarion, 1991**
L'Intrus, **Rocher, 1997 ; Pocket, 2002**
Casino Moon, **Gallimard, 1998**
Temps de chien sur la ville, **Belfond, 2002 ; Pocket, 2006**
Le Dernier Beau Jour, **Seuil, 2006**
Vers l'abîme, **Archipel, 2007 ; Archipoche, 2008**

À David Denby, en remerciement
de quarante années d'amitié loyale.
À Richard Pine, mon ami et agent, qui m'a donné des conseils avisés,
m'a regardé les ignorer puis m'a montré la voie pour retrouver mon
chemin.
Et à Kelley Ragland, qui est venue au secours de ce récit et lui a donné
un foyer.

Je n'ai rien contre les Dix Commandements. Je crois en les Dix Commandements. Le premier – « Je suis l'Éternel, ton Dieu » – est un super commandement. S'il n'est pas prononcé par les mauvaises personnes.

BOB DYLAN

Prologue

De : Alexisfire475@gmail.com
Envoyé : 9 juin 2014
À : Bayridgemama475@gmail.com
Mère,
Je suis désolé de ce que je dois t'annoncer.
Peut-être que si j'étais plus courageux je te le dirais en face. Mais, quand tu liras ceci, je serai parti.
Je me rends compte que ça va être un choc. Tu ne connais de moi que le fils calme et obéissant que papa et toi avez élevé. Vous m'avez parfaitement nourri et habillé. Vous m'avez envoyé dans les meilleures écoles. Vous me parliez essentiellement anglais à la maison, et j'ai à peine appris l'arabe. Vous m'avez épaulé pour mes devoirs. Vous avez toléré le rap et le heavy metal, le bazar dans ma chambre, vous m'avez offert une PS4 et un caméscope Sony, vous m'avez aidé pour mes examens, et pour remplir les formulaires d'admission aux universités auxquelles vous pensiez que j'allais m'inscrire. Et je sais que vous espériez me voir incarner un de ces exemples de réussite à l'américaine dont vous auriez été fiers, comme papa avec son bureau à Chase, ou papi, avec sa station-service et sa Cadillac Escalade.
Je suis désolé parce que je vais vous décevoir.
Le voile a été levé. Le rêve a vécu. Ce qui est arrivé à papa l'été dernier m'a réveillé. Oui, je sais que les agents du FBI qui l'ont arrêté et l'ont gardé toute la nuit au poste se sont officiellement « excusés » de l'avoir pris pour un terroriste qui portait le même nom. Je sais que, papa et toi, vous êtes prêts à accepter ce qui s'est passé et à aller de l'avant. Moi, je ne peux pas.
Je vois à présent combien tout ce que nous possédons peut nous être enlevé en un clin d'œil. Toutes nos économies, le boulot de papa comme responsable de clientèle, les pompes à essence de papi, la grande maison dans Colonial Road. Tout notre capital aurait pu être gelé, notre argent dépensé en frais d'avocats. Ce drapeau américain qui claque au vent au-dessus de notre porche, les exemplaires miniatures de la Constitution américaine que papi aime offrir à nos invités ? Tout ça, c'est de la blague. On n'a jamais vraiment eu notre place ici. D'aussi loin que je me souvienne, j'en avais conscience. En fait, dans mon tout premier souvenir, je me trouve avec toi sur l'aire de jeux de Fort Hamilton après la chute des tours, et les autres gamins m'appellent Oussama et me crient de retourner dans mon désert.
Je me rappelle comment tu avais essayé de me réconforter ce jour-là. Tu m'avais dit de sécher mes larmes et de relever la tête, que nous étions aussi américains que n'importe qui. On sait tous les deux que c'est un mensonge. Ces gens n'ont jamais voulu de nous ici. Et ils n'ont rien à faire là d'où on vient. Le monde est ce qu'il est : un champ de bataille. Et on doit tous choisir son camp. Nous devons nous battre pour être des hommes et des femmes libres, ou vivre et mourir comme des esclaves et des prisonniers.
Je choisis de me battre. Je n'irai pas à Cornell cet automne pour étudier la

chimie et la production audiovisuelle. Je vais apprendre des choses autrement plus précieuses sur le front, où, si Dieu le veut, nous remporterons la victoire ou trouverons la gloire dans le martyre.
Ma vie est dénuée de sens sans combat à mener. Comment pourrais-je faire la queue à la boutique de la fac pour acheter un T-shirt, ou jouer au frisbee, quand d'autres garçons de mon âge se mettent en danger corps et âme pour affronter l'ennemi ? Comment je peux m'asseoir dans un amphi, prendre des notes et bosser avec acharnement, quand je sais que mes frères arpentent déserts et vallées, AK-47 à l'épaule ? Comment je peux traîner sur Facebook, me rendre à la bibliothèque pour essayer de rencontrer des filles, jouer à *Grand Theft Auto V* dans un dortoir avec mon pote de chambrée, alors que d'autres gars de mon âge, postés au sommet d'une colline en plein désert, détiennent, le doigt sur la détente, le pouvoir de vie et de mort ?
Alors même que j'écris ces mots, je me prends à imaginer ta réaction. Le premier choc passé, il y aura des larmes, je le sais. Et de l'incrédulité aussi. Tu vas te demander ce qui a mal tourné. Ce que vous auriez pu faire différemment. Tu vas te demander si vous auriez dû m'envoyer voir un psy quand j'ai commencé à me disputer constamment avec papa et toi. Tu vas te mettre en tête que vous auriez pu encourager certaines amitiés. Ou les décourager, peut-être. Tu vas te dire que je n'aurais pas dû passer autant d'heures seul devant des écrans, à me « radicaliser » sur Internet. Et même si c'est vrai que j'ai passé beaucoup de temps à regarder des vidéos de martyrs, et à évoquer avec mes recruteurs en Syrie mon projet de rejoindre la lutte, ça n'a pas vraiment de lien non plus. Ce voyage, c'était mon destin.
J'ai toujours eu l'âme d'un guerrier, même quand ma seule arme était la pelle dans le bac à sable ou le joystick avec lequel je jouais à *Call of Duty.* Je sais que la direction que j'ai choisie n'a certainement aucun sens pour vous. Mais ce présent matérialiste ne me suffit pas. Quelque chose de plus lointain dans le passé m'appelle, me murmure que ces gamins avaient raison : je dois retourner dans le désert.
Ne sois pas triste, je t'en prie. Je vous garderai toujours dans mon cœur, papa, Amy, Samantha, papi et toi. *Inch'allah,* on se retrouvera un jour dans un monde meilleur. S'il te plaît, dis à Amy et à Samantha de ne pas entrer dans ma chambre – sauf pour nourrir mon poisson. Personne n'a envie de voir ses petites sœurs fouiner partout. N'hésite pas à mettre tous mes jeux vidéo et mes DVD sur le trottoir – même si je doute sérieusement que quelqu'un en veuille, la plupart sont franchement vieux.
Essaie de ne pas être trop triste et de ne pas avoir trop peur. Je sais que je ne suis jamais allé au-delà du New Jersey tout seul, mais je suis absolument sûr de ce que je dois faire.
Ton fils, Abu Sorour (J'ai regardé, ça signifie « père de l'allégresse ».)
P.-S. : Je ne veux plus qu'on m'appelle Alex.
De : PapiAli71@aol.com
Envoyé : 23 juillet 2014
À : Alexisfire475@gmail.com
Cher Alex (je suis trop vieux pour t'appeler autrement),
Je n'utilise pas souvent le mail, mais il paraît qu'il n'y a pas d'autre moyen de te contacter. Ta mère me dit que ton téléphone est éteint et que tu n'as pas laissé d'adresse où faire suivre le courrier postal. Je ne sais pas du tout si ce message te parviendra un jour, ni si tu y répondras d'une façon ou d'une autre. Je prie, *inch'allah,* pour que tu sois encore en vie pour le lire.
Voilà plus de six semaines qu'aucun de nous n'a eu de tes nouvelles. Ta mère pleure tous les jours. Souvent plusieurs fois au cours d'un même repas. De temps en temps, tes deux sœurs pleurent aussi. Mais en général elles restent simplement dans leur chambre. Ton père ressemble à un zombie. Comme tu n'as répondu à aucun des messages de tes parents, je ne sais pas si tu es au courant que ton père a quitté son emploi à la banque pour se consacrer à plein temps à ta recherche. Il a parlé à toutes les compagnies de taxis, à toutes les compagnies aériennes, au moindre fonctionnaire du

département d'État ou des ambassades qui a bien voulu répondre à ses appels téléphoniques. Il s'est rendu au Caire et à Istanbul, où il a montré ta photo et dépensé des milliers de dollars auprès des « fixeurs », afin d'essayer de retrouver ta trace. Il semblerait que tu sois discrètement passé en Syrie pour rejoindre ces soi-disant militants qui combattent là-bas le gouvernement au nom du drapeau noir. Quand ton père a tenté de suivre le même chemin que toi, il s'est fait arrêter par la police syrienne, sérieusement tabasser, puis renvoyer en Turquie. Il est de retour à la maison maintenant, *el hamdolilah,* **et même si ta mère affirme qu'elle ne lui en veut pas de ne pas t'avoir retrouvé, ils ne sont plus heureux comme avant. Ce qui me rend très triste.**

Il n'y a pas vraiment de raison que tu me répondes alors que tu n'as répondu à personne d'autre. Même si je fais partie de ta vie depuis ta naissance, tu me connais à peine. Et je suis certain que tu dirais que c'est réciproque, bien que nous ayons vécu sous le même toit depuis le décès de ta grand-mère et le jour où tes parents m'ont demandé de m'installer chez vous afin de pouvoir veiller sur moi.

Tu es un jeune homme qui dit être parti combattre pour son peuple. Je suis un vieil Égyptien borgne qui possède une station-service avec une supérette à Bay Ridge, prie cinq fois par jour, soutient les Mets de New York, pleure devant les vieux films et regrette terriblement sa femme. Tu as toujours joué le petit-fils poli et dévoué à mon égard. Tu as souri à mes blagues assommantes de vieux bonhomme, tiré ma chaise à la table du dîner et posé une couverture sur mes genoux quand je m'endormais en ronflant devant la télé. Tu as fait preuve de respect envers moi, l'aîné de la famille, le père de ton père, encore au boulot à quatre-vingt-cinq ans. Tu as toujours été patient et dit ce qu'il fallait. Mais je sais que je ne t'intéressais pas beaucoup.

Et pourquoi aurait-il dû en être autrement ? Comment quelqu'un qui a mené une vie tellement morne en apparence et paraît s'en être contenté pourrait-il comprendre quoi que ce soit à la grande aventure héroïque dans laquelle tu t'es embarqué ? Cependant, une chose que tu as écrite à ta mère a attiré mon attention. Tu dis que c'était ton destin de te lancer dans cette aventure. Tu crois que quelque chose d'un lointain passé, par-delà la vie confortable de tes parents, t'appelle.

Je comprends cela mieux que tu ne le penses.

Quand j'avais ton âge, je me suis lancé dans un voyage similaire, et j'ai bien failli ne pas en revenir. C'est une histoire que je ne t'ai jamais racontée. En fait, depuis que je suis arrivé aux États-Unis, il y a plus de quarante ans, j'en ai très peu révélé là-dessus à qui que ce soit. Même ton père, mon unique enfant, n'en connaît que les grandes lignes, parce que je l'ai toujours empêché de poser trop de questions. Je voulais qu'il devienne un véritable Américain, enthousiaste et optimiste, fier de m'avoir comme père, et qu'il ne connaisse que le strict minimum sur mon passé.

Parce que, la vérité, c'est que ton ennuyeux grand-père, Ali Hassan, le propriétaire de la station-service à la peau parcheminée, avec son eau de Cologne de vieillard et ses blagues ringardes, a passé de nombreuses années en prison en tant que criminel violent et qu'il y a laissé son œil gauche au passage.

J'ai toujours rigoureusement gardé ce secret. Pourtant, après la mort de ta grand-mère, j'ai commencé à mettre des choses par écrit. Pour quelle raison, je n'en étais pas sûr au début. Dans ma jeunesse, j'ai été une sorte d'écrivain. Ou du moins j'aspirais à l'être. Alors, j'ai commencé à rédiger l'histoire de ma vie. Non parce que je croyais qu'elle serait publiée un jour, mais parce que j'ai reconnu quelque chose de ma propre fébrilité en toi, quand tu as commencé à avoir des problèmes avec tes parents il y a quelques années. Je voulais que tu saches qui j'étais. Que tu saches que j'avais mené cette vie-là, histoire de laisser une trace derrière moi. Pendant un temps, j'ai pensé garder pour moi ce récit, du moins de mon vivant.

À présent, je ressens un besoin plus pressant de le partager. Je ne sais pas si tu auras le temps, ou l'envie, de lire ce que j'ai mis en pièce jointe, si tant est que Dieu juge bon que ce message te parvienne. J'espère que oui. Parce que je sais comment se termine ce film.
Affectueusement, avec tout mon amour et ma compassion,
Papi (En arabe, *Gedo*. **Mais je préfère que tu m'appelles comme tu l'as toujours fait.)**

1

1001ebooks

Quand je commence à écrire cette histoire, toi, mon petit-fils, tu as treize ans et tu es enfermé dans ta chambre à l'étage, tu ne parles plus à tes parents. J'entends vaguement le fracas des détonations et des coups de feu à travers le plafond. Tu es en train de jouer à un de tes jeux vidéo. Je suis dans le bureau, où je regarde un vieux film en le commentant au passage.

Le film parle d'une actrice du muet qui essaie de rester dans les mémoires d'un monde qui l'a oubliée. À mon avis, il ne te plairait pas, ou tu ne le comprendrais pas. Il est en noir et blanc, et l'histoire est racontée par un homme disparu. J'aimerais que tu me rejoignes et que tu y jettes un coup d'œil quelques minutes. Parce que ça m'aiderait à démarrer mon récit. Arrive une scène dans laquelle l'actrice va voir le metteur en scène qui a fait d'elle une star longtemps auparavant. Il s'appelle Cecil B. DeMille. Je l'ai connu dans la vraie vie. C'était une des idoles de ma jeunesse. Et, après toutes ces années, j'ai encore du mal à croire que j'ai passé une si grande partie de ma vie derrière les barreaux pour avoir tenté de le détruire.

J'y reviendrai.

Je suis né en Égypte, entre deux guerres et deux mondes. J'ai grandi juste au bout de la rue menant aux pyramides, au pied du plateau de Gizeh. Le Sphinx se trouvait à quelques pas seulement de notre porte d'entrée. Mais la merveilleuse absurdité de ma vie, qui a provoqué toutes mes mésaventures et mes bonnes fortunes, c'est que je préférais aller au cinéma.

Notre famille vivait dans une maison en pisé, en face de l'hôtel Mena House, où descendaient toutes les célébrités de l'époque.

Ma mère était femme de chambre et mon père caddie pour les clients qui jouaient au golf. Il était lui-même un brillant golfeur. Pour blaguer, il aimait raconter que c'était lui qui avait cassé le nez du Sphinx avec un drive au dix-huitième trou.

J'étais un enfant heureux, et pourquoi pas ? Tous les matins, je me rendais à l'école à pied avec mon cousin et meilleur ami, Chérif. Poulets et cailles vagabondaient sur la route, le long de laquelle s'étalaient les masures aux toits de tôle et les forges de village fumantes ; les fours à pain en plein air, qui embaumaient ; et le magasin de souvenirs où le père de Chérif vendait des babouches, des momies miniatures et des gratte-dos à tête de crocodile aux touristes. Tous les après-midi, je regagnais une maison remplie de femmes : ma mère et mes deux sœurs aînées, en train de bavarder gaiement avec des nièces et des cousines tout en concoctant de splendides associations culinaires avec les restes du *room service* **de l'hôtel, ajoutant des spaghettis marinara au traditionnel kochari, des crackers Carr's au** *mish* **et à la** *bissara*, **de la viande grillée au ful medames, au son de** *Begin the Beguine* **ou** *Moonlight Serenade*, **qui passaient à la radio.**

Je savais que nous n'étions pas riches mais, puisque j'étais le seul garçon, ma famille me traitait comme un petit prince égyptien. Ma mère me faisait dormir dans des draps de soie qu'elle rapportait des chambres de l'hôtel, et elle récupérait des vêtements sur mesure oubliés par mégarde dans les paniers à linge. Mon père me laissait monter dans sa voiturette de golf et me présentait fièrement à ses clients préférés. Au printemps, je participais à la course des pyramides et parvenais, Dieu sait comment, à atteindre le sommet de la plus haute avant Chérif, alors même qu'il était aussi efflanqué qu'un chacal et deux fois plus mauvais quand il s'agissait d'une compétition. En guise de récompense, ma mère et mes sœurs me couvraient d'une pluie de baisers et de bonbons, et les touristes qui nous encourageaient à grands cris m'offraient mes premiers dollars yankees.

Parfois, j'apercevais des clients célèbres, tels M. Churchill ou M. Roosevelt, sur la terrasse de l'hôtel. Mais j'avais conscience qu'il existait un monde plus ancestral, plus dérangeant, de notre côté de la route. À cette époque, avant que le haut barrage d'Assouan ne soit construit, les crues du Nil arrivaient au ras des pattes du Sphinx. Ma salle de classe était tellement inondée que je devais sauter de pupitre en pupitre pour garder les pieds au sec et éviter de piétiner les grenouilles.

Tu penses peut-être que j'exagère ? Eh bien, ça fait partie de mon héritage. Mes voisins se transmettaient les vieilles légendes qui avaient cours depuis l'époque des pharaons. Au beau milieu du XXe siècle, ils croyaient encore que les djinns et les éfrits, ainsi que d'autres esprits invisibles, avaient le pouvoir d'influer sur la vie quotidienne, que le mauvais œil pouvait vous tuer, que des fous délirants et crasseux étaient capables de guérir le rachitisme et la bilharziose, et que le chat noir qui traînait autour du puits du village se métamorphosait en vieille sorcière à minuit et jetait un mauvais sort

sur votre famille si vous tentiez de tirer de l'eau après le coucher du soleil. Mais, une fois encore, aucune de ces légendes ne provoqua en moi autant d'émoi que ce que je découvris lorsque ma mère commença à m'emmener au cinéma.

Je me revois encore m'installer dans les fauteuils de velours moelleux et lever la tête vers les rideaux en damas rouge du cinéma Metro, avant que les lumières de la salle ne s'éteignent lentement, nous introduisant ainsi dans les mystères de l'obscurité. C'était bien avant que la télévision soit une chose courante dans les maisons égyptiennes, Alex. Un rayon blanc céleste avait jailli au travers d'une minuscule ouverture carrée dans le mur derrière nous, des volutes de fumée montaient des fauteuils d'orchestre et serpentaient jusqu'au balcon où j'étais installé avec ma mère, mes deux grandes sœurs et Chérif. Ce premier film, c'était *Fantasia,* **et, oh ! j'en ai été bouleversé, mon garçon. C'était comme regarder des images de mon propre inconscient projetées sur cet écran géant. Les couleurs exubérantes et criardes, la souris en tenue de magicien, les balais qui marchaient, la silhouette du chef d'orchestre, Le Sacre du printemps et les dinosaures, les morts qui se levaient et l'***Ave Maria.* **J'en avais oublié que ma mère ne pouvait acheter qu'un petit pot de pop-corn pour nous cinq. J'aurais voulu rester pour la séance suivante, et encore celle d'après, pour que nous n'ayons pas à regagner notre maison, sans toilettes à l'époque, et avec l'électricité par intermittence seulement. Mais Chérif lui tirant le bras et mon père attendant pour dîner, elle avait dû promettre que nous reviendrions une autre fois.**

La semaine suivante fut encore mieux. Nous nous rendîmes dans un cinéma appelé l'Avalon. On y passait un film anglais intitulé *Le Voleur de Bagdad.* **Ça n'était pas un dessin animé. Il y avait de vraies personnes dedans, qui faisaient des choses totalement impossibles. Comme voler dans les airs et amadouer des génies pour qu'ils sortent de leur bouteille. Plus incroyable encore, une de ces vraies personnes était un garçon à la peau cuivrée, encore plus sombre que la mienne, nommé Sabu ! Et il n'était pas simplement un serviteur silencieux apparaissant dans une ou deux scènes, mais l'une des stars du film. Lorsqu'il chevaucha le tapis volant à la fin pour sauver le sultan et la princesse des mains du vizir malfaisant qui les avait emprisonnés, je fus emporté avec lui, imaginant que moi, Ali Hassan, je pourrais être le héros s'élevant de sa condition modeste pour sauver le monde.**

Par la suite, je m'arrangeai pour que ma mère m'emmène au cinéma toutes les semaines, de façon à pouvoir rêver ensemble dans le noir en nous tenant les mains. Parfois, mon cousin et mes sœurs nous accompagnaient. Parfois, il n'y avait que nous deux. Nous regardions tout : les films égyptiens, français, italiens, anglais et espagnols. Les films comiques et les comédies musicales, les mélodrames romantiques

et les films de gangsters. Mes préférés étaient les films américains. En particulier les westerns, peuplés de cow-boys héroïques et de hors-la-loi en chapeau noir, qui se livraient à d'intenses fusillades dans des déserts ressemblant vaguement à celui où nous vivions, mais qui paraissaient néanmoins se trouver sur une autre planète. Les noms suffisent à me ramener à ces jours exquis de mon enfance. *La Chevauchée fantastique*, *La Charge fantastique*, *Une aventure de Buffalo Bill.* Les noms des metteurs en scène apparaissaient avant que ne commence le film, aussi imposants que les colonnes du temple de Louxor, tels des monuments dignes d'être vénérés. M. John Ford, M. Raoul Walsh et, le plus monumental de tous, *M. Cecil B. DeMille.*

Je me prenais à réfléchir à la façon dont je pourrais m'élever au-dessus de ma condition, tel Sabu sur son tapis volant, et devenir éventuellement l'un d'eux.

Puis les lumières de la salle se rallumaient et la réalité faisait irruption dans mes rêveries.

Mon village, ma ville, mon pays avaient échappé aux pires conséquences de la guerre, jusqu'après les batailles d'El-Alamein. Mais, ensuite, il y eut une épidémie de typhus. Ma tante Amina, la mère de Chérif, attrapa la fièvre en premier. Elle transpirait et ne parvenait pas à se lever. Elle se plaignait d'horribles douleurs à l'abdomen. Puis elle fut parcourue de frissons et ferma les yeux, pour ne jamais les rouvrir. Le père de Chérif, Hamid, le propriétaire de la boutique, mourut quelques heures après elle. Le jour suivant, mes sœurs, Mariam et Rana, sombrèrent elles aussi dans l'inconscience et s'éteignirent à quelques heures l'une de l'autre. Puis ce fut au tour de ma chère mère, si vaillante, qui s'était démenée pour essayer de prendre soin d'eux tous, ainsi que de nos voisins, d'être saisie d'une violente fièvre. Pelotonnée sur elle-même, elle hurlait comme si une centaine de lames invisibles la poignardaient. J'étais à côté, impuissant, serrant de toutes mes forces un gant de toilette humide. Le médecin de l'hôtel ne pouvait rien faire, pas plus que le guérisseur du village. Je me rendis à la mosquée Al-Hussein avec mon père et priai aussi fort que je le pouvais, promettant à Allah que je donnerais tout s'il l'épargnait.

Elle mourut quand même.

Mon univers passa de la couleur au noir et blanc. Plus de douze personnes furent emportées dans notre village. Mon père, comme d'autres hommes, se réfugia dans la boisson et un silence lugubre à la maison. Je me renfermai également sur moi-même, à peine capable de me concentrer à l'école. Ce fut Chérif qui me sauva. Mon cousin, de six mois plus âgé seulement, avait toujours été plutôt comme un grand frère pour moi. Il martelait que le problème n'était pas que Dieu nous avait laissés tomber, mais plutôt l'inverse : nous n'avions pas été assez pieux. Il commença à me traîner à la mosquée locale tous les jours, me

montrant où trouver consolation et justification dans le saint Coran et les hadiths. La foi allégeait mon fardeau, en particulier lorsque je voyais des hommes plus âgés ayant souffert du même fléau et qui priaient à mes côtés.

Cependant, ça ne suffisait pas à Chérif. Il avait toujours eu du talent pour repousser les limites. Il déclara qu'il allait fonder une ligue de la jeunesse pour la promotion de la vertu dans notre village et me désigna comme vice-président. Nous passions des heures à concevoir des prospectus citant les paroles du prophète Mahomet, puis courions en tous sens, tel un duo de fauteurs de troubles, glissant les textes des hadiths sous les portes des clients à l'hôtel, et sermonnant nos voisins sur les péchés de boisson et de luxure. Pour te dire la vérité, ça me plaisait assez, car la plupart des gens nous recevaient avec une bonne humeur compréhensive et nous offraient le thé, sans rappeler à Chérif que son père avait vendu de la pornographie en douce dans l'arrière-salle de la boutique. Un jour, une veuve avec cinq enfants s'attaqua à nous en hurlant que c'était la faute de ma mère si ce fléau avait touché notre village, parce qu'elle devait certainement fricoter avec les étrangers en tant que femme de chambre et qu'elle nous emmenait au cinéma plutôt qu'à l'école religieuse.

J'en fus blessé et profondément offensé, bien sûr. Mais Chérif s'en prit physiquement à la veuve – au point que je dus le retenir. Après cet épisode, il devint plus distant et se replia en lui-même. Il prétendait recevoir des cours privés d'un imam local, mais je le soupçonne plutôt d'avoir fumé beaucoup de haschisch. Il se mit à parler constamment de la nécessité de « faire quelque chose » pour transformer notre pays et nous remettre « sur la voie du seul véritable Dieu » – bien que je lui fisse remarquer que notre pays avait coutume de vénérer de *nombreux* dieux. Je fus secrètement soulagé lorsqu'il partit rejoindre un corps de jeunes volontaires qui se battaient aux côtés de l'armée égyptienne contre l'ennemi commun du monde arabe – l'État d'Israël fraîchement proclamé. Je ne prêtai guère attention au fait que la brigade avait été mise sur pied par l'Ikhwan, un groupe religieux aussi connu sous le nom de Frères musulmans. De nombreuses personnes dans notre pays appartenaient à ce mouvement et en partageaient les aspirations. Je me disais que, s'ils pouvaient trouver à employer l'irrépressible agitation de Chérif, c'était tant mieux.

En son absence, je commençai à travailler comme garçon de salle au restaurant de l'hôtel, utilisant mon maigre salaire pour aider mon père à payer les factures et me réfugiant à l'occasion au Metro ou à l'Avalon, où j'avais assisté à tellement de séances en matinée. À présent que j'étais plus vieux, le cinéma devint non seulement mon sanctuaire, mais aussi ma salle de classe. J'y appris l'amour, le courage et le succès. Et c'est là que je trouvai ma propre voie.

Après avoir vu l'adaptation des *Grandes Espérances* par M. David Lean, je me sentis inspiré pour écrire une critique du film. Sur un coup de tête, je l'envoyai au Pr Ibrahim Farid, l'un des grands critiques littéraires d'Égypte, dont j'avais vu le nom dans les pages culturelles des journaux. Pour des raisons que Dieu seul connaît, il la lut et fut convaincu que je possédais de la clairvoyance et du potentiel. Il persuada le bureau des admissions de l'université Fouad Ier au Caire d'accepter ma candidature.

Et ce fut là-bas que ma vie recommença. Je fondai l'Association du cinéma étudiant. Je devins entrepreneur, j'appris comment louer des films grâce aux clients de mon père qui travaillaient dans l'industrie de la distribution cinématographique. Je finançais le prix de la location en faisant payer l'équivalent de vingt cents le ticket pour les séances que j'organisais dans le réfectoire de l'université. Je m'employai à maîtriser l'art du marketing et de la recherche d'audience, avec des affiches et des prospectus que je faisais tirer chez l'imprimeur auquel Chérif et moi avions eu recours pour la ligue de vertu. Je découvris que les comédies légères avec Ali El-Kassar et les Trois Stooges marchaient bien, se jouant souvent à guichets fermés. Que les drames sociaux, comme *Life of Darkness* et *Je suis un évadé*, « pas des masses », comme je te l'ai entendu dire.

Par-dessus tout, je découvris ma véritable destinée. Durant ma dernière année, je tentai quelque chose et louai un film français intitulé *Les Enfants du paradis*. C'était un long drame romantique ayant été tourné durant l'occupation allemande, l'histoire de quatre hommes amoureux de la même courtisane, belle et inaccessible. Je fus captivé par le film. Au contraire du public. Les gens commencèrent à partir au milieu – un par un puis en masse, jusqu'à ce que je sois absolument certain qu'il n'y aurait plus que moi quand les lumières reviendraient. J'étais déconfit. J'avais eu une révélation et personne ne l'avait partagée. J'étais un imbécile qui ne ferait jamais rien de sa vie. Pourtant, lorsque le générique défila, je me rendis compte qu'il y avait quelqu'un d'autre, qui pleurait doucement. Je rallumai les lumières, et elle était là.

Elle avait été assise dans l'obscurité avec moi durant toute la projection. Juste nous deux, partageant *le beau rêve[1].**

Elle s'appelait Mona Salem. Je l'avais déjà remarquée sur le campus. C'était une jeune femme particulièrement éblouissante. Elle possédait les yeux noirs et le teint d'une Égyptienne, mais ses cheveux bouclés avaient une couleur d'or pâle. On voyait que ses parents étaient venus de loin pour se rencontrer et tomber amoureux. Elle s'habillait comme une Parisienne, lin blanc et foulards en soie, et se déplaçait comme si elle avait pris des cours de danse classique. Elle possédait l'allure de quelqu'un appartenant à une classe supérieure à la mienne, issu de

l'autre côté de la route, là où logeaient les clients du grand hôtel.

— *Ils ont coupé ma mère**, dit-elle en reniflant dans un mouchoir en coton.

— Quelqu'un a coupé votre mère ?

J'avais appris un peu de français à l'hôtel.

— *Non**. (Elle secoua la tête.) *Ils ont coupé les scènes dans lesquelles elle jouait**.

Puis elle me regarda en face et reprit en arabe.

— Ils ont coupé les scènes dans lesquelles elle jouait.

Il s'avéra que sa mère était une actrice française de seconde zone, dont les quelques lignes de dialogue n'étaient pas apparues à l'écran. Son père, un diplomate égyptien, était tombé amoureux de celle-ci lorsqu'il se trouvait en poste à Paris. Nous passâmes une grande partie de la nuit à discuter en buvant du thé que je préparais dans la cuisine du réfectoire. Plus nous parlions, plus elle me semblait appartenir à mon côté de la route. Elle me raconta comment sa mère avait quitté son père pour un officier allemand, comme l'actrice du film, avant de passer à un industriel suisse. À présent, Mona devait prendre soin de son père, essayer de réparer son cœur brisé. Elle me confia qu'elle aussi voulait être actrice, mais qu'elle avait le sentiment que ses joues étaient trop rondes, ses yeux trop petits et ses chevilles trop épaisses. Pour moi, elle semblait aussi envoûtante que Miss Ava Gardner ou notre magnifique Miss Égypte, Dalida. Elle affirmait avec insistance qu'elle devrait avoir un but plus noble que le divertissement dans la vie. Et pourtant le faisceau immaculé du projecteur l'attirait toujours autant, comme moi.

Au matin, j'avais une nouvelle vision du paradis, et Mona en était au centre. J'avais faim d'elle, de tout mon corps et de toute mon âme, comme jamais je n'avais désiré une femme de chair et de sang auparavant. Elle avait allumé un feu en moi. Je décidai que je trouverais le moyen de me faire une place dans l'industrie du cinéma et que je l'emmènerais avec moi. Je trouverais un boulot et deviendrais un assistant précieux auprès d'un des célèbres metteurs en scène américains qui venaient plus souvent dans cette partie du monde à l'époque. Ils seraient tellement impressionnés par mon zèle et mon ingéniosité qu'ils n'auraient d'autre choix que de me ramener aux États-Unis avec eux. Je changerais mon nom d'Ali Hassan en *Al Harrison* ! Ensuite, j'enverrais chercher ma bien-aimée. Elle me rejoindrait dans cet éden sur terre qu'est la Californie. Et, là, devant le bleu azur du Pacifique, parmi les orangeraies et sous le généreux soleil doré, nous nous épanouirions et deviendrions de parfaits Américains.

Nous achèterions une Chevrolet pour que je puisse me rendre à mon travail aux studios et, plus tard, nous ferions l'acquisition d'une maison à Pasadena, cet endroit sur lequel j'avais lu des articles dans les

magazines de cinéma. Elle posséderait une piscine olympique, dans laquelle Mona pourrait faire des longueurs avec la grâce féline de Miss Esther Williams. Il y aurait aussi un bungalow pour les invités, afin que mon père puisse venir et jouer au golf dans des endroits aussi exotiques que Glendale et Alhambra. Et puis Mona et moi élèverions une famille de vrais petits Américains qui ne sauraient rien du typhus, de la famine, des armées d'occupation, ni d'aucun des autres désastres auxquels les films nous avaient permis d'échapper.

Je m'attelai sérieusement à mes ambitions. Avec l'aide du Pr Farid, je me débrouillai pour louer une caméra Arriflex. Puis je fis des heures supplémentaires à l'hôtel, afin de pouvoir acheter une douzaine de rouleaux de pellicule Kodak. Je m'en servis pour tourner un petit film de dix minutes, intitulé *Après la révolution*, **dans lequel jouaient ma belle Mona et Chérif, lequel était alors revenu de la guerre contre Israël et avait été accepté comme étudiant en ingénierie à l'université. J'insistai auprès de mon père pour qu'il en parle à ses clients dans l'industrie de la distribution. Puis je cultivai ces contacts afin d'obtenir des boulots d'assistant de production sur des tournages de films égyptiens et américains. Je peignais les plateaux. Je m'occupais des animaux. Je servis de chauffeur à M. Robert Taylor pendant qu'il jouait dans La Vallée des Rois. Je tentai d'assister le scénariste M. William Faulkner lors de ses recherches pour le script de** *La Terre des pharaons* **– mais je ne mis pas longtemps à découvrir que les bars des hôtels du Caire l'intéressaient plus que le cours du Nil, qu'il comparait de manière dépréciative à son Mississippi aux flots onduleux.**

Je concoctai un CV en y exagérant peut-être un peu mes mérites dans les films égyptiens, étant pratiquement sûr que les Américains ne pourraient pas vérifier facilement ces informations. Et puis l'occasion que j'avais attendue se présenta enfin. J'appris qu'à l'automne 1954 Cecil B. DeMille en personne allait venir en Égypte pour tourner ce qui serait, selon lui, son dernier film, et le plus magistral, *Les Dix Commandements*.

Je t'avoue, Alex, j'étais un tel « fan », comme tu dis, que j'aurais *volontairement* **donné mon œil gauche pour être son assistant. Il avait tourné des films muets, des histoires de pionniers, des aventures maritimes, des films de cow-boys, d'autres sur le cirque et, par-dessus tout, des films bibliques tels Le Roi des rois, Le Signe de la croix et** *Samson et Dalila* **– qui stimulaient le cerveau avec leur enseignement moral, ainsi que d'autres parties du corps avec leur généreux étalage de chair.**

À ma grande déception, je fus seulement affecté au parc automobile pour les quelques premiers jours de préproduction, même après avoir harcelé mon père pour qu'il fasse appel à ses contacts afin de m'obtenir un meilleur poste. Et puis, le troisième soir, il entra en

coup de vent dans la maison avec un message qui avait été laissé au standard du Mena House et provenait du bureau local du studio. Je devais me présenter à 10 heures pétantes le lendemain matin devant un immeuble tout neuf près du pont de l'Université, avec mon plus beau costume et des chaussures cirées. Le précédent assistant égyptien de M. DeMille n'avait pas « fait l'affaire » pour une raison indéterminée, et je devais le remplacer et tenir lieu de chauffeur personnel à ce dernier.

Et c'est ainsi que, par un chaud matin d'automne de l'année 1954, je me retrouvai garé le long de la corniche qui dominait le Nil, fredonnant une musique de film comme si l'épopée de ma vie allait enfin commencer. J'avais alors vingt-quatre ans et je te ressemblais assez, Alex : un jeune Égyptien aux joues rebondies, au ventre mou et à la peau cuivrée, avec des vêtements américains, des cheveux gominés, et un sourire accueillant et enthousiaste.

Les portes vitrées s'ouvrirent, et trois hommes débouchèrent sur le trottoir. L'un d'eux, portant un Borsalino blanc à large bord et une veste en lin dans laquelle il semblait avoir dormi, avait la peau sombre et un air alangui sous des paupières lourdes. Ses joues mal rasées m'évoquèrent un peu M. Humphrey Bogart dans ses rôles les plus frustes. Mais son regard ensommeillé, son long nez et son demi-sourire en coin suggéraient un tempérament plus européen. On aurait dit le genre de personne capable de vous ridiculiser sans même prononcer un mot.

Le deuxième homme, qui tenait la porte, avait une allure plus rassurante et familière. Il était grand, mince et élégant, avec un visage taillé à la serpe, des traits symétriques qui commençaient tout juste à s'empâter et des cheveux grisonnants parfaitement coiffés. Je me rendis compte qu'il s'agissait de l'acteur anglais M. Henry Wilcoxon, dont j'avais fait une critique élogieuse pour ses rôles dans *Madame Miniver* **et** *Tarzan trouve un fils !***.**

Le troisième homme était M. Cecil B. DeMille.

J'ai entendu dire une fois, Alex, que les grands hommes sont les seules choses au monde qui rapetissent quand on s'en rapproche. Ce n'est pas l'expérience que j'ai eue. M. DeMille avait soixante-treize ans à l'époque. À cinquante pas, on aurait dit un médecin de campagne bienveillant. Il était chauve et portait un costume de serge bleue avec des lunettes à monture d'écaille de couleur claire. Mais il se déplaçait avec le dynamisme impétueux d'un homme ayant la moitié de son âge. À vingt pas, sa mâchoire se fit plus dure et les mèches grisonnantes autour de ses tempes commencèrent à ressembler aux lauriers d'un empereur romain. Le soleil luisait sur son crâne nu et les bandes molletières enroulées autour de ses jambes ressemblaient aux bottes d'un maréchal de campagne de la Première Guerre mondiale. À dix pas,

son doux regard marron devint redoutablement pénétrant tandis qu'il commençait à se faire une opinion de moi.

— Vous êtes le nouvel assistant ?

Il avait la main sur la portière passager avant même que je puisse l'ouvrir.

— Oui, monsieur. (Je souris.) Ali Hassan, à votre service.

Il m'inspecta des pieds à la tête.

— Vous allez faire un meilleur boulot que le dernier ?

— Je l'espère, monsieur.

Il poussa un grognement dubitatif avant de s'installer sur le siège à l'arrière.

— On a dû virer votre prédécesseur parce que les chaussures de M. DeMille n'étaient pas cirées et son fauteuil pas installé sur le plateau.

Henry Wilcoxon me décocha un sourire compatissant avant de s'engouffrer, plié en deux, à la suite du metteur en scène.

— Ne vous inquiétez pas. Quelqu'un se fait toujours virer au tout début d'un film de DeMille, juste pour que tous les autres se tiennent à carreau.

De : Asur@protonmail.com
Envoyé : 4 août 2014
À : PapiAli71@aol.com
Gedo,
OK.
Voici mes conditions, non négociables.
Je lirai ton histoire, quand j'aurai le temps. Mais tu ne dois rien me demander sur l'endroit où je me trouve, ni sur les gens avec qui je suis. Tu ne peux pas me demander ce que je fais ou ce que j'ai l'intention de faire. Tu ne peux pas me demander de rentrer à la maison. Et, par-dessus tout, tu ne dois dire à personne d'autre que je t'ai répondu. Si tu le fais, je te jure que je ne communiquerai plus jamais avec toi, d'aucune façon.
Tu n'auras pas souvent de mes nouvelles. Quand tu en recevras, ce sera à partir d'une adresse cryptée, comme celle-ci. Et ce ne sera pas toujours la même.
J'aimerais savoir comment tu t'es retrouvé en prison et de quelle manière tu as perdu ton œil. J'ai toujours su qu'il y avait des secrets dans notre famille. Tu croyais sérieusement que j'étais encore bébé au point de ne pas pouvoir supporter la vérité ?
Appuie simplement sur la touche « Répondre » de ce mail et je trouverai un moyen de l'avoir. Et, au fait, je n'ai plus le ventre mou.
Je te salue sincèrement, au nom du Miséricordieux et du Compatissant,
Abu Sorour
De : PapiAli71@aol.com
Envoyé : 5 août 2014
À : Asur@protonmail.com
Fiston,
Comme je suis heureux d'avoir de tes nouvelles.
J'accepte tes conditions, pour le moment. Même si j'ai espoir que tu changeras d'avis et que tu m'autoriseras au moins à dire à ta mère et à ton père que tu es vivant et que tu vas bien.
Je t'embrasse,
Papi

1. Les répliques ou les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (N.d.T.)

2

Je m'installai au volant et réglai mes rétroviseurs, prenant le temps de balayer une mèche égarée sur mon front. Ma mission était censée être simple ce jour-là : je devais conduire M. DeMille et ses associés à une réunion matinale dans les bureaux de la production, situés près du Musée égyptien, puis, dans l'après-midi, à un rendez-vous avec notre nouveau président de la République, le général Muhammad Néguib, au palais d'Abedin, une des anciennes résidences du roi.

La voiture que je conduisais ce jour-là avait aussi appartenu au roi Farouk. Mon Dieu, Alex, c'était un engin aux courbes délectables. Un coupé Cadillac DeVille rouge cerise aux ailerons arrière évasés, avec un moteur V8, une transmission automatique Dual Range Hydramatic et des obus de pare-chocs Dagmar, censés évoquer les attributs plantureux d'un certain type d'actrices. Avant la révolution, deux ans plus tôt, seul Farouk était autorisé à posséder une voiture rouge. De cette façon, la police savait toujours que c'était lui qui fonçait imprudemment aux carrefours pour aller rendre visite à une de ses cinquante maîtresses. Mais à l'été 1952 le peuple avait finalement décidé qu'il en avait assez de ses manières corrompues et dépensières. On en avait marre de l'occupation britannique, qui durait depuis la construction du canal de Suez. On souffrait et on était encore piqués au vif par la défaite de notre armée mal équipée face à nos nouveaux ennemis mortels en Israël. Alors, après avoir conspiré des mois en secret, les Officiers libres de notre armée avaient organisé un coup d'État et le monarque séducteur avait pris le large sur son yacht dans le crépuscule méditerranéen.

Désormais, ces objets de luxe appartenaient au peuple. Et le fils d'une femme de chambre et d'un caddie de golf conduisait la Cadillac du roi.

Les lions de pierre qui flanquaient l'entrée du pont Qasr el-Nil semblèrent relever la tête avec fierté à mon passage. C'était censé être une période glorieuse pour notre pays. Pour la première fois depuis les pharaons, l'Égypte était à nouveau dirigée par les Égyptiens. La lumière

matinale se reflétait sur le Nil, qui scintillait, telle une pierre précieuse, en mille facettes étincelantes. Des felouques aux voiles latines donnaient de la bande sous la brise, semblables à des mains levées en guise de salut sur les eaux. Les voitures que nous croisions jouaient du klaxon avec une sorte de futilité joyeuse, comme si le bruit était une façon de faire savoir qu'on existait.

— Bienvenue en Égypte, monsieur Cecil B. DeMille, dis-je en lançant un coup d'œil par-dessus mon épaule. C'est un immense honneur d'être à votre service, monsieur.

— Eh bien, voilà l'attitude qui convient, répondit le metteur en scène en se penchant en avant. Vous écoutez, vous deux ?

— S'il vous plaît, permettez-moi de dire que je suis un grand admirateur des films que vous avez dirigés, ajoutai-je. Et de votre contribution à l'art du cinéma en général.

— Notre chauffeur devrait aller loin à Hollywood, murmura l'homme au regard ensommeillé. Il maîtrise déjà l'art de la flatterie.

La façon dont il parlait de moi me déplut. Et je n'appréciais pas son accent ambigu, ses intonations européennes saccadées qui empêchaient de déterminer s'il était sarcastique ou simplement observateur. Par-dessus tout, je détestais qu'il m'ait percé à jour.

— Votre anglais est plutôt bon, monsieur Hassan, reprit M. DeMille en ignorant la remarque. Comment l'avez-vous appris ?

— Dans vos films, monsieur DeMille, répondis-je en ajustant mes rétroviseurs. Et les films d'autres Américains aussi, bien entendu.

— Pas la peine de mentionner les autres par leur nom, me chapitra l'homme aux yeux endormis. Tu n'adoreras d'autres metteurs en scène que celui-ci.

— J'ai cru comprendre d'après votre CV que vous êtes vous-même un aspirant metteur en scène, monsieur Hassan ? demanda M. DeMille.

— Oui, monsieur. Je me suis débrouillé pour tourner un petit film quand j'étais à l'université.

Je décidai de passer sous silence le fait que j'étais aussi critique de cinéma à mon compte pour plusieurs journaux locaux. Les films de Cecil B. DeMille n'étaient pas toujours bien accueillis.

— C'est une réussite impressionnante pour un jeune homme comme vous. (M. DeMille haussa les sourcils.) La plupart des gens en Amérique n'auraient même pas l'audace d'essayer.

Je m'apprêtais à lui en dire plus à propos de mon film, mais décidai de ne rien lâcher là-dessus non plus. Le simple fait de parvenir à le tourner avait été un accomplissement en soi, mais l'histoire était une bluette dans laquelle un garçon et une fille se perdaient dans les rues après la révolution, et je n'avais absolument pas su diriger mes acteurs ou monter mes plans. J'aurais été embarrassé de le montrer à mes honorables invités.

— C'était un début sans prétention, monsieur, ajoutai-je. J'espère en apprendre beaucoup plus en travaillant sur cette production. En fait, j'adorerais visiter les États-Unis un jour et voir votre studio.

— Si jamais vous venez à Los Angeles, appelez ma secrétaire, répondit M. DeMille en hochant la tête. On pourra vous organiser une visite de la Paramount.

Je rayonnais, pensant qu'il m'avait déjà « à la bonne ». En dépit de mes connaissances approfondies de l'industrie du film, je n'avais pas encore compris que de telles visites étaient possibles pour quiconque avait un dollar et cinquante cents pour le billet d'entrée.

— Merci, monsieur DeMille, dis-je. Puis-je ajouter que je me ferai un plaisir de vous faire visiter quelques-uns de nos sites originaux, que vous pourriez envisager d'utiliser pour votre production ? Pas simplement les pyramides et le Sphinx. Je peux vous montrer le bassin que le fils d'Ibn Touloun avait rempli de mercure et recouvert de peaux de façon à pouvoir aller y dormir chaque nuit comme sur un matelas géant, tandis que ses récitants favoris psalmodiaient le Coran depuis la rive…

— On dirait une des fiestas d'Errol Flynn au bon vieux temps, lança Henry Wilcoxon en faisant frétiller ses sourcils, qu'il avait poivre et sel.

— Merci, mais je pense que nous avons ce qu'il nous faut comme lieux de tournage, monsieur Hassan, répondit le metteur en scène. Si vous pouvez nous conduire à nos rendez-vous à l'heure, vous aurez une bonne longueur d'avance.

— Bien entendu, monsieur.

Nous traversâmes le pont, et je m'aperçus que plusieurs rues aux abords du musée avaient été bloquées par des barrages et des véhicules de la police militaire. Au début, je fus plus déçu que déconcerté. Comme toi, Alex, j'étais un enfant de la ville, et j'étais fier de pouvoir la montrer à nos invités.

Même si je mourais d'envie d'être américain, j'aimais toujours Le Caire. J'aimais l'appel à la prière de l'aube, quand le soleil pointait au-dessus des minarets, semblables à des cheminées d'usine. J'aimais l'hésitation à peine perceptible dans la voix du muezzin tandis qu'il essayait de convaincre le croyant que la prière valait mieux que le sommeil. J'aimais les bus municipaux rouges qui s'arrêtaient sur la place Tahrir et les balayeurs de rue s'éparpillant avec leurs balais tordus aux poils raides et ébouriffés, pour nettoyer les ruelles aux abords des souks. J'aimais les feuilles de palmiers qui s'ouvraient telles des paumes en prière tournées vers le ciel. J'aimais les jardins à la française et les balcons des villas jaunes et blanches qui bordaient les boulevards, pareilles à des pièces montées ; j'aimais même les buses qui venaient se poser sur les balustrades en fer forgé. J'adorais l'odeur de la poussière dans les antiques cours intérieures et les effluves de tabac

parfumé qui flottaient aux terrasses des cafés. J'aimais les voix de Frank Sinatra et d'Oum Kalsoum s'échappant des maisons pour se mélanger au beau milieu de la rue Soliman-Pacha, comme si elles chantaient en duo. J'aimais les yeux pétillants et les jambes pâles des écolières se rendant à l'école à bicyclette. J'aimais le Nil lorsqu'il était bas au printemps et que les bateaux à aubes s'y déplaçaient avec lenteur ; je l'aimais lorsqu'il était haut avant les récoltes, quand les maisons flottantes se balançaient le long de la corniche, abritant des fêtes endiablées. J'aimais les vieux monuments, les sites importants, et les histoires qui allaient avec – la porte de la Conquête ; les coupoles du sultan, semblables à de grosses meringues aux couleurs criardes ; les tours qui s'élançaient vers le ciel et les vestiges en ruine laissés par les dynasties des Fatimides et des Mamelouks, des esclaves qui devinrent des maîtres, avant de connaître à nouveau le déclin. J'aimais les blagues que seuls les véritables Cairotes pouvaient comprendre, et les minuscules boutiques où on vous vendait au bon prix les plus belles pierres précieuses uniquement si on était sûr que vous étiez du coin. J'aimais les quartiers des forgerons, les toiles fabriquées par les artisans et les bazars de selliers ; les odeurs d'encens et celles des gargotes où l'on vendait le *kochari* ; les marchés aux oiseaux et aux chameaux ; et les cafés qui restaient ouverts jusqu'au petit matin, juste avant les prières de l'aube, quand le muezzin bâillait et recommençait sa psalmodie.

Mais je n'aimais pas certaines des petites rues tortueuses et peu familières dans lesquelles nous avions été détournés ce jour-là. Je n'aimais pas la façon dont les ruelles se resserraient, au point que les balcons fermés qui les surplombaient étaient aussi proches que des visages prêts à s'embrasser. Et, par-dessus tout, je n'aimais pas la façon dont les gens semblaient jaillir de toutes parts autour de nous.

Nous débouchâmes dans une ruelle étranglée entre le bazar Khan el Khalili et la mosquée Al-Azhar, à une bonne vingtaine de minutes de l'endroit où nous étions censés nous trouver. Nous allions sûrement être très en retard pour notre rendez-vous de 10 h 30, ce qui m'inquiétait, mais je m'alarmai plus encore en voyant la foule qui commençait à nous encercler en hurlant et en montrant le poing.

— Que se passe-t-il ici, monsieur Hassan ? demanda M. DeMille en se penchant vers moi.

— Je ne sais pas encore, monsieur.

Je louchai à travers le pare-brise sur les pancartes qu'on agitait. L'une d'elles disait : « Les Anglais, dehors ! » Sur une autre, griffonné à la va-vite, on pouvait lire : « MÉFIEZ-VOUS DES ESPIONS ! » Une charrette tirée par un âne traversa lentement la rue devant nous, la bête avançant comme si elle avait de l'arthrite. Je freinai brutalement, klaxonnai et regardai par-dessus mon épaule pour voir si j'étais en

mesure de reculer rapidement. Mais derrière nous il y avait un mendiant avec un babouin dans les bras.

Je te l'ai dit, Alex, c'était une période pleine d'espoir pour l'Égypte. Néanmoins, c'était aussi un moment très instable. Il y avait des rumeurs de conflit parmi nos leaders depuis des mois, différentes factions rivalisant entre elles pour prendre le contrôle, alors même que Muhammad Néguib, en tant que nouveau président, tentait d'unifier la nation. La situation s'était calmée un temps, mais à présent les rues étaient bloquées par des manifestations et, à cause des détours, nous nous retrouvions au beau milieu d'un rassemblement de grande ampleur, sans aucun policier à l'horizon.

Tandis que j'enfonçais le frein, attendant que la charrette avance devant nous, et que le mendiant et son babouin dégagent la rue derrière, la foule se mit à enfler et à fulminer autour de nous. Il y avait là des adolescents qui auraient dû être à l'école et des hommes plus âgés, à l'air endurci et à la peau légèrement tannée caractéristiques des paysans et des travailleurs manuels. Ils furent rapidement rejoints par des individus en salopette de mécanicien, bras de chemise et pantalon noir ; par des femmes en chemisier et jupe plissée ; et même quelques mères portant des bébés sur la hanche.

Je me rendis compte, comme c'est souvent le cas, que la manifestation rassemblait de nombreuses causes différentes. Certaines personnes protestaient contre le maintien de soldats anglais dans la zone du canal, malgré de récentes discussions en vue d'un traité d'évacuation. D'autres agitaient des pancartes protestant contre leurs conditions de travail. Et quelques-unes arboraient des banderoles célébrant la récente signature d'un traité avec le Soudan.

Quoi qu'il en soit, il y eut soudain bien plus d'une centaine de personnes dans la rue, très bruyantes et véhémentes. Un homme portant un tablier de boucher plein de sang se tenait au milieu du carrefour, l'air en colère, et pointait son couteau vers le ciel comme si Dieu lui-même partageait sa désapprobation. D'autres montraient le capot de notre voiture, comme révoltés par sa couleur, se souvenant que seul le roi avait eu le droit de conduire une voiture rouge. Voir ce symbole de l'oppression de nouveau parmi eux, qui plus est avec des Occidentaux à l'arrière, les rapprochait dans leur fureur.

Encore plus menaçant à mes yeux, un autre groupe avançait vers nous au pas de course. Ils étaient presque tous habillés comme des étudiants ou des jeunes diplômés, en vêtements occidentaux. La plupart portaient la moustache et quelques-uns la barbe aussi, ce qui était beaucoup moins courant au Caire à l'époque. Et la majorité arborait le tarbouche, le petit couvre-chef rouge et conique que les Américains appellent le fez. Dans une foule aussi compacte, on aurait dit les extrémités de bâtons de dynamite, les pompons tenant lieu de

mèches. Ayant participé à quelques réunions avec Chérif, je reconnus certains membres de l'Ikhwan, qui cherchaient à tirer profit du désordre. Ils pensaient que n'importe quel compromis avec les Anglais, fût-il un traité d'évacuation, revenait à capituler. Et ils étaient furieux que Muhammad Néguib, qu'ils considéraient comme leur allié, n'ait pas été vu en public depuis un certain temps. Je me tassai derrière le volant, espérant qu'aucun d'eux ne me reconnaîtrait. Au début, il n'y en avait qu'une demi-douzaine ; il y en aurait bientôt plus.

La foule se refermait sur nous. Des vendeurs venus des étals voisins affluèrent, brandissant fruits et légumes avec des gestes agressifs. Parmi les manifestants qui hurlaient, quelques-uns commencèrent à secouer une voiture qui se trouvait juste devant nous. On sentait une odeur de caoutchouc brûlé et de légumes roussis dans l'air.

— Oh ! nom d'un chien, lança Henry Wilcoxon.

Le conducteur sortit d'un bond de la voiture blanche qui nous précédait et commença à se disputer avec l'homme au tablier de boucher, avant que la foule grandissante ne lui tombe dessus et l'entraîne à l'écart.

— Que diriez-vous de partir d'ici, monsieur Hassan ? lança M. DeMille.

— Monsieur, c'est ce que j'aimerais. Mais la situation devient très compliquée.

Des gens arrivaient de tous côtés. Il y avait des enfants à présent, trop jeunes pour aller à l'école et tenant leurs mères par la main, qui se joignaient aux colporteurs, aux mendiants et aux ferblantiers. Un visage, la tête en bas, apparut de l'autre côté du pare-brise, et je compris qu'il s'agissait du babouin, qui avait escaladé le toit du véhicule. Je n'osais pas appuyer sur l'accélérateur tandis que les voix formaient une masse sonore autour de nous. C'était tellement bruyant qu'on se serait crus au beau milieu d'une cage à oiseaux, becs acérés et serres prêts à attaquer de toutes parts. J'entendis une partie des Frères musulmans scander le nom de Muhammad Néguib, mais d'autres criaient un mot bien plus redouté : « *Ingliz.* »

— Que disent-ils ? demanda M. DeMille.

— Monsieur, ils pensent que vous êtes anglais, tentai-je d'expliquer.

— Dans ce cas, dites-leur que non, bon Dieu. Henry mis à part.

— Monsieur DeMille, il est un peu tard pour ça, lança l'homme au regard endormi.

Nous étions totalement encerclés. Je ne voyais plus rien à travers mon pare-brise, des mains martelaient le capot et le toit. Tarbouches et pompons valsaient en tous sens. Tout à coup, nous fûmes soulevés de terre et la voiture bascula, la foule étant à l'évidence plus puissante et plus nombreuse d'un côté que de l'autre.

— Monsieur Hassan, sortez-nous de là, nom de Dieu ! cria Cecil B.

DeMille.

— C'est ce que je vais faire, monsieur. Dès que j'aurai les quatre roues au sol.

J'essayais de garder un ton imperturbable, comme un de mes héros de cinéma, mais mon cœur cognait tellement fort dans ma poitrine que je le sentais jusque dans mes poumons. Henry Wilcoxon avait blêmi et fermé les yeux. Le visage de M. DeMille avait entièrement viré au cramoisi et il serrait les dents.

Dieu sait pourquoi, je me retrouvai en train d'observer l'homme au regard ensommeillé dans mon rétroviseur. Une main s'engouffra dans la voiture et lui agrippa le visage. Puis elle le saisit à la gorge. Ses paupières s'entrouvrirent à peine plus. Il empoigna la main qui tentait de l'étrangler, la tira vers lui, et commença à frapper son assaillant de son poing à travers la vitre ouverte. Il le frappa cinq, six fois peut-être, puis retira sa main et fit jouer ses articulations, comme s'il s'était fait mal. La foule recula et la voiture retomba, nous jetant les uns contre les autres tandis que les roues touchaient le sol et que la suspension couinait.

— Roulez, mon vieux ! Roulez ! hurla M. DeMille.

J'entendis deux claquements secs tout près, comme si quelqu'un avait tiré un coup de feu. Je posai à nouveau le pied sur la pédale d'accélérateur, et la voiture avança légèrement. La foule s'écarta à peine. Je m'aperçus qu'un homme grassouillet, plus âgé que les autres, avec une barbe blanche, des lunettes et une *galabeya* grise, se tenait devant nous au milieu de la rue, écartant les gens du passage. Il avait un visage mafflu et portait un fez rouge ceint d'un turban blanc, ce qui l'identifiait clairement comme un dignitaire religieux. Mais j'avais la tête tellement farcie d'images de films américains que les seules choses qui me vinrent à l'esprit à ce moment-là furent le Père Noël et l'un des sept nains de Blanche-Neige.

Je sentis une secousse au niveau du pare-chocs avant et un déferlement de gris balaya le pare-brise. Quelque chose de lourd roula par-dessus le toit de la voiture.

— Pour l'amour de Dieu, continuez à avancer, hurla M. DeMille. Ne vous arrêtez pas maintenant ! Ils en ont encore après notre peau, mon vieux !

Enfonçant davantage la pédale, je tentai de me convaincre que nous n'allions pas si vite lorsque le choc avait eu lieu. La foule s'ouvrit devant notre calandre et je continuai à rouler en essayant de ne heurter personne d'autre ; des mains frappaient toujours sporadiquement le toit, des paumes s'écrasaient contre les vitres. La voiture blanche réapparut.

— C'était quoi, ces coups de feu ? demanda M. Wilcoxon.

Personne ne répondit. J'entendais encore la suspension frémir

après la collision. Heureusement le pare-brise avait résisté, Dieu seul sait comment. Jetant un coup d'œil dans mon rétroviseur, je vis que la foule derrière nous se refermait en une masse compacte. Puis je regardai devant moi et découvris une paire de lunettes écrabouillée coincée dans la rainure entre le pare-brise et le capot.

— *Astagfiru-llāha rabbī wa-'atūbu'ilayh.*

Je commençai à murmurer l'*istighfar*, la prière de pardon à Allah.

— De quoi s'agit-il, monsieur Hassan ? demanda M. DeMille en me touchant l'épaule.

— Rien, monsieur.

Je gardai les yeux fixés sur la route devant moi.

De : Asur@protonmail.com
Envoyé : 12 août 2014
À : PapiAli71@aol.com
Gedo,
Je ne sais pas quoi dire de tout ça pour l'instant. Sauf que je suppose que c'est pour cette raison qu'on t'a envoyé en prison. Tu n'aurais pas dû te sauver après avoir renversé quelqu'un, évidemment. C'est là que tu as perdu ton œil aussi ?
Comment tu as pu te retrouver dans cette terrible situation ? Je sais que tu étais naïf, mais quand même ! Tu ne pouvais pas comprendre que ces soi-disant artistes et amuseurs étaient venus en Égypte pour faire ce que les étrangers ont toujours fait ? Nous exploiter et piller nos ressources. Entièrement. C'est la même chose, qu'il s'agisse de pétrole ou d'histoire. La main occidentale prétendument tendue en signe d'amitié finit toujours par nous étrangler.
Et tu as raison. Je n'ai jamais entendu parler de ce Cecil B. DeMille dont tu n'arrêtes pas de me rebattre les oreilles. Ni de la plupart de ces films que tu mentionnes. Mais comment est-ce que tu peux même comparer ton stupide boulot de larbin à l'appel du devoir auquel j'ai répondu ?
J'espère seulement qu'au moment de mettre mon courage à l'épreuve je ferai mieux.
Je te salue, dans la lutte et la foi,
Abu Sorour

3

Je revois encore le panneau publicitaire pour les cigarettes Camel derrière lequel nous nous garâmes, à plus d'un kilomètre de l'accident, avec son dessin enfantin de dromadaire et de pyramides à l'arrière-plan. Nous sortîmes tous les quatre pour inspecter la Cadillac. Il y avait des éraflures et des douzaines d'empreintes de mains, mais pas de bosses ni de verre brisé. Et pas de sang non plus. Mais je vis alors les lunettes cassées près des essuie-glaces, et ma poitrine se serra.

— Quelqu'un pense-t-il qu'il soit nécessaire de parler de ce qui vient de se passer ? demanda M. DeMille en prenant la parole en premier.

— Il est possible que personne n'ait été sérieusement blessé, répondit M. Wilcoxon avec un accent transatlantique insipide.

— Monsieur Garfield ?

Le metteur en scène se tourna vers l'homme au regard endormi.

— Je n'en parlerais pas.

Il repoussa son chapeau en arrière et fit mine d'être plus intéressé par la bague en or qu'il portait à sa main gauche abîmée.

— Et vous, monsieur Hassan ?

Mon pouls battait au même rythme que ce qui gouttait sous le capot.

— Monsieur, la police ici n'est pas comme celle qu'on voit dans les films américains, dis-je. J'éviterais d'aller la voir volontairement. Mais si quelqu'un posait la question je dirais que nous avons eu peur pour nos vies.

Je posai un genou à terre pour regarder ce qui ruisselait sous la voiture. Ça n'était que le climatiseur. Je me relevai, brossai la poussière sur mon pantalon, dégageai les lunettes coincées dans les essuie-glaces et les fit disparaître dans ma poche. Nous reprîmes la route vers notre rendez-vous dans un silence complice. J'allumai Radio Le Caire pour voir si on parlait des manifestations dans lesquelles nous nous étions retrouvés bloqués. La station passait les chansons populaires du moment, Oum Kalsoum et Mohammed Abdel Wahab. À l'heure des informations, le présentateur fit seulement une allusion rapide à un

mouvement général de protestation qui se dispersait rapidement.

Il était 11 heures largement passées lorsque nous arrivâmes à notre rendez-vous de 10 h 30 dans les bureaux de la production situés au centre-ville. Une équipe d'ouvriers juchés sur des échelles étaient occupés à changer le panneau lorsque nous nous garâmes devant l'immeuble qui abritait les locaux des Beaux-Arts, dans la rue Soliman-Pacha. À l'étage, M. DeMille me donna le numéro de téléphone d'un avocat de Los Angeles du nom de Neil McCarthy, en m'ordonnant de le tirer sur-le-champ de sa réunion budgétaire si j'arrivais à « l'avoir au bout du fil ». À l'époque, je ne connaissais pas les termes de « fixeur à Hollywood », même si je comprenais pourquoi j'appelais. Cependant, il y avait un décalage de dix heures entre l'Égypte et la Californie ; le téléphone sonna et sonna encore sans succès.

Je ne réussis pas non plus à joindre l'agent de liaison du gouvernement dont le numéro était inscrit sur la feuille de service. Il nous fallait alors partir pour notre rendez-vous de 13 heures au palais d'Abedin. À notre arrivée, le caporal-chef de garde au portail principal nous apprit que le lieu de notre rendez-vous avait changé.

— Le président Néguib n'est plus disponible, lança-t-il d'un ton brusque. On aurait dû vous informer que vous allez être reçus par d'autres responsables.

On nous ordonna de rejoindre une escorte militaire, composée de trois jeeps et de six soldats, qui se dirigeait vers l'île de Gézira.

— Quelqu'un pourrait-il, s'il vous plaît, m'expliquer ce qui se passe ?

Dans le rétroviseur, M. DeMille semblait prêt à mordre.

— Je présume que « plus disponible » signifie que le président est assigné à résidence, répondit l'homme aux yeux endormis qu'il avait appelé M. Garfield.

— C'est vrai ? demanda Henry Wilcoxon.

— Officieusement, c'est possible, monsieur, répondis-je aussi calmement que je le pouvais. Ça fait un moment qu'il y a du « grabuge en coulisses », comme vous dites.

— Pourquoi est-ce que je n'ai pas été informé de ce changement de plan avant, monsieur Hassan ? continua M. DeMille, la mâchoire crispée.

— Monsieur, répondis-je, je n'ai commencé à travailler pour vous qu'aujourd'hui. Quelqu'un d'autre aurait dû vous prévenir.

— Oui, pourquoi nos contacts au département d'État ne nous ont-ils pas mentionné ce changement ? demanda alors M. DeMille en se tournant vers Henry Wilcoxon.

— Je vais devoir poser la question aux nouvelles personnes en poste, répondit l'acteur. Bob McClintock vient d'être affecté en Asie. Apparemment, les Français nous ont laissé des problèmes à régler au Vietnam.

À cet instant précis, je compris pourquoi M. Wilcoxon – ou « Henry », comme j'en vins à le connaître – n'était plus une star de cinéma et en avait été réduit à jouer le producteur associé de M. DeMille, avec quelques rôles secondaires dans ses films à l'occasion. Son visage dégageait une beauté trop fade pour être intéressante et sa voix manquait d'autorité. Pis, il n'émanait pas de lui cette confiance excessive que le public aime voir chez les acteurs principaux, et que M. DeMille exigeait à l'évidence en ce moment même. Pour l'heure, son fier profil m'évoquait seulement un grand oiseau aux ailes puissantes, mais incapable de voler très loin.

M. DeMille sombra dans un profond silence troublé tandis que nous retraversions le Nil en direction de l'île de Gézira, découvrant presque autant de tanks et de jeeps qu'il y en avait eu durant le coup d'État, deux ans et demi auparavant, dans les rues qui bordaient les clubs d'équitation.

Nous nous arrêtâmes à la suite de notre escorte devant une villa de trois étages passée à la chaux et entourée de jardins un peu négligés, avec un ponton d'amarrage juste à côté. Je compris qu'il s'agissait là encore d'une ancienne résidence du roi. Le yacht royal était de nouveau à quai, après avoir déposé Farouk à Naples. Seulement, au lieu d'être orné de serpentins et de fleurs, que j'apercevais d'habitude depuis la berge, on était en train de l'équiper pour recevoir des mitrailleuses.

Un capitaine de service nous accueillit, un grand type à l'allure de champion d'équitation, la main posée près de l'arme dans son holster.

— Je vous en prie, dit-il en ouvrant la portière arrière d'un geste sec et empressé. Le Premier ministre Nasser n'aime pas qu'on le fasse attendre.

— *Le Premier ministre Nasser ?* répéta M. DeMille d'un ton alarmé.

Il ne sortit pas tout de suite de la voiture. Il devait avoir l'habitude que ce soit lui qui fixe le tempo. Mais nous étions entourés de soldats lourdement armés, non d'acteurs et de directeurs de studio. Leurs radios crachotantes, leurs visages inflexibles et inexpressifs indiquaient clairement qu'il n'était pas question de badiner avec eux.

— Bon, écoutez, commença Henry en triturant le verrou d'une mallette posée sur ses genoux. Ça fait des mois que nous sommes en contact avec le secrétariat du président Néguib, afin de prendre les dispositions nécessaires…

— Le gouvernement a été épuré de tous les partisans de Néguib, et toutes les dispositions prises sont maintenant susceptibles d'être réexaminées, répondit le capitaine en me jetant un rapide coup d'œil. Vous, vous venez aussi. Votre présence est spécifiquement requise.

Le ruissellement que j'avais entendu sous la voiture avait pris place dans ma tête à présent, et je m'extirpai du véhicule, les mains moites et

les jambes raides. On nous conduisit dans une sorte de musée royal, dont tous les signes d'opulence avaient été retirés. Le vestibule possédait toujours un plafond voûté et un sol carrelé, mais le nouveau drapeau rouge, blanc et noir de la république était accroché au mur, l'aigle doré de Saladin ayant remplacé le croissant blanc et les trois étoiles du drapeau vert royal. Il n'y avait pas de tapis ottomans sur le sol, et au milieu de l'escalier en marbre une bande d'un blanc immaculé sautait aux yeux, comme si on avait récemment arraché un tapis rouge.

Le capitaine nous conduisit au deuxième étage et nous laissa dans une grande pièce avec vue sur le Nil. Les lourdes portes en bois se refermèrent avec un bruit menaçant. La pièce ressemblait à un décor d'*Autant en emporte le vent* ou de l'opéra du Caire. Elle possédait un haut plafond blanc rehaussé d'un liseré de feuillage doré, des grandes fenêtres de style néogrec, des rideaux de velours rouge, une demi-douzaine de fauteuils Louis XIV de tailles inégales disposés au milieu d'un tapis mauresque carmin, bordé d'un motif complexe de chaîne couleur or.

— Doux Jésus ! s'exclama M. DeMille en levant les bras. Ça valse plus vite qu'à la Paramount. Monsieur Hassan, parlez-moi de ce Nasser, et soyez bref.

— Oui, monsieur. (Je déglutis.) Il était lieutenant-colonel durant la guerre contre Israël, et un des leaders des Officiers libres qui ont déposé le roi. Mais Néguib a été la figure emblématique. Jusqu'à maintenant.

— Les révolutions sont difficiles à illustrer par un story-board, hein, monsieur DeMille ? lança M. Garfield.

— Nous avons aussi été en contact avec son secrétariat, ajouta rapidement Henry, d'un ton pas vraiment convaincant. Je suis sûr que tout va bien se passer.

Les portes s'ouvrirent à nouveau, et deux hommes en uniforme kaki entrèrent. Le premier était grand, avec des traits affirmés et une large mâchoire déterminée. Droit comme un I, Gamal Abdel Nasser avait des épaules carrées et marchait comme s'il s'attendait à ce que les autres hommes le suivent aveuglément. Il arborait une moustache magnifique, ses cheveux noirs bouclés grisonnaient aux tempes et on voyait une petite cicatrice en forme de croissant sur son grand front. Il y avait une touche d'arrogance brutale dans sa façon de lever le menton pour nous saluer. Mais, lorsqu'il sourit, son regard s'illumina, lui conférant la prestance d'idoles telles que Emad Hamdy ou Clark Gable.

— Monsieur le Premier ministre Nasser, je présume, dit Cecil B. DeMille en lui offrant la main. Un honneur de vous rencontrer, monsieur.

— Un honneur pour moi…

Nasser serra poliment la main du metteur en scène, mais prit ensuite celle de Henry avec plus de fermeté entre les deux siennes.

— Et un *très grand* honneur de vous rencontrer, monsieur Wilcoxon, ajouta-t-il.

— Eh bien, je vous remercie, répondit Henry, rouge de plaisir et déconcerté, telle une femme de chambre à laquelle le groom ferait des avances.

— Permettez-moi de vous présenter mon collègue, le général Abdel Hakim Amer, dit Nasser en se tournant vers l'officier à ses côtés, dont je reconnus le nom pour l'avoir lu dans les journaux et entendu au café.

Le général, tout comme le Premier ministre, avait dans les trente-cinq ans. Si Nasser avait l'allure d'une vedette, Amer, même avec des étoiles de général sur les épaules, ressemblait au partenaire maigrichon et comique, à la moustache piteuse, qui se fait tuer dans la seconde bobine, justifiant ainsi la soif de vengeance du héros. Mais il avait les yeux d'un entrepreneur de pompes funèbres et, quand il se tourna vers moi, j'eus l'impression qu'il était déjà en train d'imaginer de quelle façon m'enterrer.

— Et voici M. Raymond Garfield, qui va tourner le documentaire accompagnant notre film, poursuivit M. DeMille en terminant les présentations.

Je n'avais pas compris le rôle de Raymond jusqu'ici. Pas plus que je ne saisissais entièrement pourquoi on faisait un documentaire.

D'un geste, le général Amer invita Henry et M. DeMille à prendre place dans deux fauteuils au milieu de la pièce, avec dossiers de velours et pieds dorés galbés. Raymond et moi nous installâmes dans deux fauteuils plus petits derrière eux, à l'écart. Ce qui laissait deux sièges au centre, l'un bas et moelleux, avec des pieds en pattes de lion, et l'autre qui ressemblait davantage à un trône. Nasser fit mine de s'installer sur le plus petit, puis d'un geste indiqua à Amer qu'ils devraient échanger leurs places, comme s'il avait encore du mal à se rappeler qu'un tel confort lui était à présent dû.

Il regarda dans ma direction.

— Et vous êtes le représentant de notre peuple. C'est ça ?

— Je ne suis qu'un assistant, commençai-je.

— Pas besoin de fausse modestie, lança M. DeMille en me coupant. M. Hassan nous a déjà prouvé sa valeur.

— *Bien !* s'exclama Nasser en se tapant les genoux. Quel est votre but en venant ici ?

M. DeMille blêmit. Ses bandes molletières, dont j'avais lu qu'il les portait pour se protéger des serpents en Californie, couinèrent quand il se pencha en avant.

— Notre but ?

Le metteur en scène prit le temps de recouvrer son sang-froid.

— Monsieur le Premier ministre, nous avons parcouru la moitié du globe pour venir jusqu'ici. Nous sommes en préproduction depuis des années. Des décennies. Nous avions un accord avec le roi, puis avec votre prédécesseur, M. Néguib. Nous avons des milliers de vos concitoyens sur notre registre du personnel. Nous dépensons plus d'argent qu'il n'en a jamais été dépensé pour aucun film dans toute l'histoire du cinéma, afin que ce projet se concrétise.

— Plus d'un million de dollars par commandement, entendis-je Raymond Garfield marmonner.

— Vous êtes en train de me dire, sérieusement, que vous n'étiez au courant d'aucun de ces accords antérieurs, monsieur le Premier ministre ? demanda M. DeMille d'une voix presque plaintive.

— Mais dites-moi : pourquoi en Égypte ?

Nasser croisa les jambes, peu pressé de répondre.

— Vous auriez certainement pu construire des plateaux de tournage en Amérique, non ?

— Pourquoi est-ce que nous sommes venus ici ?

M. DeMille me jeta un regard désespéré, comme s'il avait besoin d'un interprète.

— Nous sommes venus parce que nous voulions raconter l'histoire de Moïse et la naissance de la liberté humaine dans le pays où tout s'est vraiment déroulé…

Les mots sortaient d'un communiqué de presse, mais son sentiment d'urgence était sincère. Je n'allais pas tarder à apprendre que, en dépit de tous ses succès, il avait dû mendier pour obtenir les fonds nécessaires au montage de cet extravagant projet. Il avait tourné une version muette des *Dix Commandements* en Californie, trente ans auparavant, et s'était rendu célèbre en enterrant les décors dans le sable par la suite, afin que personne ne puisse en réutiliser le moindre bout. Il avait tenté de remettre ça en Égypte dès l'arrivée du parlant et ne s'en cachait pas. Si cela devait être son dernier film, il voulait faire les choses correctement.

— Seulement maintenant il y a un *problème*, reprit Nasser.

Les étincelles étaient en train de s'éteindre dans ses yeux.

— Vous êtes venus en Égypte à un moment compliqué, continua-t-il dans un anglais légèrement guindé, celui qu'on enseignait à l'école militaire.

— Oui, nous avions compris que vous vous étiez débarrassés du roi, répondit M. DeMille. Nous n'avons que faire d'une monarchie, nous-mêmes…

— Oui et, tout comme vous, nous sommes une république relativement jeune, dit Nasser, qui ne souriait plus. Et à présent nous sommes entourés d'ennemis qui cherchent à nous déstabiliser.

À l'extérieur, on entendait les voix des hommes en train de

transformer le yacht royal en vaisseau de guerre à coups de perceuses et de marteaux.

— J'ai moi-même été blessé en me battant contre les Israéliens dans le Néguev il y a quelques années, poursuivit Nasser en fronçant les sourcils, faisant ainsi ressortir une ride au niveau de sa cicatrice. Aujourd'hui, ils ont des espions parmi nous, qui commettent des actes de sabotage et utilisent différents subterfuges. Et comme chez vous, aux États-Unis, nous sommes victimes de l'infiltration communiste. Mais les pires sont les membres de l'Ikhwan, les soi-disant Frères musulmans…

Son regard s'attarda sur moi tandis qu'il murmurait quelque chose en arabe à Amer du bout des lèvres.

— S'agit-il d'un ordre religieux ? demanda M. DeMille.

— Ce sont des militants et des fanatiques, répondit Nasser.

— Pas tous, objecta Amer. Ils sont un million.

— Il y a suffisamment de fous et de violents parmi eux pour que ce soit un problème, répliqua le Premier ministre, dont les très larges narines frémirent. Ils ont soutenu la révolution parce qu'ils pensaient que Néguib les laisserait diriger le pays et en faire une théocratie, avec tous les hommes barbus et les femmes voilées. Vous imaginez ?

Son sourire réapparut un instant, comme si cette vision absurde l'amusait.

— Maintenant ces Frères musulmans cinglés sont déchaînés, reprit-il en redevenant sérieux. Au départ, ils étaient contre moi parce qu'ils me trouvaient trop ouvert aux influences occidentales. À présent, ils ont peur de ne plus pouvoir se débarrasser de moi si je parviens à amener les Britanniques à honorer leur traité d'évacuation. Et, pile ce matin, ils prétendent qu'un de leurs leaders a été tué par quelqu'un qui conduisait une voiture américaine. Le cheikh Sirgani. Un des plus modérés. D'après eux, un conducteur lui a foncé dessus lors d'une manifestation durant laquelle ils protestaient contre la destitution de leurs alliés. Et ils vont utiliser cette histoire à leur avantage.

Je connaissais le nom de Sirgani. L'homme était un imam, un dignitaire religieux. Ses sermons étaient retransmis à la radio. Il récoltait de l'argent pour les pauvres. Il était vénéré par des gens dont j'étais proche. Et j'avais encore ses lunettes cassées dans ma poche.

— Quelqu'un parmi vous sait-il quelque chose à ce sujet ? demanda Amer.

Nous nous regardâmes tous les quatre. En se resserrant, les bandes molletières de M. DeMille évoquaient à présent le bruit de torsion de la corde du bourreau.

— Vous croyez que nous serions tranquillement assis là en train de discuter si tel était le cas ? demanda le réalisateur.

Nasser se frotta la bouche.

— Le fait est, reprit-il, que votre présence dans notre pays représente une difficulté majeure désormais. Le film hollywoodien le plus important au monde est le symbole même de tout ce que l'Ikhwan méprise. Alors pourquoi devrais-je vous laisser rester ?

M. DeMille empoigna les accoudoirs de son fauteuil et commença à se lever de son siège, tandis que Henry se mettait à fouiller dans sa mallette.

— Ne me parlez pas de contrats, lança Nasser avec un geste d'impatience. Ils ont été passés avec le régime précédent et n'ont plus aucune valeur.

— Parce que nous allons faire un autre film en parallèle, intervint Raymond Garfield, aussi calme et imperturbable que pendant l'attaque.

— De quoi parlez-vous, monsieur ? demanda Nasser.

— C'est exact, acquiesça M. DeMille, saisissant tardivement la balle au bond. Dans notre contrat de départ, nous étions convenus de réaliser un documentaire qui présenterait l'Égypte comme un nouveau phare de la liberté et une terre d'opportunités au Moyen-Orient. M. Garfield, un documentariste primé, est ici pour mettre tout cela sur pied. Et je suis sûr qu'il serait d'accord pour reconnaître que son film sera encore meilleur à présent que le pays possède un nouveau leader qui ressemble à une vedette de cinéma.

— Vous me trouvez réellement aussi futile que le roi Farouk ? demanda Nasser en désignant son visage.

— Tout dirigeant doit faire attention à l'image qu'il donne de lui, répondit prudemment M. DeMille. Et, dans le monde moderne, la caméra est aussi importante que n'importe quelle autre arme de son arsenal. Nous avons l'intention de montrer que l'Égypte prospère sous votre leadership. Un tel film ne pourrait que renforcer votre position sur la scène mondiale.

— Vous êtes en train de me dire que vous allez faire de moi une *star* ? lança Nasser en échangeant un coup d'œil sarcastique avec son général.

— M. DeMille possède un flair hors du commun pour découvrir les talents bruts, fit remarquer Henry. Il avait repéré Gary Cooper avant que quiconque ne fasse attention à lui.

— Dites-moi, monsieur Wilcoxon.

Le général Amer se pencha en avant, le regard perçant et l'air austère.

— M. DeMille et vous avez bien tourné un film intitulé *Les Croisades* ? lâcha-t-il.

M. DeMille se laissa retomber dans son fauteuil.

— Pas une de nos meilleures réussites, admit-il.

J'avais appris durant mes études que c'était cet échec qui avait mis

un terme à la carrière de Henry en tant qu'acteur vedette.

— Vous m'avez mal compris.

Amer se fendit d'un sourire qui fit paraître enfantin son visage par ailleurs sévère.

— Nous avions aimé ce film lorsque nous l'avions vu à l'académie militaire. En particulier M. Wilcoxon dans le rôle de Richard Cœur de Lion combattant notre héros Saladin. On avait même pris l'habitude de surnommer le Premier ministre « Henry Wilcoxon »…

— *Khalas*, lança Nasser en grimaçant. Ça suffit. (Il frotta son imposant menton.) Je suis prêt à laisser votre tournage se faire pour le moment, sous certaines conditions. Premièrement, nous conservons la licence pour ce documentaire.

— Adjugé, acquiesça M. DeMille en glissant un regard rusé à Henry. C'était dans l'accord que nous avions passé avec votre prédécesseur.

— Deuxièmement, continua Nasser en levant l'index et le majeur pour souligner son propos, rien dans ce film ne doit être critique ou embarrassant envers mon régime, et vous ne ferez rien qui puisse exacerber davantage la situation par son contenu, ou le comportement de vos concitoyens dans mon pays. On est d'accord ?

— Oui, bien entendu, répondit M. DeMille en fronçant les sourcils. Votre bureau de la censure a déjà un exemplaire du découpage technique du scénario…

— Envoyez-en un autre, l'interrompit Amer avec un geste d'impatience. Tous ceux qui étaient là ont été virés et remplacés, à compter d'aujourd'hui.

— Et troisièmement…

Nasser regarda autour de lui, pour bien faire comprendre à ce moment précis que c'était lui le metteur en scène, qui donnait le ton et contrôlait l'atmosphère de la pièce.

— *Troisièmement*, reprit-il, vous promettez qu'aucun d'entre vous ne s'avérera avoir eu le moindre lien avec ce qui est censé être arrivé aujourd'hui à ce soi-disant saint homme.

La pièce était tellement silencieuse que j'entendais les gens déglutir.

— Je me dois d'être clair avec vous, précisa lentement Nasser. Il s'agit d'une affaire qui revêt une importance nationale. Si l'un de vous a causé cette mort, votre tournage sera arrêté et la majorité de votre équipe expulsée. Et ce n'est pas tout. Il y aura un procès public, et nous en ferons un exemple.

Je tentai d'imiter la posture décontractée de nos invités, à l'image de Raymond, avachi dans son fauteuil, ou de M. DeMille, en train de se tripoter le menton. Mais c'était comme si les gestes habituels m'étaient soudain devenus étrangers. J'entendais Nasser prononcer ces paroles, mais je ne le croyais pas sincère. Nous étions tous tels des acteurs sur

un plateau de tournage, récitant notre texte. La seule chose qui semblait réelle, c'étaient les lunettes écrasées dans ma poche.

— Donc, avez-vous quelque chose à me dire ?

M. DeMille me décocha un coup d'œil furtif, mais je compris parfaitement le message. Je me tus.

— S'il vous plaît, transmettez nos condoléances à la famille de ce saint homme et à ses disciples, déclara M. DeMille en se tournant de nouveau vers nos hôtes. Si vous jugez cela approprié, bien entendu.

— Pour l'instant, je garde ça pour moi, répondit Nasser, de nouveau souriant.

— Eh bien, dans ce cas…

Henry referma sa mallette et se leva.

— … j'imagine que nous allons tout simplement continuer et attendre impatiemment de vous découvrir en vedette dans le film de M. Garfield.

— Oui, j'ai hâte de voir le script de ce documentaire.

Nous nous dirigeâmes tous vers la porte. Puis Nasser et Amer s'arrêtèrent pour nous serrer la main à tour de rôle. J'étais le dernier à sortir. Nasser posa une main ferme sur mon épaule pour me retenir.

— S'il vous plaît, dit-il, conduisez prudemment.

De : Asur@protonmail.com
Envoyé : 19 août 2014
À : PapiAli71@aol.com
Gedo,

Je me demande si tu me fais marcher. Bien sûr que j'ai entendu parler de Nasser, *al-taghout*, le dictateur. Comment se fait-il que tu n'aies jamais mentionné que tu l'avais rencontré ? Et bien entendu je connais les Frères musulmans. Tu me prends pour un idiot ? C'étaient peut-être des durs à cuire à ton époque. Mais pour les gens de mon âge ce sont des traîtres. Qu'est-ce qu'ils ont accompli, durant le peu de temps où ils se sont retrouvés au pouvoir après le Printemps arabe, il y a quelques années ? Rien ! Enfin, j'imagine qu'ils étaient plus radicaux et vertueux de ton temps. Ou du moins plus « dangereux », en comparaison de ce qu'ils sont devenus.

Quoi qu'il en soit, je commence à comprendre pourquoi tu as partagé ton histoire avec moi. Oui, il semblerait qu'il se passe un certain nombre de choses similaires de nos jours, avec l'armée qui reprend le pouvoir sur l'Ikhwan. Pour être honnête, je ne crois plus aux solutions politiques. Je ne te dirai toujours pas où j'étais, ni où je me rends, mais j'ai passé un peu de temps en Égypte en arrivant ici, à chercher certains lieux que tu avais évoqués. Ce sont essentiellement des magasins bon marché pour touristes à présent.

Je veux aussi te dire que je trouve ça nul que tu n'aies pas avoué la vérité à propos de cet « accident ». Dieu te jugera à la fin. Ou peut-être qu'il te juge en ce moment même à travers les décisions qu'il m'a inspirées. En tout cas, je suis curieux de savoir comment tu t'es retrouvé en prison. Et curieux aussi de savoir si tu as encore eu affaire à Nasser et aux Frères musulmans.

Je ne sais pas quand tu auras à nouveau de mes nouvelles, mais je continuerai à te lire quand j'aurai le temps.

Je te salue, dans la foi,
Abu Sorour

4

En sortant du rendez-vous avec Nasser, je sentis la main de M. DeMille dans mon dos. Pas lourde, mais aussi ferme que celle du Premier ministre, et placée suffisamment haut pour que je perçoive une légère pression sur ma nuque. Il essayait sûrement de me rassurer, de me faire comprendre que nous étions dans le même bateau à présent, et que nos destins étaient liés.

— On n'aurait rien pu faire d'autre, dit-il d'une voix douce et rauque, avant de me lâcher et de monter à l'arrière de la voiture.

Pas un mot ne fut ajouté à propos de la mort de l'imam tandis que nous roulions. Comme si nous soupçonnions que la Cadillac avait été mise sur écoute, bien que ce genre de dispositif fût très inhabituel à l'époque.

Je déposai M. DeMille devant l'immeuble d'appartements, puis ramenai Henry et Raymond Garfield au bureau de la production, au centre-ville, où j'appris que nous partirions pour le Sinaï le lendemain matin, afin de commencer à tourner au bord de la mer Rouge.

À 16 heures précises, je regagnai le parking où j'avais pris le coupé DeVille le matin même. Je savais que le gardien de service, un bon à rien prénommé Faouzi, avait fréquenté l'arrière-boutique du magasin de mon oncle par le passé, et qu'il était souvent soûl et distrait par la pornographie qu'il regardait pendant le boulot. Je savais aussi qu'il ne verrait rien lorsque je pris le registre et changeai le numéro de plaque d'immatriculation que j'avais précédemment inscrit, de façon à faire croire que j'avais conduit une Chrysler Windsor. Puis je laissai le coupé DeVille à l'arrière du parking, me fis remettre les clés d'une Fleetwood 75, et m'en servis pour aller récupérer un exemplaire du découpage technique des *Dix Commandements* dans les locaux de la production, afin de l'apporter au bureau de la censure, à environ deux kilomètres de là. C'était un document impressionnant, qui faisait bien plus de trois cents pages à ce stade. En le feuilletant, je ne pus m'empêcher de constater que nous avions déjà enfreint deux des commandements les plus importants, et il n'était même pas encore

l'heure de dîner.

Je regagnai l'immeuble et attendis que M. DeMille se prépare pour la soirée de bienvenue organisée sur le toit-terrasse de l'hôtel Semiramis.

En dépit des perturbations dans les rues, toute la bonne société du Caire était là. Princes saoudiens en *dishdasha* **et ghutra, princesses européennes portant le dernier modèle haute couture vu dans** *Harper's Bazaar.* **Officiers de l'armée sans leurs épouses pour être libres de danser avec qui ils voulaient. De nouveaux fonctionnaires du département d'État en blazers Brooks Brothers et cravates rayées – les remplaçants de ceux tout juste partis au Vietnam – allaient et venaient en sirotant des cocktails et en ignorant les conseils des arabisants expérimentés qui tentaient de leur expliquer ce qu'il leur faudrait savoir ici. Actrices et anciennes maîtresses du roi flirtaient avec des ambassadeurs et des magnats du pétrole texans en faisant la queue au buffet, tandis qu'un orchestre composé des meilleurs musiciens de notre pays jouait** *That's Amore* **et** *Three Coins in the Fountain,* **et que Miss Fatima, la célèbre danseuse du ventre, tourbillonnait entre les torches fumantes en offrant ses charmes ondoyants aux yeux de tous.**

Pour moi, il n'y avait qu'une étoile à l'horizon, et elle surpassait toutes les autres. Mona s'avança vers moi dans une simple robe de cocktail noire rehaussée d'un collier de perles, ses cheveux couleur paille ramassés en chignon.

À cet instant précis, je réussis à laisser derrière moi tous mes soucis, et ma joie se mêla à l'air entonné par l'orchestre : *« See the pyramids along the Nile / Watch the sun rise on a tropic isle… »*

Mona me prit la main et pressa ses lèvres rouges sur ma joue. Je te jure, Alex, que j'aurais pu mourir sans délai sur ce toit-terrasse au-dessus du Nil et quitter ce monde en étant très heureux.

C'était absolument tout ce sur quoi j'avais fantasmé devant le miroir de ma chambre, quand je m'entraînais à reproduire les pas de danse tout en souplesse repérés dans *Mariage royal* **et** *Un Américain à Paris,* **afin de l'impressionner par ma grâce. Ensuite, nous aurions trouvé un endroit tranquille, où j'aurais enfin pu la prendre dans mes bras. Dans les films, c'était le moment où l'écran se serait assombri. Mon corps avait soif du sien au point d'en avoir mal et mon cœur s'emballa comme celui d'un étalon alors que je respirais l'odeur de sa peau parfumée et de ses cheveux, en imaginant tout ce qui ne pourrait être montré ensuite.**

— Oh ! mon Dieu, Ali.

Elle me ramena au présent avec son arabe mâtiné d'accent français.

— C'est incroyable le nombre de célébrités qui se trouvent ici. J'ai déjà vu Oum Kalsoum, Faten Hamama, Shoukry Sarhan et Leila Mourad – *oh ! elle est si belle…*

Je l'entendis à peine en portant une main à ma joue, dans un état second. Bien que nous ayons quitté l'université depuis plusieurs années déjà et que j'aie connu des flirts passagers dans l'intervalle (enfin, peut-être plus que cela à l'occasion, mais un petit-fils n'a pas besoin d'en savoir plus), j'ignorais toujours comment passer du statut d'ami à celui de véritable objet de la passion d'une femme.

— Et regarde, voilà Michel Shalhoub ! ajouta Mona.

Elle me montrait le jeune acteur au physique agréable qui allait bientôt changer de nom et devenir Omar Sharif, une star internationale. Je restai figé sur place quand je vis qu'il discutait avec Henry à côté du buffet. J'avais prétendu avoir travaillé en étroite collaboration avec M. Shalhoub sur mon CV, persuadé que les Américains ne prendraient pas la peine de vérifier au générique.

— Merci, Ali, dit Mona en m'agrippant la main.

— Pour quoi ?

— Je sais que tu m'as aidée à décrocher ce boulot.

— Je suis sûr que tu aurais trouvé le moyen d'en obtenir un toute seule.

En fait, j'avais supplié un des contacts de mon père dans l'industrie cinématographique de lui obtenir un entretien pour un poste d'assistante auprès de l'attaché de presse, parce que ça me permettrait de passer plus de temps avec elle. Elle avait réussi à se faire embaucher, grâce à Dieu, et peut-être aussi à l'audacieuse photo d'elle, épaules dénudées, qu'elle avait jointe à son CV.

Son père, Nabil, s'approcha dans son smoking blanc, un verre de champagne à la main.

— Ah, Ali, *mon ami** **!**

Il m'embrassa sur les deux joues, se trouvant sans doute courtois.

— *Comment allez-vous** **?**

Je reculai, et un peu de champagne me gicla dessus. J'aimais assez Nabil ; c'était un mondain charmeur, porté sur les beaux vêtements et les bijoux de luxe, telle la montre Cartier qu'il avait donnée à sa fille. Mais, ayant été étroitement lié au roi, il était par là même considéré avec suspicion par les larbins de Néguib. Peut-être était-il venu à la soirée dans l'espoir que le changement de régime lui permettrait de trouver à nouveau grâce aux yeux des dirigeants du moment.

— *Prenez soin de mon trésor très précieux**.**

Ses yeux papillonnèrent entre sa fille et moi, alors qu'il me demandait de veiller sur elle. Puis il m'attira plus près et me murmura en anglais :

— Elle est un peu, comment disent les Américains ?… un peu trop bien pour toi, non ?

Avant que j'aie pu répondre, Mona me tapota le bras, affolée.

— Oh ! J'avais presque oublié pourquoi j'étais venue.

— Ça n'était pas seulement pour me voir ? lâchai-je en faisant mine de bouder.

— Non, on va peut-être avoir un problème.

— Que se passe-t-il ?

— Le Pr Farid est ici.

Aussi embarrassante que soit la présence de son père, l'apparition de mon ancien professeur était encore plus déstabilisante. Non seulement il avait été très proche de la clique de Néguib pendant la révolution, mais il était aussi connu pour être un membre de l'Ikhwan qui ne mâchait pas ses mots. Impossible de savoir ce qu'il allait faire ou déclarer lors d'une soirée comme celle-ci.

— Pourquoi il est là ? demandai-je.

— Il vient juste d'arriver pour la conférence de presse de M. DeMille, répondit Mona. On doit s'assurer qu'il ne dira rien qui puisse vexer qui que ce soit…

Paniqué, je regardai autour de moi, jusqu'à ce que le flash d'un photographe m'aveugle complètement et que tout devienne blanc. Dès que je recouvrai la vision, je suivis Mona à travers la piste de danse, vers une zone recouverte de moquette rouge où M. DeMille, debout devant un lutrin et un micro, répondait aux questions d'un parterre de journalistes internationaux et de photographes assis sur des chaises pliantes.

— Oui, Moïse aura plus d'une amoureuse dans notre film, disait-il à une journaliste italienne vêtue d'un ensemble Chanel ajusté. Souvenez-vous que Moïse n'a pas toujours été un vieil homme…

Le groupe rit devant le sourire espiègle du réalisateur, et j'aperçus le Pr Farid debout au fond de la salle, levant haut un stylo, telle une flèche qu'il s'apprêtait à décocher.

Bien qu'il ait été renvoyé de l'université quelques mois plus tôt et soit depuis devenu un leader de l'avant-garde intellectuelle des Frères musulmans, mon professeur s'habillait toujours comme un universitaire occidental, veste en tweed, chemise blanche et petit nœud papillon. Sa moustache était implacablement taillée et ses cheveux implacablement partagés par une raie qu'on aurait dite tracée avec un stylet plutôt qu'un peigne. Le pince-nez qui penchait vers le bas accentuait l'impression de mélancolie qui se dégageait de ses traits affaissés, comme si le monde le laissait dans un état de perpétuelle déception.

— Oui, monsieur, lança M. DeMille en le dévisageant attentivement. Et à qui ai-je le plaisir de parler ?

— Pr Ibrahim Farid.

Sa voix stridente et cinglante se fraya un chemin au-dessus des conversations frivoles à l'arrière-plan et de l'orchestre en train de jouer *Satin Doll.*

— Mais je suis ici ce soir en tant que chef du service culturel du journal de l'Ikhwan al-Muslimin…

Les flashs cessèrent de crépiter et les journalistes se regardèrent les uns les autres, comme s'ils reconnaissaient tous le nom. M. DeMille le reconnut lui aussi. Il posa les mains de chaque côté du lutrin pour prendre appui.

— Votre publication est-elle de nature religieuse, monsieur ? demanda-t-il.

— En effet, répondit mon professeur sur le ton du pédagogue qui réprimande un élève, laissant clairement entendre qu'il se ferait un plaisir de corriger la grammaire de quiconque, aussi bien en anglais qu'en arabe. Notre périodique couvre les questions spirituelles autant que politiques.

— Comme le fera notre film, je l'espère, renchérit M. DeMille.

— Tout à fait.

Le professeur s'éclaircit la gorge et me jeta un coup d'œil au passage, provoquant une onde de terreur dans mon ventre.

— Monsieur DeMille, vous ai-je bien entendu dire que vous étiez reconnaissant de la coopération apportée par nos autorités… ?

— Oui, monsieur. J'ai eu le privilège de rencontrer votre nouveau Premier ministre, M. Nasser, aujourd'hui même.

— Je vois, fit le professeur en hochant la tête. Et pouvez-vous nous dire de quoi vous avez parlé ? ajouta-t-il.

L'orchestre avait cessé de jouer et les invités laissèrent leurs conversations en suspens en entendant l'échange dans les haut-parleurs.

— À l'évidence, répondit M. DeMille, certains sujets doivent rester privés. Et je n'ai pas l'intention de commenter la situation politique de votre pays. Je pense que nous voulons tous ce qu'il y a de mieux pour l'Égypte et espérons poursuivre notre coopération mutuelle…

— Je vous demande pardon, monsieur DeMille, mais quelle est la vraie raison de votre venue ici ? continua le professeur en changeant brusquement de sujet.

— Excusez-moi ? lança M. DeMille en mettant la main en cornet derrière son oreille.

— Pourquoi raconter à nouveau cette histoire abracadabrante maintenant ? poursuivit le professeur. Le moment choisi est éminemment suspect, à tout le moins.

— Comment cela ?

— Votre film sur les Dix Commandements tombe à un moment bien trop commode. En particulier si peu de temps après qu'une partie de notre territoire nous a été volée pendant la guerre avec Israël, durant laquelle tant de vos collègues juifs de l'industrie du cinéma ont soutenu notre ennemi. Serait-ce une simple coïncidence que vous veniez ici

maintenant unir vos forces à notre nouveau gouvernement d'apostats, afin de tourner un film qui légitime ce vol…

— Nous sommes ici pour célébrer la naissance d'une humanité libre, répliqua M. DeMille.

— La liberté de qui ? l'interpella le professeur. Sûrement pas celle du peuple égyptien. Ces mensonges sont utilisés pour nous assujettir et nous priver de notre liberté. Vous n'employez même pas un seul de nos grands acteurs dans votre film.

L'attaché de presse, M. Condon, s'avança vers Mona et commença à lui murmurer quelque chose à l'oreille, furieux. Cette dernière se tourna vers moi et m'agrippa le bras.

— Tu étais son élève préféré, dit-elle à voix basse. Débrouille-toi pour qu'il arrête.

Il n'y avait aucune raison de croire qu'il m'écouterait. Mais c'était une supplique de mon adorée. Je m'approchai lentement de mon professeur, tel un employé de la fourrière qui se prépare à attraper un teckel surexcité. Son regard fixe et courroucé me stoppa net dans mon élan. Cet homme était plus que mon mentor et mon parrain, mon professeur, mon guide spirituel. Il avait été, parfois, comme un second père. Il avait vu du potentiel en moi, avait cru en mon talent quand bien peu y croyaient.

Néanmoins, je travaillais pour Cecil B. DeMille à présent. Il était celui qui pouvait me protéger si, comme l'avait dit Nasser, il y avait un procès public pour la mort de l'imam et que quelqu'un dût être jeté en pâture à la vindicte populaire. Et, tout aussi important, M. DeMille pouvait m'ouvrir la porte dorée débouchant sur cette belle vie américaine que je rêvais de mener avec ma seule et unique.

— *Professeur,* lançai-je, ce à quoi vous faites référence comme étant un mythe est en fait un des aspects centraux de notre saint Coran. Si vous l'ouvrez au hasard, vous trouvez Moïse en quelques pages. Son histoire est aussi la nôtre. Vous ne pouvez pas accepter l'une sans l'autre. Je l'ai entendu de votre propre bouche.

Mon professeur baissa lentement les yeux, comme s'il venait juste de remarquer un couteau planté dans son ventre.

— Pourquoi ne pas attendre de voir le film terminé avant de juger ? poursuivis-je.

Le Pr Farid secoua la tête, plus triste qu'en colère.

— À l'évidence, M. DeMille n'est pas seulement doué pour créer des films à grand spectacle, mais aussi pour modeler de jeunes esprits influençables.

— Excusez-moi, monsieur, intervint M. DeMille, y a-t-il une autre question ?

Le professeur me regarda fixement et fit non de la tête.

— Non, monsieur DeMille, il n'y a plus d'autre question.

Le réalisateur sourit et ajusta sa ceinture de smoking, tel le shérif d'un de ses westerns remontant la sienne après une fusillade.

— Assez de débats savants pour ce soir, déclara-t-il dans le micro. Que chacun de vous se restaure, se désaltère et s'amuse. Demain, nous partons pour le désert.

Henry fit signe à l'orchestre de reprendre, les invités envahirent la piste de danse et le professeur s'éloigna d'un pas raide.

D'un geste, Mona me fit signe de le suivre et de m'assurer qu'il ne causait pas davantage de problèmes. Je le rattrapai au buffet.

— Professeur Farid, lançai-je, essoufflé, tandis qu'il remplissait son assiette de carottes et de houmous. Je suis surpris de vous voir ici.

— Malheureusement, je ne peux pas en dire autant de toi, Ali *bey*. (Son pince-nez glissa un peu.) Tu pensais me mettre dans une position gênante, mais c'est toi que tu as embarrassé. Il existe beaucoup de hadiths sur la trahison mais, tout ce qui me vient à l'esprit pour le moment, c'est cette citation : « Combien plus cruellement que la dent du serpent déchire l'ingratitude filiale. »

Ça lui ressemblait bien de me rappeler ma dette envers lui en citant *Le Roi Lear*, une des œuvres de la littérature occidentale qu'il m'avait appris à aimer. Mais il avait changé, et moi aussi. Après la révolution, le ministère des Affaires étrangères lui avait octroyé une bourse afin qu'il passe un an à l'étranger, en tant que professeur invité à l'université de l'Indiana, et ce dans l'espoir qu'il rapporte des notions de démocratie dans notre patrie. Au lieu de quoi, il y avait eu des rumeurs de beuveries, d'histoire d'amour non partagée et d'un esclandre public lors d'une projection du film Les hommes préfèrent les blondes. À son retour d'Amérique, il avait déclaré que l'Occident était en pleine *jâhilîya*, un état de décrépitude morale et spirituelle où tout n'était qu'hypocrisie et dégoût, et qu'il fallait combattre vigoureusement sur tous les fronts. Sa véhémence lui avait coûté son poste à l'université et, à présent, j'avais honte de n'avoir pas fait davantage pour rester en contact avec lui.

— Je sais que tes parents travaillaient dans un hôtel, Ali Hassan, mais là ça va trop loin en matière d'hospitalité. Tu ne vois pas que Cecil B. DeMille n'est que le dernier d'une longue lignée d'occupants ?

— Non, professeur, c'est un grand artiste.

— Si c'est ce que tu crois, dans ce cas j'ai échoué à t'enseigner le discernement culturel aussi bien que le jugement moral. C'est un rustre sentimental, Ali. Tu devrais lire la kyrielle de mensonges répréhensibles dans ce script.

— Comment y avez-vous eu accès ?

— Au bureau de la censure, avant de me faire virer. J'y travaillais pour compenser la perte de mon salaire d'universitaire. Aujourd'hui, j'ai fait partie de la purge, avec tous les autres alliés de Néguib.

— Je suis désolé, professeur. Je n'étais pas au courant…

— Ce film que tu soutiens va être une abomination, Ali Hassan.

Il me frappa la poitrine de son index inhabituellement long.

— Ils ont l'intention de montrer un prophète batifolant avec des femmes dévergondées. Ils proposent de réaliser sur écran des miracles que seul Dieu pourrait créer dans la vie. Et, pire que tout, ils vont se servir de ce moyen comme d'une arme pour faire passer les Égyptiens pour des scélérats aux yeux du monde, au moment où nous avons besoin de soutenir la révolution face à cet infidèle de Nasser.

— On n'est pas sûrs de ça, si ?

— Je pense pouvoir l'affirmer avec certitude. (Il baissa la voix.) Tu as entendu parler de ce qui est arrivé au cheikh Sirgani aujourd'hui ?

— Non.

— Il s'est fait écraser dans la rue par une bande d'Occidentaux…

Durant quelques secondes, sa voix s'estompa dans mes oreilles, et je n'entendis plus que les inepties des autres invités et le crescendo de plus en plus insistant de l'orchestre jouant des airs de danse connus.

— On essaie d'en savoir plus, disait le professeur quand je revins à moi. Mais les hommes de Nasser arrêtent les témoins et les menacent pour qu'ils se taisent. Clairement, ils essaient de nous brader aux Américains. Qui sont aussi mauvais que les Romains, les Français, les Turcs, les Anglais, ou n'importe quels autres avant eux. Je te le dis, nous devons les combattre et leur résister à la moindre occasion. Si tu as le courage, quitte cette pièce avec moi.

— Je ne peux pas, répondis-je, en essayant de retrouver mes repères.

— Pourquoi pas ?

— Je suis censé accompagner M. DeMille dans le Sinaï demain.

— Oh ! alors maintenant tu es son *chauffeur* ?

Il glissa un doigt sous ses lunettes et se frotta les yeux.

— Je dois dire que j'en attendais plus de toi, Ali *bey.*

Je tressaillis en l'entendant me railler avec ce titre honorifique.

— Tu promettais tellement comme étudiant.

Il tourna les talons et sortit.

Je le suivis du regard, en songeant avec inquiétude que j'avais peut-être fait le mauvais choix. La mainmise de Nasser sur le pouvoir était fragile. Si Néguib revenait en place avec l'aide des Frères musulmans, il me serait impossible de me défendre devant un tribunal. Ma tête pourrait bien finir sur un véritable billot, comme de l'autre côté du golfe d'Aqaba, en Arabie saoudite, où l'on dispensait la justice à coups de cimeterre. Je me mis à courir derrière lui pour m'expliquer, mais Miss Fatima me barra le chemin, avec ses voiles couleur mandarine et son faux diamant de nombril qui me faisait de l'œil. Lorsqu'elle s'écarta, le professeur avait disparu et je me retrouvai en train de contempler

Mona, bouche bée.

À ma grande horreur, la maîtresse de mes désirs était en train de danser avec un autre homme. On apercevait ses mollets et ses chevilles pâles quand sa robe se soulevait en virevoltant. Sa tête reposait sur l'épaule de son cavalier, et le balancement de ses hanches menaçait l'équilibre de l'univers.

Lorsqu'ils tournèrent sur eux-mêmes, je reconnus l'acteur Charlton Heston, qui devait jouer Moïse. J'avais vu les premières photos publicitaires de lui en costume, avec sa longue barbe blanche et ses cheveux flottant au vent, remarquablement semblable à la sculpture que Michel-Ange avait faite du prophète du Sinaï. Mais dans cette salle il avait l'air jeune, bronzé et viril, avec une couronne de cheveux brun-roux et un zeste de la cruauté du chasseur dans son sourire inflexible aux dents immaculées.

Je m'approchai de Mona et lui tapai sur l'épaule.

— Ali, qu'est-ce qui se passe ?

Elle se tourna vers moi comme si je venais de la réveiller d'une bienheureuse transe.

— Je croyais que tu travaillais.

— La conférence de presse est terminée. Tu as déjà rencontré Charlton Heston ?

Le sourire de l'acteur s'élargit et il me donna une poignée de main à mettre un bœuf à genoux.

— Comment ça va, l'ami ? Appelez-moi Chuck.

Chuck. La jalousie remplaça immédiatement la peur.

— Non, je n'en ai pas eu l'occasion, répondis-je. Mona, il faut que je te parle.

— Pourquoi ? Quel est le problème ?

Mes yeux passèrent les invités en revue, cherchant une excuse pour l'entraîner à l'écart. Nabil se trouvait au bar, une nouvelle flûte de champagne à la main, en pleine discussion animée avec le général Amer, qui devait être arrivé durant la conférence de presse.

— Ton père a peut-être des ennuis, lâchai-je tout à trac. Je pense qu'il a besoin de ton aide.

Bien entendu, juste à ce moment-là, son père dit quelque chose qui provoqua un léger sourire chez le général, lequel lui serra la main.

— Ça a l'air d'aller à présent, fit-elle, avec un regard inquisiteur. Tu es sûr que c'est pour ça que tu es venu ?

— Oui, *el hamdolilah.* (Je portai mes mains à mon cœur.) Dieu soit loué, c'est réglé.

— Chuck suggérait que je me joigne à vous demain, pour votre expédition dans le Sinaï, ajouta-t-elle.

— C'est exact, approuva l'acteur avec un large sourire. J'espérais que vous pourriez me montrer les curiosités et les centres d'intérêt du

coin.

Il baissa les yeux vers elle, son haut front, couvert de coups de soleil, luisant de ce que je pris pour de la convoitise.

— Tu travailles déjà pour la communication, lui fis-je remarquer. Ils ont besoin de toi ici.

— Non, pas du tout. M. DeMille sera dans le Sinaï. Il ne se passera rien avant son retour.

Je remarquai combien sa paume s'attardait sur le bras de l'intrus, bien davantage qu'elle ne s'était attardée sur ma main un peu plus tôt.

— En plus, je n'ai pas eu tant de choses que ça à faire jusque-là, ajouta-t-elle. Chuck disait que je pourrais lui servir d'assistante quand il en aurait besoin ou peut-être aider Raymond pour son documentaire.

Alors maintenant c'était « Raymond » aussi ? Toute cette familiarité, cette façon d'appeler les étrangers par leur prénom, était déconcertante pour moi. Particulièrement lorsque j'aperçus le Raymond en question près de l'estrade où se trouvait l'orchestre, en train de filmer la soirée à l'aide d'une petite caméra portative. Il me dévisagea fixement tout en rembobinant. On savait déjà trop de choses l'un sur l'autre, et pas des plus reluisantes.

— Tu as toujours dit que tu voulais que j'en apprenne plus sur la réalisation, me rappela Mona.

Bien sûr, je faisais preuve d'une possessivité déraisonnable. C'est vrai, elle n'était pas encore ce que les Américains appelleraient ma « petite amie ». Pourtant, dans mon esprit, j'étais déjà fiancé avec elle. Notre amour commun du cinéma avait comblé la différence de statut social qui existait entre nous et je croyais réellement que notre union éternelle était aussi déterminée par les astres que le clapotis des vagues sur les rives de l'océan.

Mais plus elle laissait sa main sur le bras de Chuck, plus j'étais certain que j'allais devoir la tenir à l'œil si elle nous accompagnait dans le Sinaï.

— Je pourrais parler à M. DeMille si ça vous met mal à l'aise, dit Chuck.

— Pas la peine, je vais lui parler, répondis-je avec un sourire forcé. Je pense qu'il me fait confiance, à ce stade.

C'est alors que je remarquai M. DeMille et Henry en train de m'observer avec attention depuis un passage couvert.

— Bon, alors c'est réglé. (Elle ôta enfin sa main.) Apportez des vêtements supplémentaires, ajouta-t-elle. Il fait froid dans le désert la nuit.

Je tentai à nouveau d'argumenter, mais ma voix fut noyée par l'orchestre, qui attaquait bruyamment un air familier, et par les mots de son père, ivre, qui avait réquisitionné le micro.

— Mona Lisa, Mona Lisa, les hommes t'ont nommée ainsi, susurra-t-

il d'une voix de crooner tandis qu'elle essayait de se planquer derrière moi. Tu ressembles tellement à la femme au sourire mystique.

C'est ainsi qu'Allah s'immisça dans les histoires des hommes et des femmes ce soir-là. Avec des torches fumantes sur le toit, le Nil qui s'écoulait en silence à nos pieds, et un père chantant une chanson rendue célèbre par M. Nat King Cole, en hommage affectueux à sa fille.

De : Asur@protonmail.com
Envoyé : 28 août 2014
À : PapiAli71@aol.com
Gedo,
Je dois te répondre immédiatement, même si c'est le milieu de la nuit là où je me trouve.
À présent, tu sais sûrement que tu étais du mauvais côté de l'histoire. Ibrahim Farid avait raison à propos de ces Américains. Depuis que j'ai lu ce nouveau chapitre, j'ai cherché certains des écrits en ligne de cet homme. C'était un immense visionnaire, très en avance sur son temps, et un martyr, béni soit son nom. Je n'arrive pas à croire que tu l'aies connu. Et je n'arrive pas à croire que tu n'aies pas plus appris de son exemple. Est-ce que personne d'autre en Égypte, mis à part l'Ikhwan, n'a compris de quelle façon on s'était servi de nous ? Accueillir ces envahisseurs à genoux, quand il semble qu'il n'y ait pas eu un seul acteur égyptien dans le casting principal ? De nos jours, ça ne passerait pas – pas question. Tu ne connaissais pas les mots « inclusion » et « diversité » ?
Je suis peut-être trop dur avec toi. Tu es mon grand-père et tu n'avais que quelques années de plus que moi aujourd'hui. Et tu ne disposais pas des jeux vidéo et des réseaux sociaux pour t'enseigner comment fonctionne le monde.
À toi, dans la miséricorde et la compassion,
Abu Sorour
P.-S. : Je suis indulgent envers toi à cause de cette fille que tu aimais bien. Les filles m'ont passablement dérouté moi aussi quand j'étais aux États-Unis. Mais les frères qui m'aident sur ce chemin me disent qu'on va mettre de l'ordre dans tout ça et me trouver une épouse pieuse qui fera ce qu'elle est censée faire.
De : PapiAli71@aol.com
Envoyé : 29 août 2014
À : Asur@protonmail.com
Alex,
Je remarque que tu fais de plus en plus référence à la religion. Je me demande si tu es en train de devenir un fanatique, toi aussi, et si mon histoire ne t'envoie pas le message exactement inverse de celui que j'avais l'intention de te faire passer. Et je me demande qui sont ces frères dont tu parles.
Avec tout mon amour et toute mon inquiétude,
Ton grand-père

5

Il était 22 heures passées lorsque je regagnai la maison que je partageais avec mon père. Certains de ses amis étaient encore sous leurs porches, en train de jouer au backgammon et de fumer le narguilé. Je leur fis signe en passant, puis quittai mes chaussures près du paillasson en roseau. La porte n'était pas fermée à clé, comme d'habitude, et ses clubs de golf reposaient près du papyrus en pot dans l'entrée, juste sous la plaque arborant la formule de bienvenue *« Ahlan w sahlan »* **en calligraphie, et la photo dédicacée du golfeur américain Byron Nelson, en train d'effectuer un swing avec un fer numéro 9, sur fond de pyramides. Mon père prétendait lui avoir servi de caddie ce jour-là, mais on ne le voyait nulle part sur le cliché.**

Dieu sait pourquoi, les pièces paraissaient plus petites, et non l'inverse, depuis que ma mère et mes sœurs avaient disparu. Ou peut-être était-ce simplement que mon père et moi étions moins doués pour nous faire oublier en nous repliant sagement dans les coins. La salle de devant était un mélange de vieux meubles de famille et d'objets que mes parents avaient « libérés » de l'hôtel au cours des ans. Ils n'auraient jamais considéré cela comme du vol ; ils encourageaient simplement la direction à remplacer les vieux articles par des plus modernes. Nous avions donc des serviettes en tissu-éponge dans notre humble demeure, que ma mère avait récupérées dans l'office réservé aux femmes de chambre. Nous possédions des abat-jour, des rideaux, ainsi que des nappes, provenant aussi de l'hôtel, qu'elle avait pris la peine de tremper dans le thé, afin d'éviter qu'elles jaunissent en vieillissant. Ça lui ressemblait bien d'anticiper à quoi le monde ressemblerait quand elle l'aurait quitté.

Mon père se trouvait près du poêle noir de charbon, dans son polo Lacoste et son pantalon vert, le dos voûté après une journée de dur labeur consistant à porter les clubs des clients. Il était en train de préparer du *kochari*, **son plat du soir coutumier. L'histoire de notre pays transparaissait dans les odeurs de riz, d'oignons et de lentilles mêlées, s'ajoutant à celle des macaronis noyés dans la sauce tomate au vinaigre**

d'ail.

— Comment s'est passée ta première journée, mon fils ?

— Bien. (Je triturai mon nœud de cravate.) Rien de particulier.

— Il y avait beaucoup de circulation en ville ? continua-t-il. Certains de mes clients s'en sont plaints.

— Tu n'as pas entendu dire que Muhammad Néguib avait été assigné à résidence ?

— Tu me connais, *habibi*.

Il regarda brièvement par-dessus son épaule en cessant de remuer les oignons qui grésillaient.

— Je ne fais pas attention à la politique. Quand je suis sur le fairway, je baisse la tête et je ne pense à rien d'autre qu'au jeu. Au fait, tu as pu demander à M. DeMille s'il était intéressé par une partie ?

— Non, père. Je ne suis même pas certain qu'il *joue* au golf.

— Il ne trouvera pas de meilleur parcours dans toute l'Égypte…

Enfonçant les mains dans mes poches pour les vider, je me rendis compte que j'avais encore les lunettes cassées du cheikh Sirgani. Je cherchai la poubelle des yeux, me disant qu'il était temps que je cesse de me torturer et que je me décide à les jeter. Mais la poubelle débordait de papiers qui cachaient une bouteille vide de Johnny Whittaker Red, une imitation locale bon marché du whisky que buvaient les clients de mon père.

— S'il te plaît, *baba*, répliquai-je. Il a des choses bien plus importantes en tête.

— Et toi, on dirait que quelque chose te préoccupe, mon fils. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Rien.

Je me tortillai tel un chien couvert de puces.

— Je suis désolé, papa. Je suis simplement à cran, à force d'essayer de ne pas commettre d'erreurs. M. DeMille est un employeur très exigeant.

Je m'étirai et me cambrai jusqu'à faire craquer ma colonne. J'avais mal aux mains de m'être cramponné au volant. Même sans bouger, mon équilibre était instable, comme si mon corps venait juste d'intégrer le fait que nous avions été à deux doigts de nous retourner avec la voiture.

— Je peux te raconter une histoire pour te faire sourire ? demanda mon père.

— Je peux t'en empêcher ?

À vrai dire, j'aimais les blagues de mon père, et prétendre qu'elles m'ennuyaient était une de nos routines.

— Elle est très drôle. Je te promets. (Il se frotta les mains.) Si elle te plaît, tu pourras la raconter à M. DeMille.

— Je ne suis pas sûr qu'il apprécie l'humour égyptien…

Mon père se jeta à l'eau, aussi certain de son public que Kech Kech Bey.

— Un représentant de commerce se rend en ville avec sa voiture, pour essayer de conclure un marché afin de sauver son entreprise moribonde. Mais où qu'il regarde il n'y a aucune place pour se garer.

J'entendis un véhicule s'arrêter dehors et je vis des phares balayer les fenêtres de la façade.

— Alors qu'il se fait de plus en plus tard, ce vendeur a peur de rater son rendez-vous et de tout perdre, continua mon père. Même s'il n'a jamais été religieux, il se met à prier. Il dit : « Ô Allah ! s'il te plaît, aide-moi à trouver une place de parking. Si tu le fais, je te consacrerai le reste de ma vie. Je prierai cinq fois par jour. J'enverrai mes quatre fils à Al-Azhar, je ne commettrai plus jamais d'actes inappropriés. »

— Je croyais que tu avais dit qu'elle était très courte.

Je fis semblant de bâiller, et entendis une portière claquer et des hommes discuter juste devant notre porte.

— Pile à ce moment-là, une voiture recule devant lui, lui laissant une place.

Papa frappa dans ses mains et sourit de toutes ses dents.

— Alors le commerçant lève les yeux et dit : « Pas grave, Dieu, j'ai trouvé une place. »

Un coup sur la porte nous interrompit. Mon père me jeta un coup d'œil perplexe. Il était trop tard pour une visite. J'allai ouvrir. Mon cousin Chérif s'engouffra dans la pièce et me prit dans ses bras.

— *Esalam aleykoum*, mon frère.

Il pressa son menton barbu sur mon cou, m'écrasa en me serrant contre lui, puis me donna un baiser sonore sur le front.

— Trop long, trop long.

Ça faisait bien deux semaines que nous ne nous étions pas vus. Il était souvent à Assouan ces jours-ci, travaillant avec des équipes d'ingénieurs du gouvernement qui évaluaient le projet de construction du haut barrage. Lorsqu'il se trouvait en ville, il était pris par une nouvelle épouse et un petit garçon dans la banlieue de Choubra. J'étais content de le voir, mais mal à l'aise. Parce que j'aurais peut-être dû mentionner quelque chose quand j'ai décrit le rendez-vous dans le bureau de Nasser : Chérif était aussi un acolyte du Pr Farid et un membre de la section ouvrière des Frères musulmans.

— Comment vas-tu, mon cousin ? demandai-je. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je vais bien, *el hamdolilah*.

Il me tapota la joue et boitilla jusqu'à mon père pour l'embrasser aussi.

— Mais les choses ne vont pas bien dans l'ensemble. Tu dois déjà être au courant.

Je refermai ma main autour des lunettes dans ma poche.

— De quoi est-ce que tu parles ?

— On est dans un état de totale *jâhilîya*, répondit-il. Tu as eu vent de ce qui est arrivé à Muhammad Néguib, n'est-ce pas ?

— Oui, il n'y a pas longtemps, énonçai-je en hochant la tête d'un air grave. C'est dur de suivre tous ces changements, non ?

— Oui, Dieu m'est témoin, voilà des mois que je dis qu'on ne pouvait pas faire confiance à ce fils de chienne bâtarde, répondit mon cousin.

Mon père leva les yeux au ciel et retourna à sa cuisine. Sa patience envers mon cousin était presque aussi limitée que sa patience envers la politique. Il ne parvenait pas à comprendre comment son propre frère Hamid, qui avait la réputation d'être l'homme le plus drôle de notre village, avait pu engendrer un rejeton d'une telle fougue et d'une telle sincérité qu'il ne se rendait même pas compte de son potentiel comique.

— C'est une calamité.

Chérif se laissa tomber sur le vieux canapé de style édouardien que nos pères avaient prélevé dans un des salons de l'hôtel, et se mit à tirer sur la barbe qui le faisait plus ressembler au Jésus qu'on voyait sur les vitraux qu'au musulman dévot qu'il était en réalité, Dieu sait pourquoi.

— Ils sont déjà en train d'éliminer les fidèles de Néguib et les membres de l'Ikhwan de tous les échelons du gouvernement. Ils ont oublié qui les a soutenus et a rendu possible la révolution.

J'aimais et j'enviais mon cousin. Et, pour être honnête, j'avais toujours eu un peu peur de lui. Son regard exprimait une gentillesse attendrissante qui attirait les gens et donnait le sentiment qu'il était toujours à deux doigts de dire quelque chose d'agréable et de généreux. Seulement, ce n'était qu'une apparence, héritée de ses parents. Chérif n'était pas vraiment comme ça. Ses véritables qualités étaient le courage et l'engagement. Et plus j'avance dans la vie, plus je me rends compte qu'il y a très peu de vrais croyants dans le monde, mais qu'ils effraient tous les autres.

Mon cousin faisait partie de ces rares personnes qui sautent le pas de la foi tous les jours et se retournent ensuite au-dessus de l'abîme pour demander au reste d'entre nous pour quelle raison on ne les suit pas. Peut-être Moïse, s'il avait existé, était-il ce type d'homme. Et, à sa façon, peut-être M. DeMille l'était-il aussi. Lorsque des personnes de ce genre n'escaladent pas les montagnes, ou ne dirigent pas une équipe de cinéma, elles finissent souvent en chaire ou dans un asile. Mais on ne peut jamais remettre en doute l'authenticité de leur croyance. Une fois qu'elles font partie de votre vie, il est impossible de se soustraire entièrement à leur influence.

Depuis mon enfance, je n'avais cessé de me mesurer à mon cousin. Et plus souvent que je n'aurais voulu l'admettre, je ne m'étais pas senti

à la hauteur. Chérif avait été parmi les premiers à rejoindre le soulèvement de cet après-midi de juillet, connu sous le nom des « émeutes du Caire ». Il avait affronté les soldats du roi dans les rues avec autant de bravoure et d'honneur qu'il avait combattu avec la brigade des scouts de la jeunesse fériste durant la guerre de 1948, où une balle tirée par un soldat israélien lui avait brisé la jambe gauche en mille morceaux. C'était un véritable rebelle, doublé d'un révolutionnaire. Et moi j'étais un ancien critique de cinéma qui avait accidentellement tué un saint homme avec une Cadillac, avant de s'enfuir dans un nuage de gaz d'échappement.

— Tu ne crois pas que les choses vont se calmer ? demandai-je.

— Pas si j'ai mon mot à dire.

Mon cousin posa sa jambe blessée en hauteur sur un repose-pieds joufflu.

— On devrait être dans les rues en train de manifester, à chaque minute de chaque jour.

— Sauf que certains d'entre nous ont des boulots, marmonna mon père.

Chérif le regarda et soupira comme s'il se sentait désolé pour lui. Puis il me fixa et se mit à tirer plus fort sur sa barbe, d'une main après l'autre, tel un homme qui grimpe à la corde.

— Je ne t'ai même pas encore dit le pire, reprit-il. Ils refusent de nous laisser organiser des funérailles de martyr pour le cheikh Sirgani.

— L'imam ? lança mon père en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Il est mort ?

— Écrasé dans la rue par une bande d'étrangers.

Chérif referma le poing autour de sa barbe.

— Il laisse une jeune femme et six enfants derrière lui. Je te le dis, c'était le plus admirable des hommes. Pas seulement un érudit, mais quasiment un saint. Il a ouvert des écoles et pris de la nourriture à sa propre table pour la donner aux pauvres. Et ils lui ont roulé dessus comme un chien. Dans une voiture rouge, comme une des cinquante que possédait le roi, pas moins. Ali, tu as entendu parler de ça ?

— Non, bien sûr que non, répondis-je un peu trop catégoriquement. Je veux dire, j'ai vu le professeur ce soir et il a évoqué l'accident, mais je ne connais aucun autre détail.

— Qui a dit qu'il s'agissait d'un accident ? rétorqua Chérif en cessant de tirer sur ses poils de barbe.

— Eh bien, c'est l'impression que le professeur m'a donnée.

— Vraiment ?

Il recommença à caresser sa barbe d'un air plus pensif.

— Ce n'est pas en ces termes qu'il m'en a parlé.

La sauce tomate de mon père commençait à attacher, les effluves légèrement sucrés viraient à l'âcre et me rappelaient l'odeur de brûlé

que j'avais sentie dans la rue pendant l'après-midi.

— J'ai simplement dû mal comprendre, dis-je en haussant les épaules. C'est dur de croire que quelqu'un puisse commettre une chose aussi horrible délibérément.

— Pourquoi est-ce que c'est si difficile à croire ? objecta Chérif en levant le menton. Ça fait des générations que ces *khawagaat* nous traitent comme des chiens. Qu'est-ce qu'un imam érudit à leurs yeux ? Quelqu'un doit leur donner une leçon.

Plus il parlait, plus j'avais à nouveau la sensation de flotter dans les airs, avec mes roues qui tournaient dans le vide.

— Chérif, je dois te demander quelque chose. (Mon père retira sa gamelle du feu.) Tu as dit qu'ils éliminaient tous les fidèles de Néguib et les membres de l'Ikhwan des postes au gouvernement. Que va-t-il t'arriver ?

— Ils m'ont déjà viré.

Mon père et moi échangeâmes un regard. Nous savions tous les deux que ça ne donnait rien de bon quand mon cousin avait du temps libre. Dans ses périodes d'inactivité, il côtoyait la dépression et rencontrait des problèmes de toxicomanie – selon les termes qu'on utilise aujourd'hui. Je le soupçonnais de boire en cachette, en dépit de ses prétendus principes religieux. Il fumait certainement du haschisch, mais ça ne le rendait ni calme ni paisible, comme dans la plupart des cas. Que pouvions-nous faire ? La famille est une bénédiction et un fléau, un réconfort dans les meilleurs moments et un piège dans les pires. On peut toujours essayer de s'en éloigner, mais on ne parvient jamais vraiment à y échapper.

— Ne t'inquiète pas, reprit Chérif. Dieu y pourvoira. En fait, il l'a déjà fait.

— Comment ça ?

Mon père posa la gamelle brûlante sur la table, faisant dégouliner de la sauce tomate sur les bords.

— J'ai déjà un autre boulot, répondit Chérif. Grâce à Allah et à Ali.

— Qu'est-ce que j'ai à voir avec ça, moi ?

Ma voix se brisa. Chérif s'approcha et me passa un bras autour des épaules.

— Je suis allé au bureau de la production juste après ton départ cet après-midi.

Il sourit et resserra son étreinte.

— Ils embauchent à tour de bras pour que tout soit prêt, en particulier des gens qui ont de l'expérience dans le bâtiment. Je leur ai dit que tu répondrais de moi, pour qu'ils n'aient pas à vérifier mes références. Ça a parfaitement fonctionné. Je pars avec vous dans le Sinaï demain.

Envoyé : 2 septembre 2014
À : PapiAli71@aol.com
Gedo,
Finalement, je sais pourquoi le sang des martyrs coule avec tant de vigueur dans mes veines. Finalement, je comprends pourquoi l'appel au combat me touche. Pourquoi personne ne m'a-t-il parlé avant de cet héroïque parent, Chérif ? Le lycée aurait été tellement plus facile pour moi. J'aurais traversé le hall la tête haute, au lieu d'être rejeté par les sportifs et ignoré par les plus jolies filles. J'aurais pu répondre aux professeurs qui dénaturaient notre histoire et méconnaissaient nos réussites. J'aurais pu éprouver une certaine fierté de mes origines.
Maintenant, il prend tout son sens, ce voyage que j'ai entrepris. Je me prépare à combattre dans une bataille plus importante. Je ne sais pas si tu le comprendras un jour. Mais si ton cousin Chérif est bien tel que tu le décris je pense qu'il prendrait mon parti. En fait, s'il est toujours en vie, demande-lui de me contacter, s'il te plaît.
En attendant, j'ai une requête à te présenter et je ne veux pas que tu racontes à papa ou maman que j'ai parlé de ça. Je me posais la question, est-ce que tu pourrais m'envoyer un peu d'argent ? Il est vraiment important que j'arrive là où je dois être le plus rapidement possible. Si tu ne peux pas, j'imagine que je comprendrai.
Pardonne-moi si ça te met dans l'embarras, mais demande à ton cousin, s'il est toujours dans le coin. Je pense qu'il pigerait, lui.
Je te salue, dans la foi,
Abu Sorour
De : PapiAli71@aol.com
Envoyé : 3 septembre 2014
À : Asur@protonmail.com
Alex,
J'ai peur de ne pas pouvoir faire ce que tu me demandes, t'envoyer de l'argent sans en parler à tes parents. Ça ne me paraît pas correct. Je suis désolé si ce n'est pas ce que tu espérais. Tout ce que j'ai à t'offrir pour le moment, c'est mon histoire.
Je t'embrasse,
Papi

6

Notre caravane s'ébranla avant l'aube le lendemain, traversant la zone du canal de Suez au lever du soleil. Les réservoirs sphériques où l'on stockait le pétrole, les cargos, les postes de contrôle, les rangées de baraquements de l'armée britannique à moitié vides et l'Union Jack qui pendouillait au bout de sa hampe s'éloignèrent peu à peu derrière nous. Les Anglais avaient finalement accepté de partir, et les stigmates de l'ancien empire s'effaçaient petit à petit, tandis que nous suivions une portion de la route qu'ils avaient creusée au petit bonheur dans le désert du Sinaï lors de la dernière grande guerre.

Les vents se levèrent alors que notre cortège motorisé s'enfonçait dans les terres le long des crêtes tortueuses avant de virer au sud en direction du littoral. J'essayais de conduire une Land Rover bâchée de l'armée anglaise avec la confiance voulue, bien que ne m'étant jamais retrouvé au volant de ce genre de véhicule auparavant. Au début, une vague brume orange foncé flottait dans l'atmosphère, floutant légèrement le paysage. Mais vers 9 heures du matin, lorsque les rafales s'intensifièrent, on aurait cru voir une scie circulaire coupant à travers la péninsule, faisant voler une telle écume de sable que les véhicules devant nous disparurent pendant plusieurs secondes, puis plusieurs minutes. Quand la frénésie retomba et que le ciel s'éclaircit enfin, les falaises et les collines autour de nous ressemblaient à des châteaux de sable. Chaque demi-heure environ, tous les véhicules s'arrêtaient et un homme portant un masque anti-poussière sortait d'un des camions devant nous, cherchait un gros rocher et l'aspergeait de peinture blanche, afin de marquer la piste pour que nous puissions retrouver notre chemin au retour.

Tout en observant la poussière qui tourbillonnait et la fumée noire des pots d'échappement dans mes rétroviseurs latéraux, je ne pouvais penser à autre chose qu'à ce qui était en train de se passer derrière moi. La nouvelle de l'éviction de Néguib et de la mort du cheikh devait être en train de se répandre à travers tout le pays.

J'étais heureux de quitter Le Caire. Même si j'avais aussi conscience

des quatre officiers de la police militaire ouvertement affectés par Nasser à notre sécurité et qui se trouvaient dans une jeep couverte juste devant nous. Avec quelque part derrière eux Chérif, dans un des camions de l'équipe de tournage.

J'étais resté debout une grande partie de la nuit, à passer au crible la conversation que nous avions eue dans la cuisine de mon père. Je n'étais pas complètement naïf en ce qui concernait mon cousin. Le fait qu'il se soit servi de mon nom pour décrocher un boulot sur le tournage ne jouerait pas en ma faveur, je le savais. J'étais coincé, puisqu'il avait déjà été embauché sans que personne me demande quoi que ce soit. Je n'avais plus qu'à espérer qu'il éviterait les querelles mesquines dont il avait l'habitude, ou de monter en épingle son engagement auprès de la résistance anti-Nasser.

— Vous vous en sortez bien, monsieur Hassan, lança Cecil B. DeMille à l'arrière. Continuez à maintenir le cap.

— Merci, monsieur.

Je jouais des vitesses et de l'accélérateur en essayant de rester sur ce qui passait pour une route dans le Sinaï. La Land Rover frémit dans un bruit de ferraille lorsque nous roulâmes sur un sol inégal et couvert de gravillons. « Qui a dit qu'il s'agissait d'un accident ? » J'entendis à nouveau la question de Chérif et je revis la façon dont il avait cessé de tirer sur sa barbe en la posant.

Pouvait-il savoir ?

Une telle éventualité était trop abominable pour que je puisse même l'envisager. Je me retrouvai néanmoins en train de formuler mentalement des excuses. Nous avions été attaqués de tous côtés. Je n'avais fait que suivre les ordres en accélérant. Le fait est que nous sortir de là avait vraiment été une question de survie. Il était tout aussi vrai cependant que j'avais laissé une veuve sans son mari et six enfants sans leur père. J'avais beau lutter pour redresser le volant, le vent continuait à pousser la Land Rover vers le bord de la route, où se dessinait un escarpement abrupt.

Dans notre religion, Alex, on raconte que deux anges chargés du Grand Livre, Munkar et Nakir, viennent au bord de ta tombe le jour de ta mort. Avant que tu sois mis en terre, ils te posent une série de questions afin de déterminer ta destination finale. L'une est : « Qui est ton maître ? » L'autre : « Quelle est ta religion ? » Et la dernière : « Qui est cet homme qui vous a été envoyé ? » Si tu réponds correctement, tu iras éventuellement au paradis, *el jannah*, avec ses champs verdoyants et ses cascades. Sinon, tu seras écrasé jusqu'à ce que tes côtes s'emboîtent et que tes entrailles suintent par les interstices, et ce jusqu'au jour du Jugement dernier, où tu seras jeté en enfer et où tu brûleras pour l'éternité.

Je me représentai les deux anges questionneurs assis juste derrière

moi tandis que nous continuions à rouler dans un grondement infernal.

En réalité, il y avait là Henry Wilcoxon et « Chuck » Heston, comprimés entre M. DeMille et Mona. Tous les quatre parvenaient, Dieu sait comment, à ne pas vomir sous l'effet des embardées et des dérapages.

À côté de moi, laconique, chapeau repoussé en arrière, Raymond rembobinait la petite caméra portative qu'il appelait une Eyemo, braquant de temps à autre ses trois objectifs à travers la vitre pour filmer le paysage ondoyant et constamment changeant.

— Simplement, lâcha-t-il de ce ton lapidaire qui commençait à me déconcentrer et à me faire perdre mes moyens, évitez de foncer dans quoi que ce soit.

— Je sais ce que je fais, répondis-je.

Je ne l'appréciais toujours pas, et je ne lui faisais pas confiance non plus, bien que nous soyons à présent liés par un secret. Et je ne pouvais m'empêcher de remarquer qu'il observait Mona dans son rétroviseur et qu'il avait ôté l'alliance qu'il portait quand il avait cogné le type à travers la vitre.

La jeep qui nous précédait s'arrêta brutalement et je dus freiner pour éviter un carambolage. La suspension glapit, les passagers se cognèrent les uns contre les autres et le sable gicla sur le pare-brise tandis que je dérapais, évitant de justesse une collision de plein fouet.

— Du calme, dit M. DeMille. Je sais que vous êtes un chauffeur expérimenté, monsieur Hassan, mais si nous avons un autre accident, il n'y aura pas de commandements du tout.

— Un autre accident ? releva Mona.

— Façon de parler.

Il détourna son attention avec un sourire charmeur d'homme du spectacle.

Je donnai de légers coups de frein alors que nous commencions à glisser dans un long fossé peu profond. Le sable crissa quand je braquai les roues pour essayer d'en sortir en marche arrière, la température commença à monter dans la voiture.

— Nom de Dieu, c'est encore loin ? lança Chuck en transpirant dans sa chemise kaki à col ouvert.

— Quelques heures au moins, j'en ai peur, répondis-je. Ça n'a rien à voir avec la distance, mais avec la difficulté de la route devant nous.

— Et dire que je pourrais être en train de jouer Shakespeare à Broadway, ajouta Chuck en serrant les dents.

— Vraiment ? demanda Raymond.

— Ou avec mon fusil de chasse, dans les bois du Michigan, répliqua l'autre, imitant le déclic d'une arme à verrou.

— Oh ! ça suffit, les garçons, lança Mona.

— Je blaguais, c'est tout, répondit Chuck en lui tapotant le genou.

Mais sérieusement, chauffeur… je suis désolé, j'ai oublié votre nom… vous pourriez y aller mollo sur la pédale de frein ? J'aimerais bien arriver là-bas avant la fin de ce siècle.

— Je fais de mon mieux, *monsieur.*

Je regardai les aiguilles rouges s'agiter au compteur.

Je songeai à m'enfuir. À simplement déposer mes honorables invités au pied de la montagne de Moïse avant de filer discrètement comme un voleur dans la nuit. Je m'imaginai roulant à travers le désert jusqu'à l'aube et trouvant refuge parmi les Bédouins. Loin, hors d'atteinte de Nasser, des Frères musulmans, et de quiconque chercherait à se venger. La seule difficulté étant de franchir la distance et de traverser les frontières d'Israël avec un seul plein d'essence pour atteindre la Jordanie ou l'Arabie saoudite, alors que je n'avais absolument pas d'argent ni de contacts ailleurs dans le monde pour m'aider.

Dans mon rétroviseur, je vis Mona tourner toute son attention vers le visage luisant de Chuck, l'illuminant tel un projecteur. Je me dis alors que je ne pouvais pas m'enfuir et le laisser profiter d'elle. Et je ne pouvais pas non plus abandonner mon père, alors qu'il avait déjà perdu pratiquement tout ce qu'il avait de plus cher au monde.

— Monsieur Hassan, j'ai une question, lança soudain M. DeMille. Qui était ce type grossier à la conférence de presse hier soir ? Ce fils de pute à l'allure de gentleman-farmer qui m'a fait passer un sale quart d'heure.

— Oh ! lâcha Mona en me tapotant l'épaule, il s'agissait du Pr Farid. Il enseignait à l'université et Ali était son chouchou.

— Vraiment ? répliqua M. DeMille en jetant un coup d'œil au sable qui bouillonnait tout autour de nous.

— Oh ! je ne dirais pas forcément que j'étais son *chouchou.*

D'un regard, je tentai de signifier à Mona de ne pas me mettre davantage dans l'embarras.

— C'est pour ça que j'ai demandé à Ali d'intervenir à la conférence de presse, ajouta cette dernière. Je savais que le professeur n'écouterait personne d'autre.

— Qui est-il, cela dit ? renchérit Raymond en tendant le cou pour la regarder.

— C'est un universitaire et un critique littéraire renommé, répondit-elle. Il est en colère parce qu'il vient de perdre son emploi au bureau de la censure du gouvernement…

— Ça m'a l'air d'être un emmerdeur donneur de leçons, intervint Chuck en grimaçant dans mon rétroviseur.

— Et il fait partie de ces Frères musulmans ? reprit M. DeMille en haussant les sourcils.

Un paquet de sable heurta notre pare-brise tel un coup de poing. Mona et moi commençâmes à répondre en même temps.

— Il n'était pas aussi doctrinaire à l'époque où je l'avais comme professeur, me hâtai-je d'expliquer.

— Il ne m'a jamais aimée, glissa Mona d'un ton acerbe. Parce que je suis une femme. Et parce que ma famille est chrétienne.

— J'ai vu que vous lui parliez encore après la conférence de presse, monsieur Hassan, poursuivit M. DeMille avec un zeste persistant de soupçon.

— Ali avait l'habitude d'écrire des critiques de films non signées dans son journal, répondit Mona, sans vraiment m'aider. Elles étaient généralement très perspicaces.

— Je vois.

M. DeMille resta sans rien dire un long moment.

— Dans ce cas, monsieur Hassan, reprit-il, dois-je comprendre que vous étiez critique de cinéma pour le journal des Frères musulmans ?

— Eh bien, en quelque sorte seulement, monsieur.

— Et étiez-vous aussi membre de cette organisation ?

— Jamais officiellement, monsieur.

Je vérifiai le cadran pour être sûr que le moteur ne chauffait pas.

— Et certainement pas à présent, précisai-je.

M. DeMille se mordilla les lèvres.

— Je ne me souviens pas avoir lu ça dans votre CV. C'était indiqué ?

Notre Land Rover tremblait de tous côtés face au khamsin en approche.

— Je n'ai pas trouvé cela approprié, monsieur DeMille.

— Hum. (Il regarda à nouveau par la vitre.) Les choses peuvent changer à toute vitesse, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

La tempête de sable était sur nous. Le jour virait à la nuit, les véhicules devant nous étaient à peine visibles. Je savais que je venais de perdre en partie la confiance de M. DeMille et que, pour survivre, il me fallait la regagner.

— Et vous êtes toujours d'accord avec les objectifs de cette organisation des Frères musulmans ? reprit M. DeMille. Et avec ce que votre professeur a déclaré hier soir ?

— Je ne travaillerais pas pour vous si c'était le cas, monsieur DeMille.

— Eh, il se passe quoi, là ? intervint Chuck, agacé. Il y a quelque chose que je devrais savoir ?

— Ça reste à déterminer, répondit M. DeMille.

L'atmosphère à l'intérieur et à l'extérieur de la voiture se détériorait rapidement. Ma roue avant droite heurta une pierre et le châssis vibra, me rappelant ce qui s'était produit au marché. Il me fallait fournir plus d'efforts si je voulais rester sur les rails.

— Monsieur DeMille, repris-je, aussi calmement que possible, vous

m'avez entendu demander au professeur d'attendre de voir le film avant de le juger. Ça n'était pas facile pour moi de dire une chose pareille en public à un homme aussi respecté.

— Peut-être pas, admit-il. Mais j'aime être certain de la loyauté totale de mon équipe. En particulier quand les conditions dans lesquelles nous nous engageons s'annoncent difficiles.

— Monsieur DeMille, intervint Raymond, prenant ma défense de façon inattendue, avoir un critique de cinéma comme chauffeur n'est pas tout à fait la même chose qu'avoir un traître parmi nous.

— Venant du chouchou des critiques…, répondit M. DeMille d'un ton aigre. Permettez-moi de vous rappeler qu'on ne fait pas un quelconque petit documentaire pour le jury du Festival du film de Venise, monsieur Garfield. Il s'agit d'un film majeur. J'ai besoin de savoir où chacun se situe.

— On parle encore du film là ? demanda Chuck. Ou on a changé de sujet sans que je m'en rende compte ?

— Monsieur DeMille, dis-je en sentant que la voiture oscillait de nouveau, vous avez toute ma loyauté.

— Vaudrait mieux que ce soit le cas, mon gars, grommela-t-il.

Je compris que je devais faire quelque chose pour le rassurer et calmer le jeu.

— Au fait, vous savez que j'ai écrit une critique sur votre dernier film ? dis-je.

— *Sous le plus grand chapiteau du monde* ? demanda-t-il en levant les yeux. Le film sur le cirque ?

— Je vous aurais bien montré la coupure de journal, mais c'était en arabe, répondis-je. Un spectacle merveilleux. La couleur, le mouvement, les scènes de foule. Mention spéciale à M. Heston pour sa performance comme directeur du cirque.

C'était une manœuvre ridicule. Nous venions de parler de vie et de mort, et j'essayais de changer de sujet en leur racontant des mièvreries. Je n'avais même pas fait la critique du film, bien qu'ils n'aient aucun moyen de le savoir. Mais tout le monde est sensible aux louanges si elles sont dispensées au bon moment.

— Chuck était très bon, c'est vrai, acquiesça M. DeMille. Il ne serait pas ici pour jouer Moïse si ça n'était pas le cas.

— Ce film ne se terminait-il pas par un accident de train au cours duquel tous les animaux s'échappaient ? demanda Raymond.

— Saviez-vous qu'il avait gagné l'Oscar du meilleur film, monsieur Hassan ? lança Henry en sautant sur l'occasion pour essayer de détendre l'atmosphère.

— Mais pas celui de meilleur réalisateur, rétorqua M. DeMille en regardant fixement dehors. Le film s'est sûrement dirigé tout seul.

— Cet oubli sera certainement corrigé après ce film-ci, répondis-je.

— Que Dieu vous entende, répliqua M. DeMille d'un ton lugubre. Parce qu'Il sait que ça n'est pas encore gagné.

Les voitures devant nous stoppèrent net une fois encore, m'obligeant à piler et à envoyer valser mes passagers.

— Waouh, mollo, mon gars, dit Chuck en m'agrippant l'épaule d'un geste plus affectueux, maintenant qu'il croyait que j'avais fait son éloge. J'ai failli rendre mon petit déjeuner une fois de plus.

— Voudriez-vous que quelqu'un d'autre conduise ? demanda Raymond.

— *Kossomak*, marmonnai-je dans ma barbe. Vous pensez pouvoir faire mieux ?

Deux officiers de la police militaire sortirent de leur jeep, se protégeant le visage de la poussière qui volait.

— Oh ! pour l'amour de Dieu, quoi encore ? s'exclama M. DeMille à l'arrière. Henry, passez-moi mon fichu casque, voulez-vous ?

Il sortit du véhicule, maintenant son couvre-chef sur son crâne d'une main tout en se protégeant les yeux de l'autre, et s'avança en chancelant vers un groupe de Bédouins qui paressaient au bord de la piste, montés sur des chameaux, observant avec curiosité nos voitures, nos caravanes et nos camions de matériel.

Je regardai Raymond rembobiner sa caméra et la braquer sur M. DeMille qui essayait de rester debout et de garder son casque sur la tête tandis qu'il criait d'un ton furieux en montrant quelque chose du doigt, devant les Bédouins qui tenaient leurs animaux par les rênes et le contemplaient, stupéfaits.

— Je n'y crois pas, fit Raymond en enfonçant le bouton pour laisser tourner la caméra, il est en train de leur ordonner de faire cesser le vent.

— Eh oui, dit Chuck en se raclant la gorge. On parle de Cecil B. DeMille, là.

De : Asur@protonmail.com
Envoyé : 21 septembre 2014
À : PapiAli71@aol.com
Gedo,
Pour le moment, il fait encore noir de l'autre côté des deux petites fenêtres de la minuscule pièce où je dors avec d'autres types de mon âge. Bientôt, les premières lueurs apparaîtront dans le ciel au levant et s'étendront lentement sur toute la largeur de l'horizon. Puis ce sera l'appel à la prière du Fajr, celle de l'aube, et la voix du muezzin retentira dans le minaret en bas de la rue, proclamant que la prière vaut mieux que le sommeil. Ce sera la première fois de ma vie que j'entendrai ces mots psalmodiés par un humain, et non un enregistrement à peine audible au-dessus de la circulation de la Quatrième Avenue, dans une mosquée improvisée.
J'ai décidé de passer à la prochaine étape du voyage, même si tu as refusé de me donner l'argent pour l'achat du billet. J'ai compris, je pense, mais j'ai trouvé un autre moyen de me le procurer. Comment, je préfère ne pas te le dire.
Je ne te dirai pas non plus où nous nous trouvons, non parce que je suis en

colère à cause de l'argent, mais parce que nous sommes toujours dans un endroit où il y a beaucoup de non-croyants et d'espions potentiels.
Tout va bien, cela dit. Je me sens serein et déterminé. Comme si je me rapprochais de là où je dois être. Aujourd'hui, nous allons traverser une frontière, comme tu l'as fait en ton temps. On nous a prévenus que certains d'entre nous pourraient ne pas y parvenir. Mais au moment où le soleil commence à se lever je me retrouve en train de penser à toi plutôt qu'à m'inquiéter.
Quoi qu'il en soit, tu risques de ne pas entendre parler de moi avant un certain temps.
Abu Sorour

7

Nous roulâmes sans nous arrêter quelques heures encore et parvînmes, Dieu sait comment, juste avant le coucher du soleil et en un seul morceau au premier lieu de tournage en extérieur, un ancien campement de la British Petroleum au bord de la mer Rouge. Bien que le plateau de tournage principal fût situé juste en dehors du Caire, notre planning exigeait que nous nous débarrassions d'abord du périlleux voyage dans le Sinaï. M. DeMille était persuadé que le paysage hostile et accidenté conférerait le parfum d'authenticité nécessaire à son récit biblique.

Le projet initial était de dormir au camp de base près du rivage, de filmer quelques plans dans la matinée, puis de remballer nos affaires, direction le mont Sinaï, pour une séquence plus longue. M. DeMille avait cependant bondi de la Land Rover avant même que j'aie coupé le moteur, hurlant à Henry et à Chuck de le rejoindre et de se bouger, tandis que je m'emparais d'un stylo, d'un talkie-walkie et d'une planchette pour courir derrière lui et essayer de prendre des notes en anglais et en arabe.

— Allez, on s'y met ! beuglait-il. On est en train de perdre la lumière !

Il convoqua les premier et seconds assistants réalisateurs. Il réclama la costumière et les maquilleurs afin qu'ils préparent Chuck. Il courut jusqu'au camion sur lequel se trouvait la caméra et se mit à râler en agitant les bras comme un moulin à vent. Puis il se dirigea vers le directeur de la photographie et entreprit de le morigéner copieusement à propos d'un affleurement rocheux qui surplombait la mer, lui disant que les idiots chargés des repérages auraient dû faire un meilleur boulot de cadrage sur les photos qu'ils avaient envoyées par avance.

— Au trot ! Au trot ! lança-t-il en tapant dans ses mains, de plus en plus galvanisé par sa propre colère. On perd de l'argent de minute en minute.

L'équipe s'éparpilla telles des fourmis ayant repéré des miettes. On

sortit les caméras et les câbles. On commença à poser des rails sur le sable, jusqu'au bord de l'eau. On brandit des cellules photoélectriques et des mètres à ruban, tandis que je faisais des allers-retours en courant avec les chiffres de réglage que me dictait M. DeMille. Pourtant, rien de ce que nous faisions – ni la vitesse à laquelle nous le faisions – ne semblait le satisfaire.

— Que se passe-t-il ? demanda Mona en me suivant à la trace. Pourquoi toute cette précipitation ? Je croyais qu'on n'allait pas commencer à tourner avant le lever du soleil.

— Évidemment, il veut commencer avant, dit Raymond en s'interposant entre nous, caméra à la main. C'est l'heure dorée. Celle où tout le monde ressemble à un dieu. Au lieu de simplement croire qu'il en est un.

Mon talkie-walkie se mit à beugler, et la voix de M. DeMille grésilla au-dessus des parasites, alors qu'il se trouvait à quelques mètres seulement.

— Monsieur Hassan, ramenez-vous ici tout de suite, dit-il. J'ai besoin que vous ayez une petite discussion avec certains de vos concitoyens.

Je le découvris qui agitait furieusement les mains en direction de trois Égyptiens devant un camion de la production. L'un était un ancien culturiste du nom de Mustapha et l'autre, un débardeur appelé Lofty. Je les avais brièvement rencontrés tous les deux à des réunions des Frères. Le troisième était Chérif.

Mon cousin me regarda, puis regarda Mona. Bien qu'ayant tous deux joué dans mon film d'étudiant, ils n'étaient pas amis.

— Quel est le problème, monsieur DeMille ?

— J'ai besoin que vous demandiez à ces… *gentlemen* de sortir des balais du camion et de commencer à balayer le sable, répondit-il.

— *Balayer le sable ?* répéta Chérif, dont l'anglais était plutôt bon.

— Oui, rétorqua M. DeMille en postillonnant. Je ne veux pas que mes caméras filment ces monticules sombres et disgracieux à l'arrière-plan. Aplanissez-les, bon sang. Et que ça saute.

Il s'éloigna, à la recherche de quelqu'un d'autre à critiquer pendant qu'on préparait le plan. Mon cousin nous observa tour à tour, Mustapha, Lofty et moi, tout en commençant à tirer sur sa barbe.

— Et que ça saute ? dit-il. Il se croit dans un film de Charlie Chan ?

— C'est lui le réalisateur, répondit Mona. Tu ferais mieux de faire ce qu'il te demande.

À contrecœur, mon cousin et ses amis allèrent chercher des balais. Tout autour de nous, les talkies-walkies ne cessaient de hurler en anglais et en arabe. On était face au grand large, mais l'atmosphère était saturée de gens imbus d'eux-mêmes.

— Monsieur Hassan, cria Henry dans un porte-voix. Préparez le

fauteuil de M. DeMille. Il est dans la caravane double.

Je courus vers la caravane juste au moment où notre vedette arrivait à grands pas. N'eussent été les photos publicitaires que j'avais vues, j'aurais à peine reconnu l'homme qui se faisait appeler « Chuck ». Il avait de longs cheveux gris et une longue barbe grise aussi. Il portait une tunique marron qui ressemblait à un sac, des lanières de cuir autour des poignets et une grande cape rouge rayée, symbole des Lévites, sur les épaules. Il tenait à la main une houlette en bois noueux, plus grande que lui. L'équipe cessa de travailler et le contempla fixement. Il ressemblait vraiment à la sculpture de Moïse réalisée par Michel-Ange – cornes mises à part. Même Chérif s'appuya sur son balai, bouche bée.

— C'est parti !

M. DeMille se remit à frapper dans ses mains tout en effectuant des allées et venues, tel un lion en cage.

— Répétition de marquage, lança-t-il, et ensuite je veux *tourner*. Pas de doublure, pas de dernière retouche. On doit faire vite avant que le soleil se couche.

Chuck s'avança sur le rocher qui se trouvait à une cinquantaine de mètres. Deux énormes caméras VistaVision circulèrent sur les rails inclinés qui avaient été posés derrière lui. Un assistant égyptien s'agenouilla aux pieds de la star. Sa servilité abjecte était embarrassante, puis je me rendis compte qu'il ne faisait que poser des morceaux de ruban adhésif coloré près des sandales de Chuck, afin que l'acteur puisse prendre ses marques.

Je récupérai le fauteuil du réalisateur et vis mon cousin en train de balayer le sable, son dégoût flottant jusqu'à moi, aussi palpable que la brise qui venait de la mer.

Le soleil était bas sur l'horizon. Un homme qui tenait un micro recouvert de fourrure au bout d'une longue perche avançait lentement le long des rochers derrière Chuck, pendant qu'un autre, accroupi dans son dos, portait un gros magnétophone à bandes. Raymond se trouvait à l'écart, filmant les cinéastes avec son matériel plus modeste. M. DeMille leur brailla à tous de reculer et de dégager de son plan.

Il plia les genoux et s'assit dans le vide. Dieu sait comment, je réussis à passer derrière lui en courant, à déplier le siège en toile, et à redresser son nom sur le dossier avant que son postérieur ne se pose sur le trône.

Quelques personnes se mirent à rire et il tourna brusquement la tête.

— Silence sur mon tournage, lança-t-il d'un ton hargneux. Ceux qui ne sont pas capables de suivre les règles peuvent partir tout de suite.

Henry s'avança vers moi, fébrile.

— Allez chercher son porte-voix, pour l'amour de Dieu. Fissa, mon

vieux. Bougez-vous. Je ne pourrai pas sauver vos fesses tous les jours.

Le temps resta comme suspendu tandis que je me précipitais vers la caravane du réalisateur, mon importance sur le tournage diminuant à chaque pas. J'avais été embauché pour être l'assistant et le confident de Cecil B. DeMille, et je me retrouvais en train de foncer pour lui apporter son fauteuil et son mégaphone. Je fis un effort délibéré pour ne pas croiser le regard de mon cousin en tendant le porte-voix au réalisateur.

— Très bien, le premier plan de la production sera le dernier de la journée.

M. DeMille se leva, sa voix se répercutant en écho le long de la plage.

— Tout le monde en place. Nous nous apprêtons à tourner un film qui va marquer l'histoire du cinéma. Moïse se prépare à ouvrir la mer Rouge en deux. Chuck, vous êtes prêt ?

L'acteur ajusta sa perruque, tritura sa cape, puis leva sa houlette.

— Prêt quand vous l'êtes, monsieur DeMille, cria-t-il.

— Et… *action.*

L'acteur acquiesça d'un air solennel et baissa les yeux, comme s'il essayait de trouver l'inspiration à ses pieds. Puis il se retourna et leva sa houlette vers le soleil couchant.

— Contemplez sa puissance ! beugla-t-il.

Une brise salée venue de la mer nous apporta ses paroles. Soudain l'équipe tout entière se tint absolument immobile, comme si quelque chose de réellement capital était en train de se produire. Pourtant, il s'agissait simplement d'une fin d'après-midi en bord de mer. L'eau restait absolument étale. J'apercevais même un navire pétrolier à proximité.

— Que se passe-t-il ? murmura Mona. Pourquoi est-ce que tout le monde fait comme s'il y avait un miracle ?

— Je ne sais pas, répondis-je en haussant les épaules. Peut-être qu'ils vont ajouter quelque chose de spécial en postproduction.

— J'ai dit « silence », lança M. DeMille en jetant un regard courroucé par-dessus son épaule, bien que nos voix n'aient pas été plus fortes que la brise. Je ne vous le répéterai pas.

À la quatrième prise de Chuck brandissant sa houlette sur son rocher, M. DeMille hurla : « Vérifiez la fenêtre ! », et l'équipe commença à démonter le plateau de tournage aussi vite qu'elle l'avait installé.

Tandis que je prenais la commande pour le dîner de M. DeMille et rapportais son fauteuil à la caravane en courant, j'aperçus Chérif toujours avachi sur son balai, en train de parler à ses amis d'un air maussade.

— Ça n'a même pas servi, dit-il à mon passage.

— Quoi ?

— Le travail qu'on a fait.

Il me montra le sable qu'ils avaient aplani.

— J'ai un diplôme en génie civil. Et je me retrouve en train de balayer du sable pour une bande d'étrangers. Et ils ne prennent même pas la peine de tourner la caméra pour le filmer.

— C'est ça, l'industrie du cinéma, dis-je avec un haussement d'épaules.

— C'est juste un autre type important qui veut montrer son pouvoir.

Il se détourna d'un air écœuré.

Quand je vis de nouveau Chuck, il était démaquillé et avait enfilé un maillot de bain rouge moulant. Il semblait très fier de son physique athlétique tandis qu'il fonçait dans l'eau. Plusieurs autres membres de l'équipe américaine, impatients de se rafraîchir après le long trajet étouffant en voiture, commencèrent à se débarrasser de leurs chaussures, de leurs chaussettes, de leurs chemises et pantalons, et pataugèrent à sa suite.

Puis arrivèrent Henry et M. DeMille, lequel avait troqué son costume, son casque colonial et ses lunettes contre un maillot de bain noir. Il avait belle allure pour un homme de son âge, mais il avait malgré tout soixante-treize ans.

Même dans la lumière crépusculaire, je pus voir les varices saillantes sur ses mollets lorsqu'il passa devant moi en trottinant. Cela restait Cecil B. DeMille, et il déplaça beaucoup d'eau en plongeant dans la mer Rouge.

— Ils se comportent comme si tout leur appartenait, n'est-ce pas ? fit Chérif en se rapprochant et en commençant à balayer autour de mes pieds. Quelle arrogance !

— Tu sais que tu n'es pas obligé de continuer, dis-je en essayant de m'écarter, ils ne tournent plus.

— Ça m'aide de rester occupé.

Il refusa de lever les yeux et se remit à balayer avec encore plus de véhémence.

— Sinon, je pense que je vais devoir me défouler sur quelqu'un, ajouta-t-il.

Mona s'approcha de moi, enveloppée d'une serviette de plage blanche en éponge, un bonnet de bain en caoutchouc blanc, comme celui d'Esther Williams, sur la tête.

— Ali, tu viens te baigner ?

Je ne pus répondre tout de suite, parce que je ne pouvais plus respirer. Elle avait les jambes nues sous le drap de bain. Ses ongles de pied étaient recouverts d'un vernis de la même teinte que son rouge à lèvres carmin. Lorsqu'elle rajusta la serviette, j'entraperçus intégralement le galbe de son postérieur dans son maillot de bain blanc Catalina. On n'avait pas souvent l'occasion de voir le corps des femmes

dénudé à ce point-là, à l'époque. Surtout dans notre région du monde. Je fus saisi d'une angoisse érotique, sans savoir quoi en faire. Je n'avais pas mis de maillot de bain dans mes affaires, parce que je n'en possédais pas.

— Dans une minute, dis-je. Je dois d'abord parler à mon cousin.

— Tu rates quelque chose, me prévint-elle.

Elle me tendit sa serviette et courut vers le rivage, me jetant un coup d'œil aguicheur par-dessus son épaule, comme si elle voulait m'inciter à la suivre au plus vite. Ou peut-être voulait-elle simplement taquiner Chérif, qu'elle trouvait insupportablement ennuyeux avec ses principes moraux. Au nom de tout ce qui est éternel et sacré, il y avait là une tension sexuelle autrement plus importante que tout ce que j'avais jamais connu dans le repaire de perdition de mon oncle. La brève vision de ses épaules nues et lumineuses, ses hanches larges qui se balançaient, son postérieur généreux dans ce maillot de bain blanc. Et, gloire à Dieu, sa grâce dénuée d'hésitation lorsqu'elle sauta dans l'eau, dont la surface ondoyante dégoulinait d'or en fusion sous le soleil déclinant.

— Tu sais que tu es un idiot, déclara Chérif.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Tu ne vois pas ce qu'elle est vraiment. Elle se sert de toi, c'est tout.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais exactement ? répliquai-je. Pourquoi tu m'as suivi jusque-là ?

Les mains l'une sur l'autre, il s'appuya sur le manche à balai.

— S'il doit y avoir un champ de bataille, je veux en être.

— Quel champ de bataille ? Il s'agit d'un plateau de tournage, répondis-je.

— Oh ! c'est plus que ça. Et on le sait tous les deux, Ali. D'abord, ils viennent ici revendiquer nos histoires pour leur Bible. Ensuite, ils veulent nous prendre nos femmes et nos terres. Et maintenant notre pétrole. (Il se retourna vers les derricks.) On doit poser les limites.

— Je ne comprends pas où tu veux en venir.

— Tu ne comprends pas ?

Chérif était, comme je l'ai dit, ma chair et mon sang, mon réconfort dans mes moments de grand chagrin, et – jusqu'à assez récemment – le meilleur ami que j'avais jamais eu. Mais en cet instant, quand il retroussa les lèvres en un semblant de rictus, c'était comme si je n'avais jamais vraiment vu ses dents auparavant.

— Je sais que c'est toi qui conduisais, dit-il doucement.

Je le dévisageai, le souffle coupé, essayant de me convaincre que je n'avais pas dû bien entendre.

Quelqu'un arriva en courant dans mon dos, me donna une légère tape sur l'épaule et continua son chemin. Je vis le corps pâle de

Raymond passer en un éclair, vêtu seulement d'un short kaki. Avec une consternation jalouse, je constatai que sa maigreur dissimulait en fait un corps sec et nerveux. Je me demandai comment Mona allait réagir quand elle découvrirait qu'il avait les bras noueux d'un joueur de base-ball, un long dos musclé, et des jambes souples et vigoureuses, semblables à des pistons d'acier. Il sauta dans l'eau et se mit à tout éclabousser autour de lui en rejoignant Chuck et M. DeMille, qui formaient un cercle lâche autour de Mona.

— *Ali.* (Sa voix tinta tel un carillon.) Viens nous rejoindre. L'eau est *divine*.

— Vas-y, lança Chérif avec un sourire narquois. Voyons à quel point tu es courageux.

Bien sûr, il savait que je n'avais jamais appris à nager. Quel choix est-ce que j'avais ? Je voulais m'éloigner de lui et de ce qu'il avait dit. Je quittai mon blazer bleu marine, me débarrassai de mes chaussures d'un coup de pied, baissai mon pantalon de coton blanc et enlevai le reste de mes vêtements jusqu'à me retrouver en caleçon à carreaux, façon maillot de bain. Je comptais sur l'obscurité pour dissimuler mon corps rien moins que ferme aux regards qui m'auraient mis mal à l'aise. Puis je m'avançai à grands pas vers le rivage comme si j'étais Johnny Weissmuller en train de jouer Tarzan. Le ressac faillit me faire perdre pied. Je frissonnai dans l'air du soir. On installait des torches et des tentes sur la plage derrière moi. Mais je ne pouvais pas revenir en arrière et me réchauffer. Parce que dans le noir j'entendais davantage d'éclaboussures, puis des gloussements, et enfin une voix de femme qui disait : « Arrêtez. » Puis Raymond qui demandait : « Vous voulez vraiment que j'arrête ? »

Je me forçai à patauger dans l'eau, qui était étonnamment chaude, comme un bain de lait. J'y entrai facilement jusqu'aux genoux. Puis, soudain, je dégringolai d'un haut-fond qui tombait à pic et me retrouvai avec de l'eau jusqu'au menton. Affolé, je commençai à effectuer une sorte de nage du petit chien, que j'avais appris à maîtriser durant la saison des crues. La mer Rouge possède une teneur en sel élevée, et il aurait été relativement facile de flotter, mais l'eau reste de l'eau, et quand c'est assez profond on peut se noyer.

Je barbotai en direction des soupirs et des gloussements de Mona, essayant de m'éloigner le plus possible de mon cousin. Je donnais de grands coups de pied et agitais les bras pour ne pas couler. Chuck me dépassa sans peine, faisant gicler l'eau à pleines brassées avec son crawl viril et détendu. Dans le film, il jouait Moïse, le plus humble de tous les hommes ; dans la réalité, c'était un natif du Middle West grand et élancé qui frimait devant Mona et les autres. Je manœuvrai autour de lui tel un remorqueur et me retrouvai en face de M. DeMille.

— Eh là, mon garçon, regardez où vous allez.

Il s'arrêta devant moi, ne faisant pratiquement aucun effort pour se maintenir à flot.

— Pardonnez-moi, monsieur DeMille.

Je respirais péniblement, mes bras et mes jambes s'activant plus sous la surface que je ne voulais le montrer.

— Je n'avais pas l'intention de me mettre en travers de votre chemin.

— Tout va bien. Peut-être que ce serait à moi de vous présenter des excuses. Je me suis montré un peu brusque avec vous, je sais. Mais je suis un vieil homme, et le voyage a déjà été long.

— Monsieur ?

— Peut-être que je devrais simplement vous remercier.

Il s'approcha tout près, et je sentis tout autour de moi l'énergie qu'il dégageait en bougeant.

— J'apprécie votre discrétion jusqu'ici.

— Que pourrais-je dire, monsieur DeMille ?

J'avalai une gorgée d'eau salée et la recrachai.

— Ce n'est dans l'intérêt de personne de parler de ce qui s'est passé, n'est-ce pas ? ajoutai-je.

Je me retournai vers le rivage ; Chérif avait disparu. « Je sais que c'est toi qui conduisais », avait-il dit.

— Avez-vous beaucoup entendu parler de l'accident ? demanda M. DeMille.

— Un peu, monsieur.

J'essayai de me convaincre que la remarque de Chérif pouvait faire référence à autre chose. Pourtant, rien ne me vint à l'esprit à cet instant.

— Les gens sont bouleversés, naturellement, monsieur DeMille. C'était un homme vénéré, qui laisse derrière lui une grande famille. Il avait beaucoup de disciples.

— Oui, bien entendu.

Il hocha la tête tout en continuant à faire du surplace.

— Je me sens affreusement mal à propos de ça, reprit-il. Et j'aimerais pouvoir aider sa femme et ses enfants. Mais comment, sans attirer une attention dont on se passerait bien ?

— Vous ne pouvez pas. On doit simplement enfouir tout ça le plus longtemps possible. (Le goût du sel me brûlait encore la bouche.) Aussi désagréable que ce soit.

— Oui.

Il leva les yeux vers le ciel qui s'obscurcissait.

— C'est une pilule amère à avaler. Mais, comme je l'ai dit, on n'aurait rien pu faire d'autre. Ces gens avaient l'intention de nous tuer, n'est-ce pas ?

J'eus l'impression qu'il avait besoin de mon assentiment. Je savais

aussi qu'une telle réponse ne serait pas jugée acceptable par des personnes telles que mon cousin.

— Je ne peux pas affirmer que c'était précisément leur intention, monsieur DeMille.

Je m'agitai plus fort pour maintenir ma tête à la surface.

— En tout cas, ils étaient en colère. Nous devions sortir de cette rue.

— Vous avez sûrement raison, dit-il. La question est : où en sommes-nous à présent ? Rien ne peut m'obliger à annuler ce film. J'ai travaillé trop dur pour en arriver là. Des milliers de personnes dépendent de son succès. Son message doit être entendu. Parfois, je me sens comme Moïse. Rien qu'un vieil homme qui essaie de rester debout assez longtemps pour escalader la montagne et délivrer son histoire.

Je trouvai enfin un endroit où prendre appui ; il s'avéra que c'était un morceau de corail au bord tranchant et irrégulier qui m'écorcha si vilainement la plante du pied que je dus m'en éloigner.

— Que pensez-vous de cet homme, Nasser ? reprit M. DeMille. Jusqu'à quel point peut-on lui faire confiance ?

— Jusqu'à ce que le vent tourne, monsieur DeMille, répondis-je, battant des pieds un peu plus désespérément. Il faut qu'il garde le contrôle sur les Frères musulmans.

— Voici ce que je veux savoir. (Il essuya le sel dans ses yeux.) Est-ce que le barrage va tenir ?

— Je ne suis pas sûr de comprendre la nature de votre question.

Un poisson m'effleura la jambe.

— Nous avons trois autres semaines de tournage devant nous. Y compris la scène de l'Exode, près du Caire, qui nécessite dix mille figurants, dix mille animaux, et un plateau de tournage qui nous coûte deux millions de dollars. Nasser peut-il garder la situation sous contrôle jusqu'à ce qu'il soit temps pour nous de repartir aux États-Unis ?

— Seul Dieu peut prédire le futur, répondis-je. Pour le moment, je dirais que nos intérêts convergent. Vous voudriez voir votre film terminé, il aimerait rester au pouvoir, et moi j'aimerais ne pas finir en prison.

Faire du surplace avec les bras et les jambes qui tournoyaient frénétiquement sous l'eau commençait à me fatiguer. J'aperçus à nouveau mon cousin à la lumière des torches sur la plage, qui faisait signe à ses amis Mustapha et Lofty de venir nous regarder. J'entendis la voix de Mona tout près, haut perchée, comme si elle était en danger.

— Vous me le ferez savoir si vous commencez à observer des signes alarmants ? demanda M. DeMille.

— Oui, monsieur. Bien entendu. Vous voulez bien m'excuser ?

— D'accord, et la prochaine fois vous me parlerez des films que vous voulez faire…

Je progressai vers l'endroit où j'avais entendu Mona crier. Mes bras et mes jambes faiblirent rapidement à force de nager à contre-courant. Des algues s'accrochèrent à mes pieds et à mes chevilles, me ralentissant. Je commençai à haleter et à avaler de plus en plus d'eau, et je perdis tout sens de l'orientation. Je ne voyais plus les torches sur la plage. Je ne distinguais plus le rivage de l'horizon.

Je me débattis, mais ne réussis qu'à m'épuiser encore plus, le sel me brûlait les yeux, le nez, l'arrière de la gorge.

— *Mosaada !*

L'appel à l'aide s'échappa de mes lèvres tremblotantes.

Je m'enfonçais sous l'eau, quand j'entendis Mona qui riait. Là-dessous, le monde était noir, froid et sans air. Je remontai brusquement à la surface, la respiration bloquée. Quelqu'un m'agrippait. Je recrachai un paquet d'eau. Une main me tira par les cheveux, puis je sentis qu'on me passait un bras sous les aisselles.

Tandis que l'eau me dégoulinait des oreilles, j'entendis Mona demander si j'allais bien.

On me ramenait vers le rivage, les torches allumées réapparurent sous le ciel saturé d'étoiles.

— Ça va aller, amigo ?

Chuck nageait à ma droite, ses grandes dents blanches visibles dans le noir.

M. DeMille nageait à ma gauche, telle une escorte.

— Battez des pieds, dit Raymond. Aidez-moi un peu, mon pote.

Il me maintenait fermement tout en me remorquant dans l'eau d'un seul bras. Il devait avoir été maître-nageur dans sa jeunesse, quelque chose comme ça. La plage se trouvait à une vingtaine de mètres. Je savais que mon cousin y serait avec les autres, observant cet intrus en train de me secourir. Dès que je fus certain que nous avions regagné les eaux peu profondes, j'échappai à son étreinte, de façon à pouvoir parcourir le reste du trajet tout seul.

— Merci, ce n'était pas nécessaire, marmonnai-je.

— Ali…

Mona commença à me houspiller pour ma grossièreté.

— Il a probablement raison, vous savez, répondit Raymond en secouant les bras. À peu près personne ne se noie dans la mer Rouge.

8

Plus tard, dégoulinant et humilié, je me retrouvai assis sur un rocher, enveloppé d'un drap de bain. Mes vêtements, que j'avais abandonnés sur la plage, étaient pleins de sable. Un buffet avait été installé près des tentes, mais je n'avais pas la tête à manger. Après avoir laissé passer suffisamment de temps, Mona s'approcha sans se presser. Elle était pieds nus dans le sable et portait à présent un épais pull-over rouge avec un châle blanc à franges sur les épaules. Contrairement à moi, elle en savait suffisamment pour avoir apporté la garde-robe parfaitement adaptée au bord de mer.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle timidement.

— Oui, bien sûr, répondis-je en balançant la serviette. Je t'ai dit que j'aurais facilement pu regagner le rivage tout seul. J'étais plus inquiet pour toi.

— Pour moi ? (Elle se mit à rire.) J'ai nagé toute ma vie. Mon père m'a fait prendre des leçons particulières quand j'étais au lycée. Il y avait une piscine olympique avec un plongeoir au Lido…

Sa voix fut emportée par la brise ; peut-être savait-elle qu'évoquer le club privé de son père ne m'était d'aucun réconfort. Elle me tendit une assiette sur laquelle s'empilait plus de nourriture que je ne lui en avais jamais vu avaler en une fois.

— Je me suis dit que tu aurais peut-être faim, reprit-elle. Ça te ferait du bien de manger quelque chose de chaud. Ils ont aussi de la soupe de lentilles.

— Je ne veux pas de lentilles.

— Tu es sûr ?

Je m'apprêtais à lui demander ce qu'elle fabriquait, à nager aussi loin avec des inconnus. Ne savait-elle pas que les gens allaient parler ?

C'est le moment que choisit mon cousin pour nous rejoindre, tenant une assiette le long de son corps, comme s'il venait de la nettoyer en la léchant. Mona et lui se dévisagèrent avec cette même circonspection mutuelle qui les avait rendus si peu crédibles comme amants dans mon film d'étudiant.

— Tu as apprécié ta baignade, Miss Mona ? lança-t-il en enfonçant les doigts dans sa barbe, comme s'il en cherchait les racines.

— Effectivement, répondit-elle en bombant la poitrine. Dommage que tu ne te sois pas mis à l'eau.

Ils se comportaient à nouveau comme ils l'avaient fait durant le film, chacun essayant de déstabiliser l'autre. Lui avec sa piété, et elle en l'aguichant. Le Frère musulman et la fille d'une actrice française.

— Pourquoi est-ce que je ferais quelque chose d'aussi stupide ? railla Chérif. J'ai vu comment Ali a failli se noyer en voulant te rejoindre.

— Ce n'était qu'un malentendu, dis-je en penchant la tête sur le côté, pour essayer d'évacuer l'eau de mes oreilles. Elle allait bien et moi aussi. Personne n'avait besoin de me secourir.

— Ça ne te gêne absolument pas de montrer ton corps aux hommes, n'est-ce pas ?

Il délaissa sa barbe et tendit la main, comme s'il voulait arracher la croix d'argent qui pendait juste au-dessus du décolleté de Mona.

— Ça doit bien te servir comme actrice.

— Il n'y a rien dans ma religion qui m'interdise d'aller nager où je veux.

Elle resserra le châle autour de ses épaules.

— Ça me paraît irrespectueux, continua-t-il. Envers Dieu, et envers toi-même en tant que femme.

— Je peux parler pour moi-même en tant que femme, Chérif, répliqua-t-elle d'un ton acerbe. Et je ne savais pas que Dieu avait besoin de *toi* comme porte-parole.

La main de Chérif regagna sa barbe, comme s'il s'agissait d'un animal domestique ayant besoin de réconfort.

— N'importe qui d'un peu observateur sait ce qui est *haram* et ce qui ne l'est pas.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas garder tes yeux dans ta poche ? rétorqua-t-elle en battant des cils.

S'ils s'étaient échauffés avec autant d'expressivité pendant que je les dirigeais, mon film aurait eu un succès retentissant.

— Voilà une conversation stupide sur un sujet stupide, lâcha Chérif.

— Je suis d'accord, répondit Mona. Rappelle-moi qui a commencé.

Chérif me décocha un de ses regards désarmants de martyr.

— Ali, toi et moi, on a des choses plus importantes à discuter, reprit-il. Mais ce n'est pas le bon moment.

Une brise venue de la mer me glaça à nouveau jusqu'aux os. Je frissonnai tandis qu'il s'éloignait.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Mona.

— Oh ! tu sais comment il est.

Je le regardai partir en frottant mes mains l'une contre l'autre.

— Il veut toujours discuter de sujets sérieux.

— Je vais te dire, lança-t-elle en clappant de la langue. Il y a une chose que j'apprécie chez ton cousin. Seulement une.

— Et c'est quoi ?

— Le fait qu'il t'aime autant. Sinon, Chérif peut bien aller *au diable. Il peut aller au diable.**

Vous êtes peut-être habitués à jurer, dans votre génération, Alex. Ce n'était pas si courant de mon temps. En particulier chez les filles chrétiennes bien élevées ayant fréquenté le lycée. Je fus tellement surpris de l'entendre parler de façon aussi directe que j'en oubliai momentanément mes inquiétudes au sujet de l'imam et de la Cadillac.

— Parfois, je me dis qu'il est simplement jaloux de toi, reprit-elle.

— Jaloux de *moi* ? Et pourquoi ?

— Je ne sais pas. (Elle fronça le nez.) Je l'ai remarqué quand on tournait ton film. La façon dont il te regardait parfois lorsque tu riais ou que tu étais content d'une prise de vues. Comme s'il ne voulait pas que tu sois capable de faire quelque chose que lui ne pouvait pas faire.

Je regardai vers la plage, essayant de voir où Chérif était parti et s'il nous observait encore.

— Je suis sûr que tu te trompes, dis-je. Mon cousin fait le genre de choses que des types comme moi se contentent de raconter dans leurs films. Et j'aimerais que tu essaies de t'entendre avec lui.

Mon attitude envers Chérif était en train de changer. Avant, il ne faisait que m'intimider. Désormais, à cause de la remarque sur l'accident, je commençais à avoir vraiment peur.

Le vent se mit à souffler plus fort et Mona tourna le dos à la mer Rouge.

— Je vais essayer de me montrer plus courtoise avec lui. Pour ton bien. Mais, crois-moi, il est dur. Je me suis disputée avec lui à l'instant en me servant à dîner.

— À quel sujet ?

J'essayai de protéger mes yeux du sable qui volait.

— Il dit que je n'aurais pas dû être autorisée à vous accompagner pour ce voyage. Que j'ai une « mauvaise influence » sur toi. Et maintenant il raconte que tu as failli te noyer à cause de moi. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr que non. (Je penchai la tête de l'autre côté.) Personne ne m'a forcé à entrer dans l'eau.

— Il n'est heureux que quand il se bat, ton cousin. Et voilà qu'il m'accuse, *moi*, de profiter de toi.

— Bien sûr, c'est injuste, dis-je pour tenter de l'apaiser.

— D'ailleurs pourquoi il est là, *lui* ? insista-t-elle. Je croyais qu'il se fichait complètement du cinéma.

Je m'étais demandé la même chose depuis cette fameuse soirée

dans la cuisine de mon père. Qu'il ait postulé aussi peu de temps après la mort de l'imam ne pouvait pas être une simple coïncidence. En se servant de mon nom qui plus est, pour ne pas être contrôlé de trop près. L'idée qu'il m'ait sciemment suivi, en tant qu'envoyé des Frères, me donna l'impression que mes poumons se remplissaient d'eau à nouveau.

— Il a besoin d'un boulot, affirmai-je. C'est tout.

J'essayai d'imaginer ce qui arriverait s'ils se mettaient à discuter sans que je sois dans le coin pour jouer les arbitres. Je les voyais déjà s'envoyer des piques et des insultes. Combien de temps cela prendrait-il avant qu'il lui répète ce qu'il m'avait dit à propos de l'accident ?

— Eh bien, je suis contente qu'il soit parti.

Elle poussa un soupir et se mit à entortiller les pompons de son châle autour de ses doigts fins.

— Parce qu'il y a autre chose que je veux te dire.

Le vent commença à se calmer et je pus à nouveau ouvrir complètement les yeux.

— De quoi s'agit-il ?

— Je veux te remercier de ce que tu as fait pour moi.

Elle mit son châle sur la tête, telle la couventine qu'elle avait autrefois aspiré à être.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu m'as offert une chance de travailler. De rencontrer ces gens et de venir ici. J'ai toujours voulu voir ce rivage au coucher du soleil.

J'entendais le clapotis des vagues, leur rythme doux m'aidait à me détendre un peu.

— J'ai simplement transmis ton CV au bureau de M. DeMille, dis-je. Je suis sûr que tu aurais pu obtenir le travail sans moi.

— Peut-être, admit-elle. Mais je ne parle pas uniquement des *Dix Commandements*. Je parle aussi de la fois où tu m'as laissée travailler sur ton film.

— Oh ! mon Dieu ! lançai-je en grimaçant au souvenir de toutes les erreurs que j'avais commises. Je savais à peine ce que je fabriquais. Tu m'as accordé une faveur en acceptant de jouer dedans sans être payée.

— C'était plus que jouer et poser devant la caméra. J'ai bien aimé quand tu m'as laissée t'aider à transporter les projecteurs et le matériel de tournage.

— Vraiment ?

Je la revis batailler dans les rues avec sa robe toute simple et ses chaussures plates, croulant sous le poids du matériel, puis en train d'amadouer avec de belles paroles les officiers de police qui menaçaient de nous arrêter parce que nous filmions sans autorisation.

— Ça a donné un… sens à ma vie.

Elle sourit en trouvant le bon terme.

— Pourquoi ?

Ça me paraissait curieux de dire ça.

— Grâce à toi, j'ai senti que j'appartenais à une équipe, que j'étais capable et forte, pas simplement cette fragile petite chose décorative que ma mère avait voulu faire de moi.

— Tu n'es pas précisément taillée pour être machiniste ou éclairagiste, fis-je remarquer.

— C'est vrai, elle voulait que je sois une fille en robe de soirée avec rien dans le crâne. (Elle se frotta le poignet.) Tu sais, une fois, elle m'a même présentée au roi. Pendant une fête sur son yacht…

Je remarquai sous sa main la montre Cartier, qu'elle avait enlevée pour nager.

— Pourquoi elle t'a laissée approcher cette fripouille ?

— À ton avis, Ali ? Pour pouvoir récupérer le statut social auquel elle avait renoncé en épousant mon père.

— Tu avais quel âge ?

— J'avais treize ans.

Elle regarda la montre puis laissa tomber sa main sur le côté comme si elle n'en avait plus l'usage. Je me dis soudain qu'il ne s'agissait peut-être pas d'un cadeau de son père, comme elle me l'avait précédemment expliqué, mais d'un présent du roi. Et que derrière toute cette histoire il y avait plus de choses que je n'avais envie d'en savoir.

— Toi, tu m'as fait me sentir différente, Ali, reprit-elle. Tu m'as rendue… c'est quoi le mot ?… *ordinaire.*

— Tu me remercies parce que, grâce à moi, tu t'es sentie ordinaire ?

J'étais vraiment perdu, là.

— Oui, répondit-elle d'un ton sans appel. Parce que je ne voulais pas être cette jolie petite chose fragile qu'on ne pouvait pas toucher. Je ne veux pas vivre dans un écrin. Je ne veux pas qu'on me mette sur un piédestal. Je veux avoir les pieds sur terre et enfoncer mes orteils dans le sable. Je veux vivre une vie qui soit réelle. Je ne veux plus être impliquée dans aucun mensonge.

Je baissai les yeux sur ses pieds, étonnamment près des miens, puis reculai tandis que l'eau montait autour de nos chevilles. Je me sentais indigne d'être près d'elle. En particulier avec Chérif non loin.

— Tu crois qu'il y a une chance qu'il nous emmène en Amérique avec lui ? demanda Mona.

— Qui ? M. DeMille ?

— Il a l'air de t'apprécier. Les autres aussi. Comme Chuck et Raymond.

— Je ne sais pas, marmonnai-je, de nouveau d'une humeur de chien en entendant le nom de ces autres hommes.

— Pourquoi pas ?

En baissant les yeux, je vis que la marée montante avait trempé mes

vêtements.

— Ces gens ne sont pas ce qu'ils prétendent être, répondis-je en les ramassant d'un geste vif, dégoûté.

— Et que crois-tu qu'ils prétendent être ? demanda-t-elle avec une sorte de curiosité amusée.

J'essorai mes habits et je les jetai sur un rocher pour qu'ils sèchent.

— Ils tournent un film sur la religion, mais ne se comportent pas toujours de façon aussi pieuse hors tournage.

— Et Dieu merci ! répliqua-t-elle.

Elle gloussa, avec un soupçon de coquetterie.

Je songeai à la façon dont Chuck avait dansé avec elle lors de la soirée. Puis je songeai à la façon dont elle s'était agitée dans l'eau avec Raymond. Ensuite je repensai à la vitesse à laquelle nous roulions lorsque j'avais heurté l'imam avec la Cadillac et j'entendis à nouveau les paroles de mon cousin dans ma tête. « Je sais que c'est toi qui conduisais. »

— Tu sais, ce Chuck est marié, dis-je pour la prévenir, essayant de maîtriser mon exaspération grandissante. Et ce Raymond portait une alliance quand il est arrivé. Mais ensuite il l'a retirée !

— Oui, je suis au courant qu'il était marié. (Elle leva le menton.) Il m'a tout raconté. Il est en train de divorcer.

— Pourquoi est-ce qu'il t'a parlé de ça ?

Ma jalousie était en train de se déchaîner.

— Et pourquoi pas ? C'est un homme libre.

— Et tu avais peur que Chérif profite de moi ? Moi, j'ai peur que ce soit de toi qu'on profite.

— Vraiment ? fit-elle d'une voix devenue atone. Tu crois réellement que je ne sais pas ce que je fais, Ali ?

Tout à coup, elle n'était plus la personne que je m'étais imaginée, dont je pouvais écrire les dialogues et les actions à venir. Elle allait faire exactement ce qui lui plaisait, que ça me brise ou non le cœur.

— Tu devrais te tenir à l'écart de Chuck et de ce Raymond aussi, l'avertis-je. Ils vont te corrompre.

— Peut-être que c'est ce que je veux.

Elle ôta le châle qui lui couvrait la tête et secoua ses cheveux bouclés.

— Tu n'es pas sérieuse. Tu ne sais pas ce que tu dis.

— Il se peut que j'aie changé d'avis.

— Mais tu ne vois pas…

J'étais en train de perdre le contrôle.

— Et ta réputation ?

— Ma *réputation* ? Tu sais qui on croirait entendre à présent, Ali ? On croirait entendre ton cousin.

— Eh bien, bredouillai-je, il n'a peut-être pas tort, parfois.

— Mon Dieu, qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-elle. Je suis venue voir si tu allais bien, et tu me repousses.

— J'ai sans doute simplement besoin d'être seul, dis-je. J'ai pas mal de choses en tête.

— Je vois ça. Et j'espère que tu vas démêler tout ça. Je crois qu'il est temps que je rejoigne les autres.

Elle s'éloigna avant que j'aie pu la rappeler, balançant les hanches alors que son châle glissait jusqu'à la taille, et faisant voler le sable dans son sillage.

De : Asur@protonmail.com
Envoyé : 11 octobre 2014
À : PapiAli71@aol.com
Gedo,
Je dois admettre que je suis très perplexe, comme tu as dû l'être. Qui se jouait de qui ici ? On dirait que tout le monde, toi excepté, avait un dessein caché.
Je me sens triste aussi de voir de quelle façon tu parles de cette femme que tu aimais, Miss Mona. Je dois avouer que je n'ai jamais été amoureux. Bien qu'il s'en soit fallu de peu au lycée. En particulier avec Katy Almontasir. Si tu veux savoir, les femmes me déconcertent, moi aussi.
Je me sens beaucoup plus en sécurité là où je suis en ce moment, avec mes frères et notre matériel. Et les objectifs qui nous attendent. Ils m'ont promis une épouse obéissante et dévouée quand on arrivera là-bas. Enfin, ils n'utilisent pas le mot « épouse », mais c'est presque la même chose.
De toute façon, je ne peux pas en dire beaucoup plus sur ce que nous faisons, parce que c'est censé être secret. Le jour va bientôt se lever, et ils ne savent pas que j'ai encore mon ancien téléphone avec moi. Mais c'est drôle de lire le récit de ton voyage avec M. DeMille et les autres alors que je m'apprête moi aussi à en entreprendre un, *inch'allah.*
Je crois que je commence à comprendre pourquoi tu me racontes cette histoire. Au début, j'ai pensé que tu essayais simplement de me faire « culpabiliser » pour que je rentre en Amérique, ou que tu voulais me dissuader de poursuivre ma mission en m'assénant une quelconque leçon de vie sans intérêt. Désormais, je me dis qu'il s'agit d'autre chose. Je crois qu'en évoquant le passé tu essaies de me parler, de me montrer qui tu étais, et de me faire comprendre que nous n'étions pas si différents somme toute. Peut-être que tu veux te rapprocher de moi maintenant que je suis parti. Même si je ne suis pas sûr que nous ayons tant que ça en commun à présent, hormis les liens du sang.
Je te salue, au nom du Miséricordieux et du Compatissant,
Abu Sorour
De : PapiAli71@aol.com
Envoyé : 12 octobre 2014
À : Asur@protonmail.com
Alex,
Je suis heureux que tu lises encore mon texte mais, s'il te plaît, ne te mets pas en danger en regardant trop souvent ton téléphone et en provoquant la colère de tes officiers supérieurs.
Je suis préoccupé, cependant, de t'entendre parler d'une épouse « obéissante ». Ce n'est pas comme cela que j'aurais décrit ta grand-mère, mais j'ai été très heureux avec elle pendant de nombreuses années. Mon conseil, c'est d'être gentil avec les femmes et d'être prudent avec l'argent. Et fais attention à qui tu donnes le nom de frère.
Je prie toujours pour que tu rentres sans encombre.
Affectueusement, dans la foi et les « liens du sang »,

Papi

9

Après la nuit agitée à camper sur les rives de la mer Rouge, M. DeMille filma encore quelques plans de Chuck en barbe et costume, le visage illuminé par les rayons du soleil. Puis notre caravane continua à l'intérieur des terres, à travers l'infinité sauvage du Sinaï, entrecoupée seulement de rochers escarpés et de zones broussailleuses. Avec si peu de choses à contempler à l'extérieur, je me retrouvai en train de ruminer sur ce qui se tramait sous le capot de la Land Rover : ronronnement du moteur, grincement des vitesses, courant de l'alternateur. J'essayais de garder le cap alors que mon esprit, préoccupé, effectuait des allers-retours entre mes conversations au bord de la mer Rouge et ce que mon cousin allait faire de ce qu'il avait appris sur l'imam.

En milieu d'après-midi, nous atteignîmes le monastère de Sainte-Catherine, l'enceinte vieille de mille quatre cents ans construite au pied de ce que les locaux appellent la montagne de Moïse, et tous les autres, le mont Sinaï. Nous étions là pour filmer la séquence dans laquelle Moïse grimpe jusqu'au sommet pour recevoir les commandements directement de Dieu.

Après un repas avec le père supérieur dans le réfectoire et quelques heures de repos, nous démontâmes le matériel et l'emportâmes à dos de chameau au sommet du mont pour commencer à tourner. Toute la journée, je ne fis que courir avec le porte-voix et le fauteuil du réalisateur, trébuchant sur les rochers et essayant de déplier le siège d'un coup sec à temps pour recueillir le postérieur de M. DeMille avant qu'il crie « Action ! » et que Chuck, trempé de sueur, commence sa lente ascension avec barbe et houlette vers le sommet, où des effets spéciaux seraient sans doute ajoutés en postproduction afin de montrer Dieu remettant les tablettes à Moïse.

Je regardai Chuck tomber à genoux dans la poussière encore et encore en implorant : « Seigneur, Seigneur ! Pourquoi n'entends-Tu pas les cris de tes enfants qui souffrent en Égypte ?… » Jusqu'à ce que M. DeMille soit satisfait et hurle : « Coupez ! » Ensuite, M. Chico Day,

l'assistant réalisateur, prenait consciencieusement la suite en beuglant « On vérifie la fenêtre et on fait un autre plan sur Moïse », et un ersatz de Chuck prenait sa place, avec la même perruque, la même barbe et la même toge rouge, pendant que des techniciens l'entouraient des cellules photoélectriques et mètres ruban.

Toute ma vie, j'avais voulu être sur le plateau de tournage d'un film de Cecil B. DeMille. Mais maintenant que ça arrivait enfin j'avais du mal à me réjouir.

D'un côté, le réalisateur me hurlait dessus avec une mauvaise humeur grandissante chaque fois qu'il me voyait parler au directeur de la photo et aux cameramen pour essayer de comprendre comment ils façonnaient la lumière et pourquoi ils cadraient les plans d'une certaine manière, au lieu de lui apporter une bouteille d'eau ou un parapluie pour le protéger du soleil.

De l'autre, Chérif ne cessait de passer dans mon champ de vision, transportant des morceaux de rails pour faire avancer les caméras ou d'épaisses couvertures spécialement destinées à empêcher le sable de s'infiltrer dans leurs engrenages.

J'étais toujours hanté par ce qu'il avait dit. Comment avait-il pu savoir que je me trouvais au volant de la voiture ? Qui pouvait l'avoir informé ? Chaque fois que j'essayais d'envisager les conséquences, j'avais comme un blanc. Je décidai qu'il n'y avait rien que je puisse faire pour le moment et tentai de me comporter comme un acteur, dans le rôle de celui qui n'avait aucune épée de Damoclès au-dessus de la tête.

Une fois le soleil couché dans la vallée, le froid devint mordant. Les Américains allumèrent des feux de camp au milieu des tentes montées près du sommet. Les flammes jetaient des ombres tremblotantes sur les rochers tandis qu'ils finissaient de manger leurs brochettes d'agneau et de chèvre, et chacune de leurs silhouettes vacillantes semblait révéler leur vraie nature en train de se livrer à une danse endiablée derrière eux.

Je me retrouvai autour d'un feu avec des membres de l'équipe, en face de M. DeMille et de Chuck, réfléchissant à ce qui risquait de m'arriver.

— J'ai une question, lança Chuck. Dans la scène qui suit, celle du buisson ardent, qui fera la voix qui parle à Moïse ?

Le réalisateur ôta ses lunettes, révélant les fines pattes-d'oie et les rides qui trahissaient son âge à la lumière des flammes.

— Vous voulez dire : quel acteur est-ce qu'on devrait prendre en postproduction ?

— C'est une décision importante, vous ne croyez pas ? continua Chuck, un coude sur le genou, plus pionnier que Moïse dans cette position.

— Vous me demandez qui jouera le rôle de Dieu ? reprit M. DeMille.

— J'ai pensé à quelque chose, intervint Henry. Et si c'était un acteur différent qui doublait la voix dans chaque pays où le film va être montré ? Dieu parlerait la langue locale, peu importe où on se trouve.

— Et ce serait le plus grand chaos depuis la tour de Babel, répondit M. DeMille. Non, Henry, c'est votre pire idée jusque-là. Et ça n'est pas peu dire.

— Je me disais que je devrais le faire, moi, reprit Chuck.

— *Vous ?* Vous avez déjà un rôle passablement important, répliqua aussi sec M. DeMille. Il vous faut davantage de dialogues ?

Les flammes dansèrent à nouveau, soulignant de leur éclat plus vif les silhouettes à l'intérieur des tentes installées autour du plateau. Chaque toile devint une sorte d'écran de cinéma miniature.

— Je ne crois pas m'exprimer simplement en tant qu'acteur narcissique, dit Chuck.

— Laissez-*moi* en juger, répondit M. DeMille en remontant ses lunettes.

Je cherchai Mona des yeux, prenant conscience que je ne l'avais pas vue depuis des heures.

— J'ai réfléchi sérieusement à la question, insista Chuck. Vous ne pensez pas que Dieu s'exprime de façon plus subtile ? N'est-il pas envisageable qu'il nous parle à travers nos propres pensées, avec nos propres voix ?

— Je ne sais pas si c'est correct, dis-je en me demandant comment mon cousin réagirait s'il était assez près pour entendre cette conversation.

Ils cessèrent tous de parler.

— Ou plutôt, repris-je, je ne crois pas que ce soit correct. Je pense que les croyants pourraient être offensés si vous suggérez que Dieu n'est qu'une histoire de psychologie. Pour eux, Dieu n'est pas qu'un état d'esprit. Dieu est réel. Il nous fait endurer les conséquences de nos actions.

Un morceau de bois carbonisé tomba dans le feu, faisant voler des cendres ardentes.

— Monsieur Hassan, je pense que vous prenez les paroles de Chuck dans un sens un peu trop littéral, rétorqua M. DeMille en plissant les paupières. Tout ce qu'il dit, c'est que nous devons trouver un moyen de représenter la foi. Nous sommes tous d'accord, il est impossible de montrer le visage du Tout-Puissant. Mais devrait-il être totalement absent de notre film ? Devrions-nous n'avoir que du silence quand le Seigneur s'adresse à Moïse ?

— Et pourquoi pas ? lança Henry.

— Donc le prophète des trois religions sera montré en train de se parler à lui-même ? demandai-je, cherchant à comprendre.

Je remarquai que la lumière d'une des tentes, à environ vingt

mètres de là, semblait briller d'une intensité particulière, comme quand un monstre apparaît enfin à l'écran dans un film d'horreur.

— Monsieur Hassan, reprit M. DeMille avec une irritation croissante, nous essayons simplement de trouver une solution visuelle à un problème pratique.

— Vous m'avez demandé comment les gens de mon peuple pourraient percevoir cette production de façon plus positive, dis-je en chassant d'un geste une cendre de mon visage. Dans l'islam, on pense que les représentations visuelles de Dieu sont *haram* et que certaines choses ne peuvent être perçues qu'à travers l'œil de la spiritualité…

— Eh bien, je ne fais pas ce film avec l'œil de la spiritualité, me coupa M. DeMille, je le fais en VistaVision.

Je regardai à nouveau autour de moi, me demandant où Mona était passée.

— Je comprends cela, monsieur, mais de telles choses sont susceptibles d'offenser, intentionnellement ou non.

— Vous savez quoi, je commence à en avoir un peu assez que mes intentions soient contestées encore et encore par un critique de cinéma à son compte…

— Je ne crois pas que M. Hassan conteste quoi que ce soit, dit Chuck. Il ne fait que donner son avis.

— Eh bien, dans ce cas voici *le mien*, répliqua le réalisateur.

Il se mit debout, les jambes comme saucissonnées dans leurs bandes molletières serrées.

— Si ça ne vous plaît pas, c'est pareil.

— Pardonnez-moi, monsieur DeMille, fis-je en sautant sur mes pieds. Je n'avais pas l'intention de vous insulter.

Il était déchaîné à présent.

— Vous savez, vous n'avez pas cessé de me taper sur les nerfs depuis le début de ce voyage, vous et ceux de votre acabit. Rien n'est jamais assez bien pour vous, n'est-ce pas ?

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur DeMille, dis-je en tendant les mains devant moi comme s'il s'apprêtait à me foncer dessus. Je pensais que nous avions simplement une conversation anodine.

— Je n'autorise pas les *conversations anodines* sur mon plateau, monsieur. Et je n'aime pas vos reproches incessants : on ne raconte pas l'histoire comme vous voudriez qu'on la raconte, on est en mission secrète au nom des Juifs d'Israël, ou Dieu sait quelles autres balivernes.

Il ne servait à rien d'essayer de lui expliquer que c'était le Pr Farid qui avait lancé certaines de ces accusations, pas moi. DeMille était aveuglé par sa fureur, son exaspération se nourrissant d'elle-même, et je me trouvais être la cible la plus proche.

— Pourquoi vous n'allez pas faire votre foutu film à vous ? continua-

t-il. Vous vous prenez pour un jeune cinéaste talentueux, n'est-ce pas ?

— Ce serait difficilement faisable, monsieur, répondis-je en tentant de sourire. Je ne suis pas Cecil B. DeMille.

— Oh ! alors c'est personnel ? Vous savez quoi, j'en ai assez de toutes ces jérémiades et remises en question. Et je ne vais pas supporter ça. Vous comprenez ? Vous pouvez dégager tout de suite.

Il avait les poings serrés et le visage tellement déformé par la colère qu'on pouvait à peine reconnaître en lui le vieil homme attentionné qui avait flotté à mes côtés dans la mer Rouge. Il voulait me punir, faire de moi un exemple. Avoir ma peau en public. Je vis Henry et Chuck détourner le regard, l'air embarrassé.

— Henry, je vais avoir besoin d'un nouvel assistant, lança le réalisateur. Comment s'appelle cet autre garçon ? Idriss ? Eddie ?

— Oui, monsieur DeMille, nous l'appelons Eddie, répondit Henry en se levant. Mais veut-on vraiment prendre une décision aussi hâtive alors que nous sommes si fatigués et à bout de nerfs ?

— Mes nerfs vont bien et mon jugement est fiable, rétorqua M. DeMille. Je veux que M. Hassan quitte ma montagne.

— *Votre montagne*, monsieur ?

Je le regardai fixement, me demandant s'il était sérieux.

— Quand est-ce qu'on peut le réexpédier au Caire ? continua-t-il. Je veux aussi un autre chauffeur. Qui sache vraiment conduire.

Je reçus ses mots comme une gifle. Les larmes me montèrent aux yeux. Il me blâmait pour l'accident. Après que j'avais suivi ses ordres pour nous sortir de là, puis trahi mon professeur en public pour le défendre pendant la conférence de presse.

— Arrêtez, on ne peut pas simplement le virer de la montagne en pleine nuit, intervint Henry en tentant de le raisonner. En particulier après ce qu'il a fait pour nous…

— Je me fiche de ce qu'il a fait ou n'a pas fait, ou de ce qu'il a dit ou n'a pas dit, lui renvoya M. DeMille d'un ton cinglant. Monsieur Hassan, je voudrais que vous soyez parti à l'aube.

Il s'éloigna d'un air indigné, nous laissant tous dans un silence abasourdi et gêné. Personne n'osait croiser mon regard. Et puis, un par un, ils commencèrent à marmonner des excuses pour s'en aller, jusqu'à ce que je me retrouve seul avec Chuck.

— J'ai un texte à apprendre et je dois écrire à Lydia, dit à son tour l'acteur en se levant et en étirant ses longues jambes. Je suis désolé, monsieur Hassan. À l'évidence, le stress gagne le vieil homme. Bonne chance, où que vous atterrissiez.

Je me laissai lentement glisser au sol, me demandant ce qui venait de se passer. J'avais cru que nous étions embarqués tous les deux dans cette histoire. Que l'un ne pouvait pas aller en prison sans entraîner l'autre dans sa chute. Mais j'avais été en partie aveuglé par mon

idolâtrie. Il m'avait viré parce qu'il le *pouvait*. Et j'étais impuissant à l'arrêter. Impossible de porter atteinte à son film sans me passer la corde au cou. Qu'est-ce que j'étais de toute façon à ses yeux ? Moins qu'un grain de sable dans le désert.

Je fixai les flammes. Une femme riait quelque part, tout près. Me narguant. Je regardai autour de moi et vis des silhouettes se déplacer à l'intérieur des tentes, des formes dans le théâtre d'ombres de mon imagination. Puis j'entendis le grondement sourd d'une voix d'homme essayant de la convaincre. Ça ne pouvait pas être Chuck. Il s'était arrêté pour se joindre à des membres de l'équipe qui observaient quatre bergers en train de rejouer l'ancien rituel du loup traquant les moutons, autour d'un autre feu de camp sur la plate-forme rocheuse.

— L'histoire ne change jamais, lança la voix de mon cousin. L'intrus essaie de se faufiler discrètement et d'attaquer le troupeau, et il doit être chassé.

— Oh ! mon Dieu, Chérif.

Je me tournai pour lui faire face.

— Pourquoi est-ce que tu continues de me tourmenter ? Pourquoi tu n'as pas pu rester au Caire, tout simplement ?

— Oh ! j'ai toujours voulu revenir dans le Sinaï, répondit-il en bâillant et en se caressant la barbe d'un air satisfait. J'y ai passé les meilleures années de ma vie.

— C'est de la folie, dis-je. C'est un des endroits où on a perdu la guerre contre Israël. Et où tu as été blessé.

— Les lieux chargés de souffrance font de nous ce que nous sommes.

Mon cousin posa une main sur mon épaule.

— Oui, c'est un désert grillé par le soleil, où quasiment personne ne vit et où pratiquement rien ne pousse. Mais je mourais d'impatience d'y revenir. La vie conjugale n'est rien en comparaison des liens étroits que j'avais tissés avec mes frères, ici et dans le Néguev, et partout ailleurs où nous étions. Comment veux-tu que je me sente concerné par les couches du bébé à changer, après avoir survécu quatre mois dans la poche de Falouja, alors que le ravitaillement n'arrivait plus et que cet imbécile incompétent de Nasser était aux commandes ? Après avoir vu les villages attaqués, les habitants tués, et la terre volée par ces imposteurs d'Israéliens…

Je savais qu'il était en train de me dire quelque chose d'important, mais le rire légèrement scandalisé de la femme dans la tente était la seule chose sur laquelle je parvenais à me concentrer. Je reconnus l'accent onctueux et plein de sous-entendus de l'homme qui lui tenait compagnie.

— Excuse-moi, Chérif. (Je commençai à me lever.) J'ai un truc à faire…

— *N'y va pas.* (Il m'agrippa le bras.) Je t'ai déjà dit qu'elle n'en valait pas la peine.

— Tu ne sais pas où je vais.

J'essayai d'échapper à son étreinte.

— Bien sûr que si. Tu vas voir ce que cette putain copte fabrique avec cet enfoiré de Juif. Et moi, je te dis de ne pas y aller.

Je l'entendis à peine en regardant les silhouettes se rapprocher puis se séparer derrière l'écran. C'était comme assister à mon propre meurtre.

— J'ai essayé de t'avertir, non ? lança Chérif avec un grognement rauque. J'ai vu clair en elle quand on a tourné ce stupide film ensemble. Mais tu n'as pas voulu écouter. Elle se sert des autres.

— Ce n'est pas vrai.

Je tentais de nier l'évidence que j'avais sous les yeux.

— Tu t'es laissé aveugler par elle, continua-t-il en me raillant. Et elle n'est même pas si jolie que ça…

— La ferme.

Je dégageai mon bras d'un coup sec.

— Tu as un couteau ? demandai-je.

— Pourquoi ? fit-il avec un petit rire. Pour lui trancher la gorge ? Ou la tienne ?

— Je ne sais pas. (Je me mis à sangloter.) Je n'ai plus aucune raison de vivre de toute façon…

— *Arrête ça.*

Il m'attrapa soudain par les deux oreilles.

— Sois un homme et reprends-toi.

— Chérif, tu me fais mal.

La douleur physique m'aida à me reconcentrer.

— Tu es une honte, reprit-il. Et tu l'as bien cherché.

— Comment tu peux me parler comme ça ? dis-je en ravalant mes larmes de stupéfaction. Tu es mon cousin. Tu ne vois pas que je souffre ?

— Tu devrais souffrir encore davantage. (Il tira plus fort sur mes oreilles.) En fait, à l'heure qu'il est, il y a des gens qui veulent ta mort.

— De quoi tu parles ?

— Je te l'ai déjà dit. Je sais que c'est toi qui conduisais. Tu as tué le cheikh Sirgani.

Mes genoux commencèrent à se dérober. Et ensuite tout s'effondra en moi. Je ne me souvenais plus comment respirer ni déglutir normalement. Je parvins tout juste à émettre un vague croassement pour ma défense.

— Pas la peine de nier, continua Chérif en tripotant mes oreilles plus affectueusement. Quand les gens qui étaient dans la foule m'ont décrit le chauffeur de la voiture rouge, j'ai su que c'était toi.

— Ils essayaient de nous tuer, Chérif. Tu n'étais pas là. Ils avaient commencé à renverser la voiture…

— Ne te cherche pas d'excuses.

Il me tordit les oreilles avec une telle sauvagerie que je crus qu'il allait me les arracher.

— C'est *toi* qui as choisi d'être là-bas. Tu as choisi de travailler pour ces *kouffar*. *Tu* as choisi d'être derrière ce volant. Personne d'autre. *Tu* as causé la mort d'un saint homme qui était important pour notre mouvement. Puis *tu* as aidé ces infidèles à camoufler tout ça. Beaucoup de gens disent que tu devrais être puni de mort. En fait, la seule raison pour laquelle je suis venu ici, c'est pour te protéger de Mustapha et de Lofty. Si ça ne dépendait que d'eux, ta vie ne tiendrait qu'à un fil et tu finirais handicapé.

— Mustapha et Lofty sont au courant eux aussi ? demandai-je en essayant de reprendre mon souffle.

— Bien entendu. Le cousin de Lofty se trouvait dans la foule ce jour-là.

— Comment est-ce que je peux me rattraper ? demandai-je, désespéré. Tu sais que je n'avais pas l'intention de blesser quelqu'un…

Il appuya son front contre le mien, se mit à le faire rouler d'un côté à l'autre, tout en me parlant avec une tendresse que je ne lui avais pas connue depuis des années.

— Les excuses ne suffisent pas, dit-il. Tu dois agir. Si tu veux réellement faire amende honorable, et pas simplement parler. Tu ne comprends pas que tu as prononcé assez de mots creux pour une vie entière ?

Je le laissai continuer son va-et-vient sur mon front tandis que je pleurais en demandant pardon. J'avais la sensation qu'il essayait de modifier la forme de mon crâne. Il avait raison. Je n'avais pas choisi le bon rêve. Chaque prière que j'avais manquée pour aller voir un film en matinée, chaque magazine de cinéma que j'avais ouvert à la place du Coran, chaque humiliation que j'avais endurée de la part d'un étranger, tout cela m'avait mené sur le mauvais chemin. Je savais maintenant qu'il n'y aurait jamais de piscine et que je ne deviendrais jamais Al Harrison, que Mona ne roulerait jamais à mes côtés sur l'autoroute longeant le Pacifique dans une Chevrolet décapotée, cheveux au vent. Parce que je ne serais jamais un véritable Américain. Je n'étais qu'un homme à la peau cuivrée dans un monde de Blancs.

— S'il te plaît, Chérif. Dis-moi quoi faire.

— Ne t'inquiète pas.

Il lâcha enfin mes oreilles et me prit dans ses bras.

— Rien de mal ne t'arrivera tant que tu resteras dans le droit chemin. Mais d'abord je dois être sûr que tu veux vraiment te consacrer à ta foi et à te battre dans cette guerre que nous menons.

— Quelle guerre ?

— Nous allons reprendre notre pays à Nasser, dit-il. Sa mainmise n'est pas aussi solide qu'il le croit. Certains membres du Conseil de commandement de la révolution sont encore avec nous. Ils ont seulement besoin qu'on leur fasse savoir qu'on est déterminés et capables de faire ce qu'il faut, peu importe le prix à payer.

Ce n'était pas une idée aussi délirante qu'il y paraît aujourd'hui, Alex. Après tout, Néguib possédait toujours le titre de président, et il y avait plus d'un million de Frères musulmans dans le pays. Si on les encourageait à se révolter, il pourrait reprendre le pouvoir et mettre Nasser aux arrêts. Même désespéré et mis au ban comme je l'étais, je comprenais où se trouvait mon propre intérêt là-dedans.

Sous un nouveau régime soutenu par l'Ikhwan, je risquais d'être condamné à mort en tant que traître. Sauf si je présentais une certaine valeur en étant utile à l'organisation.

— Tu n'as jamais eu besoin de faire réellement preuve de courage, Ali, mais j'ai dit aux autres que quelque chose en toi valait la peine d'être sauvé.

Chérif me tenait serré contre lui, me permettant ainsi de me blottir contre son corps pour avoir chaud.

— Je le voyais bien quand tu arrivais avant moi au sommet dans la course des pyramides. Mais ton engagement doit être total. Est-ce que tu jures que tu es l'un des nôtres et que l'islam est ta Constitution ?

C'est vrai, mon garçon, à ce moment-là, j'aurais encore pu trouver un moyen de me retirer. J'aurais pu me rendre ; m'en remettre à la miséricorde des associés de Nasser ; dénoncer mon cousin ; purger ma peine ; et peut-être vivre une vie plus calme et plus anonyme à ma sortie. Pourtant, ce ne fut pas simplement la peur ou la lâcheté qui m'arrêtèrent. Je voulais jouer un rôle. Je voulais me battre. Je voulais faire partie de quelque chose de plus grand que la vie que je menais alors. Si ce n'était pas Hollywood, alors ce serait la guerre dans laquelle mon cousin me promettait une place. Tout ce que j'avais été auparavant disparut dans les flammes ce soir-là sur la montagne.

— Je ne sais pas comment je peux aider, Chérif. La seule chose que j'aie jamais vraiment faite, c'était de diriger l'Association du cinéma étudiant.

— Oublie tout ça.

Il m'embrassa sur le front et me relâcha.

— Ta vraie vie commence maintenant.

— D'accord. (Je séchai mes larmes du poignet.) Mais d'abord tu peux me ramener au Caire ?

10

Lorsque le soleil darda ses premiers rayons le lendemain matin, réchauffant lentement le sommet de la montagne, je regardais le monde d'un œil nouveau. Je ne veux pas dire que j'étais devenu un djihadiste en une nuit, Alex. Mais, lorsque je pris une profonde inspiration et redressai les épaules, la douleur que j'éprouvais au côté après avoir dormi par terre s'estompa.

Je brossai mon pantalon de toile blanc, allai me soulager derrière de hauts rochers et décidai de renouveler ma foi avec la prière de l'aube, afin de saluer le jour naissant.

Une fois mes chaussures retirées, je me rendis compte qu'il y avait un problème. Pas d'eau. Pas une goutte pour me laver les mains, les pieds, les oreilles et le nez, comme il se doit. Le soleil ruisselait à travers une fente dans les rochers, asséchant le peu d'humidité qui se trouvait dans l'atmosphère. Me revinrent les leçons de l'école que je fréquentais avec Chérif. Mon professeur disait qu'on était doublement béni lorsqu'on priait dans le désert, parce que Allah pouvait entendre votre voix plus distinctement au milieu des étendues sauvages. Il nous rappelait que le prophète Mahomet n'avait ni lavabos ni réservoirs. On pouvait accomplir le *tayammum*, l'acte de purification, sans eau à disposition. Alors je me mis à genoux et touchai le sable des deux mains, là où il était le plus propre, avant de presser mon front sur le sol.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Ali ?

La voix de Mona me fit sursauter.

— Rien qui te regarde.

Je me fis mal au dos en me redressant trop vite.

— Je croyais que j'étais seul.

— On dirait que tu es en train de prier.

Sa hanche galbée saillait, tel le renflement d'un point d'interrogation.

— C'est le cas.

Mon orgueil blessé m'obligea à baisser les yeux.

— Et alors ?

— Tu ne dois pas faire ça dans une mosquée avec une fontaine d'eau courante ?

— Ma foi n'a pas besoin d'un système de plomberie. Je peux trouver Dieu les mains dans la poussière, aussi facilement que toi tu peux le trouver dans une église au plafond en forme de dôme.

— Dans ce cas, je t'envie, dit-elle. J'aimerais pouvoir ressentir les choses de cette manière, moi aussi. Simple et évidente.

— C'est vrai ?

J'avais le soleil dans les yeux, et mon cœur était en train de se ratatiner dans ma poitrine tandis que je lui parlais. Elle n'avait vraiment aucune idée de ce que je ressentais.

— Tout est devenu tellement compliqué, ajouta-t-elle d'un ton mélancolique.

Je ramassai deux pleines poignées de sable, vaguement conscient qu'elle avait autre chose à me confier. Mais je m'étais embarqué pour un autre voyage, et il n'était pas question de regarder en arrière.

— Qu'est-ce que tu veux de moi, Mona ?

Elle rapprocha ses deux pieds, se souvenant de sa mission.

— M. DeMille veut commencer à filmer sur une des corniches en contrebas avant que le soleil ne tape trop. Il m'a demandé de l'aider à rassembler tous les gens de l'équipe.

— Sauf que je ne fais plus partie de l'équipe. Il m'a viré hier soir.

— C'est vrai ? Je ne le savais pas.

— Bien sûr que non. Tu étais occupée. Dans ta tente.

— Oh ! non !

Elle replia un bras sur sa poitrine comme si je l'avais blessée.

— Que s'est-il passé ?

— Ce que je t'avais dit. Ces gens ne sont pas ce qu'ils prétendent être.

— Je vais parler à M. DeMille pour qu'il te reprenne, lança-t-elle à la hâte. Je crois qu'il m'aime bien.

— J'en suis sûr, répondis-je. Tu as aussi trouvé grâce aux yeux des autres, n'est-ce pas ?

— À t'entendre, on dirait que c'est ma faute, Ali.

Elle recula et trébucha sur une pierre.

— J'essaie de t'aider.

— Je n'ai pas besoin de ton aide. J'ai besoin que tu me laisses seul.

Le bras posé sur sa poitrine retomba. C'était la première fois de ma vie que je faisais pleurer une femme. Je regrettai immédiatement mes paroles, mais dans la chaleur qui montait du désert elles semblèrent rester comme suspendues dans les airs un très long moment.

— Je devrais aller chercher les autres, reprit-elle. Dire à Raymond que M. DeMille le cherche, lui aussi.

Je la regardai faire demi-tour et s'éloigner tandis que le soleil

projetait ses rayons de plus en plus impitoyables. Je lançai les poignées de poussière que j'avais ramassées et cherchai un endroit où m'essuyer les mains. J'étais dégoûté par son attitude, mais plus encore par la mienne. Je devais me nettoyer et recommencer. Je devais être le guerrier insoumis et pur que mon cousin m'avait mis au défi de devenir. Mais comment ? J'avais besoin d'un signe de la Providence, d'une direction à prendre.

À cet instant précis, je le jure, quelque chose me passa sur le pied en courant. Baissant les yeux, je découvris un petit porc-épic des plus ordinaires, qui détala, piquants hérissés, et se faufila par une ouverture entre deux rochers. Je me demandais comment il avait fait pour grimper aussi haut quand j'entendis des bruits étouffés et des grognements de l'autre côté, clairement humains.

M'approchant pour regarder entre les rochers, je découvris Raymond à plat ventre sur un affleurement rocheux, caméra à la main.

— Vous faites quoi, là ? demandai-je.

Il ne prit même pas la peine d'écarter son œil du viseur.

— Un plan d'ensemble.

— D'ensemble de quoi ?

Il n'y avait rien en contrebas. Juste des kilomètres et des kilomètres de vide sans fin. La terre compacte du désert du Sinaï – cassonade et grains de café – et une végétation rabougrie de temps à autre. Les seuls signes de vie étaient les grottes creusées par des mains humaines dans certaines falaises environnantes. Je pouvais presque visualiser des sectes dissidentes cachées dans ces terriers à une lointaine époque, couchant fiévreusement sur des rouleaux de papyrus des évangiles alternatifs et des histoires secrètes d'hommes et de Dieu. Les grottes paraissaient cependant avoir été creusées par des outils modernes.

— Vous filmez quoi ici, de toute façon ?

Je rampai derrière lui et ressentis un picotement dans les mollets.

— Ça paraît ridicule de gâcher de la pellicule de cette manière.

Il regarda par-dessus son épaule.

— Et si vous me laissiez m'inquiéter de ça ? En attendant, vous voudriez bien me tenir les chevilles ? Je crois que je me suis avancé dans le vide un peu plus que je ne le pensais, et je ne voudrais pas que la caméra me glisse des mains, dit-il sur un ton qui n'avait plus rien de suave ni d'aguicheur.

Juste en dessous, une branche chétive surplombait un à-pic d'au moins vingt mètres, solitaire. S'il tombait, il se fracasserait sur les rochers escarpés, et les restes sanglants de son corps déchiqueté dégoulineraient à flanc de montagne.

Je me dis que c'était là le signe que je venais d'appeler de mes vœux. Mon rival allongé devant moi, à trente centimètres du bord du précipice. Une simple petite poussée suffirait à le faire dégringoler.

Mais il me fallait un signe de plus pour me donner confiance.

Un nuage blanc égaré dériva tel un agneau perdu au-dessus des montagnes avoisinantes, et une mouche bleue s'acharna autour d'une de mes oreilles.

— Tournez votre plan, dis-je. Je vous tiens.

Je vis qu'il portait des chaussettes en soie noire dans ses bottines en cuir de vachette. Quel homme frivole et hédoniste. Dépenser de l'argent pour des vêtements que personne ne verrait.

— Vous pourriez au moins essayer de me tenir plus fermement ? demanda-t-il. Je sens que je glisse un peu.

— Vos désirs sont des ordres, répondis-je, comme le génie dans un de ces films hollywoodiens inspirés des contes orientaux, que j'avais aimés à une époque.

Je l'empoignai plus solidement, lui donnant ainsi l'assurance nécessaire pour avancer encore un peu. Il avait les coudes à moins de quinze centimètres du bord à présent. Mon pied glissa, une poignée de graviers roula dans l'abîme et résonna bruyamment dans le vide pendant plusieurs secondes.

— Attention à vous, lança-t-il. Je ne veux pas que vous passiez par-dessus, vous non plus.

— Tout va bien. Je suis sur un sol plus ferme.

Il rampa encore un peu plus dans le vide, presque toute la tension reposant sur son abdomen tandis que son torse formait un angle de près de quarante-cinq degrés avec la paroi.

— C'est incroyable.

Tournant la manivelle en métal, il porta de nouveau la caméra à son œil.

— Si vous pouvez, essayez de regarder par-dessus mon épaule.

Je me forçai à me redresser, à moitié accroupi. Et lorsque mes yeux ne rencontrèrent que le vide j'en eus l'estomac retourné. Soudain, j'avais le vertige, après une enfance passée à courir de haut en bas des pyramides avec mon cousin.

Sur la corniche, une vingtaine de mètres plus bas, deux béliers adultes se faisaient face. Je voyais leurs flancs se soulever rapidement quand ils respiraient. À un signal indécelable, ils foncèrent l'un sur l'autre et entrèrent en collision de plein fouet. Leurs cornes firent un bruit caverneux en se touchant, qui résonna au creux de mon ventre.

— Voilà un moyen de régler les différends, dit Raymond.

Les béliers reculèrent et se préparèrent de nouveau à charger.

Il aurait été assez facile de lâcher les chevilles de Raymond et de laisser la gravité faire son œuvre. Mais s'il réussissait à se rattraper à une corniche ou une branche et à s'y accrocher ? Aurais-je le courage de lui écraser les phalanges avec mon talon, comme le méchant dans un film de Hitchcock ?

— Monsieur Hassan, tout va bien ?

Il risqua un autre coup d'œil par-dessus son épaule.

— J'ai l'impression que votre poigne s'est un peu détendue ces dernières secondes.

— Ne vous inquiétez pas. Je ne vais pas vous laisser tomber. Je vous suis redevable, n'est-ce pas ? Vous m'avez sauvé devant tout le monde.

— Est-ce que je détecte une pointe de ressentiment ?

Il tenta de reculer et de reprendre appui sur ses coudes.

— Pas du tout.

Je posai mon genou derrière la semelle d'une de ses bottines.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui vous tracasse ?

— Ce qui me tracasse, c'est ce qui devrait vous tracasser aussi, Raymond.

— C'est-à-dire ?

— Que nous ayons été impliqués dans quelque chose de terrible.

— On parle encore de l'accident ?

Je l'entendais suçoter ses dents en regardant le vide.

— On n'en a presque pas parlé. En fait, on a fait tout ce qu'on pouvait pour éviter de prendre nos responsabilités.

— Ali, laissez-moi vous rappeler quelque chose.

C'était la première fois qu'il s'adressait à moi d'une façon plus familière.

— Nous étions entourés d'une foule qui essayait de nous tuer. Nous avons fait ce que nous avions à faire. En Amérique, ce serait considéré comme de la légitime défense.

— On n'est pas en Amérique pour le moment.

— Merci. J'avais remarqué.

— Dites-moi…

Je me détournai pour essuyer mon visage en sueur sur mon épaule.

— … Est-ce que ça vous paraît juste ? Que certains d'entre nous continuent à aller de l'avant, à vivre une vie agréable, à faire des films, à courir le jupon, comme si tout ça n'avait aucune importance ?

— C'est ça le problème ?

Il jeta à nouveau un bref coup d'œil derrière lui, son visage habituellement pâle virant au rose saumon.

— Une femme ?

— Pas du tout.

— Écoutez, mon vieux, je serais ravi d'avoir une conversation philosophique avec vous dans presque n'importe quelles autres circonstances. (Il s'efforçait de paraître calme.) Mais dans l'immédiat je vous demande de me tenir plus fermement, c'est tout. D'accord ? Ça ne serait pas bon pour votre carrière, ni pour la mienne, si vous me laissiez tomber.

Je le tirai légèrement en arrière tandis que les béliers entraient à

nouveau en collision.

— Je n'ai plus de carrière, Raymond. M. DeMille m'a viré.

— Et il ne risque pas de vous embaucher à nouveau si vous me laissez dégringoler de la falaise alors que j'essaie de tourner le documentaire que réclame Nasser.

— C'est vous qui avez choisi de vous avancer aussi loin, Raymond.

— Compris.

Je pouvais le faire maintenant. Il suffisait que je lève ses chevilles de quelques centimètres et que je le pousse en avant. Il perdrait l'équilibre comme une brouette trop chargée et disparaîtrait dans le vide.

— Croyez-vous en Dieu, Raymond ?

— *Quoi ?*

— Croyez-vous en un Dieu qui nous regarde agir et nous fait éprouver les conséquences de nos actions ?

Selon Chérif, j'avais toutes les raisons de le laisser tomber. Cet homme était plus que mon rival. C'était un Juif, un infidèle, un représentant de notre plus grand ennemi. Le tuer serait mon premier vrai geste en tant que djihadiste. La première véritable action que j'aurais accomplie dans ma vie, peut-être.

— Non, je n'y crois pas, répondit-il d'un ton inflexible, en serrant les dents. Et je vous expliquerai avec joie pourquoi une autre fois.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui vous retient à votre avis, si vous ne croyez pas en Dieu ?

— Je pensais que c'était *vous*, **dit-il. Mais là, tout de suite, je n'en suis plus si sûr. Si vous ne me tenez pas mieux, pouvez-vous s'il vous plaît me tirer un peu en arrière, que je puisse tourner ce plan sans basculer ?**

J'aurais pu le faire alors. J'avais en moi la colère nécessaire. Mais Dieu ne m'accorda pas le signe que j'attendais. À la place, en regardant par-dessus l'épaule de Raymond, je vis les deux béliers passer l'un devant l'autre, comme si continuer leur bagarre ne les intéressait plus, ou comme s'ils avaient fini d'exprimer leurs divergences.

Je tirai Raymond en arrière de quinze centimètres pour qu'il puisse rembobiner sa caméra.

— Voilà qui est mieux, dit-il en enfonçant le bouton pour tourner son plan.

Puis je le traînai encore sur un mètre environ, en m'arrangeant pour qu'il s'écorche les coudes et la poitrine. Il se releva et se brossa aussi nonchalamment que s'il se rhabillait après un massage. Malgré tout son sang-froid, il avait le visage encore un peu blême de s'être trouvé si près du bord.

— Merci, lâcha-t-il. Au fait, je ne savais pas que cette femme comptait particulièrement pour vous.

— Peu importe.

Je m'essuyai les mains sur ma chemise et commençai à faire demi-tour.

— Rappelez-vous simplement : maintenant, on est quittes, ajoutai-je.

De : PapiAli71@aol.com
Envoyé : 23 décembre 2014
À : Asur@protonmail.com
Alex,
Ça fait un moment que je n'ai pas eu de tes nouvelles. Est-ce que tout va bien ?
S'il te plaît, envoie un mot à ton grand-père âgé. Même si c'est simplement pour dire que tu as cessé de me lire. Ça m'est égal. Je veux seulement savoir que tu vas bien.
Je t'embrasse,
Papi

11

Je n'avouai pas à mon père que je m'étais fait virer du film. Après être rentré au Caire, je continuai à me lever tous les matins avant l'aube, comme si j'avais encore un boulot. Je me mettais de la brillantine dans les cheveux et repassais mes chemises, comme si je m'apprêtais à aller chercher Cecil B. DeMille à l'appartement flambant neuf qu'il occupait près du Nil, pour le conduire sur le plateau de tournage. Tous les soirs, je rentrais à la maison tard et fatigué, de façon à ne pas avoir à répondre à trop de questions.

À quoi consacrais-je le reste de la journée ?

J'arpentais la ville, en essayant de trouver une nouvelle direction à ma vie. Je tentai d'intégrer les équipes gouvernementales qui ôtaient les panneaux des rues portant les noms des anciens rois afin de les remplacer par les dates de la révolution. Je me rendis à la gare du Caire pour observer le va-et-vient des trains, rêvant de pouvoir me payer un billet pour en prendre un et partir quelque part, n'importe où, et ne jamais revenir. Je m'assis sur des bancs au bord du Nil et lus le Coran en regardant le fleuve s'écouler. J'espérais que personne de ma connaissance ne me verrait ni ne me demanderait ce que je fabriquais là. Ensuite, j'attendais que le soleil soit couché pour rentrer à la maison et raconter à mon père des potins imaginaires sur mes patrons américains sympas et l'importance que j'avais à leurs yeux.

Nous habitions toujours sous le même toit, mais je vivais isolé, m'éloignant de plus en plus de lui. Je n'étais pas seulement perdu, je me sentais seul et je me languissais. Mona me manquait. Je souffrais de ne pas avoir d'argent pour aller au cinéma et dîner une ou deux fois au Café Riche, d'où j'aurais pu rapporter les restes à la maison. Et, par-dessus tout, je regrettais les fragiles espérances qui m'avaient nourri, cette conviction merveilleuse que le rideau venait de se lever et que la grande épopée de ma vie était à deux doigts de commencer.

Après une semaine de ce style, mon cousin débarqua à la maison. Il arriva juste avant le lever du soleil et prétendit devant mon père qu'il allait m'emmener jusqu'au plateau de tournage, à vingt-cinq kilomètres

du Caire, près d'un village où se trouvait une carrière, Beni Youssef.

L'ironie – non, le *ridicule* – de la situation, c'est que Chérif, lui, avait conservé son boulot sur le tournage des *Dix Commandements*, après que je m'étais fait virer de façon aussi cavalière. Au lieu de m'emmener sur le tournage, il me conduisit jusqu'à une ancienne mosquée datant de l'ère mamelouke, dans laquelle je n'étais jamais entré, près du quartier général des Frères, à Helmiya. Tapis rouges usés jusqu'à la corde, moisissure sur les colonnes, peinture dorée s'écaillant sur l'impressionnant plafond voûté.

Quelques hommes me firent une place parmi eux au premier rang près du mihrab, la niche circulaire creusée dans le mur qui fait face à La Mecque, là où se trouve notre véritable foi.

Tous savaient que j'avais conduit la voiture du roi ce jour-là. Et pourtant ils me saluèrent en portant la main à leur cœur, comme s'ils étaient heureux de m'avoir parmi eux. Puis je me rendis compte que les quatre très jeunes garçons au fond, auxquels les hommes plus âgés prêtaient une attention toute particulière, étaient eux aussi des invités très spéciaux.

— Ce sont les fils du cheikh Sirgani, murmura mon cousin. Il avait aussi deux filles.

— Oh ! mon Dieu. Qu'est-ce qu'ils font ici ?

Ce n'était même pas la mosquée où leur père prêchait habituellement.

— Ils voulaient te voir.

— Pourquoi ?

Comme dans la prophétie, les deux côtés de ma cage thoracique commencèrent à se resserrer.

— Ils veulent me tuer ?

— Je ne le pense pas. Regarde-les.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Aucun d'eux n'avait plus de dix ans. L'imam avait dû être père assez tard.

— Écoute, dit mon cousin en posant une main sur mon bras. Notre Dieu est un dieu de bonté. Et notre religion croit au pardon pour ceux qui prient.

Le plus petit d'entre eux, un gamin au visage rond, qui portait des lunettes comme son père, me fit un timide geste de la main.

— Que vont-ils devenir ? demandai-je en me retournant.

— On fait une collecte. Et on cherche un nouveau mari pour sa veuve. Maintenant, viens. Prononce les paroles.

Je tentai de me ressaisir et de me souvenir de la prière. À force de ne plus pratiquer, les anciens gestes et les mots s'étaient transformés en fragments de parchemin desséché sur ma langue. Je finis par me redresser et regardai vers le sanctuaire de la Kaaba, à La Mecque, le site le plus sacré de l'islam, main droite par-dessus la gauche sur ma

poitrine, reconnaissant Allah comme le plus grand et le seul Dieu.

Ce jour-là, l'imam était un homme guère plus âgé que moi, avec une voix qui portait peu et une barbe qui faisait penser à des algues accrochées à son menton. Mais en commençant mes *rakats* je me suis rappelé, Alex, qu'il n'y a pas de contraintes dans notre religion. Il y a de la joie. Lorsque je m'agenouillai et me prosternai avec les autres, demandant à Allah de me ramener dans le droit chemin et non celui sur lequel je m'étais égaré, quelque chose commença à s'épanouir à l'intérieur de moi. Une route à travers le chaos moral, une clairvoyance qui m'avait échappé quand j'avais complètement sombré dans le désert.

Il ne s'agissait pas d'une quelconque abstraction ou d'une routine superficielle camouflée sous des vêtements de velours et des langues anciennes. Il était question d'un véritable engagement, aussi réel que le sol en pierre recouvert du tapis sur lequel j'étais agenouillé, ou que le volant que je tenais entre mes mains lorsque ce terrible accident était arrivé. La foi, celle qu'avait mon cousin par exemple, était vivante et tangible : une cause à défendre et au nom de laquelle se battre, un lieu où garder la tête haute et être pleinement au monde.

— *Subhanaka allahumma wa bi hamdika wa tabara kasmuka wa ta'ala jadduka wa la ilaha ghairuka.*

Je mêlai ma voix à ceux qui rendaient grâce à Dieu, le seul digne de notre adoration, petit ruisseau venant gonfler les affluents plus importants qui menaient à la grande rivière de la foi. Je commençai à me sentir plus solide, comme s'il pouvait exister un moyen que ma vie vaille à nouveau la peine d'être vécue.

— *A'udhu billahi minash shaitnir rajim.*

Je cherchai refuge auprès d'Allah contre Satan, le maudit. Puis je rajoutai une prière silencieuse, demandant pardon pour mes transgressions et implorant Dieu de me montrer le véritable chemin vers la rédemption. Les fils du cheikh Sirgani se mirent tous en ligne à la fin pour me serrer la main. Lorsque le petit qui m'avait timidement fait signe arriva à mon niveau et me mit les bras autour du cou, je fus pris de malaise et faillis lui tomber dessus.

Le lendemain, avant de se rendre sur le tournage, Chérif m'emmena courir un peu après la prière. Mon souffle était lamentable et j'avais les jambes en guimauve, mais ça faisait du bien de se remettre à bouger. Quand nous eûmes fini, je bus de l'eau jusqu'à ce que ma vessie menace d'éclater.

Le surlendemain, j'étais capable de courir un peu plus loin sans avoir besoin de m'arrêter et de m'accroupir pour reprendre mon souffle tous les quatre cents mètres.

Le troisième jour, Chérif suggéra que l'on essaie de rejouer les anciennes courses des pyramides auxquelles nous participions enfants.

Ces triangles de pierre sont encore plus gigantesques que tu ne peux l'imaginer, vus de près. Chaque gradin est un défi pour les muscles des cuisses. Nous commençâmes par trottiner sur la piste qui sortait du village en passant devant l'hôtel. Le soleil n'était même pas encore levé, mais je transpirais déjà dans mon maillot de corps et l'unique short que je possédais. Quand je posai le pied sur la première marche de la pyramide de Khéops, je ressentis une gêne dans les poumons, qui sifflaient comme un accordéon percé. Mon cousin passa d'un bond devant moi, se servant de sa bonne jambe pour se propulser vers le haut et hisser sa jambe blessée sur le bloc suivant. Je serrai les dents et baissai la tête, essayant d'oublier la peur du vide qui m'avait soudain saisi en regardant par-dessus l'épaule de Raymond sur le mont Sinaï. Mes genoux pompèrent plus fort, en dépit des crampes dans mes jambes et de mon mal de ventre. J'avais la tête qui tournait et le cœur qui battait la chamade. J'avais peur de tomber, mais j'avais encore plus peur que mon cousin n'arrive le premier au sommet.

Les marches devenant plus raides et plus accidentées, j'allai puiser au plus profond de moi et levai les pieds plus haut. Chérif grogna et glissa. Il tomba tête la première devant moi. Je me baissai et tentai de le relever en le doublant, mais il jura dans sa barbe et se détourna, m'opposant un refus cinglant.

Le point culminant se trouvait encore à bonne distance au-dessus de nous, cachant à moitié le soleil. Coudes collés au corps, je levai les genoux et demandai à Allah de me donner la force d'atteindre le haut. Mes cuisses frottaient l'une contre l'autre et les muscles de mes mollets étaient en lambeaux. Mais Dieu m'aida à me redresser et me permit de ne pas vomir. En approchant du sommet, j'entendis Chérif pousser un jappement suraigu derrière moi, et je compris que j'avais gagné. Je posai le pied sur la pierre de faîte et levai les bras vers l'œil d'albâtre du soleil en train de s'ouvrir, m'offrant le pardon.

Chérif claudiqua jusqu'au sommet, sa barbe ne cachant pas totalement son air mécontent, le même que celui qu'il avait quand je le battais gamin. Les choses étaient différentes à présent, bien entendu. Il avait été blessé en combattant dans le Néguev, alors que je regardais des films de John Wayne dans mon fauteuil en velours moelleux. Il me prit dans ses bras et m'étreignit de toutes ses forces.

— Tu l'as fait, mon cousin, dit-il. Je savais que c'était encore en toi.

Le quatrième jour, il m'emmena dans un vieux gymnase à Dokki, après sa journée de travail. Quelques Frères que je reconnus vaguement attendaient là, ainsi que son ami Mustapha, engoncé dans un maillot de lutte bleu échancré qui le moulait d'une manière que je trouvais très embarrassante à regarder.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? demandai-je à Chérif. Je ne suis pas un lutteur.

— Tu *dois* l'être à présent, répondit-il en me pinçant la joue et en me donnant une tape malicieuse. Ou sinon tu es un *khaser.*

L'équivalent d'un perdant, Alex. Mais ça ne retranscrit pas le dégoût absolu et le ton humiliant de mon cousin lorsqu'il prononça ce mot en arabe, ni la puanteur que dégageaient les vieux tapis du gymnase, l'odeur de sueur et d'impuissance désespérée des hommes qui y avaient été cloués au fil des ans.

Mustapha écarta ses bras puissants et me fit un grand sourire en m'invitant d'un geste à le rejoindre dans le cercle blanc à demi effacé au centre d'une bâche. C'était un type baraqué, avec un cou de taureau et un torse musclé qui en imposait. Il possédait un teint pâle, et des cheveux et une barbe qui tiraient sur le roux, chose qu'il attribuait à un de ses ancêtres ayant appartenu à une légion de croisés perdus qui s'étaient convertis à l'islam. Néanmoins, l'histoire la plus plausible qui circulait parmi les Frères, c'était que sa mère avait eu un rendez-vous galant avec un Écossais, ce qui expliquait son absence de père et son tempérament toujours sur la défensive. Plus impressionnant, Mustapha – que les Américains dans l'équipe appelaient « Big Mo » – avait représenté l'Égypte quelques années auparavant lors des qualifications pour le concours de Mister Univers, et il avait terminé deuxième, alors que ma propre expérience de la compétition physique se limitait aux corps à corps avec Chérif lorsque nous étions écoliers.

— Vas-y, lança mon cousin. On doit te remettre en forme.

— Je te promets que j'irai doucement, ajouta Mustapha en faisant rouler sa tête sur ses larges épaules jusqu'à ce qu'on entende craquer. Mais pas trop doucement quand même.

Les autres se mirent à rire lorsque je levai les bras avec raideur, sans même savoir comment je devais essayer de l'empoigner. Mustapha se saisit de moi et me fit une prise de tête. Puis il commença à me balader autour de la pièce, le menton coincé contre sa hanche, m'exposant fièrement telle une chèvre domestique devant les autres, pliés en deux. Comme je l'ai dit, je me mettais encore pas mal de brillantine dans les cheveux. Ce qui me permit d'échapper au *half nelson* et de m'écarter en esquissant un pas de danse, pour montrer qu'il ne m'avait pas fait mal.

Comme il revenait à la charge, je remarquai sa curieuse façon de croiser les pieds. Pas comme un lutteur expérimenté. Il me vint à l'esprit qu'en dépit de son physique massif il n'était peut-être pas aussi costaud que ça. Quand il m'empoigna à nouveau et me jeta sur le tapis, je décidai de résister. Je restai sur le ventre, refusant de le laisser me retourner et me clouer au sol.

— *Abandonne*, dit-il entre ses dents, tout en essayant de me remettre sur le dos de force. Allez. Finissons-en.

Au début, j'étais tellement submergé par sa force que j'aurais aussi bien pu me battre à mains nues contre une jeep ou un tigre de cent

cinquante kilos. Mais plus je l'obligeais à lutter, plus sa respiration devenait laborieuse. Je gardai les genoux et les coudes verrouillés, et le centre de gravité bas. Quand il tenta de m'attraper par les cheveux, je rejetai soudain la tête en arrière, et lui donnai un coup violent dans la mâchoire. J'entendis ses dents s'entrechoquer telles des castagnettes. Il me fila une gifle et laissa échapper un glapissement enfantin, comme s'il s'était mordu la langue. Je me relevai d'un bond et me libérai de son étreinte juste au moment où mon cousin donnait un coup de sifflet.

— OK, dit-il en tapant dans ses mains. Ça suffit pour le moment.

Mustapha me regarda en grommelant, essoufflé, le visage encore plus rouge que sa barbe. À ce jour, je ne sais toujours pas s'il s'était retenu pour m'aider à prendre confiance ou s'il était simplement moins bon qu'il ne le prétendait.

Quand je fus douché et essuyé, nous nous rendîmes à la maison flottante du Pr Farid, à quai près du pont de l'Université, pour les prières du soir et le salon intellectuel. En réalité, ça n'était guère plus qu'une pièce avec des tapis en sisal, des meubles branlants et une minuscule cuisine. J'y avais passé de nombreuses et heureuses soirées, à approfondir ma réflexion, avant que l'on s'éloigne. Quand je posai le pied sur le pont pour la première fois depuis des mois, l'odeur de l'eau de cale m'emplit les narines. Je faillis me cogner en entrant dans la cabine au plafond bas, et je ressentis un léger mal de mer.

Je craignais d'avoir été attiré sur le bateau pour y être attaqué en tant qu'apostat, je suppose. Pourtant, des Frères que je n'avais jamais rencontrés avant se levèrent pour me serrer la main, et le professeur lui-même, qui n'était pas enclin aux effusions, me prit dans ses bras et m'étreignit comme jamais il ne l'avait fait. Au lieu de parler littérature et cinéma occidentaux, comme au bon vieux temps, nous discutâmes sourates et respect des lois de notre religion. Je ne me souviens pas de tout ce qui fut dit, mais je compris ce qui m'avait si longtemps manqué pendant que je poursuivais mes mirages cinématographiques. Je me sentais appartenir à un groupe, je me sentais chez moi dans la grande famille des Frères, je faisais l'expérience de ce que Mona avait appelé *un sens à sa vie.*

— Je n'aime plus trop citer des passages de la Bible, lâcha le professeur en nous enlaçant, Chérif et moi, après la réunion. Mais j'ai toujours adoré cette histoire de fils prodigue. Ce qui était perdu est maintenant retrouvé.

Quelle ne fut pas ma surprise lorsque mon cousin s'approcha ensuite de moi sur le quai et m'annonça que le lendemain nous nous rendrions à Beni Youssef, sur le tournage, où je reprendrais mon poste.

— De quoi tu parles ? demandai-je. Ce n'est pas envisageable du tout. M. DeMille m'a viré en personne.

— Ça n'a aucune importance, répondit mon cousin en haussant les

épaules. Il a viré et repris au moins trois personnes depuis que je suis là. On dirait que c'est comme ça que ça se passe dans le milieu du cinéma.

J'acquiesçai, ayant constaté la même versatilité sur les productions égyptiennes. On avait même une expression pour ça : « Lâché comme un pet, revenu dans un hoquet. »

— Quoi qu'il en soit, expliqua Chérif, ils ont accepté de te donner une autre chance. À un échelon inférieur cependant. Il va falloir que tu refasses tes preuves.

— À un échelon inférieur ? répétai-je d'une voix tremblante. Comment on peut faire pire que porteur de fauteuil ?

— Tu vas devoir assurer deux boulots en étant moins payé pour revenir dans les…

Il s'arrêta pour chercher le bon terme en anglais.

— … bonnes grâces de Cecil B.

— C'est une blague ?

— C'est ton père qui raconte des blagues.

Il secoua la tête en signe de désapprobation.

— Écoute, je me suis arrangé pour que tu sois dans la même équipe que moi deux jours par semaine, pour aider à la machinerie et à la peinture. Les trois autres, tu accompagneras Miss Mona et ce Juif avec qui elle bosse, tu transporteras le matériel pour leur documentaire.

J'arrivais à peine à distinguer le bouillonnement à l'intérieur de mon crâne du bruit des vaguelettes qui venaient lécher le quai.

— Qui a suggéré ça ? demandai-je. Je préférerais encore coller mon nez sur le ventre en sueur de Mustapha.

— C'était mon idée, répondit Chérif. Et Miss Mona était partante quand je lui en ai parlé.

— Tu as parlé à Mona, *toi* ?

— Oui. (Il commença à tirer sur sa barbe.) Pour toi, je peux essayer de m'entendre avec elle. J'ai toujours dit que j'étais meilleur acteur que tu ne le pensais.

— Et qu'est-ce qu'elle a répondu ?

— J'ai pu tirer parti de sa culpabilité.

Il émit un petit rire derrière sa main.

— Elle se sent mal parce que tu l'as fait engager sur ce film et qu'à présent c'est toi qui n'as plus de boulot. Elle a dit qu'elle en toucherait un mot à ce Juif, M. Raymond, et qu'elle le convaincrait d'aller dans le même sens. Même s'il est un peu réticent.

— Tu m'étonnes !

Si je l'avais ostensiblement empêché de tomber d'une falaise, il avait largement de quoi se sentir mal à l'aise en ma présence.

— Je ne sais pas, Chérif, rétorquai-je. Pourquoi est-ce que je voudrais remettre ça ? Tu m'as dit toi-même que je gâchais ma vie et que je faisais du tort à notre cause en m'associant à ces infidèles.

— Tu rigoles ? répliqua-t-il avec un sourire narquois. En tant que membre de l'équipe chargée de tourner le documentaire, tu auras un accès sans précédent aux bases de l'armée de l'air, aux installations de l'armée, à l'Hôtel de la Monnaie égyptien et au bureau personnel de Nasser. Tu pourras nous prévenir du moment où ils prévoient de lancer une attaque contre l'Ikhwan. Ce qu'ils ont l'intention de faire, d'après nos sources.

— Pourquoi Nasser me laisserait-il avoir accès à tout ça ? demandai-je.

— Ne te sous-estime pas, Ali. Tu peux te montrer très persuasif quand tu veux. J'ai vu comment tu avais menti pour obtenir le boulot d'assistant.

— C'était différent, répondis-je en rougissant, embarrassé. Il s'agissait de convaincre des Américains dans le milieu du cinéma que j'étais qualifié pour ce poste. Nasser, lui, dirige toutes les opérations militaires et de renseignement.

Mon cousin m'empoigna à nouveau les oreilles et écrasa son front calleux à force de prières contre le mien, encore intact.

— Aie foi en Dieu et fais confiance à tes frères. Tu ne seras pas seul.

Au moment où il prononçait ces mots, d'autres Frères sortirent du bateau et vinrent me serrer la main. J'aimai la façon dont ils me donnèrent des tapes dans le dos et sur les épaules, me souhaitant la bienvenue parmi eux et me faisant savoir, par gestes aussi bien qu'en paroles, que j'étais maintenant l'un d'entre eux.

— Je ne comprends toujours pas comment j'ai pu me faire réembaucher après avoir été viré par M. DeMille en personne. L'intervention de Mona auprès de Raymond n'a pas pu suffire.

— Effectivement, admit Chérif. J'ai dû m'impliquer personnellement pour convaincre d'autres gens.

— Toi ? Comment ?

— J'ai parlé à ce M. Chuck, celui qui joue le rôle de Moussa le prophète. Il a avoué qu'au début il ne t'appréciait pas non plus, mais qu'il s'était senti mal en voyant de quelle manière tu t'étais fait virer.

— Attends… Tu t'es débrouillé pour devenir copain avec *Charlton Heston* **?**

— D'une certaine façon.

Au lieu de tirer sur sa barbe, Chérif la caressa avec une sorte de fierté.

— Je lui ai raconté que j'avais été soldat, et on s'est mis à discuter d'armes. Il en connaît un rayon, tu sais.

— Oui, fais attention. Il a dit qu'il était chasseur.

— On a aussi parlé de ça, continua mon cousin avec un grand sourire. Pour être honnête, ce n'est pas un si mauvais type quand on le connaît un peu.

De : Landocalr@protonmail.com
Envoyé : 13 janvier 2015
À : PapiAli71@aol.com
Papi,
Je t'avais dit que tu n'entendrais pas parler de moi pendant un moment, non ? Mais je suppose qu'il est normal que tu t'inquiètes. Alors je voulais utiliser cette nouvelle adresse pour te faire savoir que je vais bien pour l'instant.
Je ne peux pas t'écrire très longtemps, ni te dire quoi que ce soit sur l'endroit où je me trouve et ce que j'y fais. Aie confiance en Allah, je suis avec mes frères et je suis heureux, parce que j'ai l'impression d'avoir trouvé ma raison d'être. Je suis content que ton texte ait pris une autre direction. Je commençais à me demander pourquoi je continuais à le lire. Maintenant je commence à voir pourquoi tu dis que tu as emprunté le même chemin avant moi.
Le passage où tu racontes que tu as essayé de retrouver la forme m'a particulièrement intéressé, parce que j'ai fait la même chose. Tu me reconnaîtrais à peine à présent ! J'ai perdu peut-être dix kilos de graisse et je les ai repris en muscle, car j'ai arrêté de manger des cochonneries américaines dégueulasses et je me suis mis à l'exercice. Depuis que nous sommes arrivés, je cours huit kilomètres par jour avec les autres. Je peux pratiquement faire cinquante pompes sans être essoufflé ni devoir m'arrêter parce que mes muscles n'en peuvent plus, comme c'était le cas quand j'ai été recalé en éducation physique et que j'ai dû rattraper les UV pour obtenir mon diplôme. On grimpe à la corde et on soulève des poids, et la semaine prochaine, on va continuer notre entraînement intensif aux armes à feu. D'après eux, on va bientôt me présenter mon épouse.
Bref, j'imagine que tu peux dire à papa et maman que je vais bien. Mais, s'il te plaît, rappelle-leur que je ne reviendrai jamais et qu'ils doivent l'accepter.
Je te salue respectueusement,
Abu Sorour

12

Chérif vint me chercher tôt le lendemain matin, mais au lieu d'aller prier nous dépassâmes le terrain de golf et les pyramides, et continuâmes à rouler dans le sable qui s'étirait à l'infini. Sa surface, parcourue de ridules, rappelait qu'il s'était trouvé sous l'eau des millénaires plus tôt. Obsédé par le chagrin et le manque de Mona, je commençai à percevoir des courbes féminines dans les talus et les dunes, comme si Dieu s'était d'abord exercé à la notion de féminité sur ce paysage avant de lui donner une forme humaine.

J'allais demander à Chérif si nous ne nous étions pas trompés de direction pour rejoindre le tournage quand, à trente kilomètres du Caire, une cité pharaonique surgit du sable, tel un vaisseau de guerre émergeant soudain au beau milieu du désert.

Une allée bordée de seize sphinx d'un blanc d'albâtre menait à deux portes monumentales d'au moins onze étages et de quatre cents mètres de large. Je levai les yeux sur elles comme si le pied de King Kong s'apprêtait à descendre pour m'écraser. Des pylônes aux toits en terrasse repoussaient un ciel presque violet, leurs façades, peintes de nuances éclatantes de bleu et de jaune, représentant des scènes de chasse royales et des pharaons sur des chars, en train de décocher des flèches vers le soleil. D'autres pharaons, en marbre noir et de dix mètres de haut, encadraient l'entrée du temple, regardant dans le vide d'un air placide, comme s'ils pouvaient voir distinctement jusqu'à la fin des temps.

Les portes s'ouvrirent et une enfilade de chars tirés par des chevaux bondirent en avant, comme sortis des pages d'un livre pour enfants. Des destriers bruns et blancs tractaient des nacelles aux roues dorées, des hommes avec casques et pectoraux de cuivre faisaient claquer leurs fouets qui étincelaient dans la poussière. Ils foncèrent droit sur nous, tels les maillons d'une chaîne sans fin, puis changèrent subitement de trajectoire. Dans un pick-up Ford blanc lancé à leurs trousses, Cecil B. DeMille, penché par une fenêtre, leur criait des instructions d'un ton fiévreux à l'aide un mégaphone, tandis que mon

remplaçant égyptien traduisait.

— Rattrapez-les ! Roulez, nom de Dieu, roulez. Roulez comme si votre boulot en dépendait !

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

— Ce n'est qu'une répétition de plus, répondit mon cousin en freinant pour éviter qu'on se retrouve au milieu de la mêlée. Pour la grande scène de poursuite de l'Exode, qu'ils vont tourner la semaine prochaine avec tous les figurants.

Un des soldats tomba d'un char et roula hors de la piste, son casque partant dans l'autre sens. Il termina face contre terre, immobile dans le sable. La poursuite continua sans lui et personne n'eut l'air de s'en soucier.

— *Allah !*

Je me tournai vers Chérif.

— Pourquoi est-ce que personne ne va l'aider ? Il a l'air d'être sérieusement blessé.

— C'est comme ça que ça se passe. Il n'est pas le premier. Ils vont l'emmener à l'hôpital, mais pas avant que la répétition soit finie.

Je reconnus l'acteur Yul Brynner à l'arrière-garde, dans un char bien plus grand et plus décoré que les autres. Il portait un T-shirt blanc et son crâne totalement chauve brillait au soleil. Il était en train de fumer une cigarette en s'accrochant au char comme au bastingage d'un yacht de croisière, pendant qu'un Égyptien en uniforme d'officier de la cavalerie fouettait les chevaux pour lui.

— Ce type au crâne rasé joue le pharaon Ramsès II, m'expliqua Chérif. Si tu te retrouves à bosser avec lui, assure-toi de toujours avoir un paquet de cigarettes sous la main.

J'étais encore un peu secoué quand nous nous garâmes derrière la façade, parmi les caravanes, les camions et les voitures ordinaires. Henry, l'assistant réalisateur Chico Day, et quelques autres avec qui j'avais travaillé avant de me faire virer, hochèrent la tête en souriant, me souhaitant discrètement la bienvenue tandis que nous nous frayions un chemin au milieu de la petite ville industrielle qui avait été installée près des anciennes carrières.

Nous passâmes devant une tente immense dans laquelle était installée la cantine, avec des barbecues et des douzaines de tables de pique-nique, puis en longeâmes une autre où des figurants se faisaient recouvrir le corps de maquillage couleur bronze, et une autre encore sous laquelle des décorateurs étaient en train de peindre les morceaux de varech qui prendraient place dans le lit asséché d'une rivière censée représenter la mer Rouge s'ouvrant en deux sur un autre lieu de tournage. Je sentis une odeur de fumée, et découvris une forge où des artisans étaient occupés à souder et à marteler des boucliers et des casques. Juste derrière la demi-douzaine de caravanes qui contenaient

les costumes, deux immenses derricks creusaient des puits afin de fournir de l'eau aux milliers de figurants et d'animaux qui commençaient déjà à arriver. Sans parler du corral grandeur nature pour les chevaux, et d'une multitude de générateurs à essence et de transformateurs abaisseurs de tension sur des poteaux dissimulés derrière la façade de la cité pharaonienne.

Moins d'une semaine auparavant, j'aurais été émerveillé et captivé par tout ce qui avait été fabriqué au nom du puissant Cecil B. DeMille. À présent j'enrageais. *Comment osaient-ils ?* Je comprenais enfin pourquoi le professeur et les autres s'étaient retournés contre ces étrangers. Les Américains avaient dépensé des millions de dollars pour créer cette extravagante illusion, alors que juste à côté les villageois étaient affamés. Ils s'apprêtaient à gagner des millions avec leur chimère, tandis qu'ils payaient des salaires de misère aux Égyptiens qui transpiraient, peinaient, trimaient pour les aider dans cette tâche, au risque de se faire estropier ou défigurer, voire de mourir. Mon salaire était passé de vingt dollars la journée à cinq, pour deux fois plus de travail. D'autres gagnaient encore moins et se faisaient éjecter des chars en mouvement.

Soudain, je me mis à tout détester chez ces *kouffar*, depuis l'odeur de leurs hamburgers en train de griller sous la tente jusqu'à leur façon de donner des surnoms à tout le monde. (« Comment va, Ali Baba ? ») Je me dis que j'aurais de toute façon fini par m'opposer à eux, même sans les cruelles leçons du Sinaï. En suivant Chérif qui escaladait une série d'échelles derrière la façade, je fus pris de nausée. Et pas seulement à cause de la peur du vide que je m'étais découverte dans le Sinaï. Je me dégoûtais d'avoir honteusement singé ces étrangers pendant si longtemps, sans remarquer qu'ils se fichaient de moi de façon éhontée dans mon dos.

— Salut, mon pote, belle allure.

La voix de Chérif s'égosillant en anglais me fit sursauter. Tout en bas, Chuck, avec barbe et perruque de Moïse, braqua sa houlette sur nous tel un fusil et fit semblant de tirer.

— Tu vois ? Il croit vraiment qu'on est amis, marmonna mon cousin en arabe. Je suis réellement meilleur acteur que lui.

Je secouai la tête, surpris, en le rejoignant sur une plate-forme, à environ vingt-cinq mètres au-dessus du sol. Chérif s'était construit un personnage en complet décalage avec ce qu'il avait toujours été : celui d'un ouvrier insouciant en salopette de jean, qui sifflait en travaillant. Une des particularités de la situation était que plus notre opération prenait un tour sérieux, plus il se détendait et faisait preuve d'humour.

— Regarde autour de toi, lança-t-il, les mains sur les hanches. Qu'est-ce que tu vois ?

Maintenant que la répétition pour la course de chars était terminée

et que les médecins avaient emporté le blessé, une autre répétition à grande échelle était en cours sur le côté droit de la porte. Des centaines d'Égyptiens, qui ressemblaient à des paysans à mes yeux, avaient été revêtus de haillons, tels des esclaves des temps anciens. En sueur et presque tous torse nu, ils traînaient un obélisque géant vers un trou carré creusé dans le sol, à l'aide de cordes et de grandes perches. Le pick-up transportant DeMille les contourna ; le réalisateur en descendit, mégaphone à la main, et passa sans transition à la préparation de cette nouvelle scène.

— Poussez plus fort, vous les Juifs ! hurla-t-il tandis qu'un assistant réalisateur égyptien essayait de faire la traduction simultanée à l'aide d'un mégaphone plus petit. Plus fort ! Forcez sur le dos, montrez vos muscles ! Tirez, bande de mollassons, tirez ! Mettez-y du vôtre. C'est l'eau saumâtre de l'affliction ! Chico, va me chercher davantage de contremaîtres, pour l'amour du ciel. Qu'on voie un vrai jeu d'acteurs ! De l'émotion ! On dirait que vous posez tous pour un catalogue de Sears, Roebuck and Co.

Idriss, l'assistant de production qui m'avait remplacé, se précipita derrière lui avec le fauteuil du réalisateur. Je dois avouer que mon amour-propre en prit un coup, et pas qu'un peu, quand il réussit à l'ouvrir juste à temps pour que M. DeMille s'asseye.

— Ce que je vois, ce sont des gens en train de tourner un film, répondis-je à Chérif. Un film très cher.

— Bien. C'est tout ce que tu es censé voir. Un paquet de mensonges répugnants destinés à nous faire passer pour les méchants, et les Juifs pour les héros de ce conte de fées diffamatoire.

— D'accord.

J'avais déjà entendu ça dans la bouche du professeur.

— Qu'est-ce que je suis censé voir d'autre ?

Pour une fois, le sourire de Chérif engloutit sa barbe.

— Nous allons faire notre propre film, à l'intérieur du leur. Seulement, ce sera bien plus impressionnant et bien meilleur que celui de Cecil B. DeMille, parce que ce sera vrai.

Je ramassai un marteau que quelqu'un avait laissé traîner sur la plate-forme.

— Chérif, de quoi tu parles ?

À cet instant précis, jetant un coup d'œil vers le bas, j'aperçus Raymond et Mona qui se tenaient à l'écart. Il lui tendait son affreuse petite caméra avec ses objectifs pivotants et lui montrait comment tourner la manivelle et regarder à travers le viseur. Je dus me retenir pour ne pas leur lâcher le marteau dessus.

— Ali, oublie-les, dit mon cousin en effleurant le mur peint en jaune près duquel nous nous tenions. Regarde plutôt ça.

— Eh bien quoi ?

— Il s'agit simplement de panneaux en bois peint posés sur d'énormes échafaudages, expliqua-t-il. Onze étages de vide. Je leur ai fait mettre des sacs de sable au pied des pylônes pour aider à stabiliser toute la structure, histoire que ça n'oscille pas trop quand le vent souffle.

— Et donc ?

— Tu ne m'as pas demandé ce qu'il y avait *dans* les sacs de sable.

— Du sable, j'imagine.

— Du TNT et du nitrate d'ammonium. En provenance des dépôts d'approvisionnement que les Britanniques ont abandonnés derrière eux dans le Sinaï et le désert occidental.

Je pris brusquement conscience, et de façon très aiguë, des vibrations que nous pouvions déclencher par le moindre mouvement un peu ample ou la moindre parole trop forte.

— Ne t'inquiète pas, dit Chérif en me poussant du coude. Ils ne sont encore reliés à aucune mèche.

— Chérif, on ne parle pas de faire sauter le décor. Si ?

— Bien sûr que si. Pourquoi tu crois que je t'ai fait monter jusqu'ici ?

— Mais à quoi ça servirait ? Ce n'est qu'un film.

— Un film à gros budget. Un film à gros budget que notre ennemi Nasser a choisi de soutenir. Pour lequel les Américains ont déjà dépensé des paquets de dollars.

Il prenait clairement plaisir à se glisser de nouveau dans le rôle familier qu'il jouait durant notre enfance, celui du donneur de leçons.

— Si Nasser ne peut pas les protéger, eux et leurs énormes investissements, alors les étrangers reprendront leur fric et rentreront chez eux.

— C'est possible.

— Évidemment que ça l'est. Le régime de Nasser sera déstabilisé et s'effondrera en quelques jours. Muhammad Néguib reviendra au pouvoir et l'Ikhwan pourra s'asseoir à la table. En fait, nous en serons *les maîtres*, parce que Néguib nous sera redevable pour tout.

Je fus pris de vertige en réalisant jusqu'où nous pourrions tomber.

— Tu crois vraiment que les gens vont nous suivre, Chérif ? Il pourrait y avoir des centaines de blessés.

— Ne sois pas stupide, Ali. On ne va pas faire ça quand il y a des spectateurs et des victimes potentielles.

Mon cousin me prit par les épaules et me secoua.

— Réfléchis, mec. On va faire exploser les charges en pleine nuit, quand personne ne surveille le plateau, excepté nos hommes qui assurent la sécurité, et qu'on peut tout mettre en place. Ça va provoquer une boule de feu qui sera visible jusqu'au Caire, à trente kilomètres de là. Tu imagines la scène, sur fond de ciel nocturne ?

Il leva les mains et cadra le plan tel un réalisateur, pour que je

puisse me projeter.

— Je vois le grand Cecil B. DeMille en train de dormir paisiblement dans le lit *king-sized* du luxueux appartement qu'il occupe au bord du Nil.

Chérif déplaça les mains comme s'il effectuait un panoramique.

— Pendant ce temps, Nasser est lui aussi au lit, dans son quartier général. Soudain, ils entendent tous les deux une énorme explosion. Chacun de leur côté, ils rejettent les draps et se lèvent d'un bond, alarmés.

Il prit une voix lourde de sens, comme s'il narrait un film d'actualités.

— À travers leurs fenêtres, ils aperçoivent la glorieuse éruption incandescente, tel un volcan dans la nuit du désert. Oh ! mon Dieu, Ali. Ça va leur arracher le cœur. Comme si Dieu lui-même avait décrété leur défaite.

Plus il parlait, moins cela me semblait tiré par les cheveux. Il faut que tu saches, Alex, qu'à l'époque les attentats suicides à la bombe et les massacres de civils en temps de paix étaient loin de faire régulièrement la une des informations. Mais nous étions tous les deux descendus dans la rue pendant la révolution, un peu plus de deux ans auparavant, et nous avions vu de quelle manière le roi avait été déposé après que les hôtels et les commerces pour étrangers avaient été incendiés, avec un minimum de pertes.

— Ça va marcher ? demandai-je.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? répondit Chérif en fronçant les sourcils, sur le ton condescendant et méprisant dont DeMille usait parfois envers ses assistants.

— Les explosifs n'ont-ils pas besoin d'être adossés à quelque chose pour être efficaces ?

— Il *y aura* quelque chose à faire exploser.

Il s'interrompit et soupira, comme s'il lui fallait se rappeler qu'il devait se montrer patient avec ceux qui étaient moins visionnaires que lui.

— Cette structure sera fermée avant le début du tournage. Tu ne vois pas ? On peut utiliser ce qu'ils ont construit contre eux. Et tu sais ce qui nous a donné l'idée en premier ?

— Pas du tout.

— Les Juifs eux-mêmes.

Il montra la direction approximative d'Israël.

— Quand ils se sont débarrassés des Britanniques.

Il me fallut un moment pour comprendre à quoi il faisait référence. Huit ans plus tôt, nos ennemis à Jérusalem avaient mené leur propre guerre afin de se libérer du mandat anglais. Les sionistes du groupe terroriste Irgoun avaient fait sauter l'hôtel King David, où les autorités

étrangères avaient installé leur quartier général. Ils s'étaient faufilés à l'intérieur déguisés en ouvriers et en serveurs arabes, et avaient tué près de cent personnes. En public, la plupart des gens que je connaissais en Égypte parlaient de « terrorisme » ; en privé, certains, en particulier parmi les Frères musulmans, admiraient leur hardiesse et leur ingéniosité.

— Ils ont planqué les bombes dans des bidons de lait près des piliers de soutènement, poursuivit Chérif en tirant sur sa barbe, de plus en plus excité. Nous, on va utiliser l'essence des générateurs comme charge de poussée. C'est brillant, si j'ose dire. L'explosion va mettre le feu aux matériaux qu'on a intégrés dans la structure, et *boum* ! si on calcule bien notre coup, tout le truc va s'effondrer sous son propre poids et s'embraser dans l'incendie. Sans que personne reçoive ne serait-ce qu'une écharde dans l'affaire.

Je voyais combien il quêtait mon admiration, comme quand nous étions enfants, avec notre ligue de vertu.

— Ça *pourrait* marcher, admis-je. Je vois que tu as pensé à tout.

D'une certaine façon, mon cousin était un homme en avance sur son temps. Il imaginait précisément le genre d'acte de destruction mis en scène qu'il était possible de filmer et de montrer encore et encore sur les chaînes d'information en continu et Internet.

— Ce sera comme dans ce stupide film auquel tu m'avais traîné, reprit-il en voulant me faire partager son enthousiasme. Celui où l'aveugle détruit les piliers et où le temple s'effondre.

— *Samson et Dalila* ? Le film de M. DeMille ?

— C'est lui qui a fait ça ?

Mon cousin rejeta la tête en arrière et pour la première fois, d'aussi loin que je me souvienne, se mit à rire à gorge déployée.

— Oh ! mon Dieu, c'est encore mieux. C'est parfait.

— Ce serait assez ironique, dus-je reconnaître.

— Tu sais, ça ne l'empêchera même pas de faire ce film débile sur Moïse, continua Chérif d'une voix pensive. Simplement, il ne pourra plus le faire *ici*. Il prendra probablement l'argent de l'assurance et repartira à Hollywood.

J'eus sûrement l'air triste quand il mentionna cet endroit lointain, parce qu'il me saisit le menton et le serra de toutes ses forces.

— Oh ! pauvre Al Harrison, lança-t-il. Ne me dis pas que tu croyais encore qu'ils allaient t'emmener avec eux, n'est-ce pas, *Al Harrison* ?

— Je n'aurais jamais dû te parler de ça, rétorquai-je en repoussant sa main.

Tout en bas, Mona braquait la caméra vers nous, Raymond penché sur son épaule.

Je grimaçai en me mordant les lèvres et me retournai vers le décor. Mieux valait penser à l'opération planifiée par mon cousin. Je voulais

me sentir fort plutôt que brisé. Je visualisai des ondes de choc surgissant à grande vitesse de recoins cachés, dégommant la base de la structure d'un côté de la porte puis de l'autre, déstabilisant tout l'édifice, qui se fracassait au sol, aussi fragile qu'une maison en allumettes, clous et planches volant en tous sens, le colosse à genoux, s'effondrant dans un énorme nuage noir de tonnerre, en ne laissant que des débris fumants.

Mon pouls commença à s'accélérer quand je m'imaginai faire partie d'une action aussi mémorable et dévastatrice. Je n'aurais plus à me considérer comme un raté qui s'était déshonoré dans le Sinaï. Qui n'aurait pas préféré être un guerrier ?

— Tu as besoin de moi pour quoi ? demandai-je. Je n'y connais rien en explosifs.

— Tu ne vois pas ? C'est la beauté de la chose. Sans vouloir t'offenser, Ali, tout le monde pense que tu es un lèche-bottes inoffensif qui travaille pour les gens du cinéma.

— Oh ! c'est trop aimable.

Je levai les yeux vers les nuages tumultueux, sachant que le sarcasme ne l'atteindrait pas.

— Ne sois pas aussi susceptible, dit-il. Tu n'apparais sur aucune liste de personnes à surveiller, contrairement à certains autres membres de l'Ikhwan. Alors après le travail, ce soir, tu te rendras au standard du Mena House. Une enveloppe à ton nom aura été laissée au concierge, avec de l'argent et une adresse à l'intérieur. Un endroit à l'écart.

— Qu'est-ce qui va se passer une fois que je serai là-bas ?

— Un soldat anglais dit vouloir travailler avec nous, pour un certain prix. Il prétend avoir accès à des crayons allumeurs à retardement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des mèches pour les explosifs.

En voyant mon regard vide, il baissa la voix.

— Au lieu de longues mèches reliées à des détonateurs, ce sont des engins compacts qu'on peut régler pour qu'ils explosent au moment voulu.

— Qu'est-ce que je risque si je me fais prendre ?

— Ça ne sera pas un problème. Il n'y aura probablement aucun officier de sécurité dans le coin. On a prévu de quoi détourner l'attention. On a finalement eu les autorisations, alors ils seront occupés à surveiller le défilé qu'on organise dans les rues pour honorer le martyre de l'imam. Et ce que tu achètes, ce ne sont pas des explosifs, de toute façon. Ils doivent être reliés à un détonateur pour déclencher l'explosion. Ils ne peuvent pas t'arrêter parce que tu les as en ta possession. J'ai simplement besoin de quelqu'un de confiance, qui ne va pas s'enfuir avec l'argent.

La plate-forme sur laquelle nous nous trouvions ne se balançait

plus dans le vent. Mais mon échafaudage intérieur, lui, menaçait de s'effondrer. En particulier lorsque, regardant à nouveau en bas, je vis Raymond poser les mains sur les épaules de Mona et la faire pivoter comme un instrument pour filmer autre chose.

— Et tu crois vraiment qu'on peut y arriver ?

Chérif mit une main sur son cœur.

— Écoute, Ali, depuis qu'on est petits, tu n'as pas arrêté de dire que tu voulais être comme les cow-boys et les soldats dans les films. Voilà ta chance. Tu peux aider à faire tomber cet hypocrite de Nasser. Et quand on écrira le récit de notre époque, et que nos noms apparaîtront du côté des vainqueurs, on se souviendra de toi comme d'un héros.

— J'aimerais en être aussi sûr que toi.

— C'est notre camp qui va l'emporter, m'assura Chérif. Nous serons encensés. Malgré eux, les Américains en feront même un film.

— De cet attentat ? Tu crois vraiment qu'ils montreraient leur propre plateau de tournage en feu ?

— Absolument. (Il hocha la tête.) Ils vont le montrer dans le monde entier, comme ce zeppelin qui a explosé.

Il se dirigea vers l'échelle pour entamer la longue descente.

— Fais-moi confiance. S'il y a de l'argent à se faire en filmant des explosions, ils vendront des billets.

De : Landocalr@protonmail.com
Envoyé : 3 février 2015
À : PapiAli71@aol.com
Papi,
J'aimerais que Chérif et toi puissiez voir où je me trouve actuellement. C'est un véritable paradis.
Toute résistance armée a été balayée et les soldats du pharaon ont disparu comme les lâches qu'ils sont. Nous sommes entrés dans cette ville, que je ne suis toujours pas autorisé à nommer, et nous l'avons transformée, en une seule nuit pratiquement. Le drapeau noir de notre milice flotte sur la grand-place. Comme ton cousin, je travaille avec l'unité de promotion de la vertu. Tous les endroits *haram* qui vendaient de l'alcool en douce ont été fermés. De même que les magasins qui proposaient des CD et des DVD relayant la dépravation occidentale. Maintenant, la voix du muezzin résonne dans les minarets, et on n'entend plus les chansons de Jay-Z et de Beyoncé. Les hommes ont tous commencé à se laisser pousser la barbe et les femmes se couvrent à présent des pieds à la tête avec la burqa et le niqab. On ne peut plus voir ne serait-ce que quelques millimètres de cheville nue ! Quand je rencontrerai enfin l'épouse qui m'a été promise, la semaine prochaine, je m'assurerai qu'elle s'habille avec autant de pudeur.
Nous avons mis la main sur une partie de l'équipement militaire américain que l'armée avait abandonné en Iraq et que nos rivaux avaient apporté ici. C'est dément. Mes camarades, qui viennent du monde entier, passent du bon temps à tirer avec leurs armes ou à tourner en rond avec les tanks. Ça devrait bientôt être mon tour.
Et, oui, nous avons fermé tous les cinémas. Personne ne verra *Thor* ou *Captain America* ici avant longtemps, je peux personnellement te le garantir. Je suis entré dans la cabine de projection avec les autres, et j'ai assisté à la confiscation et à la destruction des bobines par le feu.
C'est drôle, cela dit, que tu parles de ton ami Mustapha. C'est un prénom

assez courant ici, mais mon éducation américaine m'a tellement corrompu que je continue à le lire comme « Mufasa », le nom du père dans ce stupide film d'animation de Disney *Le Roi Lion*. Qu'Allah en soit remercié, je commence à oublier tout ça.
J'espère que tu ne m'en veux pas, mais j'ai partagé une partie de ce que tu avais écrit avec mes frères de lutte.
Pour être honnête avec toi, beaucoup d'entre eux t'ont critiqué au début. Comme tu le sais, quiconque n'est pas impliqué dans la lutte est un ennemi de la foi. Nul besoin d'ajouter que certaines des décisions que tu as prises attireraient la honte sur n'importe quelle famille. Mais à présent que ton histoire prend le chemin de la droiture je vois que tu as vraiment essayé de te racheter en faisant quelque chose d'important avec ton cousin.
J'ai aussi pris le risque de montrer plusieurs passages de ton récit à certains de mes commandants, qui ont formellement interdit toute communication avec des étrangers sinon. Quand je leur ai dit que tu avais été impliqué dans le *qisas*, le principe de la loi du talion, ils ont voulu en entendre plus. Alors j'ai été autorisé à m'arrêter au café de la ville la plus proche (que je n'ai pas le droit de nommer) et à imprimer quelques-unes des pages que tu m'avais envoyées pour que le censeur puisse les examiner. Dieu merci, nous pouvons poursuivre nos échanges.
P.-S. : Certains de mes amis sont à fond pour que je leur lise ton histoire. En particulier quand trop de gens jouent à *Call of Duty* ou à *Grand Theft Auto IV* sur la PlayStation foireuse qu'on a trouvée dans la maison qu'on occupe. Je pense que certains d'entre eux font peut-être ça pour m'embarrasser, cela dit.
Je te salue, dans le triomphe de la conquête,
Abu Sorour
De : PapiAli71@aol.com
Envoyé : 4 février 2015
À : Landocalr@protonmail.com
Fiston,
Je m'inquiète de voir que tu commences à parler comme un fanatique. Et je suis triste d'apprendre que tu renies une si grande part de ton ancienne vie. J'ai tellement aimé les heures que nous avons passées à regarder *Le Roi Lion*, encore et encore, quand tu étais un tout petit garçon assis sur mes genoux.
Ton message me rappelle aussi comment j'étais lorsque j'ai commencé à me faire embrigader. C'est douloureux et profondément déstabilisant de voir à quel point je me reconnais en toi. J'aimerais que quelque chose dans mes paroles puisse faire une différence. Mais parfois je me dis que, les vieux qui essaient de parler aux jeunes, c'est comme les morts parlant aux vivants.
Merci, en tout cas, de me faire savoir que tu vas toujours bien. S'il te plaît, sois prudent, et continue à écrire.
Je t'embrasse, dans le chagrin et la compassion,
Papi

13

Tout à coup, ma vie inutile et servile avait une signification. J'étais devenu un agent secret, comme dans un de ces romans d'espionnage anglais que lisait mon père. Après ma journée de travail sur le plateau, je rentrai à la maison pour me changer, enfilai un blazer agrémenté d'un mouchoir de poche rouge, selon les consignes de Chérif, puis me rendis tranquillement à la réception du Mena House, pour récupérer l'argent et l'adresse de l'endroit où je devais rencontrer mon contact anglais.

Il y avait bien de l'argent dans l'enveloppe qui avait été déposée à mon nom – mille cinq cents livres égyptiennes, pour être exact. Mais, au lieu de l'adresse de l'endroit perdu que mon cousin avait promis, un mot bref écrit à la main indiquait que le rendez-vous initialement prévu était compromis, et qu'à la place je devais immédiatement me rendre au night-club l'Auberge des Pyramides, en bas de la rue.

L'idée paraissait à la fois bonne et très mauvaise. D'un côté, beaucoup de gens fréquentaient cet endroit. De l'autre, beaucoup de gens fréquentaient cet endroit. Le club avait été une des destinations favorites du roi Farouk. On racontait que les Égyptiens n'aimaient pas y emmener leurs femmes, de peur que le monarque ne pose son regard sur elles et ne réclame leur compagnie. Mais l'endroit était aussi fréquenté par des touristes et des expatriés, et je n'attirerais donc pas particulièrement l'attention en rencontrant un étranger.

Je décidai de jeter un coup d'œil pour évaluer les risques. Il était 20 heures passées, et l'Auberge était déjà tellement bondée que pratiquement personne ne me remarqua lorsque j'apparus à l'entrée. Le club possédait une cour extérieure dans laquelle on pouvait boire un verre et regarder des spectacles en été ; un espace intérieur, avec des tables, des chaises, un bar, une cascade ; et une piste de danse qu'il était possible de transformer en scène en la rehaussant par des moyens électroniques. Ce soir-là, l'intérieur de la salle était occupé par des musiciens en gilets de costume rouges et lunettes de soleil, qui jouaient des airs populaires égyptiens et américains, sur un rythme *baladi*. Un rideau de perles s'ouvrit et Miss Fatima, la danseuse du ventre qui avait

été présente au Semiramis, apparut, écartant ses bras nus ornés de bracelets dorés en forme de serpents, puis se tenant parfaitement immobile, laissant monter en nous des ondes de désir à la vue du corps plantureux et à peine dissimulé par des voiles qu'elle s'apprêtait à exhiber afin de nous divertir.

Tous les yeux étaient braqués sur elle. Tous, sauf ceux d'un homme pâle à l'air loqueteux, avec un fez de travers sur la tête et une moustache en queue de rat. Il me faisait signe depuis un box latéral, comme un homme mortellement blessé appellerait un ambulancier.

— Hé oh, hé oh, cria-t-il. Par ici, mon gars.

Deux ou trois têtes se retournèrent, même quand Miss Fatima se déhancha, une fois à gauche et deux fois à droite. Je me rendis compte que j'attirerais davantage l'attention si je partais sur-le-champ et me dirigeai alors vers lui.

— Êtes-vous M. Abdul ? demanda-t-il, à peine plus calmement.

C'était le malheureux nom de code dont Chérif m'avait affublé, en plus de la pochette rouge que je devais porter.

— Vous pouvez m'appeler Neville, poursuivit-il, tirant longuement sur un narguilé qu'il avait posé sur sa table. Comme Chamberlain. Bien que ce ne soit pas non plus mon vrai nom.

— Monsieur, vous ne pensez pas que ce serait bien de faire ça à un autre moment, dans un autre endroit ?

— Aucune chance, Abdul.

Il rejeta la fumée, m'envoyant des senteurs d'orange et une haleine qui puait le whisky dans les narines.

— Pas question de vous retrouver dans une ruelle sombre où je risque de me prendre un coup de matraque. C'est maintenant ou jamais, mon gars. Asseyez-vous.

Je me glissai dans le box en face de lui, tandis que les musiciens attaquaient une version arabisante du thème du *Troisième Homme*, alors populaire.

— Alors comme ça vous êtes écrivain ? demanda Neville.

— Monsieur ?

J'étais un peu secoué qu'il en sache autant sur moi. Chérif m'avait assuré que ce serait une transaction clandestine.

— Je présume que vous êtes écrivain parce que vous vous intéressez aux outils indispensables à l'écriture, ajouta-t-il plus posément, comme s'il s'adressait à un enfant un peu lent à la comprenette.

Il me fallut une demi-seconde pour saisir qu'il faisait référence aux crayons retardateurs.

— Oui, monsieur, dis-je. L'écriture m'intéresse, mais je suis assez pressé.

— Vous ne voulez pas prendre un verre d'abord ?

Il tendit la main vers son fez qui commençait à dégringoler.

— Ou êtes-vous un de ces musulmans de la ligue de tempérance, qui ne touchent pas une goutte d'alcool ?

— Non, monsieur, dis-je en m'avachissant dans le box. J'ai simplement vu les tourments que pouvait provoquer l'alcool et je préférerais mener cette transaction en étant sobre.

— « Emmène-moi quelque part à l'est de Suez. » (L'Anglais leva son verre, à demi rempli d'un liquide ambré.) « Où le meilleur est comme le pire. Où il n'y a pas de Dix Commandements et où tout homme peut boire jusqu'à plus soif. »

Je jetai un coup d'œil à ma montre, décontenancé par les regards que me jetaient deux hommes assis à une table près de la cascade. Ils portaient des costumes qui semblaient avoir été coupés et cousus par des tailleurs laborieux, sans réelle compréhension de la façon dont les vêtements étaient censés tomber.

— Vous ne connaissez pas votre Kipling, n'est-ce pas ? demanda Neville.

— Si, je sais qui est Rudyard Kipling, monsieur, répondis-je d'un ton cassant. Vous avez un paquet pour moi ?

— Doucement.

Sa moustache perdit de sa superbe, comme si je l'avais blessé.

— Et vous avez quelque chose pour moi aussi ?

Je sortis l'enveloppe de ma poche et la posai sur mes genoux.

— Comment on procède ? demandai-je.

— Vous me montrez ce que vous avez, et je fais de même.

Il termina son verre d'un coup et le tendit à un serveur qui passait.

— *Un autre, garçon, s'il vous plaît*. Et ghayarlee il hagar low samaht.*

— Vous avez les outils d'écriture à portée de main ? demandai-je en perdant patience.

— Vous avez mes shekels ?

Je tendis la main vers l'argent, récolté par le fonds de charité de la Confrérie afin d'aider les veuves et les orphelins, et détourné au profit de la soi-disant organisation secrète pour les opérations militantes. L'enveloppe me glissa des genoux. Et pile à ce moment-là j'aperçus mon père au bar, à droite de la cascade.

Il portait encore sa chemise Lacoste et son pantalon vert de golf, et parlait à deux hommes au teint rosé que je reconnus comme étant des clients américains. J'identifiai également les deux femmes qui les accompagnaient, à leurs faux cils et leur maquillage criard : des prostituées égyptiennes, sans aucun doute possible.

Cela me chagrine toujours d'évoquer cet épisode, Alex. Mais, si je dois rédiger mon testament complet devant Dieu et mes descendants, je suis contraint de dire toute la vérité. Je soupçonnais depuis longtemps mon père d'avoir une activité complémentaire, quand il ne

gagnait pas assez avec son maigre salaire et ses pourboires pour nous acheter à manger, payer mes livres d'école et les vêtements nécessaires à mon travail ; une activité qui consistait à présenter à ses clients ce type de femmes. Mon cousin, dont le père avait lui aussi pratiqué ce genre de choses, je crois, y avait fait allusion à plusieurs reprises au fil des ans. Mais c'était la première fois que j'assistais de mes propres yeux à un tel comportement impie.

J'essayai de regarder ailleurs et de prétendre que je ne les avais pas vus, alors que les Américains et les deux femmes se forçaient à rire gaiement. Mon père ne se joignit pas à eux. Ses yeux croisèrent les miens dans le miroir fumé au-dessus du bar puis se détournèrent, honteux.

— Finissons-en avec cette affaire, dis-je à l'Anglais. Plus on reste ici, plus le risque est grand. Vous me passez le paquet sous la table, et ensuite je vous donne mon enveloppe.

— Faut que je dégage, c'est ça ?

Il y eut de l'agitation près de l'entrée, les perles des rideaux s'entrechoquèrent à nouveau, et les voix enflèrent. J'aperçus une tête tondue et le bout incandescent d'une cigarette tenue en hauteur, au-dessus d'une foule qui s'amassait. Yul Brynner venait d'entrer dans la pièce, son crâne rasé aussi voyant qu'une ampoule de cent watts vissée dans la douille de son col cheminée. Il était accompagné non seulement de Henry et de deux des seconds assistants réalisateurs que j'avais vus sur le tournage, mais aussi de Raymond et de Mona, fermant la marche.

Je m'avachis encore un peu plus sur ma banquette, de sorte que mes genoux finirent par toucher ceux de l'Anglais.

— Qu'est-ce que ça veut dire, mon vieux ? fit-il en se raidissant.

— J'essaie d'être discret, monsieur.

Je scrutai les alentours avec attention, tandis qu'on accompagnait Yul Brynner et le reste de l'équipe jusqu'à une table au centre de la pièce.

— Les *yankees*, lâcha Neville d'un ton amer en rejetant la fumée de son narguilé. Ils croient qu'ils possèdent tout votre foutu pays à présent, hein ?

Du coin de l'œil, je vis mon père quitter le club en toute hâte, laissant derrière lui un parfum de honte aussi marqué pour moi que les fragrances et les effluves de tabac épicé dans l'atmosphère.

— Finissons-en, répétai-je en me tournant de nouveau vers l'Anglais. À trois, je vous passe ce que j'ai et vous me passez ce que vous avez.

— Comme vous voulez…

Il moucha bruyamment son nez bulbeux et rosacé dans une serviette en coton, tout en me glissant sous la table un paquet emballé dans du papier journal en échange de l'enveloppe contenant l'argent.

— Et voilà, mon vieux, dit-il. Une douzaine de crayons anglais, en direct des dépôts de munitions au Soudan.

Mon cousin m'avait expliqué qu'il s'agissait de tubes en cuivre agissant comme des mèches ou, plus précisément, comme des interrupteurs temporisés. Inclinés selon un certain angle, ils laissaient échapper de l'acide qui rongeait un fil de cuivre en dix minutes, libérant ainsi un percuteur qui venait frapper un détonateur inséré dans l'amorce et déclenchait une explosion massive. Je fis mine de me lever.

— Attendez un peu, Abdul. Vous ne partez pas avant que j'aie compté ce sale fric. Vous autres, vous avez la réputation de voler tout ce qui n'est pas solidement fixé.

— Je m'apprêtais à dire la même chose des Anglais, monsieur.

Nous fûmes interrompus par des frous-frous et le tintement de sequins métalliques. Miss Fatima avait quitté la scène et survolé la pièce pour venir agiter son ventre souple devant moi, insistant pour que je me lève et que je danse avec elle.

Je camouflai mon visage d'une main et tentai d'ignorer le charme de ses hanches envoûtantes. J'entendis des rires et des applaudissements. Yul Brynner et ses amis américains se délectaient de son numéro de séduction. C'était un désastre au-delà de tout ce qu'on pouvait imaginer. En particulier sous les yeux de Mona.

J'aurais voulu lui dire que je n'étais vraiment pas là dans un but immoral. Que, même après tout ce qui s'était passé, je ne désirerais jamais aucune autre femme plus qu'elle. C'est alors que le ventre frais et humide de Miss Fatima m'effleura la joue et qu'elle me saisit la main. Mona détourna le regard comme si elle avait honte pour moi.

— Moi je vous le dis, mon gars, elles ne se dandinent pas comme ça sur la jetée de Brighton.

Neville tapa dans ses mains, tout excité, et joignit son rugissement guttural à la pagaille générale.

Je fis non de la tête à l'intention de Miss Fatima. Elle afficha une moue aguichante et virevolta jusqu'à la table de Mona en faisant tinter les cymbalettes fixées à ses doigts à un rythme endiablé.

— Affaire conclue, dis-je.

Miss Fatima insistait à présent pour que Mona se lève et danse avec elle, devant tous les autres qui tapaient du pied et sifflaient.

Poussée par les exhortations véhémentes des hommes qui l'entouraient, Mona finit par céder et fit face à la danseuse. Elle avait les cheveux tirés en arrière et portait une robe de lin beige qui paraissait bien pudique dans cet environnement de demi-mondains. Elle se déhancha et secoua les épaules au rythme voulu, mais je connaissais l'expression sur son visage. Elle essayait de passer un bon moment, ou du moins tentait de donner l'impression à tous les hommes autour d'elle qu'elle passait un bon moment. Mais elle se forçait à faire

quelque chose qui lui répugnait. Son regard s'attarda sur moi plus longtemps que nécessaire, et j'eus la sensation des plus étranges qu'elle me demandait de lui pardonner.

— Je dois y aller.

Je me levai, le paquet sous mon manteau.

— Allez-y alors, dit Neville en reprenant le tuyau du narguilé en bouche. Profitez bien de votre prochaine révolution. Un prêté pour un rendu, hein ?

Je sortis d'un pas vif, en cherchant à m'assurer que les deux hommes aux costumes mal ajustés ne m'avaient pas suivi. Puis je me rendis au Mena House et bus deux verres de vin au bar pour m'efforcer de me calmer, le paquet toujours sous le coude.

Je rentrai en marchant avec précaution dans la fraîcheur du désert, de peur que les mèches ne cassent et n'enflamment ma manche. Une demi-lune éclairait le Sphinx. J'entendais murmurer d'anciennes intrigues dans les sables mouvants. Des amis de mon père se trouvaient dans la cour devant la maison et jouaient aux dominos en fumant le narguilé. De bonnes âmes qui travaillaient comme serveurs et chasseurs au Mena House durant la journée, qui avaient aidé la famille après le décès de ma mère. Mais ce soir je les saluai à peine en quittant mes chaussures avant de franchir la porte, accueilli par le sifflement d'une bouilloire dans la cuisine.

— Ali, c'est toi ? lança mon père. Tu peux m'apporter la bouilloire ? Je suis dans mon bain et l'eau refroidit.

— Un instant.

Je me rendis dans ma chambre et planquai le paquet sous une lame de plancher qui bougeait sous mon matelas, puis allai chercher la bouilloire dans la cuisine. Mon père était étalé de tout son long dans la baignoire, avachi, ses yeux marron à peine ouverts sous des paupières de la taille d'une soucoupe, les épaules voûtées d'avoir porté des sacs de golf toute la journée.

— Verse-la directement dedans, dit-il. J'ai mal partout.

Je fis ce qu'il demandait, rajoutant de l'eau petit à petit, en feignant d'ignorer une nouvelle bouteille de Johnny Whittaker Red à moitié vide posée derrière la baignoire.

— Comment s'est passée ta soirée, Ali ?

— Bien, dis-je. Et la tienne ?

Il s'enfonça un peu plus dans l'eau.

— J'ai passé une bonne journée aujourd'hui. M. Lawrence McCauley, de la Standard Oil Company, a joué contre deux messieurs d'Ohio Welding. Il a réussi un eagle au onzième trou. Il m'a donné dix livres égyptiennes de pourboire après coup…

— Père, arrête ton bavardage, le coupai-je. Je t'ai vu ce soir. Et je sais que tu m'as vu aussi.

Il essaya de se redresser en se tenant aux deux bords de la baignoire.

— Il n'y a rien de mal à fréquenter des clients à l'extérieur du parcours, mon fils. Ce sont mes amis.

— Ce ne sont *pas* tes amis. Ce sont tes clients.

J'étais empli de dégoût. Pendant plus de trente ans, cet homme humble avait tendu des clubs à des joueurs qui n'avaient pas le dixième de son talent, les complimentant sur leur technique atroce, et les remerciant de leurs pourboires de pingres. Sans même se plaindre quand une de leurs épouses lui avait roulé sur le pied droit avec un caddie de golf sans faire attention, le laissant avec deux orteils définitivement estropiés. En Amérique, il aurait pu être un jour aussi riche que ses héros, Bobby Jones et Ben Hogan. Il avait des bras minces, presque maigres en apparence, mais lorsqu'il effectuait un swing la balle décrivait un arc de cercle loin au-dessus des pyramides, jusqu'à disparaître à contre-jour, avant de retomber à bonne distance pour putter. Ensuite, il terminait le boulot avec de petites frappes finement calibrées, tel un artiste maniant le pinceau. Combien de fois l'avais-je observé sur le parcours, stupéfié par sa patience et frustré par la lenteur du jeu, mais espérant pouvoir un jour trouver un métier qui m'apporterait un même sens du dévouement et une même satisfaction ?

J'avais trouvé cette vocation à présent, et elle m'amenait à le mépriser.

— Et j'ai vu les femmes avec qui tu étais ce soir au club, père. Je sais ce qu'elles sont.

Il cessa de bouger dans l'eau.

— Ce n'est pas ce que tu penses…

— C'est *exactement* ce que je pense, dis-je avec aversion. Tu te contentes de les fournir ou tu fais aussi partie des clients ?

— Ne me parle pas comme ça, Ali.

— Je te parlerai comme j'en ai envie.

— Je ne te permets pas. (Ses yeux étincelèrent.) Tu n'as pas le droit.

Je me tus. J'étais un peu sidéré de l'entendre s'exprimer de cette manière. Durant toutes les épreuves que nous avions traversées, je ne l'avais jamais vraiment vu sortir de ses gonds. C'était effrayant à observer, il avait gardé ça en lui si longtemps que sa colère était maintenant devenue aussi explosive que les mèches que j'avais planquées sous le plancher.

— Tu sais, c'est totalement *haram* d'être un maquereau. (J'essayai de me reprendre.) Comment as-tu pu faire ça d'ailleurs ?

— Je l'ai fait pour toi, *habibi.*

Il bouillait, refusant de me regarder.

— Oh ! n'essaie pas de me faire porter le chapeau. Tu utilises

probablement cet argent pour te payer ton alcool. Tu sais, il n'est même pas haut de gamme.

— Je ne le fais pas pour l'alcool. Je ne bois pas tant que ça.

— *Très bien*. Continue à te mentir à toi-même. Regarde où ça t'a mené. Vendre le corps de nos femmes à des étrangers…

— Je l'ai fait pour t'aider.

Il frappa l'eau des deux mains, m'éclaboussant le visage et le pantalon.

— C'est des conneries ! (Je bondis en arrière.) Tu te cherches des excuses parce que tu n'as pas le courage de demander des pourboires plus importants.

— Non, Ali. Je ne le fais pas pour moi. Je le fais parce que j'essaie de gagner assez d'argent pour t'aider à partir en Amérique.

— Encore un mensonge.

— Ce n'est *pas* un mensonge.

Il leva les yeux, la furie dans son regard se fit plus froide et plus dure.

— Je le fais pour obtenir des contacts qui peuvent te servir. Certains de mes clients travaillent dans l'industrie du cinéma. Pourquoi crois-tu qu'ils t'ont pistonné pour obtenir ces boulots ? Pour les conseils que je leur donne sur le club à utiliser ?

J'attrapai une serviette de toilette effilochée pour m'essuyer.

— Dans ce cas, je ne veux plus que tu le fasses. C'est impie.

— Depuis quand est-ce que tu parles comme ça ?

— Depuis que je me suis réveillé.

Je jetai la serviette par terre, puis la ramassai pour l'étendre correctement sur une barre.

— Je n'ai plus besoin de ces contacts de toute façon. Je peux me débrouiller tout seul.

Je rapportai deux serviettes propres de l'armoire à linge pour qu'il s'essuie. Elles provenaient de la série que ma mère avait soustraite à l'hôtel Mena House, des années auparavant. Encore un déshonneur. Nous possédions parmi les meilleurs cotons et les meilleurs tisserands au monde, et nous avions laissé les étrangers y imprimer leurs monogrammes.

— Au fait, qui était cet homme avec lequel je t'ai vu au club ? demanda mon père d'un ton plus égal.

— Ne te préoccupe pas de ça, père. Personne d'important. Personne que tu aies besoin de connaître.

— La discussion avait l'air très sérieuse.

— C'est un producteur, OK ? Un producteur de films. Je suis déjà en train de chercher mon prochain boulot.

Il me regarda de ses yeux bruns limpides, emplis non plus de colère, mais de tristesse. Il savait que je lui mentais aussi sûrement qu'il savait

m'avoir menti.

— C'est bien, dit-il. Peut-être que ça t'ouvrira de nouvelles portes. Si les choses ne fonctionnent pas avec M. DeMille.

J'acquiesçai. C'était un homme simple, mais pas un imbécile.

Il tendit le bras et me saisit le poignet avec autant de fermeté qu'il empoignait son fer numéro neuf.

— Ne t'inquiète pas, Ali, dit-il. Je pense que les choses finiront par marcher pour toi.

Je voulus me libérer, mais il était trop fort.

— Pourquoi tu en es aussi sûr ? demandai-je.

— Parce que tu n'es pas comme ton cousin.

Il continua de me serrer le poignet une seconde avant de me lâcher.

— Tu es un bon garçon. Tu sais comment être heureux et satisfait de ta vie. Je me souviens quand tu étais petit et que ta mère t'emmenait au cinéma. J'aimerais te voir sourire comme ça à nouveau.

— C'était il y a longtemps, père. (Je lui tendis une autre serviette.) Tiens, tu ferais bien de sortir avant que l'eau refroidisse trop.

De : Sureshot@protonmail.com
Envoyé : 17 mars 2015
À : PapiAli71@aol.com
Papi,

Je suis désolé, ça fait un moment depuis mon dernier message. L'accès à Internet est devenu un peu problématique. Un des groupes rivaux nous a attaqués et a endommagé nos lignes électriques. Je vais bien, *el hamdolilah*, et nous avons capturé plusieurs de ces infidèles.

Il y a aussi de bonnes nouvelles. Grâce à ma formation en informatique et aux passages de ton récit que j'ai montrés, mes commandants m'ont transféré à l'unité de production et de montage audiovisuel. C'est génial ! Exactement comme ton cousin et toi l'avez fait à votre époque, nous avons compris qu'il nous fallait utiliser des moyens modernes pour faire passer notre message, et la caméra peut être une arme aussi puissante que le canon.

Et donc, comme ce Raymond et toi, nous allons tourner des documentaires. En quelque sorte. Mon unité a reçu comme consigne de faire le tour de la ville que nous avons conquise, pour demander aux habitants ce qu'ils pensent de la vie sous notre régime. Nous sommes censés interviewer de simples citoyens (les femmes sont toutes dans les maisons, naturellement).

Pour être honnête, c'est un peu dur jusque-là. La plupart de ceux à qui nous nous adressons semblent trop effrayés pour dire quoi que ce soit d'intéressant. Ils affichent simplement un regard inexpressif et n'arrêtent pas de répéter : « Oui, c'est mieux maintenant. Je suis impatient que le califat arrive. » Je pense qu'ils ont peur d'être punis s'ils ne disent pas ce qu'il faut.

En tout cas, merci de m'avoir donné la confiance nécessaire pour postuler grâce à ton histoire. Tu ne t'en es peut-être pas rendu compte, mais ton texte me sert en quelque sorte de lettre de recommandation.

Et au fait j'ai finalement obtenu mon épouse l'autre jour. Elle s'appelle Shayma. Elle est jeune. Vraiment jeune. Et pas si facile à comprendre. Je t'en dirai davantage sur elle plus tard.

Ton serviteur,
Abu Sorour
De : PapiAli71@aol.com

Envoyé : 18 mars 2015
À : Sureshot@protonmail.com
Je suis sûr que tu comprendras la peine que j'ai éprouvée en lisant ton dernier message, Alex. Ce n'est pas du tout l'intention que j'avais quand je t'ai envoyé mon texte. Mais mon histoire est entre tes mains à présent, et ton destin est entre les mains de Dieu, alors, *inch'allah*, nous finirons tous par trouver le chemin d'un dénouement heureux, d'une façon ou d'une autre. Y compris ta nouvelle « épouse », au sujet de laquelle je voudrais que tu m'en dises plus.
Je te salue,
Papi

14

J'étais déjà dans un état de tension accrue pour mon premier matin en tant qu'accompagnateur de l'équipe du documentaire. Il y avait des officiers de l'armée sur la terrasse du Mena House lorsque j'allai chercher Raymond. L'un d'eux sortit un calepin et ne fit aucun effort pour cacher qu'il notait le numéro de la plaque d'immatriculation de la Ford Crestline rouge que je conduisais, signalant par là même qu'il n'était plus question dorénavant de se soustraire à ses responsabilités en cas d'accident.

Voir Mona émerger du grand hall, telle une nonne glamour avec son foulard blanc sur la tête, son rouge à lèvres éclatant et ses lunettes Foster Grant, ne fit rien non plus pour me tranquilliser. Le sac à main Chanel à son épaule et le trépied sous son bras renforçaient l'impression d'une femme entre deux mondes. Raymond arriva à sa suite, portant lui aussi des lunettes de soleil. Je commençai à me sentir un peu mal. Ils m'avaient tous les deux assuré dans le Sinaï qu'il n'y avait rien de sentimental entre eux. Mais elle était censée habiter dans la villa de son père, à Garden City, à plus de vingt kilomètres de là. Comment avait-elle pu arriver si tôt si elle n'avait pas passé la nuit à l'hôtel ?

Le fait qu'ils montent tous les deux à l'arrière, comme si j'étais simplement leur chauffeur à présent, n'aida pas non plus.

— Bonjour, monsieur Hassan, lança Raymond. Vous avez passé une bonne soirée ?

— Oui, monsieur.

J'étais contrarié de le voir reprendre ses manières protocolaires après que je lui avais sauvé la vie.

— Et vous, vous avez apprécié la vôtre ?

— Beaucoup. (Il bâilla.) Je vous ai vu au club hier soir. Vous n'aviez pas l'air de franchement vous amuser avec notre danseuse du ventre.

— Je n'étais peut-être pas dans le bon état d'esprit. (Je mis le moteur en route.) Tout ce que je voulais, c'était qu'on me laisse tranquille.

— Dans ce cas, pourquoi venir dans un night-club, hein ?

Il repoussa ses lunettes sur son nez.

Je m'engageai brutalement sur la route des pyramides, pour le déséquilibrer. Mona avait le visage tourné vers la vitre, l'air préoccupé, lèvres vermeilles pincées, front plissé.

— Tout va bien, reprit Raymond en lui donnant un léger coup de coude. Vous n'êtes pas le seul à ne pas avoir goûté la soirée. Miss Mona ne s'est pas vraiment amusée non plus.

— Ça allait.

Elle regarda négligemment dans son sac à main.

— Simplement, je n'aime pas qu'une forme d'art soit considérée comme un show burlesque où les hommes reluquent les femmes en sifflant. Je préfère apprécier l'esthétique de la représentation sans être forcée d'y participer.

— Vous ne croyez pas que Yul et les autres ont apprécié l'esthétique de Miss Fatima ? la taquina Raymond.

— Pour vous, c'est peut-être seulement une façon d'être émoustillé, répliqua-t-elle en faisant claquer d'un coup sec le fermoir de son sac. Mais il y a une forme d'art dans tout ce que nous faisons dans ce pays. Ali m'a appris à estimer cela.

Dans mon rétroviseur, je la vis regarder droit devant elle, comme si elle fixait ma nuque. Ses lèvres se contractèrent, on aurait dit qu'elle voulait ajouter quelque chose à mon intention. Je ressentis une douleur dans la poitrine, comme une fissure qui menaçait de laisser l'espoir s'infiltrer à nouveau sous la carapace que je venais de me créer grâce à mon cousin. Troublé, je faillis rentrer dans un camion de la production qui arrivait en face et me rendis compte que je devais être plus attentif à ce qui se trouvait juste devant moi.

Notre première tâche ce matin-là consistait à filmer Nasser au quartier général, où il devait faire un discours que M. DeMille avait préparé pour lui. Dès que nous eûmes franchi le pont qui menait à l'île de Gézira, je remarquai les mesures de sécurité renforcées. Il y avait deux fois plus de jeeps et de soldats dans les rues que lors de notre première visite. On avait dressé de nouvelles barricades devant l'ancien ponton d'amarrage du roi, et des gardes faisaient lanterner une file de voitures, inspectant minutieusement les papiers d'identité avant de passer un miroir au bout d'une perche sous chaque véhicule.

— Qu'est-ce qu'ils cherchent, des bombes ? demanda Mona.

— La tête est sans repos qui porte une couronne, répondit Raymond, avec son sourire narquois.

— Je n'avais pas entendu parler de menaces directes. (Mona quitta son foulard et ses lunettes.) Et toi, Ali ?

Je fis non de la tête, de peur que ma voix ne me trahisse. Mon cousin allait me poser des questions détaillées sur toutes les nouvelles

procédures mises en place. Une fois nos papiers examinés et nos identités vérifiées, on nous indiqua un parking près de l'entrée. Quand nous sortîmes de la voiture, deux soldats nous fouillèrent, Raymond et moi, pendant qu'une femme en civil faisait de même avec Mona. Difficile d'imaginer quelqu'un apportant des armes dans un tel environnement, à moins d'être en mission suicide.

Une hôtesse nous accompagna à l'étage avec notre matériel et nous fit entrer dans le bureau du Premier ministre, situé juste sous la pièce bien plus grande où nous avions rencontré Nasser la première fois. Une équipe des *Dix Commandements* avait été envoyée en renfort, afin de conférer à la scène une image et un son plus professionnels que dans le reste du documentaire. Deux grosses caméras Mitchell reposaient sur des trépieds. Un perchiste balançait un micro Shure juste au-dessus du cadre, lequel incluait les douzaines de médailles et de citations militaires qui s'amassaient déjà sur le mur derrière le bureau. Un chef électricien réglait les projecteurs de mille watts à lentilles de Fresnel, tandis qu'un autre électricien cherchait des prises supplémentaires. Mais Nasser n'était pas encore là. À sa place, le général Amer était assis, parcourant le script en marquant certains passages à grands traits de stylo.

Quand nous entrâmes, Amer me dévisagea de son air lugubre, comme attristé de ce qui allait advenir de moi. Puis il se leva et me serra énergiquement la main, comme si nous étions de vieux amis.

— Ali Hassan, ça fait plaisir de vous revoir.

Il me tint la main plus longtemps qu'il ne semblait nécessaire.

— Je commençais à m'inquiéter pour vous.

— Pour *moi*, général ?

Je tentai de sourire en dépit de sa poigne étonnamment puissante.

— Oui, nous avions entendu dire que vous ne travailliez plus sur le film, répondit-il. Nous avons été soulagés d'apprendre que vous étiez revenu. Nous avions peur que votre position envers notre projet n'ait changé.

— J'ignorais que vous suiviez mon travail de si près.

Tout en reprenant ma main douloureuse, je me demandai ce qu'ils savaient d'autre.

— J'ai remarqué qu'il y a plus de soldats et de sécurité autour du bâtiment que la dernière fois, dit Raymond en levant les yeux de la lentille qu'il était en train de nettoyer.

— Et à juste titre, répondit Amer en tirant d'un air embarrassé sur l'ourlet de son uniforme. Vous avez peut-être appris que ces Frères musulmans dont nous vous avions parlé la dernière fois ont essayé d'organiser une marche en mémoire d'un de leurs soi-disant martyrs hier soir. Cet imam, le cheikh Sirgani…

— Celui qui a été tué ? l'interrompit Mona.

Raymond et moi évitâmes soigneusement de nous regarder.

— Oui, répondit Amer. Nous avions donné l'autorisation au départ, et puis nous avons décidé de revenir dessus à la dernière minute, parce que nous nous sommes aperçus que les gens étaient de nouveau en train de s'agiter. D'après nos sources, ils menacent à présent de se venger.

— Ces gens sont fous, marmonna Mona.

— Oui, il se passe beaucoup de choses, continua Amer en tripotant sa lèvre inférieure du pouce d'un air chagriné. Et pas seulement avec l'Ikhwan, mais avec les Israéliens et leur réseau d'espions. Nous en avons mis un groupe en prison. Ils prévoyaient de poser d'autres bombes pour nous déstabiliser davantage. Nous allons organiser un procès pour qu'ils servent eux aussi d'exemple.

— Eux aussi ? demanda Mona.

Le général posa les pages du script et l'observa. Son intérêt ne semblait ni chaleureux ni d'ordre sentimental. Il paraissait troublé et contrarié, comme si elle l'avait personnellement trahi en choisissant de prendre la parole. Il devenait de plus en plus évident que l'absence de Nasser était une stratégie délibérée. Amer attrapa un volumineux dossier marron sur un grand bureau et commença à le feuilleter comme s'il avait hâte de trouver un document précis.

— Pardonnez-moi, Miss Salem, dit-il. Vous n'étiez pas là la dernière fois, et nous n'avons pas été présentés comme il se doit. Alors peut-être n'êtes-vous pas au courant de tout ce dont nous avons discuté.

Il leva les yeux du dossier et me regarda d'une façon telle qu'il ne pouvait y avoir aucun doute sur ce à quoi il faisait référence.

— Général, avec tout le respect que je vous dois, reprit Raymond en soufflant sur la lentille de la caméra. N'y a-t-il pas un risque que vous soyez simplement en train de mettre de l'huile sur le feu ?

— Qu'entendez-vous par là, monsieur Garfield ? répondit Amer en refermant le dossier.

— Il est parfaitement compréhensible que vous soyez dans un état de vigilance accrue, continua Raymond en sortant un mouchoir de sa poche de poitrine pour essuyer la buée qu'il avait créée. Mais n'est-il pas possible que ce soit précisément là ce que cherchent vos ennemis ? Provoquer le Premier ministre afin de le pousser à agir en dictateur, et ce pour justifier la violence de leur propre réponse ?

— Vous devez comprendre la difficulté de notre situation, répondit le général. Le Premier ministre essaie de faire passer l'Égypte d'une monarchie à une république en moins d'une génération. Quand ils ont fait ça en France, ils avaient la guillotine.

Il asséna un grand coup sur le bureau avec le dossier.

— Même dans les glorieux États-Unis d'Amérique, il y a eu une révolution sanglante. Ici, nous tentons d'utiliser la méthode douce, la

main de fer dans un gant de velours. Et votre caméra. Seulement, parfois il est nécessaire de montrer qu'on est quand même prêt à taper du poing sur la table.

Je remarquai que les autres techniciens avaient quitté la pièce et qu'il n'y avait plus que nous quatre désormais – Mona, Raymond, Amer avec son dossier et moi-même – sous la chaleur des projecteurs. Et bien entendu Nasser, qui réussissait le tour de force, digne d'une star de cinéma, de paraître encore plus présent en raison de son absence.

— C'est pourquoi nous avons dû renforcer les mesures de sécurité ces derniers jours.

Amer prit son temps pour nous observer l'un après l'autre, tel un directeur de pompes funèbres jaugeant la taille de ses clients.

— Nos ennemis croient que nous allons tomber s'ils maintiennent la pression. Et qu'ensuite ils pourront prendre le contrôle en profitant de la vacance du pouvoir. C'est pourquoi nous devons nous montrer plus prudents avec les personnes que nous autorisons à approcher. J'ai donc demandé à notre service de renseignements de regarder de plus près les antécédents des gens que M. DeMille a engagés. Il semblerait que Muhammad Néguib n'avait pas fait un travail assez approfondi.

Il rouvrit le dossier, et se mit à le feuilleter plus rapidement. La peur commença à entamer mon sang-froid.

— Vous n'êtes pas en train de suggérer que vous soupçonnez un membre de notre équipe, n'est-ce pas ? demanda Raymond.

— Nous posons les questions qui auraient dû l'être en préambule.

Amer cessa de tourner les pages et leva le dossier devant lui.

— Miss Mona. (Il prit un air faussement perplexe.) Votre père, Nabil Salem, était proche du régime précédent, n'est-ce pas ?

Je tressaillis, tel un homme devant le peloton d'exécution qui vient de voir quelqu'un se faire tuer sans préavis à côté de lui. Mona, d'habitude si gracieuse, chancela légèrement sur ses talons hauts.

— Si vous parlez du roi Farouk, oui, il l'était, répondit-elle après un moment, le temps de retrouver son anglais. Mais il a renouvelé sa promesse de loyauté envers le Conseil de commandement de la révolution. Il a toujours des contacts diplomatiques en France, qui seront utiles à votre administration.

— Et où va votre loyauté à vous ? demanda le général. À votre père ou à votre pays ?

— Je ne crois pas qu'il y ait de contradiction. (Elle cacha la montre Cartier à son poignet.) Nous sommes tous pour l'Égypte. N'est-ce pas ?

— Vraiment ?

Amer ne sembla pas convaincu et regarda une autre page.

— Et vous, monsieur Garfield ?

— Quelle est la question ? demanda Raymond en cessant de polir sa lentille.

— Vous êtes-vous toujours appelé Garfield ?

Le général le dévisagea plus attentivement.

— Le département d'État n'a pas pu nous fournir votre certificat de naissance. Et votre passeport ne date que de 1952.

— Parce que je suis né en Allemagne, répondit Raymond. Et mon nom était Gorfein au départ. Je l'ai changé, comme beaucoup de personnes dans l'industrie cinématographique. Kirk Douglas s'appelait Issur Danielovitch Demsky. Paul Muni était un Weisenfreund au départ. Quant à Jean Harlow…

— Ce ne sont pas nos pratiques, le coupa Amer. Les gens sont ce qu'ils disent être. Et s'ils changent d'identité, nous aimons en connaître la raison. En particulier avant de les laisser entrer dans notre pays.

— Personne n'a tenté de tromper qui que ce soit, général.

Raymond rangea le mouchoir dans sa poche.

— J'ai remplacé au pied levé un autre réalisateur que M. DeMille avait décidé de virer, précisa-t-il. J'ai présenté tous les documents qui m'ont été demandés.

— N'empêche, je m'interroge.

Amer reporta son attention sur le dossier.

— Il est dit ici que vous avez servi dans les Signal Corps de l'armée américaine durant la guerre avec l'Allemagne. Comment est-ce possible si vous êtes né là-bas ?

— J'ai émigré longtemps avant la guerre, répondit Raymond en se redressant, comme s'il parodiait la rectitude prussienne. Par nécessité. Ensuite, j'ai rejoint l'armée par gratitude envers mon nouveau pays, comme beaucoup d'autres l'ont fait.

Je n'étais pas sûr de comprendre où tout cela menait, ni pourquoi Amer insistait pour passer nos antécédents au crible avec tant de minutie. Ou à quel point ce scénario avait été écrit à l'avance par Nasser, qui avait ensuite laissé le soin à son acolyte de le suivre, gardant ainsi les mains propres. Tout ce que je savais, c'est que l'atmosphère de la pièce commençait à devenir insupportablement étouffante, et que dans cette ambiance de suspicion grandissante ça n'était qu'une question de temps avant que cette version du mauvais œil ne me revienne dans la figure.

— Et vous, monsieur Hassan ? lança Amer. Je ne vois aucune trace de service militaire dans votre cas. Comment cela se fait-il ?

— J'étais étudiant durant notre conflit avec Israël, général, répondis-je d'une voix embarrassée.

— À l'université Fouad, c'est ça ?

Je remarquai qu'il n'avait pas besoin de consulter le moindre dossier pour être au fait de ce détail.

— Oui, monsieur.

À l'évidence, il connaissait la plupart des réponses et ne faisait

qu'enfoncer le clou en me posant ces questions d'une certaine façon. Pour me conduire où il voulait et m'acculer.

Nasser arriva enfin, et fit une entrée tardive et théâtrale dans son uniforme de cérémonie bardé de décorations. Il ne souriait pas et ne fit aucune tentative pour nous serrer la main. Il paraissait plus bourru et protocolaire que la fois précédente. Je vis qu'il avait lui aussi un dossier à la main. Notablement moins volumineux et mieux rangé que celui d'Amer.

— C'est là-bas que vous avez fondé l'Association du cinéma étudiant ? poursuivit Amer. En 1948 ?

— C'est exact, monsieur.

J'étais certain que le général Amer allait m'interroger sur l'aide que le Pr Farid avait apportée à mon club, ainsi que sur la nature de nos relations à cette époque.

— Vous montriez des films, alors que vos compatriotes servaient leur pays et sacrifiaient leurs vies ? lança Amer.

J'entendis un clappement de langue et je vis Nasser hocher la tête en signe de désapprobation, tout en consultant le dossier qu'il avait apporté. Il s'agissait sans le moindre doute d'un rapport transmis par les deux hommes qui m'avaient surveillé à l'Auberge la veille.

— Ne soyons pas trop durs avec notre jeune ami, dit Nasser en faisant semblant de morigéner Amer. Nous avons tous un rôle à jouer.

J'avais la bouche sèche. Je ne parvenais toujours pas à comprendre où il voulait en venir. Mais je n'étais plus consumé de jalousie à l'égard de Mona et de Raymond. Savoir si j'allais pouvoir sortir de cette pièce en homme libre me tracassait bien davantage.

Mona regarda sa montre.

— On devrait peut-être commencer à filmer ? On nous a dit que le Premier ministre ne pouvait nous accorder que vingt minutes.

Nasser leva la main, refusant qu'on le bouscule.

— Nous avons mis tout ça sur le tapis pour soulever un point important. L'Égypte est en train de vivre un moment historique. Mardi prochain, je vais annoncer officiellement la signature du traité d'évacuation par lequel la Grande-Bretagne accepte de retirer ses troupes d'Égypte.

— Dieu soit loué ! m'exclamai-je. Enfin.

Je ne faisais peut-être pas confiance à Nasser, en particulier à ce moment-là. Mais, comme tous les Égyptiens, je n'en pouvais plus de vivre sous le joug des colonisateurs.

— Je vais parler devant deux cent cinquante mille personnes à Alexandrie, poursuivit Nasser. Et le discours sera retransmis en direct sur la radio nationale.

— Ça va être un sacré événement, on dirait, commenta Raymond. Vous allez fouiller tous les gens qui viendront vous écouter ?

— Ce serait difficilement réalisable. (Les yeux de Nasser recommencèrent à pétiller.) Cependant nous devons nous montrer vigilants. Les rapports que nous recevons de notre service de renseignements montrent que nos différents ennemis projettent des actions plus violentes.

— Des avertissements précis ? demanda Raymond.

— Je n'ai pas l'intention de vous révéler ce que nous savons ou ne savons pas encore, répondit Nasser. Nous avons nos sources.

— Dans ce cas, qu'attendez-vous de nous, monsieur le Premier ministre ? insista Raymond.

— Nous avons toujours besoin de plus d'yeux et plus d'oreilles, répondit Nasser en regardant autour de lui. Puis-je vous faire confiance à tous pour en être ?

J'eus l'impression que le sol se mettait à tanguer sous mes pieds, comme si je me trouvais à nouveau sur la plate-forme, avec mon cousin en train de m'exposer ses plans. Je revis la caméra de Raymond braquée sur l'échafaudage où nous nous trouvions à un moment crucial. Si on découvrait les explosifs sur le plateau de tournage, cette séquence suffirait à nous envoyer à la potence, Chérif et moi. Le cœur lourd, je me rendis compte que je devais essayer de rester dans les petits papiers de mon rival.

— Monsieur le Premier ministre, nous ne sommes que des réalisateurs, reprit Mona en se passant une main dans les cheveux. Que pouvons-nous faire ?

— Nous vous avons donné accès aux bases militaires, aux zones agricoles sous contrôle gouvernemental et même à l'endroit où nous frappons notre monnaie, fit remarquer Nasser. Vous n'avez pas oublié qu'en vertu de notre accord de coopération on attend de vous que vous nous signaliez toute activité contre-révolutionnaire que vous pourriez observer ou dont vous pourriez avoir vent ?

— Vous proposez de nous embaucher comme membres de votre service de renseignements ? dit Raymond en tendant les bras. Quelle est l'indemnité journalière ?

— Je suis sérieux.

Le regard naturellement exalté de Nasser se fit dur comme du silex.

— Quiconque serait au courant d'activités de ce genre et omettrait de les signaler serait considéré comme complice. Est-ce que nous nous comprenons ?

Le teint de Mona, habituellement olivâtre, vira au blafard.

— Je ne connais personne qui projette de tels desseins.

— Moi non plus.

Raymond reprit sa place derrière la caméra qu'il avait installée.

Nasser me dévisagea à nouveau fixement. Beaucoup de choses avaient changé en peu de temps. Il n'était plus l'homme qui avait hésité

à prendre place dans le grand fauteuil. Il était plutôt devenu celui qui s'attendait à ce que le siège soit prêt quand il déciderait de s'asseoir.

— Et vous ? demanda-t-il.

— Vous le sauriez si j'étais au courant de quoi que ce soit.

J'avais du mal à regarder autre chose que le bout de mes chaussures.

— Mais je vais continuer à ouvrir l'œil.

— Est-ce qu'on commence à filmer ? souffla Raymond. Monsieur le Premier ministre, avez-vous les pages de script que M. DeMille a préparées pour vous ?

— Oui, mais j'ai décidé de ne pas les utiliser.

Nasser sortit plusieurs feuillets de la chemise qu'il avait apportée et les posa à plat sur son bureau.

Les pages du script initial avaient été biffées et recouvertes au dos d'une écriture arabe manuscrite.

— J'ai écrit mon propre discours à la place.

Il fit un grand sourire, content de lui.

— Je crois que c'est mieux.

De : Sureshot@protonmail.com
Envoyé : 2 avril 2015
À : PapiAli71@aol.com
Gedo, papi,
J'ai continué à partager ton récit avec mon commandant et quelques autres guerriers avec qui je me trouve. On vient de finir de lire le passage où Nasser essayait de vous menacer et de vous intimider dans son bureau. Quel connard. Il y a beaucoup de débats entre nous au sujet de ce qu'il avait en tête mais, le consensus général, c'est qu'il aurait mieux valu que vous ayez un pistolet plutôt qu'une caméra avec vous ce jour-là.
Je voulais aussi te faire savoir que notre grand projet à nous avance plutôt bien. Je pense t'avoir déjà dit que mes interviews en vidéo ne se déroulaient pas si bien que ça, mais à présent on est sur quelque chose d'autrement plus important qu'un film hollywoodien. On est en train de développer un jeu vidéo en ligne appelé *Kill the Crusader*. C'est un jeu de tir à la première personne, qui permet à des milliers de gens à travers le monde de s'y adonner en même temps sur leur ordinateur. On appelle ça un RPG avec RPGs[1]. (Un jeu de rôle avec des lance-roquettes, tu piges ?) Et, comme beaucoup des fans de ces jeux sont des jeunes entre douze et vingt-quatre ans, c'est le meilleur outil de recrutement qu'on ait jamais eu. C'est passablement rudimentaire, mais c'est ce film sur les croisades que tu as évoqué il y a quelque temps qui m'a donné l'idée.
Alors merci. J'ai changé d'avis à propos de ce que j'ai dit plus tôt. En fait, je commence à me sentir plus proche de toi en te lisant.
Je te salue,
Alex
P.-S. : Les choses ne se passent pas très bien entre moi et mon « épouse ». Mais je t'en parlerai quand j'aurai plus de temps.

1. RPG signifie en anglais, dans la première occurrence, « role-playing game » et, dans la seconde, « rocket-propelled grenades ».

15

1001ebooks

Lorsque nous rejoignîmes le plateau principal à la fin de la journée pour faire notre rapport à M. DeMille, je retrouvai Chérif derrière la façade pour lui raconter ce que j'avais vu au quartier général.

— J'ai l'impression que Nasser nous a percés à jour, expliquai-je. Il a exigé qu'on lui signale toute activité subversive dont on pourrait avoir eu vent…

— Arrête et respire.

Il me donna un grand coup sur les deux épaules pour m'encourager.

— Il dirait la même chose à tout le monde. Il devient parano et il a peur. Et c'est une bonne chose. Ça veut dire qu'il ne va pas tarder à commettre une erreur.

— Il a de bonnes raisons d'être parano. Il sait que beaucoup de gens essaient de le faire tomber. Je crains qu'on nous observe.

— OK, calme-toi. Personne ne nous observe pour le moment.

Chérif leva les yeux vers un avion de l'armée passant au-dessus de nos têtes à basse altitude.

— Je vais avoir besoin que tu me fournisses le nombre de gardes en faction et les plans des pièces où tu es allé.

— Pourquoi ? On a prévu quelque chose d'autre ?

Il regarda autour de nous tandis que les assistantes costumières passaient en faisant péniblement rouler des portants chargés de costumes d'esclaves et de tuniques de l'armée du pharaon.

— Moins tu en sais, mieux ça vaut. (Il baissa la voix.) On ne veut mettre en danger aucune phase de l'opération.

Je me servis du col de mon T-shirt pour essuyer la sueur qui me piquait les yeux.

— Chérif, il est peut-être au courant qu'on projette quelque chose de plus important, dis-je.

— Pourquoi ? (Il m'attrapa par les coudes.) Tu as lâché un truc ?

— Non, mais il posait beaucoup de questions. Et il a précisé qu'ils

avaient des sources qui nous surveillaient de près.

— Ça ne veut rien dire… pas forcément.

Il tenta de rire.

— Au fait, tu es sûr que tu n'as pas été suivi après avoir acheté le matériel d'écriture au club ?

— J'ai pris toutes les précautions dont on avait parlé, et même plus.

— Mais tu as quand même rencontré l'Anglais au nouveau lieu de rendez-vous ?

— Tu es en train de dire que je n'aurais pas dû ?

— Non, non, bien sûr que non. (Il resserra son étreinte.) J'essaie simplement de faire attention.

— Je n'ai pas été suivi, répétai-je d'un ton si catégorique que les volatiles dans un pigeonnier proche agitèrent leurs ailes. Je l'aurais remarqué.

— J'en suis certain.

Il me décocha un faux coup de poing dans la mâchoire façon cow-boy pour me rassurer.

— Et tu n'as rien dit à personne non plus, n'est-ce pas ?

Je ne lui avais pas précisé que j'avais vu mon père, Mona et Raymond au club. De même que je n'avais pas parlé de Henry, de Yul Brynner ou des deux hommes aux costumes épouvantables qui m'avaient surveillé.

— Bien sûr que non, répondis-je, me méfiant de la réaction qu'il pourrait avoir s'il pensait que mes erreurs avaient compromis l'opération.

Avant qu'il puisse me cuisiner davantage, j'entendis qu'une voix dans un mégaphone convoquait tous les ouvriers disponibles sur le plateau. Chico Day, l'assistant réalisateur, réclamait tous les membres de l'équipe sur-le-champ. M. DeMille avait décidé qu'il n'aimait pas la couleur des portes Pi-Ramsès et qu'il voulait qu'on les repeigne.

— Je te parlerai plus tard, dit Chérif avec un soupir exaspéré. Ça n'arrête jamais dans ce boulot.

Le lendemain, je n'étais ni sur le planning du documentaire, ni dans l'équipe qui devait travailler sur le plateau principal. Mais un pick-up s'arrêta devant la maison de mon père et laissa le moteur tourner au ralenti quelques minutes, comme s'il m'attendait. Lorsque je sortis pour voir de quoi il s'agissait, l'ami de mon cousin, Mustapha, pencha son visage pâle en sueur et sa barbe de rouquin par la vitre.

— Monte à l'arrière, me lança-t-il.

Je vis deux autres hommes dans la cabine avec lui. Un veau se trouvait sur le plateau à l'arrière, clignant des yeux et poussant de petits geignements.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

— Ton cousin veut te voir.

— Pourquoi ? Je lui ai parlé hier.

— Tu as dit quelque chose qui l'inquiète.

Mustapha se colla un doigt dans l'oreille et jeta un coup d'œil au veau derrière lui.

— On doit régler quelques petits trucs.

— D'accord, laisse-moi prévenir mon père.

J'étais déjà en train de concocter une excuse pour m'esquiver.

— On devait jouer au golf ce matin.

— Ce serait mieux qu'on y aille tout de suite.

Mustapha s'appuya contre son dossier, pour que je voie bien le pistolet posé sur le siège à côté de lui.

— Ne t'inquiète pas pour ton père.

Nous prîmes une longue route sinueuse, direction le désert occidental. À côté de moi, le veau tanguait sur ses pattes et continuait à geindre, les flancs agités de spasmes nerveux tout le long du trajet.

Le soleil matinal cognait telle une éblouissante lampe baladeuse quand nous arrivâmes dans un endroit désolé que je n'avais jamais vu avant. Un acacia isolé se profilait à l'horizon, pareil à un prophète solitaire dans le désert. Tronc fin et tordu, branches épineuses, feuilles sèches et gris-vert.

— Où est Chérif ? demandai-je.

— Il nous rejoindra plus tard, s'il peut.

Mustapha fit le tour du pick-up avec les autres, le pistolet à présent bien en évidence par-dessus sa chemise rentrée dans son pantalon.

— Qu'est-ce qu'on fait si loin sans lui ? insistai-je.

Le hayon tomba.

— On teste l'opération.

Avec un grognement, Mustapha porta le veau, lequel se tortillait dans ses bras musculeux.

— On ne peut plus se permettre de faire des erreurs maintenant.

Un des types m'aida à descendre. Je me rendis compte que je l'avais déjà rencontré, par l'intermédiaire de mon cousin. C'était un ancien officier de police du Caire prénommé Osman, à l'air intraitable et tatillon, comme s'il reniflait constamment une odeur désagréable. C'était aussi un prodigieux fumeur de haschisch – comme mon cousin – qui critiquait sévèrement la drogue, qu'il ne trouvait jamais assez bonne. En surjouant l'efficacité, il emporta un paquet gris jusqu'à l'arbre en frimant, puis brisa l'extrémité d'un des crayons détonateurs que j'avais achetés à l'Anglais.

— On veut voir si ça marche, cria-t-il. Ou si on doit te torturer pour nous avoir apporté des trucs foireux. Ha, ha.

Les autres se mirent à rire avec lui.

Je n'avais qu'une vague idée du temps que mettait l'acide à

atteindre le percuteur, ou de la puissance de l'explosion.

— À plat ventre, tu me fais vingt-cinq pompes tout de suite, ordonna Mustapha en me poussant sans ménagement.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Ne discute pas. On doit voir de quel bois tu es fait. Osman était officier de police. Et Ramzy dans la marine égyptienne, ajouta-t-il en montrant le deuxième homme, au corps aussi sec et délié qu'une corde de chanvre. Mais toi, tu dois faire tes preuves.

— Est-ce que Chérif est au moins au courant de ce qu'on fabrique ici ?

— C'est lui qui l'a exigé, répondit Mustapha. Maintenant, à plat ventre et fais-moi vingt-cinq pompes. Et ça n'est que le début.

Après quatre séries de vingt-cinq pompes, ils me firent courir un quatre cents mètres à toute vitesse, jusqu'à ce que je sois essoré et au bord de l'évanouissement. Et là j'entendis une explosion, et vis l'arbre disparaître dans un nuage de fumée et de poussière. Quand tout s'éclaircit, l'arbre avait été éventré presque jusqu'au milieu et ses branches arrachées ; il ne restait plus du tronc que des débris tordus et fumants.

Les trois hommes se mirent à crier en se tapant dans le dos, comme les joueurs de l'équipe nationale de football après un but. Le veau, maintenant attaché à l'arrière du camion, me regarda fixement d'un air malheureux.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? lança Mustapha en me cognant méchamment sur le bras pendant que je me relevais pour regarder la fumée se disperser. Dans le Coran, il est écrit que la patience est doublement récompensée. Huit minutes et cinquante-deux secondes. *Allahu akbar.*

Je me frottai le bras en me disant qu'il prenait sa revanche pour avoir été incapable de me clouer au tapis de lutte.

Il tira le revolver de sa ceinture et me le braqua en pleine figure.

— Qu'est-ce que tu fais, mon frère ? (Je levai les mains.) Quel est le problème ?

— À ton avis, quel est le problème, *mon frère* ?

C'est drôle ce qu'on remarque dans des moments aussi effrayants, fiston. Le revolver était de ceux que les Britanniques portaient dans les rues de notre enfance, un Enfield N° 2 à canon-barillet basculant. Ensuite, je me concentrai sur la rousseur de sa barbe, et la manière dont il singeait mes paroles, comme un homme qui a quelque chose à prouver.

— J'ai fait tout ce qu'on m'avait demandé jusque-là.

— Il y a eu une arrestation tard hier soir, enchaîna Ramzy, l'homme de la marine. Les autorités ont embarqué le soldat anglais à qui tu as filé notre argent.

— Embarqué ? (Je leur lançai un regard interrogateur.) Il est officiellement en état d'arrestation ?

— On ne sait pas encore.

Le soleil brillait sur le bras tendu de Mustapha, muscles et tendons bandés.

— Mais on sait que quelqu'un a parlé.

— Pourquoi me soupçonner, *moi* ? protestai-je, indigné. Cet homme est un voyou porté sur l'alcool. Il aurait pu raconter n'importe quoi à n'importe qui.

— Il est déjà en prison et d'après nos sources il ne parle pas, intervint Osman, l'ancien policier. Son ambassade essaie de faire croire que ça relève de leur compétence pour pouvoir le renvoyer en Angleterre.

— Tu es le maillon faible parmi nous, reprit Ramzy, avec ce mépris particulier que les marins expérimentés éprouvent pour les marins d'eau douce.

— Et en quoi ça servirait mes intérêts de parler aux autorités ? demandai-je, essayant de faire appel à leur logique.

— Tu es déjà dans la mouise à cause de ce qui est arrivé à l'imam, répliqua Mustapha. Alors maintenant tu essaies de trouver un moyen de sauver ta peau.

Le canon de son revolver m'appuyait sur le front, imprimant un cercle de métal froid à l'endroit des callosités de prière chez les hommes plus dévots.

— Ce que tu racontes n'a toujours aucun sens. (Je fermai les yeux.) Réfléchis. On ne peut pas faire confiance à Nasser. Même si je lui racontais tout ce que je sais, rien ne l'empêcherait de se servir de moi avant de me jeter. Il ferait allègrement de moi un bouc émissaire pour la mort de l'imam, si ça l'arrangeait. Les Frères sont ma famille à présent. Je ne pourrais jamais trahir mon cousin. Tu crois que je suis allé à l'université pour choisir le camp des perdants ?

— Alors tu penses qu'on va gagner ? demanda Mustapha.

Je déglutis et fis oui de la tête, les yeux toujours fermés.

— Pourquoi ?

— Ils ont le nombre et l'argent mais, nous, on a la foi, dis-je. Et rien n'est plus puissant.

Dans le silence qui suivit, je sentis l'odeur de l'acacia calciné et entendis les beuglements désespérés du veau. Au bout de quelques secondes, la pression du canon diminua sur mon front.

— Alors tu n'as rien dit à personne ? reprit Mustapha.

— Bien sûr que non. (Je me forçai à rouvrir les yeux.) Je sais ce qui peut arriver aux traîtres.

— Vraiment ? demanda Mustapha. Alors prouve-le.

— Comment ?

Je me frottai le front, sentant encore la marque du canon.

— Avec ça. (Il pointa le revolver vers moi.) Utilise-le.

— Sur qui ?

Mon front était endolori, et mon orgueil aussi était blessé. Je me rendis compte que ça avait été une sorte de jeu et qu'ils se fichaient tous un peu de moi.

— Montre-nous que tu es l'un des nôtres, dit Mustapha en me poussant avec son arme, sa barbe rousse contrastant avec le sable qui nous entourait. Que tu es prêt à faire ce qu'il faut pour protéger l'opération si tu découvres qui a parlé.

— Vous me testez pour voir si je serais capable de tuer un informateur ?

— Tu pourrais ? continua Mustapha en me fourrant la crosse du revolver dans la main d'un geste ferme. Tu pourrais regarder quelqu'un dans les yeux et presser la détente ?

— Si j'étais obligé de le faire…, répondis-je, d'un ton pas très convaincant.

— Alors fais-le.

Mustapha referma mes doigts autour de la crosse.

— Montre-nous que tu as vraiment le cœur d'un guerrier.

Il recula, et je vis le veau qui baissait la tête et me regardait fixement d'un air curieux.

Le crépuscule était tombé quand nous regagnâmes Le Caire. Le soleil venait de disparaître sur le Nil, remplacé par le reflet lumineux d'un néon Coca-Cola couleur cerise flottant sur la surface noire agitée de rides. Nous avions pris une route byzantine pour rentrer du désert, afin de nous assurer que nous n'avions pas été suivis. Nous fîmes un arrêt chez un boucher de Fayoum pour déposer la dépouille du veau qui avait dû donner sa vie afin que je puisse prouver ma loyauté. Puis nous continuâmes jusqu'au bateau du professeur, qui se balançait doucement au gré du courant nocturne.

En posant le pied sur le pont, je l'entendis parler dans la cabine principale, d'une voix aiguë où perçait le didactisme, comme si nous étions de nouveau en classe. Mais une fois passé le rideau de perles à l'entrée de son salon, Mustapha et les autres sur les talons, je m'arrêtai net.

On avait installé une caméra dans la pièce. Le Pr Farid était assis bien droit sur son canapé, un peu perdu au milieu des gros coussins, tandis que Raymond le filmait et que Mona tenait un micro au bout d'une perche.

— Oui, le titre de cette chanson était vraiment *Diamonds Are a Girl's Best Friend*, disait mon professeur en agitant un doigt, sur un ton d'indignation peinée qui résonnait dans la cabine. Je n'arrivais pas à en

croire mes yeux quand j'ai vu le film. Pas de la simple concupiscence bestiale, mais du pur désir matériel ! Chanté par cette blonde *de peu de vertu* en robe rose vif qui lui couvrait à peine la poitrine. Je vous le demande : qu'est-ce qui pourrait mieux incarner cet État malade qui veut imposer sa volonté au peuple en espérant le subjuguer ? Nous avons donné au monde les pyramides, la bibliothèque d'Alexandrie, les temples de Karnak et de Louxor, et vous, que nous avez-vous donné ? *Marilyn Monroe ?* Vous voyez ? Voilà pourquoi on vous résiste.

Sa voix mourut tandis qu'il jetait un coup d'œil vers ceux d'entre nous qui venaient d'arriver.

— *Coupez.* (Raymond écarta son œil du viseur.) Je crois que c'est bon, cette fois. Mona, ne t'embête pas avec l'ardoise. On est prêts à vérifier la fenêtre et à remballer.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

C'était aussi déroutant que de débarquer au beau milieu d'un film ou de découvrir un sapin de Noël en plein milieu de la cour de la mosquée Al-Hussein. Ces choses ne pouvaient tout simplement pas coexister. En particulier avec Mustapha, Osman et Ramzy dans mon dos, qui n'attendaient qu'une bonne raison pour me reconduire dans le désert occidental.

— M. DeMille voulait qu'on fasse figurer autant de facettes de l'Égypte que possible, répondit Raymond en haussant les épaules, bon joueur. Il a pensé que le Pr Farid apprécierait que le point de vue de l'Ikhwan al-Muslimin ait sa place dans le documentaire.

— Il a été remarquable, ajouta Mona. En particulier comme contrepoint aux scènes que nous avons déjà tournées.

— Excellent, acquiesçai-je, avec un faible sourire.

Le sol tangua sous nos pieds, dans le sillage d'un bateau à moteur qui passait. Qui avait pu suggérer qu'il s'agissait d'une bonne idée ? Oui, je voyais bien DeMille s'imaginant pouvoir apaiser et flatter un critique gênant en le mettant devant une caméra. Mais pourquoi risquer de provoquer la colère de Nasser en donnant une telle tribune à un porte-parole connu des Frères musulmans ?

— Tu aurais pensé me voir un jour dans un film, Ali *bey* ? lança le professeur en me décochant un de ses rares sourires.

Sa dentition était toujours complètement anarchique, incisives et canines se faisant face tels des émeutiers. Il m'avait raconté qu'un jour il avait bondi du fauteuil d'un dentiste, en Amérique, parce qu'il craignait que le gaz anesthésiant qu'on lui avait administré n'altère ses pensées. Il n'avait aucune idée de l'effet désastreux que ses dents produiraient à l'image et, à présent, je n'étais pas en position de l'avertir.

— Miss Mona dit qu'ensuite vous devez vous rendre à Alexandrie, ajouta le professeur.

— *Ostaz ?*

Je repassai à l'ancien titre honorifique.

— Pour filmer le discours de propagande que notre nouveau leader va adresser aux masses, ajouta-t-il d'un ton sarcastique. Ça devrait être un sacré spectacle.

Je regardai Mona, tentant encore de m'habituer au tangage du bateau. Tout le monde semblait agir à l'encontre de ses intérêts habituels. Le professeur s'adressant respectueusement à Mona, alors que je savais qu'il la méprisait tout autant que ses autres étudiantes féminines. M. DeMille, cédant du temps d'écran à un ennemi connu de Nasser dans un film qu'il produisait pour le Premier ministre. Et Mustapha, que j'avais sans le vouloir entendu dire sur un ton désinvolte qu'il fallait profiter d'un nouveau soulèvement comme prétexte pour brûler la synagogue Ben Ezra dans le vieux Caire et attaquer des Juifs connus dans la rue, acquiesçant plaisamment aux propos de Raymond.

— Oui, j'espère faire partie de l'équipe qui va se rendre à la Bourse, répondis-je. Bien que nous n'ayons pas encore vraiment discuté du planning.

— Bien entendu que vous y serez, lança Raymond d'un ton brusque. Nous avons besoin de main-d'œuvre supplémentaire pour un événement de cette importance. Ce qui n'était pas le cas ce soir, avec une configuration aussi simple.

— Bien sûr.

Pour Dieu sait quelle raison, ses mots sonnèrent faux à mes oreilles.

Je les assistai pour emporter le reste du matériel et aidai Mona à descendre du bateau. Au moment où je lui emboîtais le pas, le professeur me retint par le bras.

— Reste, dit-il. On doit discuter.

Il me ramena à la cabine. Mustapha tira une fois de plus le revolver de sa ceinture et me le tendit en le tenant par le canon.

— Tu dois emporter ça avec toi à Alexandrie demain, déclara le professeur.

— Non, je ne peux pas.

Je croisai les bras, coinçant mes mains sous mes aisselles.

— Et si on me fouille ?

— Ils ne te fouilleront pas si tu fais partie de l'équipe du film, répondit Mustapha en m'agitant l'arme sous le nez. Et ils te laisseront approcher de la scène.

Je me détournai, me sentant de nouveau très mal.

— C'est impossible. J'ai à peine pu tirer sur cet animal à un mètre de distance.

— Ne sois pas idiot, lança Osman avec un petit rire mauvais. On ne risque pas de te faire confiance pour presser la détente. Je te retrouverai une fois qu'on aura été autorisés à s'approcher de la zone

VIP, et tu te contenteras de me le passer discrètement. Je m'occupe du reste.

— Ça ne marchera pas, insistai-je. Nasser et Amer sont déjà en état d'alerte maximal. Et le projet de faire sauter le plateau, il est devenu quoi ?

— On a décidé de le mettre en suspens tant qu'on a cette occasion, expliqua le professeur. Combien de fois aurons-nous la chance de voir le pharaon apparaître devant une foule de deux cent cinquante mille personnes sur la place Mansheya ?

— Et si je refuse ?

Ils me dévisagèrent à l'unisson. J'entendis comme un bruit de clapotis et je sentis une odeur nauséabonde. Un instant, je crus qu'il s'agissait de mes entrailles qui me jouaient des tours. Puis je compris que c'était l'eau de cale accumulée entre les panneaux latéraux de la maison flottante.

— Ali, *effendi*.

Le professeur s'approcha et me posa une main sur la poitrine.

— Ton père est toujours en vie, n'est-ce pas ?

— Oui.

Il me sourit en dévoilant ses dents irrégulières.

— Ton cousin me dit qu'il est impliqué dans des affaires sordides avec des femmes. C'est vrai ?

Je me raidis.

— Il travaille pour le golf de l'hôtel. C'est tout ce que je sais.

Mustapha et Osman se cognèrent à cause du tangage et sourirent. Aucun doute, ils avaient eux-mêmes mené de telles affaires sordides avec les femmes.

— Tu dois ouvrir les yeux, continua le professeur. D'une façon ou d'une autre, Nasser va être déposé et Néguib reviendra au pouvoir. Et quand cela arrivera, nous appliquerons la charia, nos lois nous seront dictées par le Coran et les hadiths, et il y aura des sanctions sévères contre tous ceux qui seront impliqués dans l'exploitation des femmes et de leurs corps. Tu comprends cela ?

— Vous n'êtes pas sérieusement en train de menacer un membre de ma famille, *ousthadi*, n'est-ce pas ?

J'en étais presque à le supplier de me dire que j'avais mal compris.

— Je t'informe de ce qui *risque* d'arriver.

Il me frappa la poitrine.

— À moins que des circonstances atténuantes ne permettent à ton père d'obtenir une dispense spéciale.

Je lui bloquai le poignet pour qu'il arrête.

— Mais comment pouvez-vous justifier cela ?

— Facilement. (Il s'écarta.) On peut trouver des justifications à chaque page de n'importe quel texte religieux jamais écrit, si on

déforme suffisamment les mots. Mais là c'est différent. Nous luttons contre la domination de l'homme par l'homme, alors que seul Dieu devrait le dominer.

— Je pense toujours que c'est une terrible erreur, dis-je, sachant pourtant que c'était inutile.

J'ai appris une chose en vivant à la fois en Amérique et au Moyen-Orient : on ne peut jamais changer le cœur ou l'esprit de quelqu'un quand il est persuadé d'avoir des balles dans son pistolet et Dieu à ses côtés.

Mustapha me colla le Enfield dans la ceinture.

— N'enfreins aucune règle de conduite cette fois. *Inch'allah,* **tout se passera comme prévu, et demain le pharaon mourra.**

De : SeekerAL@protonmail.com
Envoyé : 3 avril 2015
À : PapiAli71@aol.com
Papi,
Je vais devoir être bref car je n'ai pas beaucoup de temps. J'utilise une adresse cryptée différente parce que j'ai besoin de te demander conseil.
Les choses ne se passent pas bien entre ma femme et moi. Shayma n'a que, hum, quatorze ans. Elle est yazidie. Sa jeune sœur et elle ont été ramassées par un de nos groupes rivaux près d'un endroit appelé mont Sinjar, à la frontière syrienne, puis ils nous les ont vendues. J'imagine qu'aux États-Unis on appellerait ça un enlèvement. Maintenant, elle est censée être, disons, mon esclave sexuelle. Mes commandants citent tout un tas de versets du Coran et de hadiths pour justifier ça, mais je ne sais pas si c'est ce que le Messager voulait réellement dire.
Pour faire court, Shayma reste assise sur le matelas et pleure toute la journée. Elle ne parle pas du tout anglais, mais je pense que sa famille lui manque vraiment. Quand je m'approche pour tenter de la réconforter, elle se recroqueville sur elle-même, comme si j'étais une sorte de monstre. Alors maintenant je me sens mal pour elle. En fait, je ne veux même pas la toucher. Seulement je ne veux pas non plus la rejeter en tant qu'épouse, parce que j'ai peur de la réaction des autres vis-à-vis d'elle.
Qu'est-ce que je devrais faire à ton avis ?
Je te salue, et je me dépêche,
Alex

16

— Qu'est-ce qui ne va pas ? me demanda Mona, installée à l'arrière.

On était en milieu d'après-midi, le lendemain, sur la longue route qui menait à Alexandrie à travers le désert, avec notre matériel de cinéma. Les champs verdoyants et les chadoufs à bascule typiques du delta du Nil avaient disparu de notre vue.

— Pourquoi tu poses cette question ? dis-je en réglant le rétroviseur.

— Tu n'arrêtes pas de regarder en arrière. (Elle se retourna, genoux sur le siège.) Quelque chose t'inquiète ?

Il y avait une voiture rouge derrière nous depuis une heure au moins. Elle ne donnait jamais l'impression d'accélérer ou de ralentir et maintenait exactement les quatre cents mètres de distance entre nous, que j'aie ou non le pied sur la pédale d'accélérateur.

— On dirait bien qu'on est suivis.

Raymond leva à peine les yeux du découpage technique qu'il était en train d'établir.

— Ils ne nous ont pas lâchés depuis qu'on a quitté Le Caire, précisai-je.

— Qui sont-ils ? demanda Mona.

— Probablement des comptables du studio, qui surveillent les dépenses, répondit Raymond en traçant rapidement une ligne au milieu d'une page.

— Ou quelqu'un d'autre qui va assister au discours de Nasser, ajoutai-je en essayant de prendre un ton imperturbable, alors même que j'enfonçais la pédale et atteignais les plus de cent kilomètres à l'heure.

La voiture rouge s'aligna sur ma vitesse, restant juste assez loin pour que je ne puisse distinguer de quel modèle il s'agissait ou combien de personnes se trouvaient à l'intérieur, mais suffisamment près quand même pour pouvoir nous rattraper en quelques secondes.

Vu la couleur, il aurait pu s'agir d'une des anciennes voitures du roi, à présent sous le contrôle du gouvernement Nasser. Après notre

conversation au quartier général, j'étais certain qu'Amer nous ferait suivre. Puis je me dis qu'il y avait suffisamment de voitures rouges disponibles ces temps-ci pour qu'il puisse aussi s'agir d'une équipe de l'Ikhwan, envoyée en renfort afin de s'assurer que j'avançais toujours dans la bonne direction.

Le pontet du Enfield glissé dans ma ceinture me rentrait dans le corps. Quelle que soit la position que j'adoptais, je ne parvenais pas à m'y habituer.

Une moto surgit de nulle part, fendant l'air avec une célérité furieuse, et faillit m'arracher le rétroviseur latéral. Elle transportait une famille de quatre : un père maigrichon et son épouse, foulard sur la tête, plus deux gamins aux yeux écarquillés, quelques sacs contenant leurs affaires, et une chèvre fraîchement égorgée attachée à l'arrière, éclaboussant de sang la route poussiéreuse devant nous.

— Vous savez à quel point j'aime ce pays ? lança Raymond en penchant à moitié son corps sec et nerveux par la vitre pour les filmer.

— Je ne sais pas, Raymond, hurlai-je pour me faire entendre malgré le vent. À quel point ?

— Suffisamment pour vous briser le cou en le filmant, dit Mona en tirant sur sa veste pour essayer de le faire rentrer à l'intérieur. Qu'est-ce qui ne va pas chez vous ?

— Vous avez de la chance, Ali, poursuivit Raymond en reprenant place sur le siège, l'air étrangement repu.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Habiter ici doit être un véritable cadeau. Où qu'on regarde, il y a un spectacle à savourer. Le passé et le présent s'entremêlent.

— Un cadeau et une malédiction, murmurai-je.

— Est-ce qu'on ne ressent pas tous la même chose envers son propre pays ? demanda Mona.

— Quoi ?

Je lui jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Peu importe d'où on vient, c'est à la fois un cadeau et une malédiction.

Il y avait du regret dans sa voix, qui me fit me retourner à nouveau. Elle contemplait le paysage par la vitre ouverte, ses cheveux tirés en arrière résistant au vent qui les poussait à se révolter.

Mains sur le volant, je luttais contre les à-coups légers et le vent qui ballottait la voiture, tandis que le sang continuait à dégouliner sur la piste et que la pression du revolver me donnait une forte envie d'aller aux toilettes. Je réfléchissais à l'endroit où je pourrais en trouver quand je faillis manquer l'embranchement pour Alexandrie une demi-heure plus tard, puis continuai jusqu'à nous perdre dans les ruelles de cette vieille ville côtière qui t'a donné son nom, fiston, la voiture rouge toujours à la même distance derrière nous.

J'étais déjà venu d'innombrables fois dans cette ville, et j'avais admiré l'impression de mélancolie nostalgique qui s'en dégageait. Même en tant que Cairote, j'affectionnais ses villas d'un blanc ivoire, ses plages méditerranéennes crépusculaires, ses cafés d'antan, dans lesquels Cavafy écrivait ses odes à la grandeur grecque perdue. Ce soir, c'était différent. Je pouvais sentir l'excitation dans l'atmosphère avant même que nous ayons atteint le centre-ville, où les rues étaient encombrées de foules immenses qui se dirigeaient vers la Bourse, sur la place Mansheya.

On aurait dit une scène d'une des épopées de M. DeMille, qui se serait déroulée à l'époque contemporaine. Il n'y avait pas simplement des milliers de personnes, mais littéralement des dizaines de milliers. Tandis que nous les dépassions, elles souriaient et nous faisaient signe de la main avec jubilation, à l'exact opposé de ce que j'avais connu ce jour terrible où l'imam était mort au Caire.

Il y avait là des mendiants et des employés de banque, des couturières et des secrétaires, des serveurs et des femmes de chambre, la petite bourgeoisie et les paysans, des mères avec des bébés et des hommes à vélo, de frêles couples âgés qui attendaient ce soir-là depuis leur adolescence, des bureaucrates en costume desserrant leur cravate et beuglant comme des dingues, des pêcheurs enturbannés aux tabliers graisseux, tenant des perches de bambou en l'air, des femmes d'âge moyen aux visages rebondis, qui lançaient des youyous, dissimulées sous des hijabs, des filles avec des foulards roses en train de glousser, tandis que des garçons aux lèvres charnues vêtus des blazers de l'école coloniale leur couraient après, des vendeurs distribuant gratuitement des noix de macadamia et des épis de maïs qu'ils avaient fait griller sur des braseros de rue, et des colporteurs donnant de minuscules drapeaux dorés au lieu de les vendre.

Ils attendaient tous avec une telle impatience joyeuse la déclaration d'indépendance de Nasser que je faillis ne pas remarquer la disparition de la voiture rouge derrière nous. Mais je ne parvenais pas à me défaire de la sensation que des yeux hostiles continuaient à nous observer. Et, plus préoccupant encore, je ne voyais pas comment me débarrasser du revolver que j'avais sur moi sans nous mettre en danger, mon père et moi.

Tandis que nous progressions lentement en direction de la place Mansheya, la foule devint encore plus dense et plus enthousiaste. On avait accroché des haut-parleurs aux acacias et aux banians le long des arcades, pour que les gens qui se trouvaient loin puissent entendre, eux aussi. On n'allait pas simplement assister à l'annonce d'un traité d'évacuation, mais à un couronnement, à la reconnaissance publique de ce que Nasser avait réussi à accomplir : non seulement forcer le dernier de nos occupants à partir, mais aussi vaincre son ancien allié Néguib. Il

était maintenant officiellement le Raïs, le chef.

Ce que l'Ikhwan tentait de réaliser ici revenait à essayer de nager contre la marée au beau milieu de la mer Rouge. Les risques d'échec étaient écrasants ; quiconque lèverait la main contre Nasser, sans parler d'une arme, serait immédiatement cerné et mis en pièces.

Lorsque nous eûmes garé la voiture, je me penchai pour rattacher mon lacet et j'en profitai pour glisser le Enfield sous le siège conducteur avant de sortir aider les autres à porter le matériel.

Une estrade avait été montée sur le toit de la Bourse d'Alexandrie, qui bordait la place. Un immense drapeau représentant l'aigle doré était tendu telle une bannière au-dessus de l'immeuble plus haut situé juste derrière. Vers le fond de la scène, on avait installé des chaises pliantes en métal pour les dignitaires invités, et des microphones de la radiodiffusion d'État étaient disposés à l'avant, afin que la population puisse suivre le discours en direct dans tout le pays.

Les festivités étaient telles autour de nous que, pendant quelques secondes, je parvins à oublier mon appréhension grandissante et mon besoin de toilettes. Dans l'air, on sentait une odeur de vents marins et de cordite, à cause des feux d'artifice. C'était une soirée pour les Égyptiens, et personne d'autre. Les gens hurlaient leur satisfaction et leur joie, *« Mut shakreen ! »* et *« Ana mabsout »*, entraînant des rires, des hochements de tête réticents et d'autres émerveillés, des mains sur le cœur pleines de sincérité. J'aurais voulu me joindre à eux, partager cet enthousiasme, mais je me souvins alors qu'Osman n'allait pas tarder à me rejoindre pour récupérer le revolver. Un frisson de panique me traversa à l'idée de ce qui allait se passer quand il découvrirait que je ne l'avais pas en ma possession.

Mona montra la lettre du ministère de l'Orientation nationale au garde posté à l'entrée principale, et le général Amer fut appelé par radio afin de nous escorter jusqu'à l'endroit où nous devions installer la caméra. Avec la sensation de flotter hors de mon corps, comme si je me regardais dans un film, je posai le trépied sur mon épaule et suivis Raymond, qui portait la caméra, et Mona tenant le micro au bout d'une perche. Trois soldats nous accompagnèrent jusqu'à une zone délimitée par des cordes, à quelque vingt-cinq rangs de la scène, où quatre membres d'une équipe de cinéma locale nous attendaient pour nous aider à tout mettre en place.

Je repérai Osman, une douzaine de rangs devant nous, marchant impatiemment de long en large devant la scène, qui accueillait des discours préliminaires juste au-dessus de lui. Déjà, une demi-douzaine d'officiers de la police militaire, bérets rouges sur la tête, l'entouraient. Il attirait trop l'attention avec son énergie fébrile. Et pour ne rien arranger il continuait à afficher son air tatillon et dégoûté par les miasmes, louchant vers moi comme si j'étais un serveur qui avait oublié

sa commande de champagne.

Je me détournai et tombai sur Raymond en train de se quereller avec Amer.

— C'est absurde, général, disait-il en montrant la corde et les gardes qui nous entouraient. Vous nous avez installés à des *kilomètres* de la scène. Il n'y a aucun espace pour poser des rails ou faire des travellings pour les gros plans.

— Je suis désolé, monsieur, mais pour des raisons de sécurité, et dans un but de sûreté nationale, vous ne serez pas autorisés à faire des gros plans, répondit Amer d'un ton mielleux. Et je ne suis pas sûr de comprendre ce que *travelling* veut dire, mais vous ne ferez pas ça non plus.

Je commençais à saisir pourquoi le professeur avait voulu s'assurer que j'entrerais bien avec l'équipe de tournage. Tout comme mon cousin et son projet de faire sauter le plateau, il voyait la caméra comme une arme dans l'arsenal de la modernité et voulait que le spectacle soit fixé sur la pellicule.

— M. DeMille ne va pas être content, l'avertit Raymond.

— Monsieur, vous semblez constamment oublier que M. DeMille n'est qu'un invité dans notre pays, répliqua Amer. Tout comme vous, ajouta-t-il en le désignant.

— Des invités *d'honneur,* précisa Mona en papillonnant entre eux, telle une colombe tentant de faire la paix.

— Oui. (Amer leva le menton.) Et nous traitons nos invités d'honneur avec courtoisie et respect, mais ce ne sont pas eux qui décident des règles.

Pendant ce temps, j'avais perdu Osman de vue, mais sa nervosité me hantait tout autant que la voiture rouge qui nous avait suivis. Bientôt, les discours d'ouverture arrivèrent à leur fin et Nasser se joignit à quelques autres officiels qui prenaient place sur les chaises pliantes.

La foule commença à murmurer en montrant la scène du doigt, pendant que je tentais de m'occuper, aidant les techniciens à dérouler leurs câbles et à changer les batteries de la caméra. Nous étions entourés d'une marée humaine sur des kilomètres, prête à se refermer sur nous telles les eaux de la mer Rouge.

Un des ministres du gouvernement se leva pour prononcer le discours d'introduction, lequel fut couvert par le brouhaha lorsque Nasser se leva à son tour et ouvrit les bras en grand, comme pour étreindre tout et tout le monde. La foule rugit d'une seule et même voix, composée de deux cent cinquante mille micro-intervalles. Raymond fit pivoter la caméra Mitchell que j'avais aidé à installer sur son trépied, essayant d'enregistrer l'ensemble. Ça aurait été le moment idéal pour un plan en hauteur tourné avec une grue au-dessus de la

foule ou, mieux encore, pour une vue plongeante prise depuis un hélicoptère, tel Allah contemplant du ciel l'épopée de cette humanité rassemblée. Je n'étais qu'une fourmi parmi les fourmis. Mais Nasser, lui, rayonnait, prenant la pose sous un globe lumineux accroché à un câble au-dessus de sa tête, véritable star, cent fois plus beau et charismatique qu'il ne l'avait été dans son bureau.

C'était plus qu'un mirage. Avec son allure fière mais humble, il était incontestablement *l'un d'entre nous.* Et non un rejeton de famille royale, un politicien français ou anglais, pas même le pacha d'une richissime dynastie. Il ressemblait à ce qu'il était – un fils de postier, un enfant de la campagne, tout comme moi. Mais d'une façon ou d'une autre il avait transcendé cela. Il s'était élevé au-dessus de sa condition, sur son propre tapis volant. Il s'était battu pour intégrer l'école militaire ; avait gravi les échelons de l'armée ; lutté dans les tranchées comme mon cousin ; et, plus impensable encore, il avait mené le coup d'État qui nous avait débarrassés de la monarchie une fois pour toutes. S'il avait pu accomplir tout cela avant l'âge de quarante ans, rien n'était impossible.

La foule commença à psalmodier : *« Ya'ish Gamal, ya'ish Gamal ! »* « Longue vie, Gamal, longue vie, Gamal ! »

Nasser serra les poings et les leva devant l'aigle doré. C'était son moment, d'une absolue perfection, l'arrêt sur image qui précède le générique de fin, l'instant juste avant que la promesse de liberté cède le pas aux compromis sordides et aux trahisons du gouvernement. Il devint encore plus imposant sous mes yeux, la poitrine gonflée de tout l'espoir et de toute l'adulation dont il était l'objet.

Dans le même temps je percevais les îlots de silence. Je voyais des hommes isolés et mécontents, debout ici ou là, les bras croisés. Pas nécessairement des membres de notre complot – bien qu'il y en eût certainement plus que je ne le pensais dans la foule –, mais des incrédules qui ne pouvaient pas ou *ne voulaient pas* se laisser amadouer et convaincre si facilement. J'aperçus Raymond qui faisait un bref panoramique, afin de les filmer eux aussi.

— Mes chers compatriotes, bienvenue, commença Nasser dans son arabe d'homme de la rue tandis que la foule se calmait. C'est bon d'être ici, à Alexandrie.

De nouvelles acclamations s'élevèrent quand il prononça le nom de la ville. Pourquoi est-ce que les gens acclament un endroit où ils se trouvent déjà, Alex ? Encore aujourd'hui, je ne saisis pas.

— C'était sur cette même place, petit garçon, que j'ai participé à ma première manifestation…

Je cherchai Osman des yeux, l'ayant perdu de vue au début du discours. Je remarquai que des soldats et des officiers de police parcouraient les allées de haut en bas, comme s'ils cherchaient quelque

chose.

— C'était contre les Anglais, continua Nasser.

Il marqua une pause, laissant à la foule une nouvelle occasion de répondre. Même dans un tel moment de tension, avec une foutue vessie prête à éclater, le critique en moi ne put s'empêcher d'admirer le subtil instinct avec lequel il faisait monter le mélodrame dans sa voix, sachant ensuite exactement à quel moment laisser les choses suivre leur cours. Si, par Dieu sait quel miracle, ce projet d'assassinat devait réussir, je ne voyais pas Muhammad Néguib, le Pr Farid, ou n'importe qui d'autre en lien avec les Frères musulmans, capable de le supplanter.

— C'est sur cette place que j'ai vu pour la première fois des hommes se faire matraquer. (Il montra la cicatrice sur son front.) J'ai vu des Égyptiens abattre leurs compatriotes.

Une personne passa tout près de moi, m'effleurant le bras.

— On annule, me glissa Osman. Il y a trop de policiers. Quelqu'un a parlé.

Aucun de ceux avec qui je me trouvais ne remarqua quoi que ce soit. Raymond, penché sur sa caméra, était trop concentré, et Mona avançait pas à pas avec le micro et les écouteurs.

— Mais aujourd'hui je suis vivant.

Nasser leva les bras plus haut, menton en avant.

— Je suis vivant et je contribue à libérer mon pays. Je suis vivant et…

J'entendis deux petits claquements secs et je vis les gens se jeter au sol sur la scène. Un homme de haute taille en chemise blanche et pantalon noir descendait l'allée centrale en tirant avec un pistolet. Nasser demeura bien droit devant le micro, comme s'il ne comprenait pas ce qui se passait. Il y eut un troisième coup de feu. Une fraction de seconde plus tard, le globe lumineux au-dessus de la tête de Nasser explosa, libérant une pluie de verre. Il se mit à couvert tandis que l'homme à la chemise blanche continuait à tirer d'une seule main, sans rien toucher, curieusement.

Je plongeai pour couvrir Mona de mon corps. Une chaise métallique nous tomba dessus et quelqu'un la piétina en courant, nous écrabouillant tous les deux en sandwich. Mona se raidit sous le poids de notre soudaine intimité forcée. Son genou vint se loger entre mes jambes et elle roula sur elle-même comme si elle voulait me repousser.

Puis elle jeta les bras autour de mon cou. Je sentais son souffle chaud au creux de mon oreille. Et d'une certaine façon, au milieu de ce chaos absolu, entre les coups de feu et les cris, j'eus l'impression d'être enfin en sécurité, au chaud, et à ma place.

Pendant ce temps, le monde au-dessus de nous n'était que confusion et grouillement. Un talon haut m'écorcha la tempe et quelqu'un chaussé de sandales m'écrasa la cheville, la brisant presque.

Je parvins à lever la tête juste assez pour apercevoir le tireur devant la scène, cerné par la foule, qui le battait à coups de poing et de chaises pliantes. Il agitait furieusement le bras, pistolet toujours à la main. Un homme en djellaba bleue lui mordait le poignet pour essayer de lui faire lâcher son arme. La plupart des autres s'étaient laissés tomber au sol pour éviter de se faire tirer dessus. Mais Raymond était toujours derrière la caméra, tel le capitaine à la barre du navire.

— Je suis désolée.

Mona se dégagea en se contorsionnant, essayant de reprendre son souffle.

— De quoi ?

Je la dévisageai.

Elle était échevelée et désorientée, des mèches dans les yeux et le chemisier défait.

— J'ai cru que je t'avais blessé, répondit-elle.

Dans tout ce chaos, j'eus la sensation des plus étranges qu'elle essayait de me dire autre chose. Que notre contact accidentel avait suscité en elle un élan inattendu de sentiments.

Les soldats qui se précipitaient pour tenter d'arracher le tireur à la cohue nous empêchèrent de continuer notre échange. Nasser avait repris le micro, et parlait vite, d'un ton percutant. Il essayait de calmer la foule mais, la sono ne cessant de se couper, il était difficile de comprendre tout ce qu'il énonçait.

Je regardai Mona se relever et ramasser la perche et le micro. Puis je remerciai Allah en silence. Le Créateur de toutes choses m'avait certainement montré sa miséricorde et sa compassion en arrangeant les choses de cette manière. En permettant que le complot tombe à l'eau sans que je sois impliqué, ou sans donner aux Frères une raison de me punir ou de punir mon père. Seul le Divin avait pu permettre au tireur d'avancer jusqu'à la scène et de tirer au moins huit coups de feu sans blesser personne. Et seul Allah avait pu trouver un moyen de me propulser brièvement dans les bras de mon aimée au milieu d'un tel chaos.

Osman repassa devant moi.

— Toi, putain de fils de fornicateur, jura-t-il à voix basse. Tu as parlé à quelqu'un de ce qu'on préparait. Tu vas payer pour ça.

Cela arriva si vite, il se passait tellement de choses tout autour, qu'il n'y avait aucune raison que quiconque ait remarqué. La foule criait toujours, Nasser agitait toujours les bras, et la police entraînait le tireur, qui se débattait et hurlait comme un fou, à l'écart.

Mais Mona suivit Osman du regard et se rendit compte qu'elle l'avait déjà vu avant. Puis elle se retourna vers moi et me dévisagea fixement, comme si nous étions soudain devenus des étrangers.

De : PapiAli71@aol.com

Envoyé : 4 avril 2015
À : SeekerAL@protonmail.com
Alex,
Ton dernier message m'a beaucoup inquiété. Tu dois faire attention à ce que rien de fâcheux n'arrive à cette pauvre fille, ni à toi.
Je crois que tu as raison, il ne faut pas que tu donnes l'impression de la rejeter en tant qu'épouse. Ceux qui sont avec toi pourraient ne pas se montrer aussi gentils avec elle. Mais tu ne dois pas profiter d'elle comme s'il s'agissait d'un champ de labour ou d'un bien quelconque. Comme tu l'as dit, ce n'est qu'une enfant qui a été séparée de force de sa famille et vendue comme esclave. La toucher serait un grave péché. Si ceux de ton groupe sont aussi respectueux du véritable islam qu'ils le prétendent, ils savent que les conséquences seront éternelles.
Mais ainsi va le monde. Si tu racontes aux autres qu'elle recule quand tu essaies de la toucher, ils risquent de la donner à un autre homme comme esclave, ou peut-être même pire. Alors voici mon conseil pour le moment : rien. Ne lui fais rien. Laisse-la tranquille. Joue le jeu et dis aux autres qu'elle se comporte comme une épouse docile. S'ils te demandent quand elle te donnera un enfant, réponds que vous essayez. Ensuite, quand tu en auras l'occasion, aide-la à s'échapper.
Je sais que ce ne sera pas facile. Et que cela présente de gros risques pour vous deux. Mais tu m'as demandé conseil, et c'est le meilleur que j'ai à t'offrir.
Qu'Allah veille sur vous deux et vous protège.
Je t'embrasse, dans la compassion,
Papi Ali

17

Nous rangeâmes rapidement notre matériel, retrouvâmes notre voiture à l'écart de la place Mansheya et reprîmes le chemin du Caire. Les rues noyées dans l'obscurité grouillaient de gens qui célébraient encore le courage du nouveau héros national. Lorsque je pilai pour éviter un couple âgé à un carrefour, le revolver que j'avais planqué sous mon siège glissa vers l'avant et finit sa course avec la crosse contre mon tendon d'Achille.

Le siège ayant été avancé pour faire de la place à l'équipement à l'arrière, je ne pouvais pas bouger suffisamment la jambe pour m'en débarrasser. Et il n'y avait pas assez d'espace pour que je puisse me baisser et le déplacer sans que quelqu'un s'en aperçoive.

La voiture était encombrée et j'avais l'esprit rempli d'images perturbantes, à trier dès que possible. Pourquoi y avait-il soudain eu une présence policière accrue juste avant le discours de Nasser ? Qui leur avait refilé le tuyau ? Et d'où était sorti cet autre tireur après qu'Osman s'était éloigné ? Tout ce dont je pouvais être certain, c'était que Mustapha et les autres avaient raison. Le traître dans nos rangs connaissait le plan à l'avance, ce qui signifiait que plus aucun de nous n'était en sécurité à présent.

J'allumai l'autoradio, espérant tomber sur une station de musique pour me calmer les nerfs et me laisser le temps de réfléchir en écoutant *Mr Sandman* **ou** *If I Give My Heart to You.* **Au lieu de quoi, j'eus droit à la voix de Nasser, chargée d'émotion mais totalement maîtresse d'elle-même, alors que la foule hurlait de façon hystérique en arrière-fond.**

« Ô hommes libres, criait-il en arabe, restez où vous êtes. C'est Gamal Abdel Nasser qui vous parle. C'est Gamal Abdel Nasser. Mon sang est votre sang. Ma vie est la vôtre. Vous êtes tous des Gamal Abdel Nasser. Si j'avais été tué, cela n'aurait pas fait de différence, parce que vous auriez continué la lutte. Vous êtes tous des Gamal Abdel Nasser. »

— Montez le son, dit Raymond sur le siège arrière. Est-ce que c'est censé avoir été enregistré plus tôt ?

Un présentateur prit alors la parole, expliquant que l'enregistrement avait en effet été effectué à la Bourse, où un Frère musulman du nom de Mahmoud Abdul Latif avait été arrêté pour la tentative d'assassinat. Ses complices étaient activement recherchés.

— Tu l'as entendu dire ce genre de choses juste après les coups de feu ? demanda Raymond en se tournant vers Mona.

— Non.

Elle sortit un mouchoir de son sac pour essuyer son mascara qui avait coulé.

— Mais les micros ne fonctionnaient pas bien, donc on a loupé pas mal de ses paroles à cause du son défectueux.

— C'est plutôt soigné comme discours pour quelqu'un qui vient de se faire tirer dessus, continua Raymond. La plupart des gens diraient simplement : « Attrapez-le. » Ou : « Est-ce que j'ai été touché ? »

— Qu'est-ce que tu sous-entends ? demanda Mona. Que ça a été écrit à l'avance ?

Raymond, le visage pâle, ruminait dans mon rétroviseur.

— Est-ce que quelqu'un d'autre a remarqué le temps qui s'est écoulé avant que le globe explose au-dessus de sa tête ?

Mona s'écarta de lui et s'adossa au siège.

— Raymond, est-ce que tu essaies d'insinuer que c'était une mise en scène ?

— Ça servirait leurs objectifs, non ? Tu te souviens de ce qu'il nous a dit à propos des Frères musulmans dans son bureau ?

Un barrage de la police militaire avait été érigé juste devant nous. Je ralentis et m'arrêtai à la hauteur des barricades en bois. Un sergent d'âge moyen, affichant les lèvres pincées et boudeuses d'un homme habitué à garder trop de récriminations pour lui, s'approcha de ma vitre. Quand j'avais freiné, le Enfield avait glissé vers l'avant et un bout de la crosse me cisaillait à présent la cheville.

— *Wa'if hassib hena, min fadlak.* (Le sergent me colla sa lampe dans les yeux.) Papiers, s'il vous plaît.

— Il y a un problème ? demanda Raymond.

Un second officier examina notre plaque d'immatriculation avec une autre lampe. Puis il dirigea le faisceau à l'intérieur de la voiture, nous aveuglant pendant quelques secondes.

— Sortez maintenant, s'il vous plaît, dit le sergent.

— Il y a un problème ? demandai-je à mon tour.

— Faites ce que je vous ordonne, c'est tout.

Il me recolla sa lampe dans les yeux.

— Garez-vous sur le côté et laissez passer les autres véhicules.

Le second officier avait décroché une radio de sa ceinture et parlait trop rapidement pour que je puisse saisir ce qu'il racontait.

— Monsieur, il y a une erreur, dit Mona en fouillant dans son sac.

Vous savez qui nous sommes ?

— Il n'y a pas d'erreur, répondit le sergent en braquant sa lampe sur elle. Maintenant, garez-vous et sortez du véhicule. Et ne m'obligez pas à me répéter.

Je me rangeai le long du trottoir et coupai le moteur, essayant de repousser le revolver sous mon siège d'un coup de pied avant de sortir de la voiture. Je réussis seulement à le faire glisser sur le tapis de sol. La lumière du réverbère se refléta sur le canon avant que je claque la portière derrière moi.

Le sergent nous ordonna de monter sur le trottoir et de sortir nos papiers d'identité, tandis qu'un flot de véhicules défilaient devant nous en klaxonnant, tel un vaste système nerveux illuminé de feux stop clignotants. Au bout de quelques minutes, une jeep de l'armée s'arrêta à côté de nous et le général Amer en sortit avec deux soldats, l'air encore plus résolument lugubre qu'auparavant.

— Général, pourquoi sommes-nous retenus ? demanda Raymond, comme s'ils poursuivaient la querelle commencée avant le début du tournage.

— Parce que nous sommes à présent dans une situation d'urgence nationale, répondit Amer en levant les yeux vers lui. On a attenté à la vie du Premier ministre ce soir, et des mesures de sécurité immédiates ont été mises en place. Nous voudrions le film que vous avez tourné.

— Pour quoi faire ?

Raymond jeta un coup d'œil au reste d'entre nous pour voir si nous étions tout aussi déroutés.

Le visage d'Amer était totalement fermé, il ne laissait rien filtrer.

— Il y a un problème ?

— Je vous demande pour quelle raison vous en avez besoin, insista Raymond.

— C'est un ordre, répondit Amer. Ça devrait suffire.

— Je ne résiste pas, général. Je vous pose une simple question.

J'ignorais si c'était son insolence naturelle ou un esprit de rébellion obstiné face à l'autorité qui poussait Raymond à répondre. J'avais les jambes qui commençaient à trembler de peur, et ma vessie archipleine que j'essayais encore de contrôler n'aidait pas.

— Vous refusez de coopérer ?

Amer regarda Mona comme s'il avait besoin d'aide pour traduire.

— Je suis simplement curieux de savoir pourquoi c'est une telle priorité de récupérer nos images dans les circonstances présentes, répliqua Raymond.

Il y avait cinq soldats autour de nous et au moins deux d'entre eux regardaient à travers les vitres de la voiture.

— Monsieur Garfield, l'homme qui a tenté d'assassiner le Premier ministre avait peut-être des complices, déclara Amer en essayant de

garder son sang-froid. Nous devons examiner votre film à titre de preuve. Maintenant, allez-vous nous aider, ou devons-nous fouiller le véhicule nous-mêmes ?

Je levai les yeux vers le ciel empli d'étoiles et envoyai un message désespéré.

S'il vous plaît, **demandai-je au Divin.** *Si vous devez me punir, faites au moins que ce soit pour mes propres péchés, et non ceux de quelqu'un d'autre.*

— Raymond, s'il te plaît, ne discute pas. (Mona tendit la main vers son bras.) Ce n'est pas ton pays.

— J'avais remarqué.

Il s'écarta d'elle, sans geste brusque ni manifestation intempestive. La flamme qui avait existé entre eux s'éteignait à toute vitesse. J'aurais repris espoir si je n'avais pas été en train de me trémousser sur place pour me retenir et éviter de me couvrir de honte.

— Et il s'agit de notre documentaire, précisa Amer. Cela faisait partie de notre accord de coopération. Maintenant, voulez-vous nous remettre ces images ou devons-nous prendre le contrôle de votre véhicule ?

Raymond me jeta un coup d'œil et soupira.

— Monsieur Hassan, puis-je avoir les clés du coffre, s'il vous plaît ? me lança-t-il avec une sorte de solennité théâtrale. Si nous devons remettre le film, pouvons-nous au moins nous assurer qu'il ne sera pas exposé à la lumière et abîmé ?

En quelques minutes, les films furent abandonnés aux mains d'Amer, et nous franchîmes le canal de Mahmoudia. Nous perdîmes le signal radio et, bientôt, la ville sur la Méditerranée ne fut plus qu'un souvenir. Le vent martelait les flancs de la voiture telles les mains d'une centaine de joueurs de tambour. Et des phares brillaient dans mon rétroviseur, ceux d'une voiture solitaire qui nous suivait sur la route du désert, sans jamais se rapprocher de nous ni perdre de terrain. En nous faisant simplement savoir qu'elle était toujours là.

— Je n'ai pas dû être le seul à avoir remarqué à quel moment ce globe a explosé, grommela Raymond.

On ne prononça plus un mot. Je pense que nous étions tous bien trop conscients qu'à partir de cet instant on nous surveillait et on nous écoutait.

Je devais quitter le pays. Et il fallait aussi que je fasse partir mon père. J'ignorais si Mona viendrait avec nous. Mais, en me souvenant de son corps chaud pressé contre le mien et de ses cils battant contre ma joue en plein chaos, je me sentis le cœur un peu plus léger.

Après nos deux heures et demie de route pour regagner Le Caire, l'autoradio se fit de nouveau entendre, avec davantage de nouvelles. La répression était déjà en route. Il y avait eu une descente au quartier général des Frères musulmans, à Helmiya.

Plusieurs dizaines de Frères avaient été arrêtés et accusés d'avoir fait partie du complot visant à assassiner Nasser et à libérer Néguib. Des caches secrètes contenant des armes et des explosifs avaient prétendument été découvertes dans des mosquées et des cimetières juste à la sortie de la ville. Que ce soit vrai ou pas, je n'en savais rien. En tout cas, clairement, quelqu'un à l'intérieur de l'organisation déballait noms et lieux.

À notre arrivée en ville, il y avait des barrages routiers partout, comme si nous étions en état de siège, ainsi que des jeeps de l'armée sur la place Tahrir et des soldats devant les statues de lions du pont Qasr al-Nil.

Je déposai Raymond à son hôtel, puis reconduisis Mona jusqu'à la villa de son père, à Garden City. J'étais tellement nerveux à cause du revolver encore sous mon siège que je fus incapable de lui faire la conversation. Elle dut interpréter mon silence comme de la bouderie. Lorsqu'elle me remercia pour avoir tenté de la protéger et m'embrassa sur la joue en me souhaitant bonne nuit, je m'en rendis à peine compte.

Ensuite, je roulai jusqu'au Nil, et une fois certain que personne d'autre ne se trouvait à proximité immédiate, je soulageai enfin ma vessie. Puis je balançai le revolver dans le fleuve. Mais, contrairement à l'acide qui s'était accumulé dans mon corps, s'il provoqua des éclaboussures, je ne l'entendis pas.

Il était minuit largement passé lorsque je rendis la voiture et pris le tram pour regagner Mena House, regardant sans cesse par-dessus mon épaule. Les sirènes et les gyrophares rouges étaient concentrés au loin, dans les quartiers les plus peuplés de la ville. Je m'arrêtai sur le seuil de la maison, quittai mes chaussures et remerciai Dieu en silence de m'avoir protégé des ennuis. Puis, en ouvrant la porte, j'entendis deux voix.

— Ne lève pas autant la tête, disait mon père.

— S'il te plaît. Je sais ce que je fais.

En entrant dans le salon, je vis que mon père affichait cet air de patience consternée qu'il adoptait quand il servait de caddie aux touristes. Une des tasses que ma mère avait libérées de la cuisine de l'hôtel Mena House était posée sur le tapis usé jusqu'à la corde, une balle de golf Titleist à quarante-cinq centimètres d'elle. Chérif, penché en avant, tenait la poignée du club favori de mon père à deux mains.

— Que se passe-t-il ? lançai-je.

— Ton cousin dit que sa maison a été envahie de nuisibles et de vermine, répondit mon père. Il a demandé s'il pouvait rester ici quelque temps.

Je compris qu'il était dangereux pour Chérif de regagner sa maison de Choubra ou le quartier général de l'Ikhwan, parce que la police s'y trouvait.

— Mais, père, est-ce qu'on a assez de place ? demandai-je. On n'a que deux lits.

— On peut en partager un comme quand on était gamins, répondit Chérif avec un swing enthousiaste, souriant comme s'il regardait la balle prendre le large à l'horizon. Ce sera comme au bon vieux temps.

De : CecilBAbdul@protonmail.com
Envoyé : 6 avril 2015
À : PapiAli71@aol.com
Salut papi,
Excuse-moi de m'adresser ainsi à toi, et depuis une nouvelle adresse cryptée, mais je ressens à présent une parenté encore plus grande. Et pardonne-moi si je ne pense plus à toi uniquement comme à mon vieux grand-père, mais comme à un frère.
J'ai fait des recherches sur Google et vu qu'il y avait des trucs sur les Frères et l'assassinat raté de Nasser à Alexandrie. C'est dingue que tu aies participé à ça, même si ça faisait partie d'un coup monté. J'ai hâte de découvrir ce qui se passait vraiment.
Mes commandants acceptent, pour l'instant, que je fasse la lecture aux autres à haute voix et que je communique avec toi – tant que c'est sous leur surveillance. Ils n'aiment définitivement pas ce que les Frères musulmans sont devenus – un parti politique à moitié légitime –, mais ils respectent le fait que notre famille ait une tradition du djihad.
En plus, ils m'accordent beaucoup de crédit parce que tu as bossé pour ce célèbre cinéaste américain, et ils me permettent de monter en grade dans la section médias. Notre jeu *Kill the Crusader* suscite beaucoup d'intérêt en ligne. Ça aide d'avoir des frères qui étaient développeurs et graphistes pour une grosse boîte de jeux vidéo en Suède. Notre site a des pannes parfois, selon l'endroit où on se trouve, vu qu'on est constamment obligés de bouger, mais on a obtenu des effets visuels extraordinaires grâce aux prises de vues réelles qu'on a intégrées aux cinématiques. (Ne t'inquiète pas si tu ne sais pas ce que c'est.)
La dernière fois qu'on a vérifié, on avait plus de huit mille personnes qui jouaient à travers le monde, dans des endroits comme l'Australie, le Danemark, le Daghestan et même le Texas. C'est un outil de recrutement complètement dingue, les gens jouent et ensuite ils veulent s'impliquer davantage. On commence vraiment à attirer l'attention des médias. Un type qui prétend écrire pour le *New York Times Magazine* vient de nous envoyer un mail demandant s'il pouvait nous interviewer. On va voir comment ça se passe !
Encore merci d'avoir inspiré tout ça. Même si ce n'est pas ce que tu avais en tête quand tu m'as envoyé ton texte.
Je te salue,
Abu Sorour (j'ai repris mon nom de guerre)
P.-S. : La situation qui m'inquiétait la dernière fois s'est résolue d'elle-même. Elle n'est plus dans le coin.
De : PapiAli71@aol.com
Envoyé : 7 avril 2015
À : CecilBAbdul@protonmail.com
Alex,
Mon cœur est troublé par tes réponses. Je me rends compte qu'il y a des choses que tu ne peux pas écrire librement à cause de l'endroit où tu te trouves. J'aimerais cependant savoir ce que tu entends par « plus dans le coin ». J'espère qu'il n'est rien arrivé de mal à ton épouse.
J'ai eu des difficultés à dormir la nuit dernière à cause de douleurs dans la poitrine. Ta mère m'emmène voir un médecin aujourd'hui. Mais, comme je l'ai dit, mon histoire est entre tes mains et tu en feras ce que tu voudras. Je

prie simplement pour que tu continues à la lire et que tu finisses par y trouver autre chose que de l'inspiration pour tes « cinématiques ».
Ton grand-père – pas ton frère – Ali Hassan

18

J'avais espéré rester planqué jusqu'à ce que les retombées de l'affaire d'Alexandrie s'apaisent. La présence de Chérif dans la maison de mon père rendait cela impossible.

Je n'arrêtais pas de me dire que mon cousin allait revenir à la raison et se rendre compte qu'il était temps de laisser tomber ses plans. Au lieu de ça, l'assassinat raté eut l'effet exactement inverse. Cela le rendit encore plus déterminé à aller de l'avant et à montrer que « nous » étions insoumis et courageux.

Parfois, Chérif répétait en boucle que l'attentat contre Nasser avait simplement été mal pensé et lamentablement exécuté. Personne ne l'avait consulté pour l'opération – s'ils l'avaient fait, il aurait fourni des plans et des photos de reconnaissance bien en amont. Il aurait choisi de meilleurs tireurs d'élite et conçu un plan de fuite mieux ficelé. On aurait dit un metteur en scène prenant ses distances avec un film sur lequel il avait travaillé. À d'autres moments, Chérif adhérait sans réserve à ce que Raymond avait laissé entendre : toute cette histoire d'assassinat n'avait été qu'un coup monté, mis en scène par Nasser en personne pour justifier la répression contre les Frères musulmans.

— Il a probablement reçu l'aide de ces gens de Hollywood, poursuivait Chérif. Ton M. DeMille est peut-être venu en Égypte pour diriger les huit balles plutôt que *Les Dix Commandements.*

Son propre complot serait plus authentique et plus ambitieux. En l'occurrence, il ferait véritablement mieux que Cecil B. DeMille lui-même.

— On va tous les tuer, lança-t-il le lendemain, après le départ de mon père au travail.

— Qu'est-ce que tu es en train de me dire ?

— *Tous.* **Le plus possible. On va quand même faire sauter les portes avec les explosifs et les crayons à retardement. Seulement cette fois, on le fera pendant qu'ils filment la grande scène de l'Exode, en pleine journée.**

— Tu as perdu la tête ? m'exclamai-je en reculant. Il y aura des

milliers de personnes et d'animaux partout. S'ils ne sont pas écrasés sous les décombres, ils se feront piétiner par la foule.

— Exactement.

— Tu avais dit que c'était ce qu'on devait *éviter*. (Je l'empoignai par la chemise.) On va se rendre coupables de tuerie de masse. Des centaines d'Égyptiens mourront avec les Américains. Les gens se retourneront contre nous, c'est sûr.

— Les gens aiment suivre le vainqueur, peu importe qui c'est. (Il me repoussa dans les clubs de golf de mon père.) Tu verras.

J'essayai de me persuader qu'il ne pensait pas ce qu'il disait. Qu'il n'était pas lui-même. Il dormait à peine et fumait constamment du haschisch. Il agissait de façon erratique, il était épuisé, et un peu en dehors de la réalité. Il prétendait ne pas pouvoir rendre visite à sa nouvelle épouse et son enfant à Choubra, parce que les voisins l'avaient prévenu que la police était toujours dans le coin. Mais plus il parlait, plus j'étais convaincu qu'en fait il ne voulait pas rentrer chez lui. La vie de famille n'était pas pour lui. C'était une corvée à ses yeux de devoir s'occuper de son fils et de sa femme, et il en parlait sans beaucoup d'affection ni d'intérêt. Je me souvins de ce que Mona avait dit à son sujet. Et je me demandai s'il n'avait pas épousé le genre de femme que les hommes qui n'aiment pas vraiment les femmes finissent par épouser.

Il traînait dans la maison de mon père toute la journée en refusant de me quitter des yeux. Il se promenait avec un revolver Webley Mark IV chargé qu'il n'hésitait pas à m'agiter sous le nez. Il m'assura en des termes sans équivoque que, si je m'éloignais de lui d'une façon ou d'une autre, il était prêt à parcourir à pied les quatre cents mètres jusqu'au terrain de golf pour abattre mon père devant ses clients.

— Je t'aime, mon cousin, déclara-t-il, mais je me présenterai avec joie à mon jugement plutôt que de te laisser te mettre en travers de mon chemin.

Cette nuit-là, il dormit le revolver sous son oreiller et un bras autour de mes épaules, afin de sentir si j'essayais ne serait-ce que d'aller aux toilettes sans lui.

Quand il n'était pas défoncé au haschisch, il se montrait aussi mauvais et hargneux qu'un crocodile, se plaignant des bouteilles d'alcool de mon père et me questionnant rageusement sur qui pouvait bien être l'informateur dans notre groupe. Il soupçonnait Mustapha, Osman et Ramzy. Mon père faisait aussi partie du lot. Et, bien entendu, j'étais toujours au sommet de la liste, en dépit de toutes les protestations et de tous les appels à son bon sens.

— Tu n'as jamais vraiment été l'un des nôtres, insistait-il. Tu n'as encore jamais montré ce que tu étais prêt à sacrifier.

Il était prisonnier de sa propre vision. Il esquissait des croquis et

des diagrammes, tel un réalisateur dessinant le story-board d'une scène, puis les réduisait en cendres dans l'évier de la cuisine avant que j'aie pu les étudier. Il glissait de petits messages froissés dans des cruches d'argile vides sous le porche, qui disparaissaient mystérieusement dans les heures suivantes. Ensuite, d'autres Frères, que je n'avais jamais rencontrés avant, se pointaient derrière la maison pour de rapides réunions clandestines et laissaient de petits paquets en repartant. Un jour où Chérif ne faisait pas attention, je regardai dans l'un d'eux et découvris, perplexe, qu'il était plein de cerises et d'abricots.

Je ne pouvais pas m'engager dans cette voie. Nous étions soudain passés de la destruction de biens à la destruction de vies humaines, à une échelle rarement vue en dehors des zones de guerre. Je ne cessais de me dire que l'informateur, ou Dieu lui-même, allait imposer un changement de plan mais, le moment approchant, aucune diversion ne semblait arriver.

La nuit précédant l'opération, je me rendis compte que c'était au-dessus de mes forces. J'implorai Chérif de me laisser aller quelque part, n'importe où, même avec lui, espérant le ralentir dans son élan ou parvenir à m'éclipser discrètement, Dieu sait comment. Mais chacune de mes suggestions se heurtait à un rejet furibond. Non, on ne pouvait pas aller se promener dans la rue, quelle qu'elle soit, parce qu'un informateur risquait de nous reconnaître. Les mosquées aussi étaient proscrites, la police de Nasser devant certainement les surveiller. Même une balade jusqu'au Sphinx était hors de question.

Pourtant, à ma grande surprise, il accepta quand je lui demandai si nous pouvions aller au cinéma, comme lorsque nous étions plus jeunes.

— Personne ne pourrait croire qu'on perd notre temps d'une façon aussi inintéressante.

Un film américain, *Sur les quais,* venait juste de sortir au Metro, en séance double avec un film de monstre japonais appelé *Godzilla.* Nous payâmes une livre chacun pour nous asseoir au balcon. Chérif avait apporté le Webley chargé pour m'empêcher de m'enfuir, ainsi qu'un sachet de fruits à grignoter à la place du pop-corn vendu à la buvette. Il cracha les noyaux en grommelant de mécontentement devant chaque nom qui défilait au générique du premier film : l'acteur principal portait le nom italien de Brando, l'actrice vedette s'appelait Eva Marie Saint, le metteur en scène, Kazan, était soit grec soit turc, et le scénariste était à l'évidence juif. Chérif s'endormit un court instant et j'observai son profil dans la salle obscure en me disant que je pouvais peut-être m'emparer du revolver et m'enfuir. Il se réveilla juste avant le point culminant de l'histoire, alors que Marlon Brando se trouve à l'arrière du taxi avec son frère et se torture en pensant à toutes les occasions qu'il a ratées de devenir l'homme qu'il aurait pu être.

— J'aurais pu être un champion, répéta Chérif en imitant la façon de marmonner de l'acteur avec quelques noyaux d'abricots dans les joues. C'était totalement ridicule.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Que le gang ne l'ait pas tué dès qu'il s'est mis à coopérer, répondit-il. Ils auraient dû lui couper la tête et l'accrocher à un mur, pour que tout le monde puisse voir ce qui arrive dans ces cas-là.

Le film de monstre japonais lui plut bien davantage. Il rit en se balançant sur son siège tandis que le terrible lézard piétinait les lignes électriques et incendiait Tokyo avec son souffle brûlant.

— Voilà, dit-il, *ça*, ça devrait gagner l'Oscar.

Je n'avais plus le temps de le dissuader ou de m'échapper. Lorsque je sortis de la maison au beau milieu de la nuit, simplement pour m'éclaircir les idées et regarder les étoiles, il était juste derrière moi, et deux Frères que je ne connaissais pas se trouvaient assis à l'endroit où les amis de mon père avaient l'habitude de fumer et de jouer au backgammon. Deux heures plus tard, nous étions dans un bus avec quelques dizaines d'autres membres de l'équipe, direction le plateau de tournage.

Assis à l'arrière du bus, Chérif me confia certains derniers détails du plan qu'il avait jusque-là gardés pour lui. À l'entendre, un membre de l'organisation secrète de l'Ikhwan avait infiltré l'équipe chargée du transport de matériel pour la production, des mois auparavant. Dernièrement, ce Frère avait été embauché pour conduire le camion-citerne qui fournissait l'essence aux générateurs électriques sur le plateau. Aujourd'hui, continua Chérif, il serait garé juste derrière la façade de la ville pharaonienne et, une fois cassées les extrémités des crayons retardateurs reliés aux explosifs enchâssés à l'intérieur du décor, on assisterait à un embrasement tel que le monde n'en avait jamais vu.

Après ce qui s'était passé à Alexandrie, la sécurité avait été renforcée autour du périmètre du tournage ; des jeeps de l'armée et des véhicules de la police militaire vérifiaient les identités des chauffeurs autorisés à pénétrer sur les lieux. Mais tout allait bien, m'assura Chérif. Les principaux officiers responsables des contrôles faisaient aussi partie de l'organisation secrète. Ils étaient restés passifs jusque-là mais, une fois le succès a priori en bonne voie, ils entreraient en action et deviendraient redoutablement destructeurs.

Notre bus arriva à la barrière principale à cinq heures moins le quart, et on nous fit signe de passer. Il y avait tout simplement trop de personnes qui travaillaient sur le tournage pour pouvoir vérifier l'identité de chacun. Une fois sorti du bus, Chérif se tourna vers moi une fois encore.

— Si tu dis quoi que ce soit à quiconque maintenant, je ne me contenterai pas de te tuer. Je ferai en sorte que ton père soit torturé et humilié de la pire façon possible, avant d'être exécuté publiquement. Je n'ai jamais aimé ses blagues, tu sais.

Il disparut à toute vitesse dans la grisaille de l'aube, avant que j'aie pu poser des questions précises.

Mais je voyais le camion-citerne rempli d'essence qu'il avait décrit, garé juste derrière les portes, là où grondaient les générateurs.

Autour de nous, les collines n'étaient encore que des monticules sombres se détachant sur les vestiges couleur cendre de la nuit. Je reconnus au moins une demi-douzaine de Frères entrevus dans le salon du Pr Farid, qui émergeaient de l'obscurité pour aider à décharger les camions d'équipement, passant jusque-là tout à fait inaperçus au milieu de tous les préparatifs en cours. J'aperçus de petits brasiers aux flammes vacillantes et entendis meugler dans les dunes, et je compris soudain que des milliers de nomades avaient campé dehors avec leurs animaux, pour être prêts à travailler comme figurants à l'aube. La lune blêmissait au travers de la grande arche du pharaon. Des douzaines de chevaux hennissaient dans leurs écuries ; chèvres et moutons ne cessaient de bêler dans les enclos ; et des centaines de pigeons voletaient dans leurs cages en bois, attendant leur moment de gloire devant les caméras.

Tandis que le ciel s'éclaircissait, les habilleuses ouvrirent leurs tentes et les accessoiristes chargèrent les chars à bœufs et rassemblèrent les ballots destinés aux figurants, avec les biens terrestres qu'ils emporteraient dans l'Exode.

Une silhouette solitaire et voûtée surmontée d'un chapeau à large bord leva les yeux sur la façade, puis regarda fixement dans ma direction. Mon cœur cessa de battre en la voyant ainsi figée et attentive. J'eus peur que ce ne soit quelqu'un des services de sûreté de l'État, qui m'aurait surveillé depuis Alexandrie. Quand le ciel devint un peu plus lumineux, je m'aperçus qu'il s'agissait de M. DeMille.

Il se retourna vers la façade et porta un viseur à son œil, tel un joaillier cherchant les défauts d'une pierre précieuse à l'aide d'une loupe. Puis il fit un pas vers la gauche pour avoir une perspective différente, inconscient du remue-ménage autour de lui.

Il tourna la tête d'à peine quelques millimètres et scruta longuement un côté du pylône, là où j'avais travaillé avec Chérif pendant la répétition.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? lança-t-il tout fort. Pour l'amour de Dieu, est-ce que quelqu'un peut me le dire, s'il vous plaît ?

Je déglutis péniblement en voyant ce qu'il observait. Un fil électrique noir aussi fin qu'un filament pendait dans le vide, à peine visible dans le demi-jour de l'aube. Dieu sait comment, il était coincé

devant un des panneaux décorés.

— Je pense que c'est pour la sonorisation, monsieur DeMille, dis-je, pour amplifier votre voix quand vous voulez vous adresser au plateau entier. Je vais parler à quelqu'un de l'équipe de montage pour m'assurer qu'on le camoufle.

— Incroyable. (Il secoua la tête.) J'ai passé la plus grande partie de ma vie de cinéaste à essayer de réaliser ce film comme il faut, et les gens ne prennent même pas la peine de planquer un câble. Ça fait réfléchir, non ?

— C'est incroyable, effectivement.

J'étrécis les yeux, me demandant comment le vieil homme avait réussi à repérer un fil qui se baladait, alors qu'il ne voyait rien du complot plus important qui se tramait derrière le décor.

Il me regarda de haut en bas.

— Dites-moi, monsieur Hassan, vous aviez prévu d'être dans la scène d'aujourd'hui ?

— Pourquoi me posez-vous la question, monsieur ?

— On croirait que vous êtes déjà en costume. Et on ne cracherait pas sur des figurants supplémentaires.

Je ne m'étais pas rasé depuis Alexandrie, et je portais une djellaba que Chérif m'avait fait emprunter, afin de passer inaperçu parmi les figurants.

— Eh bien, je n'avais pas pensé à ça, monsieur.

— Vous ne faisiez qu'honorer vos traditions, c'est ça ? (Il me décocha un grand sourire.) Peut-être que notre voyage dans le Sinaï vous a durablement marqué.

— Plus que vous ne pouvez l'imaginer, monsieur.

Il leva de nouveau les yeux sur le grand portail, les premiers rayons du soleil se reflétant sur ses lunettes.

— Alors, vous en pensez quoi ?

— De quoi, monsieur DeMille ?

— De *ça*. Toute cette entreprise.

— C'est vraiment au-delà des mots.

Il observa mon profil, tandis que le vent faisait bouffer mes vêtements.

— Est-ce que vous vous demandez si ça en valait la peine ?

— Excusez-moi ?

— Vous savez bien. (Il baissa la voix.) Tout ce qu'on a traversé. Les malheureux événements qui se sont produits avant notre départ pour le Sinaï…

— De telles choses pèsent sur la conscience, finis-je par concéder.

— Je suis sûr que vous auriez pu être tenté de lâcher le morceau après vous être fait virer.

— Est-ce que c'est pour ça que vous m'avez repris, monsieur ?

Je me tournai, m'autorisant enfin le privilège de laisser éclater ma véritable colère devant lui.

— Pour être sûr que je ne dirais rien ?

La blessure infligée dans le Sinaï était encore à vif. Il m'avait humilié et m'avait donné le sentiment que je n'étais rien – *moins que rien.* Aucun homme ne devrait pouvoir en écraser un autre à ce point, songeai-je en moi-même. Quand mon cousin parlait encore simplement de détruire le plateau de M. DeMille, je pouvais adhérer, parce que je voulais que ce dernier reparte en Amérique sans la moindre prise utilisable. Je voulais le priver de sa dernière et plus grande réalisation, du chef-d'œuvre de ses rêves.

— Vous ne pensez pas que c'était à ce point cynique et calculé, j'espère ? répondit M. DeMille en repoussant son casque colonial en arrière, dévoilant un peu plus son visage rougi par le soleil et profondément ridé.

— Pourquoi le penserais-je, monsieur ?

— Parce que je suis effectivement cynique et calculateur parfois. Je dois l'être, sur un film de cette ampleur. Un metteur en scène doit être un dictateur. Autrement, ce serait le chaos. Mais j'ai *vraiment* vu quelque chose en vous, monsieur Hassan. Et c'est la vraie raison pour laquelle je voulais vous donner une autre chance.

— D'accord, monsieur DeMille. Je vous en remercie.

J'aurais aimé le croire, mais je l'avais lui aussi percé à jour.

— Et donc, ce que je voulais dire, c'est que je vous ai eu à l'œil depuis votre retour. Que vous en soyez conscient ou non. (Il remonta sa ceinture.) Et je sais ce que vous avez fait.

Je baissai les yeux sur sa taille et vis une crosse argentée, légèrement enfoncée près de sa hanche.

— Monsieur… ?

Il n'y avait aucun doute possible. Cecil B. DeMille portait une arme sur son plateau.

— Je vous ai vu assumer deux boulots, continua-t-il. Brûler la chandelle par les deux bouts. Ne croyez pas que cela m'a échappé.

— Je n'en crois rien, monsieur DeMille.

Pendant qu'il parlait, mon cousin avait escaladé la plate-forme et nous observait, six étages plus haut.

— Travailler dur pour rattraper le temps perdu sera toujours récompensé sur mes tournages, poursuivait M. DeMille. Je vois un brillant avenir en ce qui vous concerne, jeune homme. En fait…

Il mit la main dans sa veste et en tira une carte de visite.

— Je ne sais pas si vous avez en projet de visiter la côte ouest de l'Amérique, mais si jamais vous allez un jour jusque-là, s'il vous plaît, appelez mon bureau.

— Pour faire un tour des studios, monsieur ?

Je comprenais mieux de quoi il retournait à présent.

— Non. Pour parler de vos perspectives d'avenir. Je suis impressionné par votre détermination. Des hommes de moindre valeur n'auraient pas accepté un boulot aussi insignifiant. Je ne peux pas vous faire de promesses si vous venez me voir, mais je serai certainement en mesure de vous arranger un entretien avec quelqu'un de la Paramount. Ils voient passer pas mal de gamins hollywoodiens gâtés là-bas. Je pense que ça ne leur déplairait pas de rencontrer quelqu'un qui ne rechigne pas à prendre quelques coups et qui continue à se démener pour saisir sa chance.

— Je vous suis très obligé, monsieur, répondis-je en glissant la carte dans la poche de ma djellaba.

Le soleil était plus haut à présent, dévoilant davantage les décors bâtis à son intention : les pharaons géants en marbre noir qui flanquaient le portail, l'immensité de l'obélisque, les cartouches et les hiéroglyphes qu'on avait recréés sur les murs, les chariots aux roues dorées et leur intérieur recouvert de peaux de léopards, les villageois qui menaient leurs bestiaux et leurs chameaux sur les collines.

Mais, Dieu sait pourquoi, il continuait à regarder la plate-forme sur laquelle mon cousin tentait à présent de camoufler le fil égaré.

— Hé, l'ami.

M. DeMille se protégea les yeux de la lumière en levant la tête vers lui.

— Assurez-vous qu'un des chefs électriciens de l'équipe américaine monte là-haut pour vérifier derrière vous.

— Rien ne sera laissé au hasard, monsieur, répondit Chérif en lui faisant un signe de la main.

J'attendis qu'il soit distrait par d'autres ouvriers le rejoignant sur la plate-forme avant de me tourner à nouveau vers le metteur en scène.

— Monsieur DeMille, il faut que je vous dise quelque chose.

Je savais qu'il allait me prendre pour un fou si je lui annonçais qu'il devait faire évacuer son plateau immédiatement. Il regarda sa montre tandis que Henry Wilcoxon, vêtu d'un pagne et d'une armure de poitrine comme un des soldats du pharaon, s'approchait avec Chico Day, armé, lui, d'un porte-bloc.

— Soyez bref, dit M. DeMille. On a déjà pris du retard.

Ma langue était comme paralysée. Si je le prévenais, je nous condamnais, mon père et moi, à une mort certaine. Si j'échouais à lui parler, de nombreux autres mourraient.

— Je pense que vous devriez reconsidérer votre planning pour la journée, lâchai-je enfin. Quelque chose pourrait mal tourner.

— Quelque chose pourrait mal tourner ? Monsieur Hassan, nous avons rassemblé dix mille figurants et quinze mille animaux pour le tournage d'aujourd'hui. Nous ne pouvons pas nous permettre que *quoi*

que ce soit tourne mal.

— Je sais cela, monsieur. Mais il faut que vous fassiez attention. Vous avez entendu parler de ce qui est arrivé au Premier ministre Nasser à Alexandrie l'autre soir…

— Oui, oui.

Il était déjà en train de perdre patience et se détournait pour consulter ses assistants.

— Je lui ai envoyé un télégramme pour le féliciter d'avoir survécu, reprit-il. Maintenant, il faut que je m'occupe de nos installations…

— Monsieur, il y a des rumeurs de sabotage, insistai-je.

— D'où tenez-vous cette information ? demanda Henry en lissant son pagne sur ses jambes osseuses d'Anglais.

J'hésitai, voyant que mon cousin n'était plus sur la plate-forme.

— Il y a des bruits qui courent parmi les ouvriers, dis-je.

— Pourquoi diable quelqu'un voudrait-il saboter notre tournage ? demanda M. DeMille. Nous ne sommes pas impliqués dans la politique. Tout ce que nous faisons, c'est tourner un film.

Il y avait beaucoup trop à lui expliquer et pas assez de temps. L'imam, mon cousin, l'Ikhwan, Nasser et Néguib ; si je commençais, il me faudrait passer en revue toute l'histoire de l'Égypte pour qu'il comprenne.

— Monsieur DeMille, on doit y aller, lança Chico en agitant sa planchette. On a moins de dix heures pour tourner cette scène avant qu'il fasse trop chaud pour laisser tous ces figurants dehors au soleil.

Je m'apprêtais à m'expliquer, mais une main se referma sur mon épaule. Chérif était descendu de la plate-forme pour voir de quoi il retournait.

— Monsieur DeMille, je voulais vous souhaiter bonne chance pour aujourd'hui, lança-t-il, comme s'ils étaient de vieux amis. Quelle est l'expression déjà ? Je croise les doigts.

— C'est exactement ce qu'il ne faut pas dire, répliqua Henry en reniflant.

Il attrapa la coiffe dorée qu'une assistante costumière lui tendait.

— C'est l'intention qui compte. Bonne chance à vous aussi, l'ami, conclut M. DeMille.

Il se dirigea vers sa tente, puis se retourna vers Chérif et moi.

— Hé, Chico, cria-t-il. Essaie de trouver des costumes et du maquillage appropriés pour ces deux-là avant qu'on tourne. Ils seront parfaits pour la scène.

19

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

Chérif attendit que nous soyons remontés sur la plate-forme, en costumes et sandales.

— Rien.

Je continuai à rassembler les outils et les bâches.

— Il voulait savoir ce que je pensais du film jusque-là.

— Il t'a fallu tout ce temps pour lui donner ton opinion ? (Il continuait à me fixer.) Tu as dévoilé le plan ?

— Non, bien sûr que non.

Il me suivit sur la plate-forme tandis que j'attrapais un balai pour enlever les papiers de bonbon et les mégots de cigarette, afin de mettre une dernière touche aux préparatifs.

— Je te jure, Ali…

Il s'empara du balai pour que je m'arrête.

— Je te ferai attacher entre deux chevaux et écarteler si je découvre que tu mens.

— Je n'ai rien dit. Si c'était le cas, on serait déjà en état d'arrestation tous les deux, non ?

Il m'ignora et regarda sa montre de poche. Dans les dix dernières minutes, la présence policière sur le tournage avait triplé. Depuis notre perchoir à filer le vertige, on pouvait voir au-delà de l'allée des Sphinx jusqu'au replat où une trentaine d'officiers de l'armée de l'air surveillaient les Spitfire argentés, positionnés là afin de servir de ventilateurs géants pour la scène de l'Exode. Plusieurs dizaines d'officiers et de membres de la police militaire parcouraient les lieux à l'extérieur des barrières qui entouraient la double rangée de sphinx, gardant un œil attentif sur les animaux et les villageois parqués à l'intérieur du cadre.

En me tournant vers l'arrière du plateau, je vis au moins quarante officiers de cavalerie supplémentaires arrivant à cheval pour parler à leurs collègues en costumes de l'armée du pharaon, au fond près des corrals.

— Chérif, dis-je, on est entourés de soldats. Même si ces explosions se produisent comme tu l'assures, tu ne crois pas qu'on va se faire prendre et arrêter sur-le-champ ?

— Impossible. (Il attrapa un tournevis qui traînait.) Des milliers d'hommes attendent notre signal pour attaquer le quartier général et appréhender Nasser.

— Oui, mais si quelqu'un de la Confrérie est déjà en train de parler, il donnera ton nom et le mien. On ira tous les deux en prison pour toujours.

— *Inch'allah*, ça n'arrivera pas, dit-il en tournant son attention vers la foule qui grouillait à nos pieds. Nombre de soldats qui se trouvent ici aujourd'hui appartiennent à l'organisation secrète.

— Je n'y crois toujours pas.

— Tu verras. Quand ça va commencer à péter, ils vont se servir de leurs fusils pour tirer dans les jambes de ceux qui essaieront de s'enfuir. Un tir dans les jambes et ensuite un dans la tête pour les achever. Comme des cochons dans un enclos.

— Oh ! mon Dieu. (Je nouai les mains au sommet de mon crâne.) Comment tu peux parler comme ça ?

Je commençais à me rendre compte que les terroristes, les dictateurs et les metteurs en scène hollywoodiens se ressemblaient dans leur manière de ne pas accepter le monde tel qu'il était réellement et de vouloir à tout prix que les modalités en soient changées pour eux, que la logique se plie à leurs objectifs, et que la vie telle que tous la connaissaient soit brisée et reconstruite en accord avec leurs attentes.

— Tu dois imaginer la scène avant que ça n'arrive, dit Chérif.

Il se servit du tournevis pour tracer un croquis dans les airs.

— Allah a inspiré au Messager l'idée de combattre envers et contre tout dans la bataille de Badr. Et ensuite, il lui a donné une victoire impossible. Il peut sûrement nous en offrir une autre contre Nasser et Hollywood. Si ça n'était pas acceptable, il aurait trouvé le moyen de nous arrêter à l'heure qu'il est.

Sous nos pieds, j'entendis des voix de plus en plus fortes. Un groupe d'ensembliers américains étaient en train de grimper à l'échelle pour jeter un dernier coup d'œil et vérifier que tout était en ordre avant de repousser l'échafaudage extérieur.

— Je refuse de participer à ça.

Je fis un pas vers l'échelle, bien décidé à descendre.

— Je n'irai pas au Jugement dernier avec un tel poids sur la conscience.

— Ali, regarde là-bas, fit Chérif en pointant l'extrémité scintillante de son tournevis. Le troisième sphinx sur la gauche. Qu'est-ce que tu vois ?

À mi-distance et à travers le sable qui volait, je parvenais tout juste à distinguer une femme habillée comme une esclave juive, avec une robe-sac en toile de jute et un foulard sur la tête. J'étais trop loin pour voir ses traits ou les torsades de cheveux blonds qui dépassaient probablement du foulard, mais il était impossible de se méprendre sur la pose pleine d'autodérision qu'elle avait adoptée devant les photographes qui se pressaient autour de l'homme-animal tapi au sol, une main sur la hanche et la tête renversée en arrière, en une pantomime de créature livrée à l'extase du soleil.

— Tu sais ce que j'ai toujours pensé ? lança Chérif avec un petit sourire narquois. Elle n'aurait jamais pu être actrice, même dans des films égyptiens. Elle a un visage trop large et un trop gros cul.

— La ferme.

— Je n'ai jamais pu comprendre ce que tu lui trouvais.

Il m'agita le bout du tournevis devant le nez avec malice.

— Cette stupide vache impie, cracha-t-il. Regarde. Elle ne les intéresse déjà plus…

Un ou deux photographes s'étaient détachés du groupe et se dirigeaient vers une autre femme, en train de descendre l'allée des Sphinx en compagnie de M. DeMille. Cette dernière portait un chapeau blanc et souple à large bord qui attirait tous les regards, de grosses lunettes de soleil, un chemisier blanc, une jupe noire et, à en juger par les marques laissées dans le sable, des talons aiguilles de cinq centimètres. Et cependant, Dieu sait comment, on aurait dit qu'elle se trouvait sur le podium d'un défilé de mode. Quand elle enleva son chapeau et ses lunettes, je reconnus l'actrice américaine Yvonne De Carlo, qui devait jouer une des épouses de Moïse dans le film. Immédiatement, tous les autres photographes abandonnèrent Mona et se précipitèrent vers elle. Elle rejeta sa chevelure d'un noir d'ébène en arrière et posa sans effort, ses pommettes, que j'apercevais de là-haut, accrochant parfaitement la lumière.

J'aperçus Mona qui croisait les bras d'un air embarrassé, essayant de se montrer affable envers cette autre femme qui lui avait volé la vedette. Une femme plus mince, plus pâle, plus américaine et, pour des yeux occidentaux peut-être, plus attirante.

Je pense que nous connaissons tous un moment dans la vie où nous comprenons que nous ne serons jamais celui que nous aurions voulu être. Je crois que Mona vivait un tel moment. Elle ne serait jamais une star, ni même une actrice de second plan, comme sa mère. Son rêve s'envolait, exactement comme le mien s'était envolé quelques semaines auparavant. Pourtant, elle tentait bravement de sourire, comme si ça n'avait pas d'importance. Je réalisai que j'étais encore très amoureux d'elle.

— C'est une catin et une infidèle, reprit Chérif en pointant le

tournevis entre mes deux yeux. Mais il ne lui arrivera rien si tu fais ce qu'il faut.

— Comment tu veux que je te croie ? répliquai-je en repoussant l'outil. Tu n'as fait que me mentir depuis le début. N'est-ce pas ?

Le masque était tombé. Je me rendis compte qu'il m'avait toujours en partie méprisé. Je ne l'avais pas vu parce que j'étais persuadé qu'il m'aimait comme un cousin.

Il fit disparaître le tournevis dans sa poche et me tendit trois des crayons retardateurs que j'avais achetés à l'Anglais.

— Connecte-moi ça, dit-il. Ensuite, tu n'auras plus à t'inquiéter que quelqu'un vienne lui trancher la gorge.

Il me donna une tape dans le dos pour que je me mette en route. En descendant l'échelle, je passai devant les ensembliers envoyés par M. DeMille pour revérifier notre travail. Quand je posai le pied par terre, je fus pris de ce que les gens appellent aujourd'hui une attaque de panique. La réalité tournoyait autour de moi, tels les chevaux sur un manège.

Je cherchai Mona des yeux, mais elle avait déjà disparu à travers la meute de photographes qui grouillait autour d'Yvonne De Carlo.

À la place, j'aperçus M. DeMille qui se dirigeait vers sa tente, Henry le suivant à grandes enjambées dans son costume, coiffe sur la tête, de façon à pouvoir à la fois jouer dans la scène et positionner les figurants comme il le fallait. Je lui courus après, en me disant que si je pouvais lui montrer les amorces il comprendrait le danger. Un jeune officier de police au visage poupin s'interposa, sa carcasse solide compensant plus que largement le manque d'expérience qu'on lisait sur son visage.

— C'est interdit, dit-il. Personne d'autre n'est autorisé à entrer.

— S'il vous plaît, monsieur. C'est urgent.

J'eus tout juste le temps d'apercevoir l'intérieur de la tente. On aurait dit la loge d'un empereur hollywoodien transplantée en Afrique du Nord. Un tapis ottoman recouvrait des planches posées à même le sable, des tentures orientales pendaient sur les quatre côtés, et une demi-douzaine de chaises longues avaient été disposées autour d'une table recouverte d'une nappe en lin, sur laquelle trônait une maquette minutieusement détaillée de la configuration du plateau dans son ensemble, jusqu'aux sphinx miniatures et aux centaines de figurines interprétant le scénario qu'on s'apprêtait à tourner. M. DeMille fumait la pipe en positionnant un groupe de chars minuscules, pendant que des assistants prenaient des notes sur leurs exemplaires du script, écornés à force d'avoir été feuilletés.

— Je vous promets, ça ne prendra que quelques secondes, insistai-je.

J'avais l'intention de donner les amorces au metteur en scène et de m'en remettre à Dieu pour le reste, mais en me retournant je vis deux

autres policiers passer dans une jeep et réalisai que l'un d'eux était Osman, l'ami de mon cousin. Je m'étais imaginé qu'il avait été arrêté lors de la répression.

— C'est une urgence, implorai-je.

Un serveur soudanais en veste blanche disparut à l'intérieur de la tente avec le petit déjeuner et le nécessaire pour le thé sur un plateau.

— Je t'ai prévenu gentiment, dit l'officier de garde en levant son fusil. Dégage avant que je te casse les dents et que je t'arrête.

Je déguerpis, le goût du sang déjà dans la bouche. J'imaginai des milliers de personnes fuyant les explosions, puis se faisant tirer dans les jambes et la tête par Osman et les autres. Je courus vers la tente qui abritait l'intendance, demandant à Allah de m'aider à éviter cette catastrophe. J'accepterais tout signe m'indiquant quoi faire, toute aide venant de n'importe où, sans hésitation ni question.

La réponse à mes prières se présenta sous la forme avachie de Raymond Garfield sortant d'un pas nonchalant de la tente, avec son feutre et ses lunettes de soleil. Il s'arrêta pour essayer d'allumer une cigarette française sous le soleil de plomb. La main qui tenait l'allumette tremblait tellement que j'en conclus qu'il avait la gueule de bois. Comment comptait-il réussir à manipuler une caméra un peu plus tard, je l'ignorais.

— Je dois vous parler. (Je courus derrière lui.) Il se passe quelque chose de terrible.

Il baissa ses lunettes de soleil et me regarda de haut avec ses yeux injectés de sang.

— Je sais que vous vous prenez pour un critique de cinéma, Ali, mais vous ne croyez pas que vous devriez garder pour vous ce que vous pensez de la direction de M. DeMille ?

— Je suis sérieux, Raymond. Il va y avoir une nouvelle attaque aujourd'hui. Beaucoup de gens pourraient être blessés.

Il laissa tomber sa cigarette et soupira.

— Vous pourriez être plus précis ?

— Il y a des explosifs cachés dans le décor. Vous devez le dire à M. DeMille.

— Oh ! pour l'amour de Dieu…

Il quitta ses lunettes et les rangea dans sa poche de poitrine.

— Vous avez des preuves ?

Je lui montrai un des crayons retardateurs.

— Vous savez ce que c'est ?

Il le prit délicatement entre le pouce et l'index.

— Où est-ce que vous avez eu ça ?

— Je ne peux pas vous le dire.

Tandis qu'il étudiait l'amorce, il parut soudain bien différent de ce qu'il était quelques secondes auparavant.

— C'est un crayon allumeur à retardement numéro dix, fabriqué par les Anglais, dit-il.

— Oui, je sais.

— Il ne vient pas du service des accessoires, n'est-ce pas ?

Il me détailla aussi précisément qu'il avait détaillé l'amorce.

— Donc, vous le reconnaissez bien ?

Dieu sait pourquoi, je trouvais ça bizarre qu'il sache le nom exact.

— Oui, j'en ai vu dans les Signal Corps.

— Je croyais que vous étiez dans l'armée américaine…

— Oh ! pour l'amour de Dieu, Ali, me coupa-t-il d'un ton agacé. C'est sérieux, là. (Ses yeux n'étaient plus endormis.) Celui qui vous a refilé ce truc ne plaisante pas.

— C'est ce que j'ai essayé de vous dire. (Je levai les mains au ciel.) Maintenant, vous allez expliquer à M. DeMille qu'il doit fermer le plateau ?

Il poussa un grognement et remit ses lunettes.

— Raymond, on doit se dépêcher…

Sans un mot de plus, il se dirigea d'un pas vif vers la tente du metteur en scène. Je poussai un soupir de soulagement. C'est alors que deux officiers de la police militaire s'approchèrent de lui et le prirent chacun par un bras. Je compris qu'ils devaient nous observer depuis que je m'étais éloigné de la tente de M. DeMille. Alors qu'ils entraînaient Raymond, il lâcha le détonateur dans le sable. Mais un des officiers s'arrêta et le ramassa délicatement.

— Là, là, là…

Il l'agita sous le nez de Raymond avec un grand sourire.

— Non, non, dit-il en anglais. Vilain, vilain.

Stupéfait, je les regardai le traîner vers l'arrière du plateau, dépassant les chevaux aux abreuvoirs et les costumières à quatre pattes devant les soldats du pharaon, en train de rectifier les ourlets et d'attacher les lanières des sandales. Comment Allah avait-il pu permettre ça ? Au moment même où je devais m'en remettre à cet étranger, il se faisait arrêter.

Je regardai dans la tente de la cantine pour voir s'il y avait quelqu'un d'autre à qui demander de l'aide. Elle était remplie de figurants que je ne connaissais pas. De vrais soldats de la cavalerie égyptienne, revêtus des atours des anciens auriges, comme Henry, étaient en train de manger des œufs brouillés et du *ful medames* à côté de quelques célèbres acteurs de théâtre locaux que je reconnus, habillés comme des esclaves hébreux.

J'aperçus soudain un visage familier derrière la fumée qui montait du gril.

Le Pr Farid portait la toque et la veste blanches d'un commis de cuisine. Il baissa les yeux en me voyant le regarder fixement. Je me dis

tout d'abord que c'était l'orgueil d'un homme éduqué réduit à une position subalterne qui le faisait réagir ainsi. Mais à travers la fumée je le vis quitter ses lunettes et s'essuyer les yeux, comme s'il voulait m'envoyer un signe de reconnaissance.

Quelqu'un arriva dans mon dos et me posa une main sur l'épaule. Je fis volte-face, le poing levé. Mona recula.

— Du calme, Ali. Je venais te dire que M. DeMille s'apprêtait à crier « Action ». Si on veut être dans la scène, on doit y aller.

De : CecilBAbdul@protonmail.com
Envoyé : 5 mai 2015
À : PapiAli71@aol.com
Papi,
Un mot vite fait pour te dire que, si tu me racontes toute cette histoire dans le but de dénigrer Ibrahim Farid, je jette le reste du texte.
Nous avons étudié son travail et ce mec était un véritable visionnaire qui a jeté les bases d'une grande partie de ce en quoi nous croyons à présent. Si tu essaies de le discréditer pour me faire changer d'avis, je ne marche pas. Et mes commandants non plus.
Je dis ça comme ça…
Au fait, j'ai annoncé aux autres que je ne voulais pas de Shayma comme épouse parce que je n'aimais pas son physique. Du coup, elle a été assignée au poste de blanchisseuse pour les combattants. Maintenant, chaque fois que je passe devant elle, elle n'arrête pas de me regarder comme si elle attendait quelque chose de moi. Même si elle a appris quelques mots d'anglais récemment, je n'arrive pas à la comprendre.
De toute façon, les douleurs dans la poitrine dont tu as parlé il y a quelques semaines m'inquiètent davantage. Est-ce que maman t'a emmené voir le médecin ?
Je te salue,
Abu Sorour

20

Tandis que nous nous éloignions de la tente, Mona glissa son bras sous le mien, l'air de rien, ce qu'elle n'avait jamais fait avant.

— Il faut qu'on parte d'ici.

J'étais dans un tel état que je remarquai à peine la nouvelle intimité du geste.

— Tout de suite.

— Qu'est-ce que tu racontes ? (Elle commença à me prendre la main, puis s'arrêta.) Ils s'apprêtent à tourner.

— Tout va sauter.

Je glissai un regard en coin vers les portes.

— Qu'est-ce qui va sauter ?

Chérif nous observait d'en haut, une main sur le flanc. Je savais que son revolver était planqué sous sa djellaba. Il nous fit un signe de la main en montrant Mona comme s'il allait faire d'elle une star.

— Oh ! alors maintenant, il croit que c'est lui le grand metteur en scène ?

— S'il te plaît, écoute-moi. (J'approchai mes mains de son visage.) Chérif va essayer de faire quelque chose de terrible…

— Miss Mona, vous pourriez m'aider une seconde ? lança M. Condon, l'attaché de presse principal. Il faut accompagner certains photographes de presse jusqu'à la zone qui leur est réservée pour qu'ils ne se retrouvent pas dans le plan de M. DeMille.

— Ali, reste là, me lança Mona en me serrant le poignet. Je reviens tout de suite.

Je la regardai s'éloigner d'un air désespéré. Tout s'enchaînait trop vite pour s'arrêter maintenant. Les caméras étaient en place. Une au loin, juste au bout de l'allée des Sphinx, installée sur le plateau d'un pick-up. Deux autres stratégiquement disposées le long de la route, pour filmer le cortège. Et une quatrième au sommet des portes Pi-Ramsès, pour le plan qui devait simuler le point de vue divin.

Ne restait plus à M. DeMille qu'à escalader l'échelle jusqu'au sommet des portes pour crier « Action ». Des assistants réalisateurs en

costumes d'esclaves se frayaient péniblement un chemin parmi les hordes rassemblées entre les sphinx tout en bas, s'assurant que les ballots étaient bien fermés, les chariots suffisamment différenciés, et que les gens portant des couleurs similaires ne se tenaient pas trop près les uns des autres. Une petite fille en haillons verts frappait un tambourin sur sa hanche, faisant tinter ses clochettes. Un garçon en tunique beige, à genoux près des cages aux pigeons, soufflait tendrement dans la bouche des oisillons en caressant leurs gorges frêles pour leur faire ouvrir le bec en grand afin de les nourrir. Un vieil homme desséché en tenue de chef de village jeta un rapide coup d'œil de chaque côté puis emprunta un lance-pierre à un autre garçon pour viser le postérieur haut perché de la chef costumière à coups de gravillons.

Une silhouette métallique scintillante émergea d'entre les portes et la foule se divisa devant elle, la montrant du doigt en criant. Il s'agissait à nouveau de Yul Brynner. Mais, au lieu du col cheminée noir que je l'avais vu porter au night-club, il arborait un casque de guerre turquoise et des bracelets d'ivoire autour de ses biceps bien huilés. On aurait dit une pièce de musée revenue à la vie avec son armure de poitrine dorée, sa ceinture dorée, ses sandales dorées et son pagne blanc à l'instar de Ramsès II. Un char royal aux roues également dorées et à l'intérieur recouvert de peau de léopard s'arrêta à son niveau, un officier de cavalerie en costume d'époque fouettant un magnifique cheval de bataille arabe à la robe immaculée. Yul grimpa dans le char et fit le V de la victoire. Je me demandai s'il s'agissait là d'un geste pharaonique, retrouvé sur les hiéroglyphes après des recherches approfondies pour le rôle, auquel il essayait de redonner vie. Mais un assistant de production arriva alors en courant avec une cigarette et l'alluma afin que le pharaon puisse en griller une avant de se lancer à la poursuite des fugitifs hébreux.

Au milieu de toute cette excitation, peu d'entre nous remarquèrent que M. DeMille était enfin parvenu au sommet des portes et qu'il se tenait à côté du cameraman.

— Chico, éloigne cette femme en rouge des Lévites sur la droite, cria-t-il dans son mégaphone. Les Lévites sur *ma* droite. Mets-la avec les Nubiens, et les Benjaminites à la place. Maintenant, centre-moi ces oies et ces chameaux, pour l'amour du ciel !

Je n'arrivais pas à croire que cet homme soit encore en train de s'agacer avec des détails à ce stade, ignorant qu'il était debout sur plusieurs centaines de livres d'explosifs entassés dans la structure. Je vis Chérif descendre de la plate-forme juste en dessous, tandis qu'un soldat longeait le périmètre de la clôture qui délimitait le cadre, fusil pointé vers le sol.

Une jeep de l'armée s'arrêta devant les portes et un groupe

d'officiers en descendirent rapidement, carabines à la main, et commencèrent à inspecter les lieux. Gamal Abdel Nasser débarqua à leur suite – médailles, sourire, et tempes légèrement grisonnantes. Que la tentative d'assassinat contre lui ait été vraie ou fausse, le Raïs allait montrer au monde qu'il n'avait pas peur. M. DeMille lui fit un signe de la main du haut de la plate-forme puis désigna un espace à côté de lui, pour montrer que c'était là la place qui revenait à des hommes de leur stature.

Nasser lui rendit son salut et posa une main sur son cœur, en faisant semblant d'être honoré.

Je cherchai Mona des yeux. Si Chérif avait déjà écrasé le bout de tous les détonateurs, alors le train était en marche et, d'ici à quelques minutes, quelques secondes peut-être même, les murs allaient s'écrouler.

Les charpentiers finissaient de clouer les dernières planches peintes sur l'échafaudage en bois, refermant ainsi les côtés de la façade. Chaque coup de marteau me résonnait dans la poitrine, provoquant des vibrations qui risquaient de déclencher prématurément les charges. Les ouvriers n'allaient pas tarder à clôturer aussi le côté droit. Chico Day s'approcha de mon cousin et commença à le pousser vers un chariot bancal en train de perdre une roue, afin qu'il le répare.

Un épouvantable crissement surnaturel se fit entendre au-dessus de la cacophonie, un son si aigu et si perçant que les gens durent se boucher les oreilles. Même les bêtes en furent réduites au silence, abasourdies, à l'exception des pigeons dans leurs cages près des portes, qui ne cessaient d'agiter fébrilement leurs ailes. Une voix s'éleva au-dessus de la foule.

— Peuple d'Égypte !

Cecil B. DeMille tenait un micro à présent, et non plus un mégaphone. Sa voix était diffusée dans des haut-parleurs installés de chaque côté des portes.

— Voici le jour que vous avez attendu toute votre vie…

Il parlait de la même façon que lorsqu'il faisait la narration dans ses films, lentement et avec éloquence, comme si ses paroles étaient destinées à être gravées dans la pierre. Tout mouvement cessa ; humains et animaux s'observèrent avec nervosité, comme si Allah lui-même avait choisi ce moment pour s'adresser à toutes ses créatures vivantes.

— Ce jour marque la naissance de la liberté humaine…

À côté de moi, un berger soudanais, un homme à la peau très brune avec de petits bras maigrichons d'un noir bleuté émergeant d'un vêtement tribal vert et rouge, tourna ses paumes vers le ciel. Pourquoi Dieu s'adressait-il à eux dans la langue des colons ? Mais une seconde

voix s'éleva alors, offrant la traduction en arabe.

— *Ala-youm milad horreyet al-ensan…*

Levant les yeux, j'aperçus Nasser au sommet du portail, à côté de M. DeMille, en train de parler dans le micro, qu'il rendit ensuite au réalisateur.

— Quand on donnera le signal, je veux voir jusqu'au dernier d'entre vous *jouer,* exprimer ses émotions, me donner tout ce qu'il a, reprit le metteur en scène en balayant l'espace du bras au-dessus de leurs têtes. Je veux que vous entriez avec cet homme, Moïse, dans l'histoire.

La foule se divisa et j'aperçus Chuck en tête de la meute, barbu et en tunique, agitant sa houlette très haut dans les airs. Un murmure d'effroi parcourut la foule : « *Moussa ! Moussa ! Moussa !* »

— N'oubliez pas, continua la voix de M. DeMille, retentissant entre ciel et sable, vous avez été esclaves pendant des générations, dominés par des tyrans. Mais voici le matin de votre libération. *Carpe diem !* Profitez au maximum du moment ! Je veux voir chacun d'entre vous jouer comme s'il voulait décrocher un Oscar !

Le chevrier secoua la tête quand Nasser prit le micro pour tenter de traduire cette partie-là aussi. Qu'importe. Ce n'était pas parce que les gens vivaient dans des huttes en terre et qu'ils ne connaissaient pas les Oscars qu'ils étaient ignorants pour autant. Ils savaient qu'il y aurait toujours un pharaon.

— Maintenant, allez-y et devenez un phare parmi les nations ! déclara M. DeMille, après avoir repris le micro. Que la liberté retentisse de sommet en sommet ! Entends, ô Israël, souviens-toi de ce jour ! Vous êtes les élus de Dieu !

— *Allahu akbar !* cria Nasser dans le micro que M. DeMille lui tendait une fois encore. Bonne chance !

Je parcourus de nouveau la foule des yeux à la recherche de Mona. Bientôt, il serait trop tard. J'aperçus Chérif, toujours en train d'essayer de réparer la roue du char à bœufs, et je profitai de ce moment de distraction pour revenir en courant vers les portes.

— Je crois que j'ai laissé une lampe à l'intérieur, dis-je en passant près des charpentiers et des monteurs qui avaient terminé de vérifier les lieux.

Je me glissai dans l'étroite ouverture au pied du pylône nord. C'était une sensation des plus étranges, de se trouver derrière le décor. C'était comme faire partie de la grande histoire, sans être capable de voir à quoi ça ressemblait de l'extérieur. J'entendais les voix de tous les figurants, et les bruits de bottes et de chaussures martelant la plate-forme loin au-dessus de moi, le bruit du sable, poussé par le vent, qui venait cribler les panneaux latéraux. Je sentais l'odeur des animaux au soleil et celle de l'essence dans les générateurs qui alimentaient tous les appareils électriques. Je ressentais le manque d'air oppressant et la

chaleur du désert tout autour de l'enceinte, essayant de s'infiltrer à l'intérieur.

Cependant, à ce moment-là, le soleil se déplaça une seconde, de sorte qu'un mince rai de lumière filtra entre les lattes de la façade. Cela suffit pour que je m'aperçoive que les sacs de sable empilés qui se trouvaient là avant avaient été soit enlevés, soit déchirés. Et ce qui s'en écoulait n'était ni du TNT ni du nitrate d'ammonium, mais bien du sable beige clair des plus ordinaires. Les crayons détonateurs et les amorces aussi avaient disparu.

— Ali, où sont nos sacs ? hurla mon cousin comme si quelqu'un lui comprimait les testicules.

Il m'avait suivi à l'intérieur, tournevis à la main, et regardait autour de lui, hystérique.

— Il y avait cinq cents livres d'explosifs ici il y a quelques minutes, gueula-t-il, tandis qu'au-dessus M. DeMille et Nasser continuaient à parler. Qu'est-ce que tu as foutu de tous les sacs ? Tu as aussi enlevé ceux qui étaient sur le camion avec la caméra ?

— Je n'ai touché à rien.

— Espèce de menteur ! Je vais te tuer, bordel !

Je me précipitai en pleine lumière pour lui échapper. Je fonçai droit sur un groupe de villageoises avec de jeunes enfants, et entrai sans le vouloir en collision avec une paysanne trapue, qui se mit à hurler que j'avais essayé de la toucher de façon déplacée. Je tentai de faire machine arrière, mais un bœuf en train de meugler se mit en travers de mon chemin.

Les assistants réalisateurs commencèrent à crier que tout le monde devait reculer vers le centre, afin que la foule paraisse plus importante, et je me retrouvai entraîné en arrière dans le mouvement, vers mon cousin qui me cherchait parmi les chars à bœufs, les traîneaux chargés de trésors et les chameaux qui blatéraient comme de vieux clochards édentés. Je cherchai désespérément Mona, criant son nom, et Chérif me repéra et commença à venir dans ma direction, le soleil se reflétant sur le tournevis dans sa main.

— Que quelqu'un me vire l'outil que cet homme tient à la main, entendis-je M. DeMille crier. C'est totalement anachronique.

Il y eut un nouveau mouvement de foule, je me sentis soulevé de terre et repoussé vers les portes, parmi les troupeaux de béliers et de bœufs, les bébés emmaillotés qui hurlaient et les chèvres en train de bêler ; les hordes de tribus égyptiennes déguisées en enfants d'Israël : une tour de Babel mugissante et grognante, qui se déplaçait latéralement.

Nasser était redescendu et quittait déjà le plateau dans une jeep. Pendant ce temps, un certain nombre de ses soldats en costumes d'époque avaient fait leur apparition sur les chars, casques, boucliers et

javelots renvoyant la lumière étincelante du soleil. Yul Brynner se trouvait dans le char de tête, sans sa cigarette. Un officier de cavalerie tenait les rênes.

— Ali, reviens.

Chérif essayait toujours de se frayer un chemin vers moi, son intention de me tuer aussi évidente que l'éclat renvoyé par son tournevis.

— Il faut que je te parle.

Je parvins à dépasser les traîneaux chargés de statues de divinités dorées, mes yeux furetant en tous sens ; j'étais persuadé d'avoir aperçu Mona près de Chuck à l'avant, mais c'est alors qu'un coup de feu me cloua sur place. Mon dos se contracta. Mon cousin avait sorti son revolver et m'avait tiré dessus, j'en étais convaincu. Je me retournai néanmoins vers les portes et vis M. DeMille au sommet de l'arche, bras tendus vers le soleil, une volute de fumée grise s'échappant du pistolet de starter qu'il venait d'utiliser.

— *Action !* **cria-t-il dans son micro.**

Son assistant égyptien traduisit dans un mégaphone.

Des milliers de voix éclatèrent autour de moi, répétant toutes le même mot en anglais et en arabe, et les pigeons, qu'on avait lâchés, s'envolèrent frénétiquement dans toutes les directions, telles les pages déchirées d'un livre emportées par un vent violent.

Dans n'importe quelles autres circonstances, ça aurait été un défilé magnifique. Un océan de couleur et de mouvement sur le sable. Hommes et femmes de tous âges et de toutes les nuances de peau en vêtements orange, violets et verts. Ils portaient des jarres dorées et des idoles sur des palanquins, soutenaient des anciens rabougris avachis sur des tissus crasseux équipés de sangles et suspendus à des perches en bois ; brandissaient des faux et des feuilles de palmiers, balançaient des encensoirs fumants et des outres au bout de longs bâtons. Des femmes aux foulards d'un noir de jais portaient des cages à oiseaux en bois et des paniers de pain azyme en équilibre sur la tête, luttant contre les rafales de vent. Des chameaux transportaient des figuiers sur leurs bosses et des petits enfants sautaient sur le dos des bestiaux comme s'il se fût agi de trampolines. Des hommes huilés aux torses puissants remorquaient des charrettes de paille et tiraient des bateaux en bois d'olivier couleur peau de rhinocéros. Des pionnières en niqab passaient la tête à l'extérieur des chariots couverts en poussant des youyous et en ululant frénétiquement derrière le voile qui leur cachait le visage, déroulant un tapis de sons en faisant claquer leur langue contre leur palais.

Tout cela avait été orchestré un élément après l'autre par un réalisateur hors pair, au regard presque aussi pointilleux que celui d'Allah. Mais la seule chose à laquelle je parvenais à penser à ce

moment-là, c'était aux explosifs dans le pick-up où se trouvait la caméra, et l'aperçu que j'avais eu du foulard de Mona tandis qu'elle emboîtait le pas à Chuck, se dirigeant droit vers eux.

— *Bombe !* hurlai-je de toutes mes forces. *Qunbula !*

Seules quelques personnes m'entendirent pour commencer ; ma voix était trop faible pour rivaliser avec les cris et les gémissements du bétail, le vrombissement des hélices d'avion dans le lointain.

Il y avait des boisseaux de blé, des flots de moutons, des jarres en terre fêlées, des traîneaux chargés de statues, des barbes généreuses, des sacs de légumes et de grain, des étendards tribaux bleu et or, des torches enflammées, des mains qui claquaient et des murs en mouvement de peaux en sueur. Pieds nus, des petites filles poussaient des canards devant elles à l'aide de bâtons tandis que des petits garçons poursuivaient des chèvres qui s'enfuyaient en bêlant. Un homme musculeux arborant une immense barbe noire avançait d'un pas tranquille en portant sur l'épaule un filet plein de dattes qui se balançait au bout d'un bâton, sans se rendre compte que, juste derrière lui, un chameau était en train de nettoyer entièrement la grappe avec ses grandes dents tordues. Une femme en robe violette pas plus grande que Shirley Temple portait en équilibre sur ses épaules une palanche en bois qui contenait un panier de briques d'un côté et un petit enfant endormi de l'autre. Un âne noir s'arrêta en plein milieu de la horde et commença à s'asseoir, menaçant de provoquer un carambolage monstre. Un garçonnet d'environ six ans tira sur sa longe, et deux petites filles de taille identique le poussèrent par derrière, jusqu'à ce que l'animal se redresse et se remette en route.

Je hurlai de nouveau *« Qunbula ! »*, et les figurants juste devant moi se retournèrent, laissant pratiquement tomber d'une paillasse une momie censée représenter le patriarche Joseph.

Je me mis à courir, faisant voler les tiges de maïs et les sacs de farine en forçant le passage vers l'avant, où j'avais aperçu Mona.

— Une bombe va exploser ! hurlai-je en anglais, la poitrine en feu. *Qunbula !* On va tous mourir !

Les gens commencèrent à se bousculer en essayant de se disperser. J'aperçus quelques assistants de production qui plongeaient dans la foule, pour tenter d'éviter la débandade.

Je ne pensais plus qu'à une chose à présent, sauver ma bien-aimée. Mes pieds s'enfonçaient dans le sable et je me précipitai vers l'endroit où je l'avais entrevue, essayant d'insuffler de la force à mes jambes afin de la retrouver. *Il n'y a d'autre dieu que Dieu, pas d'autre dieu que Dieu.* Les poumons à deux doigts d'exploser, je serrai les dents et priai pour que mes muscles ne me lâchent pas. Devant moi, la horde s'éclaircissait peu à peu et l'homme à la houlette continuait à marcher, seul, vers la caméra montée sur le pick-up, lequel avançait à environ vingt

kilomètres à l'heure. Je hurlai à nouveau le nom de Mona en courant vers lui, poussant les gens hors de mon chemin.

Du coin de l'œil, je vis Henry arriver à toute allure à l'extérieur du cadre, s'accrochant de toutes ses forces à son char, pendant qu'un officier de cavalerie fouettait les chevaux.

— Ali, vous bousillez notre plan ! hurla-t-il dans son mégaphone. Veuillez quitter les lieux.

Je me ruai entre les canards et les poulets, ayant repéré Mona avant de la perdre à nouveau de vue. Jetant un regard en arrière, je vis un flot de gens arriver sur moi, menaçant de m'écraser tel un tsunami. Les portes Pi-Ramsès frémissaient sous les vagues de chaleur, comme si elles s'apprêtaient à voler en éclats.

Mes sandales mal ajustées me ralentissaient, alors je les abandonnai tout en continuant à courir, le sable chaud me brûlant la plante des pieds. Je criai le nom de Mona avec tout ce qui me restait d'air dans les poumons. Comme dans un cauchemar, elle s'arrêta enfin et se retourna, juste au moment où je me retrouvais encerclé par des assistants furieux et des officiers de la sécurité qui me braquaient leur arme sur la tête. Henry arriva dans son char pour me passer un savon et, au même moment, je vis mon cousin qui essayait de battre en retraite dans la foule.

Je me laissai tomber à genoux et levai les bras en signe de capitulation, m'en remettant au Maître des Destinées. J'étais dans de mauvais draps, je le savais, mais au moins Mona et le reste de la foule étaient-ils suffisamment loin des derniers explosifs pour être à l'abri. Et pour ça je rendis grâce.

Soudain, j'entendis le talkie-walkie de Henry crachoter. « On doit couper », dit la voix de Chico au milieu des parasites.

Henry enfonça le bouton réponse de son émetteur-récepteur, incongru dans son costume de soldat antique.

— Que se passe-t-il ?

J'entendis un tas de voix désorientées qui essayaient toutes de parler en même temps.

— M. DeMille s'est écroulé, cria Chico en tentant de se faire entendre au-dessus de la mêlée. Apparemment, il fait une crise cardiaque.

Chérif fut jeté à terre à côté de moi, une botte de soldat sur la nuque et le tournevis enfin arraché des mains. Pendant qu'ils lui passaient les menottes, il réussit à tourner sa barbe couverte de sable vers moi et se mit à rire.

— Tu trouves qu'il y a de quoi rire ? demandai-je en essayant de reprendre mon souffle.

— Effectivement, répondit-il. Parce que ça a marché.

— Qu'est-ce qui a marché ?

— Peu importe.

Il reposa la joue sur le sable et ferma les yeux, tel un enfant fatigué prêt à faire la sieste.

— Avec Dieu, tout est possible, dit-il encore.

De : PapiAli71@aol.com
Envoyé : 6 mai 2015
À : CecilBAbdul@protonmail.com
Alex,
Je suis content d'apprendre que ton épouse va bien. Moi aussi, je vais bien, *el hamdolilah,* **même si le médecin veut me faire passer d'autres examens. Ce qui serait le plus bénéfique à mon cœur, ce serait d'apprendre que tu es enfin revenu à la raison et dans un avion en route pour la maison.**
D'ici là,
Je t'embrasse, avec une foi inébranlable,
Papi

21

Nous fûmes ensuite empoignés et ramenés de force vers les portes Pi-Ramsès. J'aperçus M. DeMille sur une civière, tel un empereur romain sur un palanquin royal. Comment avaient-ils réussi à lui faire descendre les onze étages, je l'ignore toujours. Il était vivant, mais en mauvais état. Il avait l'air pâle et fragile lorsqu'il fut chargé à l'arrière d'une ambulance. Je voulais l'appeler et m'excuser d'avoir fichu en l'air son plan, mais mes gardes me frappèrent sur le crâne et me donnèrent des coups de pied dans les fesses, tout en me poussant à l'arrière d'un camion bâché, mains menottées dans le dos.

Je sentis la peur et le désespoir des hommes déjà assis là, tandis que les soldats grimpaient à ma suite et entreprenaient de me tabasser dans les règles. Ils commencèrent à coups de poing et de bâtons, puis me firent tomber au sol et continuèrent en me piétinant de leurs lourds godillots. Quand je tentai de rouler sur le côté et de me pelotonner telle une crevette, un brigadier me cloua sur le dos, un genou sur la poitrine, et me gifla encore et encore en demandant où se trouvait le reste de mes explosifs et de mes complices.

Le moteur démarra et le camion avança avec une embardée. J'avais les yeux brouillés de larmes et la nausée. Je tournai la tête afin de ne pas m'étouffer dans mon propre vomi. Mon cousin et Mustapha, que je n'avais pas vu plus tôt dans la journée, étaient assis sur un banc latéral, menottes aux poignets. Le Pr Farid se trouvait en face d'eux, toujours en vêtements de cuisinier. Comment avaient-ils tous été capturés aussi rapidement, je n'en savais rien. De même que je ne comprenais pas où étaient passés les explosifs ni la raison pour laquelle mon cousin avait ri. Tout ce dont je pouvais être certain, c'était que l'informateur avait bien fait son boulot. Mes yeux se révulsèrent après un coup de pied sous le menton qui mit un terme à mes spéculations.

Au bout de quelques minutes, le passage à tabac ralentit, un coup du lapin et un coup de pied dans les côtes de temps à autre, comme si les officiers avaient fini par se lasser. Ils me remirent debout et me poussèrent sans ménagement entre Chérif et Mustapha, le visage

fendu de grands sourires démoralisants en nous contemplant tous les trois. Nous roulâmes près d'une heure en silence. J'avais les côtes presque enfoncées, et du sang me coulait des sinus jusque dans la gorge. Mais le plus douloureux était la façon dont Chérif et le Pr Farid me regardaient à intervalles réguliers. Bien sûr, je n'avais donné aucun nom, mais je savais que j'allais passer un mauvais quart d'heure si on nous enfermait dans la même cellule.

Les radios éructaient et lâchaient des bribes d'informations, plusieurs autres conspirations avaient été déjouées au même moment dans d'autres régions du pays. Vingt Frères musulmans au moins avaient été arrêtés parce qu'ils complotaient de s'emparer du quartier général, de l'Hôtel de la Monnaie et de la société de radio et télédiffusion égyptienne.

Le camion s'arrêta et les portes arrière furent ouvertes à la volée. Je me rendis compte qu'on nous avait emmenés à la Citadelle, l'enceinte médiévale construite par Saladin sous les collines de Muqattam. Combien de fois avais-je joué avec Chérif à l'ombre de ces remparts ? À l'époque, nous n'étions que deux gamins qui faisaient semblant d'être des chevaliers se battant pendant les croisades. Chérif jouait le rôle de Saladin et moi, celui de Richard Cœur de Lion, comme Henry dans le film de Cecil B. DeMille. Maintenant, nous y revenions enchaînés. On nous aida à descendre du véhicule et on nous escorta le long des allées pavées. Levant les yeux sur les tours du vieux château, je m'imaginai pouvoir encore entendre huit cents ans de voix angoissées criant à travers les barreaux des fenêtres.

Le nombre d'officiers doubla puis tripla autour de nous alors qu'on nous faisait traverser une cour et monter une volée de marches en granit, les soldats voulant partager par ricochet la gloire de l'arrestation.

— On va mourir ici, marmonna Chérif.

— Non, dit le Pr Farid. On n'aura pas cette chance.

C'était la fin de l'après-midi, les pâles rayons du soleil tombaient à l'oblique sur l'enfilade de cellules qui nous attendait. Des visages s'approchèrent des barreaux rouillés pour nous regarder passer : des hommes aux yeux caves, aux joues creuses, dans les vingt ou trente ans. Ils ne pouvaient pas être là depuis longtemps – la répression contre l'Ikhwan n'avait commencé qu'après la tentative d'assassinat ratée –, mais leur volonté était déjà brisée. Les larbins de Nasser n'avaient pas perdu de temps.

Les officiers s'arrêtèrent devant une cellule vide, ouvrirent la porte, me poussèrent à l'intérieur et claquèrent la grille derrière moi, avant de continuer plus loin avec Chérif et les autres.

Je m'accroupis dans un coin et joignis les mains sous le menton, demandant à Allah de me retrouver et de me protéger aux confins de

ma minuscule cellule. Je ne vis qu'un filet d'eau ruisselant entre les briques qui s'effritaient, des rais de lumière qui s'amenuisaient entre les barreaux de ma cage et un nuage d'insectes en train de se rassembler pour festoyer sur ma peau dénudée. Puis je regardai de l'autre côté du couloir et je vis les yeux aux paupières tombantes de Raymond qui me fixaient en retour dans la cellule d'en face.

— Alors, monsieur Hassan, dit-il. J'imagine que vous êtes hors circuit, vous aussi.

De : callFate28@protonmail.com
Envoyé : 12 mai 2015
À : PapiAli71@aol.com
Papi,
J'ai du mal à savoir quoi dire à propos du tournant qu'a pris cette histoire. Tu as eu tort de te retourner contre tes frères aussi tardivement. Si tu n'as toujours pas compris ça dans cette vie, je pense que tu le découvriras dans la prochaine. Que Dieu ait pitié de toi pour tes erreurs de jugement et ton manque de sang-froid.
Évidemment, mes commandants m'interdisent de continuer à communiquer avec toi. J'ai dû les supplier de me laisser t'envoyer un dernier adieu. Ils pensent que tu as essayé de m'embobiner en m'envoyant ton texte. Certaines histoires sont instructives, et d'autres vous corrompent. J'aimerais croire que ce n'était pas là ton intention, mais je ne sais pas ce que tu avais dans le cœur. Je sais seulement que je ne suivrai pas la même voie.
Je veux vraiment que tu saches que je m'inquiète toujours de ce qui t'arrive. J'espère que tes rendez-vous de suivi se passeront bien. J'aimerais te promettre que je resterai en contact pour m'en assurer, mais ce ne sera pas le cas. Je veux dire, je ne pourrai pas. Mes commandants ferment le serveur. En tout cas je penserai à toi. En fait, le gars qui est venu nous interviewer l'autre jour sur notre jeu vidéo m'a fait penser à toi. Il regardait tout le temps *Les Dix Commandements* avec sa famille à la maison. Mais peu importe tout ça. Ce qui est fait est fait.
Qu'Allah fasse preuve de compassion pour ton âme immortelle,
Abu Sorour
P.-S. : En fait, ce que voulait Shayma, c'était que je l'aide à rejoindre sa famille. Ça ne risque pas d'arriver.

22

Après avoir passé une longue nuit froide à la Citadelle, je me retrouvai avec des dizaines d'autres prisonniers dans une caravane de bus qui crachaient leurs fumées d'échappement, direction une ancienne installation britannique appelée El sign el harbi. La base militaire avait été reconvertie en prison, juste à la sortie du Caire, à l'est du Nil. Quand ils comprirent où on nous emmenait, plusieurs de mes compagnons de détention commencèrent à pleurer ouvertement.

J'avais la nausée et j'étais profondément perturbé par la situation dans laquelle je me retrouvais. Je m'étais fait embarquer au même titre que les autres sous prétexte de répression contre tous les ennemis supposés de Nasser, je ne le concevais que trop bien. Seulement, je ne comprenais pas pourquoi mes tentatives pour déjouer le complot de mon cousin ne m'avaient pas apporté au moins une certaine considération. De même que je ne comprenais pas non plus comment M. DeMille avait pu faire une crise cardiaque au moment crucial du tournage. Vu la réaction de Chérif, je soupçonnais fortement qu'il n'y avait aucune coïncidence là-dedans. Enfin, personne n'avait expliqué pourquoi Raymond avait été incarcéré avec le reste d'entre nous. Bien sûr, il avait été pris avec dans les mains le détonateur que je lui avais donné. Mais personne ne pouvait sérieusement croire que ce Juif avait pu jouer un rôle dans un complot fomenté par les Frères musulmans.

Et pourtant il était là, immédiatement à ma droite, dans les vêtements qu'il portait lorsqu'on l'avait arrêté, parmi quatre rangs de dix prisonniers chacun, écoutant le discours de bienvenue du sous-directeur dans la cour de la prison.

— Messieurs, il y a des jours où le cours de la vie d'un homme change à jamais. Parfois c'est le jour où il quitte la maison de ses parents. Parfois c'est celui de son mariage. Parfois c'est la naissance de son premier enfant. Et parfois c'est le jour dont il sait que ce sera son dernier sur cette terre.

Le sous-directeur marqua une pause pour nous laisser le temps de digérer l'idée.

— *Messieurs*, aujourd'hui, c'est de ce jour qu'il s'agit, pour vous tous.

C'était un homme de petite taille, doté d'une voix haut perchée et d'un strabisme, avec une bouche minuscule évoquant une ventouse et surmontée d'un brin de moustache gris-blanc. Seuls les galons qui ornaient les manches de son uniforme lui conféraient une certaine autorité, ainsi que la présence des sentinelles lourdement armées qui pointaient leurs fusils sur les trente-neuf autres prisonniers m'accompagnant dans la cour.

Le Sign en lui-même était un endroit déprimant, cinq grandes structures grises en béton cellulaire entourées de murs de granit de neuf mètres de haut surmontés de spirales de fil de fer barbelé rasoir, et au pied desquels se tenait un groupe de soldats. Chaque bâtiment fonctionnait comme une prison dans la prison, deux niveaux avec une cour au milieu et des tours de garde à chaque coin. Il y avait vingt officiers sur place pour accueillir les détenus fraîchement débarqués – un pour deux prisonniers –, des hommes costauds, brutaux, à l'attitude plus relâchée que les militaires de carrière, qui ricanaient devant les nouveaux arrivants et parlaient avec des accents rugueux de la campagne. Pendant que le sous-directeur poursuivait son discours, ils circulaient parmi nous, faisant sortir des hommes du rang pour d'imaginaires entorses au règlement, les collant contre les murs du bloc cellulaire, puis les frappant sur les bras et leur donnant des coups de pied dans les jambes tout en les fouillant pour trouver des objets de contrebande.

— Vous avez tous été amenés ici parce que vous êtes considérés comme des ennemis de l'État, continua le sous-directeur. Vous n'avez pas les mêmes droits que des prisonniers normaux. Vous n'êtes pas soumis au droit civil. Vous n'avez pas droit à un procès rapide. Vous n'avez pas le droit de voir un avocat. Vous n'avez pas droit aux visites non surveillées. En fait, vous n'avez même pas le droit d'entendre les raisons de votre détention. Si on vous autorise l'une ou l'autre de ces choses, vous devriez vous incliner devant Gamal Abdel Nasser et le remercier…

Le sous-directeur s'arrêta devant moi et me donna une petite tape sous le menton, tout en jetant un regard oblique à Chérif, qui se trouvait immédiatement à ma gauche. Mon cousin ne m'avait toujours pas parlé depuis notre arrestation.

— Si on vous donne la chance d'avoir un procès ou de faire face à un tribunal militaire, vous serez dans une cage, comme les animaux dégoûtants que vous êtes, et vous pourrez entendre les charges qui pèsent contre vous. Je vous conseillerais d'implorer la clémence et d'admettre la nature de votre trahison à la première occasion.

Il se pencha tout près de moi et me renifla, une insulte épouvantable, dans la mesure où je prenais grand soin de mon hygiène

personnelle.

— Profitez bien de votre séjour. Nous sommes heureux de vous avoir avec nous.

Un sergent m'attrapa les bras, me menotta les mains dans le dos et me conduisit dans le bâtiment qui abritait le bloc 2. L'espoir s'évanouit dans un long couloir étouffant bordé de chaque côté de cellules aux portes métalliques, derrière lesquelles des yeux injectés de sang me foudroyaient à travers des fentes de huit centimètres, des voix de forcenés éclatant à l'intérieur, des voix d'hommes enfermés depuis trop longtemps en tête à tête avec leurs peurs et leurs ruminations les plus terrifiantes. Une cellule vide d'un mètre cinquante sur deux mètres cinquante m'attendait au bout du couloir. On me poussa à l'intérieur avant de claquer la porte derrière moi, et je me retrouvai seul avec une ampoule nue qui jetait une lumière gris-bleu sur un sol en pierre. Des odeurs de moisi, de merde et d'ammoniaque m'agressèrent, court-circuitant mes narines pour se loger directement au creux de mon estomac.

Les yeux larmoyants, je distinguai un matelas en paille détrempé dans un coin et un seau en plastique dans l'autre, dont l'odeur laissait penser qu'il avait récemment servi de toilettes. Un bout de corde coupé était noué à l'extrémité d'une poutre en bois qui s'affaissait, comme si quelque chose y avait récemment été suspendu. Une série de traces noires formaient une ligne presque compacte à mi-hauteur d'un mur en pierre qui avait été creusé. De prime abord, on aurait pu croire que c'étaient des marques faites par un ancien prisonnier tenant le compte de ses jours de détention. En y regardant de plus près, je m'aperçus qu'il s'agissait de cadavres d'insectes gorgés de sang, qui avaient été méthodiquement écrasés un par un.

Je fixai le motif jusqu'à ce qu'il devienne un code qu'il me fallait déchiffrer. Qu'allait-il advenir de moi ? Moins de trois semaines plus tôt, mon magnifique rêve américain avait semblé presque à portée de main. Maintenant, j'imaginais mon père apprenant mon arrestation sur le green aux portes du désert, le sac de clubs lui glissant de l'épaule, tandis que les clients avançaient jusqu'au trou suivant. À supposer qu'il sache où j'étais. Puis je revis la façon dont Mona m'avait dévisagé alors qu'on m'entraînait à l'écart. Je sentais encore les grains de sable dans ma bouche quand les soldats m'avaient collé le visage au sol, pendant que les caméras continuaient à tourner. Pas étonnant que mon cousin ait ri ; j'avais essayé de jouer les héros et je m'étais retrouvé dans le rôle du bouffon.

Dans la cour, un joueur de clairon venu d'un camp d'entraînement voisin répétait son appel aux armes encore et encore, faisant une fausse note à chaque fois au même endroit avant de recommencer.

Je levai les yeux vers la fenêtre en hauteur équipée de barreaux et

aperçus un faible rayon de soleil derrière un nuage gris, telle une vieille pièce de monnaie à moitié cachée sous une chaussure. Durant les quelques heures qui suivirent, je le regardai lentement s'éteindre, jusqu'à ce que la cellule tout entière se retrouve plongée dans le noir, et qu'il ne me reste plus que l'éclat de l'ampoule qui grésillait au-dessus de ma tête et le joueur de clairon faisant ses gammes à l'extérieur.

Juste après le crépuscule, la porte de la cellule s'ouvrit, et un homme en uniforme de général de brigade, bien en chair et de haute taille, entra, accompagné de deux gardiens.

— Bonsoir, Ali Hassan, dit-il. Je suis Hafez Digwi, le directeur de cette unité. Je crois que tout est en ordre.

— Oui, monsieur.

J'avais déjà entendu son nom dans les couloirs, dans la bouche d'hommes qui avaient tendance à cracher par terre et à tousser au creux de leur coude après l'avoir prononcé.

— On m'informe que vous êtes un de nos prisonniers les plus éduqués. Peut-être que, quand nous nous connaîtrons mieux, nous pourrons discuter de la façon d'améliorer les programmes pour la population qui se trouve ici. Ça pourrait être très bon pour le moral.

Contrairement à sa réputation, le directeur avait l'air plutôt sincère et humain. Lorsqu'il parlait, il jetait la tête en avant et la penchait sur le côté, comme si les réclamations d'un prisonnier de droit commun l'intéressaient vraiment. Toutes les deux ou trois secondes, il fermait à moitié ses yeux gris-brun en une sorte de mimique compatissante, l'air réellement peiné par les gémissements et les plaintes des prisonniers dans les cellules adjacentes. Mais, au repos, il arborait une expression renfrognée qui le faisait paraître ordinaire et beaucoup moins intelligent.

— Cependant, notre établissement rencontre un problème, je dois l'avouer, poursuivit-il. Nombre de nos gardiens sont des hommes modestes. Ils ne lisent pas de livres et ne fréquentent pas les night-clubs comme l'Auberge. Ils en veulent à tous ceux qui ont reçu une éducation supérieure et les traitent souvent plutôt brutalement. Puis-je vous demander où vous avez fait vos études ?

— À l'université Fouad, au Caire, directeur.

Il aurait été plus sage de mentir, mais je n'avais pas encore appris à me défaire de mon orgueil.

— Alors, je ne serais pas surpris que vous passiez un très mauvais moment.

Le directeur inclina gentiment la tête, mais j'étais secoué par son allusion manifeste à la soirée où j'avais rencontré l'Anglais.

— Vous auriez tout intérêt à ce que votre séjour soit aussi court que possible, continua-t-il. Vous me suivez ?

— Pourquoi je ne vous suivrais pas ?

— Ce que je veux dire, c'est que la meilleure décision que vous puissiez prendre serait de commencer à coopérer immédiatement. (Il énonça chaque mot avec soin.) À votre place, je fournirais des aveux complets et des informations sur vos amis des Frères musulmans, de façon que nous puissions vous faire passer au plus vite devant un tribunal militaire afin de vous condamner.

— Mais, directeur…

Je tentai de sourire, bien que mon visage soit encore douloureux après le passage à tabac dans le camion.

— Vous n'êtes pas sans savoir que, si les Frères imaginent simplement que je coopère avec vous, je risque de gros ennuis, et non seulement moi, mais aussi mes proches à l'extérieur.

— Oui, nous comprenons tous pourquoi ce serait problématique.

Il hocha la tête de concert avec les autres officiers dans la pièce.

— Raison pour laquelle nous devons sincèrement essayer de vous convaincre que notre solution est la plus simple.

Un des gardiens fit un pas en avant, un sergent de près de deux mètres de haut, avec un petit tatouage d'oiseau bleu au coin de l'œil droit, symbole d'une des tribus de Haute-Égypte à tendance mystique.

Il retira sa ceinture tandis que deux autres gardiens entraient dans la pièce. Ils me saisirent par les bras et me clouèrent au sol.

— Donnez-lui le bâton, dit le directeur.

Je serrai les fesses pour les empêcher de me violer.

Au lieu de ça, le sergent au tatouage m'assomma d'une claque. Quelqu'un d'autre enroula la ceinture autour de ma tête, juste au-dessus des sourcils.

— Qu'est-ce que vous faites ? hurlai-je.

Un des officiers restants tira bien fort sur la ceinture et en ajusta la boucle. Puis il inséra un bâton dans l'espace entre la ceinture et mon front, et se mit à le tourner. Le cuir se contracta et les clous en métal de la ceinture commencèrent à me rentrer dans le crâne, me faisant atrocement mal.

— Au nom de tout ce qui est saint, *arrêtez* ! criai-je d'une voix suraiguë.

Au contraire, ils tournèrent une fois encore, et j'entendis un craquement à l'intérieur de ma tête.

— Vous allez me tuer ! criai-je à nouveau. La pression est trop forte !

— On n'est pas obligés d'en passer par là, répondit le directeur.

Je serrai les dents, priant pour que le sommet de mon crâne n'explose pas comme le bout d'une saucisse qu'on écrase.

— À quoi je vous servirai si j'ai le cerveau qui me sort par les oreilles ?

Ils discutèrent entre eux. Le sergent à l'oiseau bleu m'assomma

d'une nouvelle claque. On retira la ceinture et on me banda les yeux. On me passa une corde sous les aisselles et on me suspendit au plafond, avant de me faire tournoyer sur moi-même. Ils continuèrent à me battre telle une *piñata* mexicaine, en riant comme des hystériques. J'étais à deux doigts de vomir le contenu de mon estomac dans tous les coins de la cellule. Chaque coup était un choc parce que je ne le voyais pas venir. Le joueur de clairon et sa fausse note ajoutaient à mon délire cauchemardesque. Finalement, ils me redescendirent et m'ôtèrent le bandeau. Ma vision repassa graduellement du noir complet à un gris charbonneux. Le sergent au tatouage m'enleva les menottes tandis que le directeur, debout devant moi, tendait les bras.

— Vous voyez ? (Il cligna deux fois des yeux.) On est tous des hommes raisonnables ici.

Le lendemain matin, j'étais trop malade et enflé pour avaler mon petit déjeuner. J'étais resté éveillé une grande partie de la nuit à cause des gardiens qui surgissaient dans ma cellule en hurlant et en tapant sur des gamelles pour m'empêcher de dormir, avant que les insectes ne prennent la suite en festoyant sur mes chevilles. Je passai les trois quarts de la journée tel un zombie, titubant dans la cour pour l'appel et la promenade, ainsi que pour répondre à la sonnerie du clairon nous enjoignant de faire la queue pour le repas du soir. On se serait cru dans un four tellement l'air était brûlant, ce qui ne promettait aucun répit pour la soirée, mais une éternité fertile pour les mauvaises odeurs. La puanteur des corps mal lavés et de la poussière de ciment tombant des murs décrépis emplissait l'atmosphère. Une fumée gris-brun sortie de l'incinérateur de la prison flottait en suspens, recouvrant le soleil d'un voile marron. Les rats folâtraient près du cabanon abritant la douche, profitant d'une liberté qu'on refusait aux humains.

Je regardai autour de moi et reconnus peu d'hommes dans la file. Certains avaient peut-être fait partie d'autres complots fomentés par l'Ikhwan, dont on ne m'avait pas parlé. Mais, vu les regards de prédateurs avec lesquels ils me jaugeaient en se souriant, j'en conclus que la plupart étaient simplement des prisonniers de droit commun. Clairement, on m'avait collé là pour rendre la coopération plus attractive.

Tout au bout de la file, un détenu de confiance souffrant d'ictère et de toux sèche distribuait un bouillon insipide qu'il tirait d'une énorme marmite fumante, encadré par deux gardes armés. Chaque fois que le bol en métal d'un prisonnier était à moitié rempli de liquide visqueux, ils ordonnaient au type de regagner sa cellule vite fait en brandissant des cravaches.

« Eddie », qui m'avait remplacé de façon tellement cavalière en tant qu'assistant personnel de M. DeMille et garçon de chaise, s'avança en

boitant. Sur le plateau, on aurait dit une vraie gravure de mode, avec sa veste en crêpe de coton et son nœud papillon. À présent, il perdait des touffes de cheveux, et il lui manquait clairement deux dents de devant. À ce jour, j'ignore encore s'il faisait partie des complotistes. J'en doute. Ce n'était probablement qu'un amoureux du cinéma, comme moi. Mais il avait lui aussi été conduit ici, autre agneau parmi les loups. Alors qu'il essayait de regagner les cellules le plus vite possible, Eddie dut passer entre deux longues rangées de gardiens. Je les regardai avancer les épaules et tendre les jambes à tour de rôle pour le faire trébucher et le bousculer, rien que pour s'amuser, jusqu'à ce que le grand sergent au tatouage bleu effectue un pas en avant et le pousse violemment à deux mains, faisant tomber son bol. Eddie s'effondra à genoux, son visage barbouillé strié de larmes, et il leva les yeux, désorienté et affamé. Le sergent lui cracha dessus et les autres gardes se mirent à rire, tandis que le garçon se relevait, ramassait son bol vide et regagnait sa cellule en courant.

Je sentis mon estomac gargouiller. Ça faisait plus d'une journée que je n'avais pas mangé, et j'avais compté sur cette maigre pitance pour survivre. Arrivé en tête de la file, je tentai de stabiliser mon bol des deux mains. Le prisonnier me servit deux pleines louches en faisant gicler des gouttes sur mes poignets, que je ne perdis pas de temps à lécher.

— Dégage.

Le lieutenant en début de file me donna un coup de pied dans les fesses, provoquant de nouveaux rires dans les tours de garde.

— Dépêche-toi.

L'équivalent d'un dé à coudre de bouillon se renversa encore, me brûlant le pouce. Après avoir parcouru les trois quarts de la file, je vis le sergent qui effectuait des flexions des genoux et faisait des moulinets avec les bras, prêt à agir. Je m'avançai vers lui en boitant, me préparant à ce qui allait arriver, les mains délicatement refermées autour du bol pour protéger ma nourriture, mon équilibre devenant plus précaire à chaque pas. Le sergent se posta en travers de mon chemin, poings sur les hanches.

Je baissai les épaules et me préparai à l'impact mais, juste avant la collision, Allah me guida sur une autre voie. Je changeai de direction devant le sergent puis reculai, le faisant ainsi trébucher en avant. Il me manqua d'un cheveu tandis que je m'écartais, hors de sa portée, tel M. Gene Kelly évitant le policier d'un pas de danse dans *Chantons sous la pluie.* **Même les autres gardes se mirent à rire quand il s'écroula contre un mur pour reprendre son équilibre.**

Je finis par atteindre l'entrée du bloc cellulaire. Une autre file m'y attendait. Composée celle-ci de criminels de droit commun, des *baltagya,* **qui avaient déjà été nourris et ne demandaient qu'à s'attaquer**

à ceux qui passaient devant eux, en particulier les membres de l'Ikhwan, qu'ils méprisaient copieusement. J'essayai d'avancer rapidement, tenant mon bol au-dessus de la tête pour éviter les mains qui s'agitaient pour tenter de le faire tomber. Mustapha apparut au bout de la rangée, prêt à prendre sa revanche pour sa défaite sur le tapis de lutte. Il se planta devant moi tel un mur de brique, voulant m'attaquer de front. Je claudiquai vers lui, les yeux irrités à la vue d'un soi-disant Frère prenant part à ce sadisme organisé. Peut-être le directeur de la prison avait-il déjà fait courir des rumeurs sur mon éventuelle coopération. Mais je vis alors de quelle manière Mustapha bandait ses muscles en posant, comme s'il était à nouveau sur la scène d'une de ces compétitions de Mister Univers. Je compris que la réalité était encore plus simple : Big Mo ne m'avait jamais beaucoup aimé et, en prison, les Frères n'avaient aucune obligation d'être des frères.

Je ralentis le pas en le voyant lever les poings, prêt à me tabasser jusqu'au sang pour me soumettre. C'est alors qu'un autre prisonnier se mit en travers de son chemin, le bloquant et le forçant à rentrer dans le rang avec un balai.

— Attention, cria Raymond. Chaud devant.

Je me dépêchai de passer, mon bol de bouillon tiède presque encore intact. J'arrivai à ma cellule, refermai la porte avant que les gardiens le fassent, et avalai ma soupe comme si elle provenait du menu cinq plats que j'avais une fois servi au roi Farouk dans la salle à manger du Mena House. Je savourai chaque grumeau comme du caviar et léchai ce qui restait sur les parois du bol comme s'il s'agissait du plus doux des jus de grenade. Puis je laissai tomber le bol par terre dans un tintamarre des plus satisfaisants et remerciai en silence Dieu, Gene Kelly, et les agissements mystérieux des hommes.

De : Nosleeptiljihad@protonmail.com
Envoyé : 23 mai 2015
À : PapiAli71@aol.com
Papi,
Je sais que j'avais dit que tu n'entendrais probablement plus jamais parler de moi. Mais nous avons dû rouvrir le serveur pour pouvoir continuer à recruter avec le jeu vidéo (qui, je l'admets, n'est encore qu'un prototype vraiment basique avec un graphisme plutôt moche) et pour communiquer certaines de nos nouvelles demandes aux Américains.
Un des derniers « invités » parmi nous avait une photo sur son téléphone qui m'a fait penser à toi. Je voulais vérifier. Comment s'est passée ta visite de suivi avec le médecin ? Où en est ta santé ?
Réponds-moi, d'accord ? Je prends un gros risque en t'écrivant de nouveau. Nos rivaux sont censés se diriger vers nous et les Américains ont fait voler leurs drones Predator au-dessus de nos têtes. Selon mes commandants, tous ceux qui seront pris en train d'utiliser la messagerie sans autorisation seront sévèrement punis. Un de mes camarades a déjà tâté du fouet. En public. Mais certaines choses valent le coup de prendre ce risque.
Je te salue,
Abu Sorour
P.-S. : Shayma a tenté de s'enfuir pour rejoindre sa famille toute seule. Ça ne

s’est pas très bien passé.

23

Le lendemain matin, de bonne heure, je fus réveillé par un déluge d'eau glacée me tombant en cascade sur le visage et la voix d'Oum Kalsoum à la radio au bout du couloir, en train de chanter une ode au courage de Nasser, qu'elle venait de composer. Deux des gardiens qui m'avaient tabassé la veille étaient de retour dans ma cellule, et ils s'esclaffaient, penchés au-dessus de moi, dans un nuage de mouches qui volaient autour d'eux.

— Lève-toi et bouge-toi, espèce de porc inutile, lança le sergent au tatouage en me balançant un coup de pied. Tu as un visiteur en guise de petit déjeuner aujourd'hui.

Ils me menottèrent à nouveau et me mirent les chaînes aux pieds. Je remarquai néanmoins qu'ils me frappaient plus mollement sur le dos et les épaules pendant que je passais en titubant devant les autres cellules, comme si leur enthousiasme à faire souffrir diminuait au fur et à mesure que le reste d'entre nous s'accoutumait à la douleur. Ils me larguèrent devant le bureau du directeur, situé dans le bâtiment le plus proche de l'entrée principale, où je découvris mon père vêtu de sa veste blanche, de son pantalon vert et de ses chaussures de golf.

— Oh ! mon Dieu. (Je m'arrêtai sur le seuil.) Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je ne sais pas. (Ses épaules se voûtèrent.) Voilà des jours que je passe des coups de fil et que j'écris des lettres pour essayer de te voir. Et puis ce matin des agents du Moukhabarat, les renseignements généraux, se sont brusquement pointés sur le green en disant que je devais venir avec eux. Juste avant l'heure du thé. Mes clients doivent se demander où je suis parti.

On me poussa à l'intérieur et on claqua la porte derrière moi. Je vis que le directeur avait des photos de Nasser et du général Amer dans son bureau, ainsi que le drapeau de notre glorieuse nouvelle république, des photos de la prison quand c'était encore un établissement britannique et de nombreuses décorations militaires. Dont certaines, à y regarder de plus près, ne pouvaient pas être les siennes. Elles provenaient de différentes sections du service et avaient

probablement été confisquées à des prisonniers à leur arrivée.

— Que s'est-il passé, Ali ? demanda mon père. Ils ont dit que tu étais impliqué dans quelque chose de terrible sur ce plateau de tournage. Je leur ai répondu que ce n'était pas possible. Tu as toujours été un si gentil garçon…

— Père, on doit faire très attention à ce qu'on raconte ici. (Je regardai vers la porte.) Des gens sont juste derrière et ils écoutent.

— Mais ils pensent que tu fais partie de ces malades de Frères musulmans. Je leur ai martelé qu'ils t'avaient confondu avec Chérif. Tu aimes John Wayne et Shoukry Sarhan…

— S'il te plaît, ne leur dis rien d'autre. Il faut que je trouve un avocat.

Je m'assis dans un fauteuil près d'une cage à oiseaux vide et d'un échiquier. J'avais à peine aperçu Chérif ou le Pr Farid depuis mon arrivée à la prison, et je commençais juste à reconstituer ce qui se passait à l'extérieur des murs. La répression était allée bien au-delà des événements supposés d'Alexandrie. Pour autant que je pouvais en juger, toute personne soupçonnée de terrorisme, de sédition ou d'atteinte à la sécurité publique avait été arrêtée. Non seulement les Frères musulmans, mais aussi tous ceux dont on suspectait l'influence néfaste. Sous le coup des mesures de sécurité d'urgence, les prisons étaient pleines à craquer de prétendus individus malveillants. Frères de l'organisation secrète ; communistes et leurs sympathisants ; supposés espions israéliens ; et aussi pickpockets, voyous, drogués et, oui, j'en ai peur, maquereaux comme mon père – ton arrière-grand-père.

Et maintenant qu'on était en détention, les autorités se démenaient pour trouver un prétexte afin de tous nous garder ici. Apparemment, soit leur informateur avait cessé de coopérer, soit il ne leur donnait pas assez de renseignements pour pouvoir tous nous enfermer en même temps.

— J'ai essayé de te trouver un avocat, mon fils.

Mon père grimaça un peu en effleurant sa dernière lombaire.

— Mais c'est difficile. Les meilleurs avocats sont chers, et la plupart d'entre eux refusent de s'occuper d'une affaire comme celle-ci parce qu'ils ont peur de se mettre Nasser à dos.

— Bien sûr.

J'essayai de sourire, même quand ma langue tomba sur une dent qui bougeait, à cause du passage à tabac dans ma cellule.

— On ne doit pas contrarier le Raïs.

— Mais je n'abandonne pas. (Mon père me tapota le genou.) On a une partie à quatre demain, dont deux avocats qui travaillent au consulat américain. Je vais leur demander s'ils peuvent m'aider.

— Ça va aller.

J'essayais de faire montre de bonne humeur.

— Je pensais faire appel aux gens du film, mais la plupart d'entre eux ont déjà quitté le pays.

— Vraiment ?

J'avais perdu toute notion de la chronologie du tournage après mon arrestation.

— Oui, M. DeMille est tombé malade sur le plateau, répondit mon père. Les gens pensent à une intoxication alimentaire. Ou à l'eau. Tu n'ignores pas combien les estomacs de certains touristes la supportent mal.

— Je vois… (J'essayai de ne rien laisser paraître.) Tu sais comment il va ?

— Non. C'était très étrange. Aucun des membres de l'équipe de tournage n'a beaucoup parlé au bar du Mena House ce soir-là. L'un d'eux a dit quelque chose à propos d'un médecin américain spécial appelé en urgence dans la suite où M. DeMille logeait, et alors M. Heston lui a ordonné de la boucler et il est sorti. Il avait l'air très perturbé.

— Je suis sûr qu'il ne veut pas qu'on raconte quoi que ce soit qui pourrait mettre la production en danger, marmonnai-je d'un ton amer. C'était le rôle de sa vie.

— Moi, je pense qu'il était inquiet pour M. DeMille, rétorqua mon père. C'est difficile de comprendre ce qui s'est passé, vu la fulgurance de sa maladie.

Je n'ajoutai rien, n'ayant parlé de mes soupçons à propos de mon cousin et du professeur à personne. Comme dans un des films de gangsters de M. Cagney, je savais que mon aptitude à me taire était le meilleur moyen d'éviter que les Frères musulmans me tuent ou fassent du mal à mon père.

— Les acteurs et l'équipe de tournage ont remballé leurs affaires et sont partis le lendemain, avant que j'aie pu contacter l'un d'entre eux, continua ce dernier. Mais je vais écrire à l'ambassade américaine, pour leur rappeler quel bon boulot tu as accompli quand tu servais de chauffeur à toutes ces personnalités…

Ses yeux brillaient de cette même excitation naïve dont il avait toujours fait preuve quand il s'agissait de croire que les étrangers appréciaient son travail. Cette fois, cela ne me rendit que plus désespéré et plus bouleversé encore, alors que j'essayais d'appréhender ce qui se passait autour de moi.

— Père, il faut que je te demande quelque chose qui me trotte dans la tête, murmurai-je d'une voix rauque. Et tu dois baisser d'un ton pour me répondre.

— De quoi s'agit-il ?

— Est-ce que tu as parlé à quelqu'un de Chérif et de moi ?

— Tu veux dire, aux autorités ?

Il éleva la voix, en dépit de mes avertissements.

— Pourquoi est-ce que j'aurais fait ça, *habibi* ? Tu es ma chair et mon sang.

— Je sais. Mais tu m'as vu en train de parler à cet Anglais à l'Auberge des Pyramides. Et moi, je t'ai vu aussi. Avec ces femmes.

Ses lèvres remuèrent légèrement, comme s'il devait se repasser tout le scénario dans sa tête pour le comprendre.

— Tu penses que je serais capable de donner des informations sur mon propre fils ?

— L'Anglais à qui je parlais a été arrêté dès le lendemain. Quelqu'un qui se trouvait là-bas ce soir-là a dû alerter les autorités.

— Et tu penses que c'était moi ?

J'eus immédiatement honte de moi, tout en étant incapable de renoncer à mes soupçons.

— C'était quelqu'un qui m'a vu ce soir-là ou qui savait que je serais là-bas. J'en suis certain.

— Ça me brise le cœur, Ali, que tu puisses me croire capable d'une chose pareille.

Le chagrin dans sa voix fit éclater la bulle de paranoïa qui s'était emparée de moi, telles des drosophiles s'attaquant à des fruits abîmés. Ses yeux s'étaient remplis de larmes. Il y a beaucoup de personnes dans ce monde qui savent jouer la comédie et tromper les autres, Alex. Mais ton grand-père n'en faisait pas partie.

— Oublie ce que j'ai dit. (Je secouai la tête.) Je sais que ce n'était pas toi. C'est à cause des circonstances. Aucun de nous n'est au mieux de sa forme ici.

— Peut-être que si j'étais un homme plus important j'aurais pu influer sur les circonstances…

— Père, on n'a pas le temps pour ça, le coupai-je. J'ai besoin que tu fasses certaines choses pour moi.

— Quoi, mon fils ? Tu sais que je ferais n'importe quoi pour toi.

— Tu dois commencer par demander à tes clients d'augmenter leurs pourboires de quinze pour cent.

— Comment ? (Son visage se rembrunit.) Pourquoi ?

— Parce que je veux que tu achètes une bouteille de vrai whisky écossais avec l'argent en plus et que tu l'apportes au directeur de la prison. Il me traitera mieux si tu fais ça.

— D'accord, acquiesça-t-il. Quoi d'autre ?

— J'ai besoin que tu récupères la collection de photos pornographiques du père de Chérif et que tu la distribues aux gardiens. Et ne fais pas comme si tu ignorais de quoi je parle.

Il baissa la tête.

— D'accord.

— Ensuite, j'aimerais vraiment que tu fasses une dernière chose

pour moi.

— De quoi s'agit-il ?

— Raconte-moi une de tes blagues, dis-je. J'ai besoin de rire un bon coup, là, tout de suite.

— Non, *habibi.* Je suis trop inquiet pour raconter des blagues. Je n'ai même pas dormi une heure depuis qu'ils m'ont annoncé que tu avais été arrêté.

— Si tu peux donner de l'alcool au directeur et des images pornos aux gardiens, alors tu peux aussi me donner quelque chose de drôle à raconter aux autres ici.

Mon père jeta un regard inquiet vers la porte.

— Mais je ne sais pas si les gardiens trouveraient ça drôle.

— On se fiche des gardiens, rétorquai-je. S'ils avaient dû t'arrêter, ils l'auraient déjà fait.

Il se frotta le visage, les mains toujours dans ses gants de golf en cuir.

— Je ne crois pas que ton cousin et ses amis des Frères musulmans apprécieraient cette blague non plus, ajouta-t-il. Même moi je ne l'ai pas aimée quand je l'ai entendue la première fois…

— Raison de plus pour me la raconter, insistai-je.

Si mes tortionnaires devaient recevoir de l'alcool et de la pornographie, il me fallait vraiment quelque chose qui m'aide à conserver ma dignité.

— D'accord, je l'ai entendue juste avant que tu te fasses arrêter, commença mon père, incapable de résister à sa propension naturelle à se mettre en scène. Nasser remarque que son stylo favori a disparu.

— Elle me plaît déjà.

— Il en parle à la police secrète.

Nous entendîmes quelqu'un tousser et regardâmes vers la porte ; clairement, les gardiens écoutaient de l'autre côté.

— Continue, dis-je.

— Tu es sûr, Ali ?

— Oui, père, tu es le meilleur de tous les raconteurs d'histoires et je suis ton fidèle public. Rien ne pourra changer ça.

— D'accord. (Il redressa les épaules.) Ils rassemblent tous les ennemis de notre glorieux leader et ils les torturent pour tenter de leur extorquer des aveux. Ensuite, ils les jettent au gnouf sans nourriture ni eau pendant trente jours…

Il hésita, comme s'il s'arrêtait au beau milieu d'un swing.

— Ali, je te le répète, je n'aime pas cette blague.

Je jetai un regard étincelant de colère vers la porte, repensant à la façon dont ils avaient ri pendant qu'ils me tabassaient.

Ces hommes, ces soi-disant officiers, pensaient m'avoir brisé avec leurs ceintures et leurs matraques. Et, oui, je m'abaisserais à les

soudoyer pour obtenir un traitement de faveur. Mais, *el hamdolilah*, je ne permettrais pas qu'ils empêchent mon père de raconter une de ses blagues adorées.

— S'il te plaît, papa. (Je me forçai à sourire.) J'ai besoin d'entendre la chute à présent.

— D'accord.

Il se prépara comme s'il allait frapper la balle sur le parcours.

— Ensuite, ils obligent les meilleurs artisans de toute l'Égypte à étudier des photos, à trouver les moules, et à faire une copie parfaite du stylo disparu.

— Ne t'arrête pas, dis-je en gloussant comme un dément. Et après ?

— Quand ils l'apportent au leader suprême, il leur lance : « Peu importe. Je viens de me rappeler qu'il était dans mon autre poche. »

Je rejetai la tête en arrière et ris jusqu'à ce que les larmes me coulent sur le visage, et c'est alors que les officiers se ruèrent dans la pièce et m'entraînèrent. Si je devais ne pas revoir mon père, c'était l'image que je voulais qu'il garde de moi.

— Ne perds pas espoir, papa, criai-je. Je te verrai aux Masters en Géorgie quand tout ça sera terminé.

De : PapiAli71@aol.com
Envoyé : 24 mai 2015
À : Nosleeptiljihad@protonmail.com
Cher Abu Sorour,
Merci de t'inquiéter de ma visite de suivi chez le médecin. Je vais bien, Dieu merci, même s'ils me demandent de passer d'autres tests et de modifier mon régime. Je pense surtout qu'ils veulent continuer à faire casquer ma compagnie d'assurances.
Je suis beaucoup plus inquiet à propos des mails que tu m'envoies. Toutes ces histoires de Predators, de flagellations publiques et de photos trouvées dans le téléphone de votre invité me rendent nerveux. Et quand tu dis que tes commandants pourraient te punir parce que tu m'écris, j'ai du mal à dormir. Et je suis déjà très fatigué.
Qu'est-il arrivé à Shayma ? Et quelles sont ces demandes que vous faites aux Américains ?
Rentre à la maison, c'est tout. Je t'en supplie. Pour l'amour de Dieu et pour ta famille.
Je ne sais pas combien de temps encore je pourrai tenir le coup.
Je t'aime,
Papi

24

Quelques jours après la visite de mon père, je fus conduit sans explication dans le bureau du directeur. Les gardiens serrèrent les menottes plus que d'habitude et refusèrent de me regarder en m'entraînant dans le couloir. Ma tentative de corruption avait clairement échoué et, à présent, j'allais en subir les conséquences. Lorsque la porte s'ouvrit, Mona attendait, assise sous le ventilateur de plafond qui tournait mollement. Elle portait une longue robe pudique de coton blanc, qui lui couvrait les bras et les jambes, des chaussures plates et un foulard noir sur les cheveux. Pourtant mon sang afflua et battit aux mêmes endroits que quand je l'avais vue en maillot de bain au bord de la mer Rouge.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Je restai immobile sur le seuil, les genoux bloqués, oublieux des gardiens qui me retiraient les chaînes.

— Mon père a été amené ici hier, répondit-elle tandis qu'ils me poussaient à l'intérieur et se retiraient. Ils l'ont arrêté alors même qu'ils avaient assuré qu'ils ne le feraient pas, et ils l'ont accusé d'avoir participé à un complot destiné à renverser Nasser.

— Ils pensent que ton père délaisserait suffisamment longtemps son shaker à cocktails pour participer à un complot ?

Je regardai par-dessus mon épaule la porte qui claquait derrière moi.

— Ils sont à ce point désespérés ?

— Ils doivent l'être, pour revenir sur leur parole de cette façon, dit-elle.

Son père n'était pas plus rebelle qu'un caniche. C'était un play-boy désargenté, un roublard, et peut-être même un arnaqueur, qui faisait monter l'addition et s'arrangeait toujours pour ne pas être présent au moment de payer. Mais il était ce qui se faisait de plus éloigné d'un révolutionnaire ou même d'un contre-révolutionnaire. C'est vrai, il voulait continuer à acheter ses pâtisseries chez J. Groppi, à boire ses cocktails à l'Amphitryon, et à faire venir ses chemises en soie du

meilleur tailleur de la rue de Richelieu sans taxes douanières. Seulement, il n'était pas prêt à se plier en quatre pour conserver ses avantages.

— Oui, reprit Mona. C'est de la folie. Ils enferment tout le monde à présent, pour n'importe quoi. Ils ont même arrêté Raymond.

— Oui, je sais qu'il est là. (Je frottai mes poignets douloureux.) C'est lui que tu es venue voir en réalité ?

— Non.

Elle commença à dénouer son foulard puis s'arrêta.

— J'ai vu mon père, et après ils m'ont dit que j'avais droit à une seule autre visite. Alors j'ai demandé à te voir.

— C'est vrai ?

Je m'approchai d'une chaise et m'assis difficilement.

J'espérais qu'elle ne remarquerait pas à quel point je boitais. Qu'elle ne relèverait pas mes sandales cassées ou mes pieds sales. Qu'elle ne sentirait pas combien on m'autorisait peu à me laver.

— Raymond n'a pas besoin de mon aide.

Elle baissa les yeux sur sa montre Cartier, incongrue comparativement au reste de sa tenue.

— L'ambassade américaine est déjà en train de se renseigner en son nom et…

Je vis des larmes au coin de ses yeux et me pris à espérer. Là où il y a de l'eau, il peut y avoir de la vie. Ou peut-être était-ce à cause de la puanteur que je dégageais. Elle sortit un mouchoir.

— Que se passe-t-il ? demandai-je. Tu sais que tu peux toujours me parler franchement.

— Il est peu probable qu'il soit condamné à mort comme toi.

Elle se moucha délicatement.

— Oh ! (Je grattai une piqûre de moustique sur ma nuque.) Je vois.

Elle baissa la tête, comme si le fait de plier et de replier le mouchoir en carrés de plus en plus petits était une tâche qui l'accaparait entièrement, et plus importante que ce qu'elle venait de m'annoncer.

J'avais du mal à faire encore bonne figure. Ce n'était pas, à strictement parler, une information nouvelle. J'avais entendu les autres prisonniers évoquer la possibilité de condamnations à mort, dans la cour. Mais ce n'était que des abstractions, des ombres sur le mur. Entendre les mots de la bouche de Mona les rendait aussi réels que l'ovale de chanvre d'un nœud coulant se balançant juste au-dessus de ma tête.

— Tu le savais déjà, dit-elle. N'est-ce pas ?

— Eh bien… (J'avais un goût amer dans la bouche.) J'avais espéré qu'on prendrait en considération les avertissements que j'ai essayé de donner…

— Je l'espérais aussi. J'ai tenté de leur dire que, tout ça, c'était un

malentendu. Tu ne détestes pas les Américains. Tu les aimes…

— J'en admirais certains, la corrigeai-je, embarrassé par ma flagornerie passée.

— Oh ! s'il te plaît. Tu rêvassais à M. DeMille comme un écolier quand il est arrivé.

— Ça n'était pas *aussi* évident. (Je redressai la tête.) Si ?

— Tu ferais mieux de reconnaître que c'était le cas, non ? (Sa voix se radoucit.) J'ai tenté de lui parler, ainsi qu'à Henry, avant qu'ils quittent l'Égypte, mais ils étaient tellement pressés.

— C'est ce qu'on m'a dit.

Elle jeta un regard effrayé vers la porte.

— Tu sais, le bruit court qu'il aurait été empoisonné.

— Vraiment ?

— La police militaire veut étouffer toute l'affaire, de peur que ça ne perturbe les investisseurs étrangers. Mais j'ai entendu dire qu'ils avaient trouvé des noyaux de cerise écrasés dans sa tasse de thé.

Elle se rapprocha, et je sentis son souffle sur mon visage quand elle expira.

— On prétend que chacun d'eux contient une infime quantité de cyanure. Mais que, si on en met un paquet d'un seul coup, ça peut provoquer une crise cardiaque.

— *Allah…*

Les choses commençaient à prendre tout leur sens… les fruits qui arrivaient dans l'enveloppe quand nous étions planqués ; mon cousin recrachant les noyaux au creux de sa main ; le professeur travaillant à la cantine. En dépit de toute cette planification secrète et des complots fiévreux autour des explosifs, tout ça se résumait à laisser tomber une poignée de noyaux écrasés dans une tasse de thé pile au bon moment. Et, en courant en tous sens et en hurlant, je n'avais servi qu'à créer une diversion fort utile.

— Je suis un imbécile, lâchai-je d'un ton monocorde.

— Non, ce n'est pas vrai. Ce n'est absolument pas ta faute.

— Alors c'est la faute de qui ?

Je me cachai le visage dans les mains.

— Oh ! mon Dieu. Pourquoi est-ce que je n'ai pas vu ce qui se passait réellement autour de moi ? Je me croyais tellement prudent et malin…

— Ce n'est pas ta faute. (Elle haussa le ton.) Parce que c'est la mienne.

Elle posa ses doux yeux bruns sur mon visage un moment, puis détourna le regard.

— Mona, comment pourrais-tu être responsable de quoi que ce soit dans cette histoire ?

— C'est moi qui leur ai parlé.

Je tendis l'oreille vers elle, persuadé que j'avais mal entendu.

— Parlé à qui ?

— Tu sais bien…

Elle regardait fixement ses pieds, chaussés de petites pantoufles en velours rouge avec un motif géométrique doré délavé sur le dessus.

— Mona, je ne comprends rien à ce que tu racontes.

— Écoute bien.

Elle baissa encore plus la tête et se mit à murmurer à toute vitesse, comme si elle priait seule :

— C'est moi qui ai révélé aux gens du gouvernement ce que vous étiez en train de fabriquer, ce que j'en avais compris du moins, toi et les autres.

— Ça ne peut pas être vrai.

J'agitai le menton, refusant d'accepter ce que j'entendais.

— Hein ?

Elle fit le plus minuscule des signes de tête.

Mon esprit cessa de fonctionner de façon logique. Et se retrouva dans un endroit des plus étranges.

Je me vis marcher au bord du Nil le lendemain de la mort de ma mère. Je tenais la main de mon père, quand nous étions tombés sur un banian plein d'oiseaux. Seulement, je ne pouvais pas les voir, parce que les branches et les feuilles les cachaient à ma vue ; je les entendais simplement pousser des cris aigus. Je me souvins avoir levé les yeux et pensé que c'était l'arbre lui-même qui hurlait, comme si la nature était devenue folle de douleur.

Ce que Mona était en train de me dire n'avait pas plus de sens que l'arbre hurleur.

— Ils se sont servis de moi d'un bout à l'autre pour espionner tout le monde, continua-t-elle d'une voix basse et exaltée. J'aurais dû t'en parler bien plus tôt.

— Pourquoi ? (Je luttai pour reprendre mon souffle.) Pourquoi tu aurais accepté de faire une chose pareille ?

— Pour éviter que mon père aille en prison.

Du pouce, elle caressait sans y penser le cadran de la montre qu'il était censé lui avoir offerte.

— C'est comme ça qu'ils me tenaient, déjà à l'époque de Néguib. J'ai assisté à des soirées et à des événements publics pendant presque deux ans et j'ai rapporté tout ce que je voyais…

Elle parla encore un moment, mais je ne parvenais pas à suivre ce qu'elle disait. Tout était flou et assourdi, comme si j'étais à nouveau en train de me noyer dans la mer Rouge.

Petit à petit, sa voix me parvint à nouveau.

— Maintenant que j'ai cessé de coopérer, ils ont arrêté mon père pour me forcer à continuer d'espionner pour eux. Mais j'en ai terminé avec tout ça. J'ai décidé que je devais me taire après ton arrestation.

— Ça ne peut pas être vrai.

Je me sentis devenir calme et glacial.

— Ça ne tient pas debout. Quelqu'un d'autre doit être l'informateur. Tu n'as même pas de lien avec qui que ce soit dans l'Ikhwan.

— Ils en avaient peut-être d'autres. Mais je ne prendrai pas ça comme excuse. C'est moi, la responsable.

Alors que je commençais à me repasser le film dans ma tête, tout devint clair, de manière terrible et inéluctable. Elle connaissait Chérif et le professeur depuis nos années d'université. Elle savait que nous étions tous les deux engagés auprès des Frères jusqu'à un certain point. Elle avait largement eu l'occasion d'observer notre rôle dans l'opération. C'était elle qui avait braqué la caméra de Raymond quand je me trouvais sur la plate-forme avec Chérif. Elle m'avait vu en train d'acheter les crayons retardateurs à l'Anglais juste avant qu'on arrête ce dernier. Elle avait même été présente sur le bateau du professeur, et m'avait vu avec Osman et Mustapha avant la prétendue tentative d'assassinat à Alexandrie.

— Mais *pourquoi* ? demandai-je, abasourdi. Pourquoi tu me ferais ça ?

— Ça n'était pas pour te blesser. J'essayais seulement d'aider mon père. Tu peux comprendre ça, non ?

Je revis Nabil sur le toit-terrasse de l'hôtel, en train de susurrer *Mona Lisa* d'une voix alcoolisée devant l'orchestre. Puis je me rappelai qu'il m'avait murmuré à l'oreille qu'elle était un peu « trop bien pour moi ». J'avais pris ça pour une insulte. Maintenant, je comprenais qu'en fait il s'agissait d'un avertissement.

— Tu aurais fait la même chose pour ton père, dit-elle. N'est-ce pas ?

Une colère noire s'empara de moi.

— Alors, toi aussi, tu t'es servie de moi ? Depuis que je te connais ?

— Non, ce n'est pas…, commença-t-elle.

— Et pourquoi je devrais te croire ? (Je haussai le ton.) Qu'est-ce qui me dit que, *là,* tu n'es pas en train de jouer la comédie ?

Chérif ne s'était pas trompé à son sujet. Je ne savais pas ce qui m'écœurait le plus, sa trahison ou moi-même, pour ne pas avoir vu clair dans son jeu.

— Dommage que Cecil B. DeMille ne t'ait pas accordé plus de temps devant la caméra, lançai-je entre mes dents, ébréchées par les différents passages à tabac. Parce que tu es meilleure actrice que je ne l'aurais cru.

— C'est indigne de toi, Ali, répondit-elle d'une petite voix blessée.

— Tu n'es pas en position de me dire ce qui est digne et ce qui ne l'est pas, hurlai-je. C'est moi qui vais me retrouver au bout d'une corde. Ou tu l'as oublié, par hasard ?

— Non. Je n'ai pas oublié.

On toussa de l'autre côté de la porte, et je me souvins que les gardiens étaient toujours là et prêts à entrer. J'inspirai un grand coup et je tentai de reprendre mes esprits. Elle avait raison sur un point, bien entendu. J'aurais fait la même chose si cela avait pu éviter à mon propre père d'aller en prison.

— S'il te plaît, je dois essayer de me rattraper.

Elle me prit la main.

— Comment ?

Je la retirai.

— Tu vas tenter de sauter dans le lit de Nasser ?

— Ça n'est pas très gentil.

— Servir d'informateur non plus.

Elle se mit à triturer le nœud de son foulard.

— Je vais rassembler de l'argent pour engager un avocat.

— Ne te donne pas cette peine. (Je reniflai.) Mon père est déjà sur le coup. La plupart des avocats ont peur de se mettre Nasser à dos.

— Dans ce cas, j'irai en Amérique et j'irai parler à Cecil B. DeMille.

— C'est la chose la plus ridicule que tu aies dite jusqu'à présent.

— Pourquoi ?

D'un geste d'impuissance, je lui montrai la porte fermée, les barreaux aux fenêtres et les citations volées sur les murs, pour lui faire comprendre combien la situation était vaine.

— M. DeMille a été gravement malade, lui rappelai-je. Même s'il se rétablit, je doute fort qu'il soit d'accord pour te recevoir. En particulier en mon nom.

— *Néanmoins, **je l'obligerai à me voir, répondit-elle avec une touche d'arrogance très française. Je resterai assise devant son bureau jusqu'à ce qu'il en sorte. Je lui ferai comprendre.**

— Je suis sûr qu'il y a une longue file d'actrices ratées qui font le pied de grue devant son bureau.

— C'est mérité.

Elle hocha la tête en poussant un gros soupir.

— Mais je n'abandonne pas. C'est ma cause à présent.

— Oh ! c'est ce que je suis pour toi ? Une cause ?

Je me reculai, raclant bruyamment le sol avec les pieds de ma chaise.

— Non merci, Mona. Je n'ai pas besoin que quelqu'un se sente désolé pour moi.

— Je ne le fais pas parce que je me sens désolée pour toi, répliqua-t-elle en serrant les dents, l'air résolu. Je le fais parce que je le veux.

— Pourquoi ? J'ai déjà rempli mon rôle. Non ?

— Ce n'était pas mon intention. Je ne voulais pas que tu sois blessé.

— On dirait la réplique d'un film que je t'avais emmenée voir. C'était Laila Mourad ou Bette Davis qui la prononçait ?

J'essayais encore de lui faire mal, parce que c'était tout ce qui me restait. Si je devais mourir bientôt sans autre moyen de laisser une trace de mon passage dans ce monde, autant être le mauvais souvenir de quelqu'un.

— Je vais me racheter, insista-t-elle.

— Oh ! s'il te plaît. (Je ricanai.) Tu veux allumer des cierges et obtenir l'absolution, comme si tu étais toujours la fille au bon cœur de ton école chrétienne. Laisse-moi tranquille, Mona. Ce n'est pas moi qui te donnerai l'absolution.

— Ce n'est pas pour ça que je suis venue.

— Alors tu es venue pour *quoi* ?

Mes sarcasmes me faisaient mal. Ma lèvre supérieure était tellement sèche et gercée à cause de la déshydratation qu'elle se mit à saigner un peu.

— Je te l'ai dit. Je suis ici parce que je voulais te voir.

Elle tendit le bras et essuya tendrement le filet de sang qui coulait.

— Je ne te crois pas. (Je secouai la tête.) Je suis un homme mort et on le sait tous les deux.

— Ne dis pas ça. Ils ne peuvent pas pendre tout le monde. Je vais me battre pour ta vie.

— Bonne chance. Même s'ils m'épargnent, j'en passerai la plus grande partie en prison.

— Alors je t'attendrai.

— S'il te plaît, Mona. (Je suçotai ma lèvre fendue.) C'est ta culpabilité qui parle. Ça ne durera pas.

— *Non.*

Elle posa une main douce sur ma bouche.

— C'est ce que je ressens depuis toujours. Depuis le jour où tu m'as montré *Les Enfants du paradis* et où on a fini tous les deux seuls dans le noir.

Cette fois, je ne m'écartai pas. Le réconfort de sa main, sa peau parfumée, son pouls qui battait doucement sous sa paume. Mon corps frissonna d'une promesse de joie, alors même que mon esprit me disait que ce n'était qu'une illusion de plus.

— Arrête. (Je rejetai la tête en arrière.) Je n'ai jamais été assez riche pour toi, et on le sait tous les deux.

La montre Cartier était toujours à son poignet, à quelques centimètres de mes yeux.

— C'est aussi ce que je pensais.

Elle toucha le fermoir de la montre d'un geste embarrassé.

— Mais j'ai mûri.

— Tu ne préférerais pas plutôt attendre Raymond ? demandai-je.

— Tu n'es pas sérieux, n'est-ce pas ? (Elle me jeta un regard en coin.) Ce n'était qu'une passade.

J'étrécis les yeux.

— Tu es vraiment en train de dire que tu attendrais que je sorte de prison ?

— Oui.

J'avais mal à l'intérieur, tellement je voulais la croire.

— Ça pourrait prendre des années, continuai-je pour la tester. De *nombreuses* années.

— Peu importe.

— Comment ça, peu importe ? Tu es une jeune femme.

— Je te l'ai dit, j'ai toujours voulu me consacrer à quelque chose. De tout mon cœur. À une époque, j'ai pensé que je pourrais devenir bonne sœur. Et puis que je pourrais être actrice. Maintenant, je sais que c'est à toi que je veux me consacrer.

J'essayai de me rappeler que j'avais cru aux mirages et aux performances d'acteur auparavant, et que j'avais terminé les chaînes aux pieds.

— Ce que tu dis n'est pas rationnel.

Je passai ma langue sur le sang en train de sécher sur ma lèvre.

— Tu as la vie entière devant toi.

Elle n'était peut-être pas Yvonne De Carlo, mais de nombreux hommes au Caire l'auraient épousée avec joie. Des officiers de l'armée, des hommes d'affaires, et même des diplomates étrangers, qui auraient pu l'emmener loin d'Égypte lors de leur prochaine affectation et lui offrir une vie oisive dans un autre pays.

— Et l'argent ? demandai-je. Et ton statut social ?

— Je pensais que ces choses comptaient pour moi, répondit-elle en ouvrant le fermoir de sa montre. Je ne le pense plus. (Elle me la tendit.) Tiens. Prends-la. Tu pourras peut-être t'en servir pour obtenir les faveurs du directeur ou des gardiens.

— Non, on me la confisquera, c'est tout. (Je secouai la tête.) C'est vraiment ce que tu veux ?

— Plus que tout ce que j'ai jamais voulu.

Je fermai un œil, comme si je m'apprêtais à regarder à travers un microscope.

— Mais est-ce que c'est ce que *moi* je veux vraiment ?

— C'est à toi de voir, Ali. Je suis ici uniquement pour toi.

Elle parlait si doucement et d'une voix tellement effacée que je crus avoir mal entendu. Je me penchai en avant sur mon siège et ouvris les deux yeux, afin de m'assurer qu'elle était sérieuse et non plus en train de jouer. Je vis se dérouler la plus grande partie de ma vie durant les deux secondes qui s'écoulèrent avant qu'elle ne plonge ses yeux dans les miens.

Quelque chose d'autre me revint à propos de ce jour où j'avais marché le long du Nil avec mon père. Il y avait eu une grande agitation

dans les branches du banian, les oiseaux battaient des ailes et, soudain, ils s'étaient tous envolés en même temps. Je pense qu'il s'agissait d'hirondelles, qui dans les temps anciens étaient censées représenter les âmes des morts. Elles s'étaient rassemblées au-dessus du fleuve au crépuscule et avaient ensuite lentement pris leur envol, tel un ruban se déroulant dans le ciel qui s'obscurcissait.

En les contemplant, je m'étais souvenu de ma mère et de mes sœurs, et mon moral était remonté un petit peu. Je me rappelai avoir voulu demander à mon père comment la vie pouvait être si belle et si cruelle en même temps, mais je n'avais pas trouvé les mots.

Finalement, j'avais les mots, mais quel bien pouvaient-ils faire ? La femme que j'aimais disait qu'elle se languissait de moi. Et pourtant j'étais en cage, et elle était de ceux qui avaient contribué à m'y mettre.

La porte s'ouvrit et le directeur s'encadra dans l'embrasure, ayant apparemment entendu plus qu'il n'en fallait.

— Le temps est écoulé, dit-il. Levez-vous et mettez les mains dans le dos. On doit vous menotter à nouveau.

Je fis ce qu'il demandait pendant que Mona levait les yeux vers moi.

— J'aimerais revenir te voir avant de me rendre en Californie, dit-elle.

Elle indiqua la montre à son poignet.

— Je vais la vendre pour obtenir une partie du prix du billet d'avion. J'ai dit à ma mère qu'elle devait me donner le reste ou que, sinon, je ne lui adresserais plus jamais la parole. Est-ce que ça te convient ?

— Je suis ton prisonnier.

Je réussis à sourire pendant que le directeur me remettait les menottes.

Elle m'embrassa sur les lèvres. Ce n'était pas un baiser de cinéma, destiné à être vu mais non ressenti. C'était le genre de baiser dont on ne se remet jamais. Mes jambes commencèrent à se dérober sous moi. Je posai la main sur son épaule pour garder mon équilibre, et le directeur s'éclaircit la gorge.

— Maintenant, c'est *moi* qui suis ta prisonnière, dit Mona.

Et elle sortit de la pièce sans même lui adresser un signe de tête.

25

Durant des jours après sa visite, je m'autorisai à espérer. Il y avait une légèreté nouvelle dans mes pas. Quand je voyais le sergent au tatouage, je sifflotais *Zip-a-Dee-Doo-Dah* **et m'en murmurais les paroles** *« Mr Bluebird on My Shoulder »* **à moi-même. Les passages à tabac cessèrent et mon corps commença à guérir. Je fus estampillé « prisonnier politique » au même titre que certains autres ayant été arrêtés avec moi, et on me permit de porter à nouveau mes propres vêtements. Puis j'eus le droit de passer des heures en plus dans la cour, où je pouvais voir le soleil et me joindre au cercle de mes compagnons de détention, qui fredonnaient dans leur coin tout en marchant autour d'une chaise vide dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.**

C'est là que le Pr Farid finit par m'approcher, après avoir passé des semaines à m'ignorer depuis notre arrivée au Siggn.

— Tu vois ça ? lança-t-il en désignant de son fragile menton la chaise vide.

— Voir quoi ?

— C'est ici que Mahmoud Abdul Latif avait pour habitude de s'asseoir, répondit-il dans un murmure féroce.

— Celui qui a tiré sur Nasser ? fis-je en haussant un sourcil.

— Celui qui a *fait semblant* **de lui tirer dessus. On sait à présent que c'était une imposture. Ils lui ont octroyé des faveurs particulières en le laissant s'asseoir sur cette chaise, fumer des cigarettes et lire le journal, pendant que le reste d'entre nous continuait à tourner stupidement en cercle autour de lui. Et maintenant il est parti. Ils sont venus le chercher dans sa cellule en plein milieu de la nuit. Tout ça, ça fait partie de leur plan.**

Les gardiens avaient pris le pince-nez du professeur et, sans lui, il avait un air à la fois naïf et rabougri, tel un adolescent maladroit qui se serait retrouvé dans le corps aux membres raides d'un vieil homme. Il serrait dans sa main un exemplaire écorné du livre de George Eliot *Le Moulin sur la Floss*, **dont la couverture tombait en lambeaux et qui perdait ses pages.**

— De quel plan s'agit-il ? demandai-je.

— Ce sont des cercles concentriques, répondit le professeur en bougeant à peine les lèvres dans la fraîcheur matinale. L'acteur a été emmené sur une autre scène.

— Quel acteur ? Quelle scène ?

Ça ne ressemblait pas à mon vieux professeur de parler de façon aussi énigmatique. Je me demandai si les privations ne commençaient pas à avoir un effet sur son esprit brillant.

— Ce qui s'est passé à Alexandrie est évident, à présent.

Il retroussa une lèvre au-dessus de laquelle sa moustache autrefois bien taillée était devenue hors de contrôle.

— Cette prétendue tentative d'assassinat contre Nasser a servi de prétexte pour tous nous mettre en prison. Latif n'était qu'un acteur de ce coup monté. Il est probablement rentré au Caire à présent, où il fait un faux témoignage pour impliquer le reste d'entre nous.

— Mais, professeur…

Je me mis à marcher à côté de lui tandis que nous nous joignions au groupe qui déambulait dans le sens inverse des aiguilles.

— Il a vraiment été question de se débarrasser du Raïs, non ? Vous m'aviez demandé d'apporter le revolver à Osman, avant qu'il annule l'opération…

— Ne sois pas stupide, Ali Hassan. Ils nous avaient déjà dans le collimateur. Quelqu'un d'autre les avait informés, et nous devons maintenant le trouver et le tuer. Réfléchis. Comment auraient-ils pu savoir pour les détonateurs que tu avais achetés au night-club ? Pour quelle autre raison auraient-ils renforcé la sécurité autour de la scène ? On a donné à Latif un pistolet qui tirait des balles à blanc. Ils ont substitué leur prétendu assassin au nôtre, réel, histoire de créer un drame sans prendre de risque. Tu ne t'es pas demandé pourquoi personne n'avait vu le film que vous aviez tourné ce soir-là ?

J'en étais venu à croire que Raymond avait raison à propos du temps de latence entre les coups de feu que nous avions entendus et l'explosion du globe au-dessus de la tête de Nasser. Les autorités avaient confisqué le film parce que l'effet spécial qu'ils avaient planifié n'avait pas complètement réussi.

— Donc vous dites qu'on a été piégés, alors même qu'on avait l'intention d'aller jusqu'au bout du plan ? demandai-je.

— Des cercles dans des cercles, répéta le professeur, telle une incantation. Ils essaient de nous embrouiller entre ce qui est vrai et ce qui est faux.

Je jetai un coup d'œil dans la cour pour voir qui d'autre nous surveillait. Pas uniquement les gardes dans leurs tours de guet, mais les différentes factions à nos côtés. Les partisans de l'Ikhwan qui formaient un groupe de marcheurs, les communistes un autre, et la

bande de Juifs égyptiens qui avaient été arrêtés en tant qu'espions d'Israël, et venaient vers nous dans l'autre sens. Nous avions tous commencé à nous retourner les uns contre les autres dans notre délire, tels les membres du fameux peloton d'exécution circulaire dont on entend parfois parler dans la politique américaine. Raymond, lui, refusait de marcher. Il restait seul dans un coin, en chemise à manches courtes et pantalon à pinces, aussi calmement désinvolte et observateur qu'il l'avait été une caméra à la main.

— Le *khayin* est toujours parmi nous, marmonna le professeur.

— Qui ça ?

— Le traître qui nous a espionnés et dénoncés.

J'avais conscience qu'un groupe de Frères musulmans marchaient juste derrière nous. Jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, je vis Chérif qui s'appuyait sur Mustapha pour avancer. Les yeux de mon cousin paraissaient exorbités dans son visage émacié, et sa barbe était parsemée de filaments gris.

— On doit tous les débusquer et les punir, continua le professeur sans remarquer les nouvelles pages qui tombaient de son livre. Et on doit se montrer très sévère, pour que tout le monde comprenne bien le message.

— Est-ce qu'on sait de qui il s'agit ? demandai-je en me baissant pour ramasser les pages.

— On en a une assez bonne idée.

Une petite brise emporta les feuillets avant que je puisse les rassembler. Ils s'envolèrent en direction de Chérif et de Mustapha.

— Et je crois que tu le sais aussi, Ali Hassan, ajouta le professeur.

— Moi ?

Je regardai une page s'enrouler autour de la cheville de mon cousin, poussée par le vent.

Chérif la ramassa et l'étudia de près.

— Ton cousin a parlé de cette catin chrétienne qui suivait un de mes cours à l'université.

Il frotta son pouce et son index l'un contre l'autre.

— Cette copte dont la mère était française. Tu la connais plutôt bien. En fait, je crois que tu étais amoureux d'elle.

— Mona ?

Je jouai la surprise dans la voix et le regard.

— Sérieusement ? Comment c'est possible ?

— Tu sais aussi bien que moi ce que dit le saint Coran : « Que les croyants ne prennent pas pour alliés des infidèles. » (Le professeur agita un doigt.) Si on découvre *effectivement* que c'était elle, on devrait l'enterrer dans le sable jusqu'au cou et lui jeter des pierres jusqu'à ce que son visage soit en sang et défiguré.

Je levai les yeux sur un avion qui passait dans le ciel en me

demandant si Mona avait déjà acheté son billet pour l'Amérique. Le grondement et le vrombissement de l'appareil me mirent mal à l'aise. Son père avait été déplacé dans un autre établissement peu de temps après qu'elle m'avait rendu visite. J'essayais de me dire qu'il y avait un tas de raisons possibles à ce transfert. Ils avaient pu l'envoyer dans un endroit pire encore pour la punir de ne plus vouloir coopérer avec eux. Quoi qu'il en soit, j'avais moins d'allant en marchant à côté de mon professeur, et plus aucune envie de chantonner.

— Mona en saurait difficilement assez pour donner des informations sur qui que ce soit, repris-je. Quelqu'un d'autre doit être responsable.

— Tu sais, beaucoup de gens pensent encore que c'était *toi*, Ali Hassan, me coupa le professeur.

— Moi ? Vous pensez que c'est moi le traître depuis le début ?

— Pourquoi pas ? On t'a tous vu courir en criant comme un imbécile sur le tournage pour tenter d'avertir tout le monde.

Mon cousin froissa lentement la page qu'il avait lue, sans me quitter des yeux.

— C'était différent. (Je me retournai vers le professeur.) J'ai paniqué quand je me suis rendu compte que des centaines de gens risquaient de mourir. Je n'ai jamais été d'accord pour m'engager dans ce genre de choses.

— Toutefois, tu n'as jamais vraiment été l'un des nôtres.

Il avançait toujours en traînant les pieds, l'air lugubre.

— J'avais espéré que tu ne t'avérerais pas être le maillon faible.

— Mais pourquoi je serais ici avec vous si c'était moi l'espion ? (Je gardai le rythme.) Vous ne croyez pas que j'aurais négocié mieux que ça pour ma propre liberté ?

— Pas si tu avais plus de valeur aux yeux de Nasser en restant près de nous pour continuer à nous espionner. (Le professeur se frappa la tête.) Plus de cercles dans des cercles.

— Je n'étais pas l'informateur, professeur. Je le jure.

— Très bien.

Il s'immobilisa et scruta mon visage comme il le faisait en classe lorsqu'il s'arrêtait pour trouver une citation qui lui plaisait.

— Je suppose qu'il faut que je te croie.

— Oh ! merci, Allah !

— Je pense que je vais te croire parce que j'ai quelqu'un d'autre en vue.

— Qui ?

Le professeur jeta un coup d'œil furtif de l'autre côté de la cour, où Raymond, appuyé contre un mur, regardait nonchalamment passer notre groupe.

— Celui-là, dit le Pr Farid. Il est toujours là où il faut. Ou plutôt là où

il ne faut pas. Et, en général, avec une caméra à la main.

— Vous pensez que c'est lui, l'informateur ?

— Réfléchis. Il a été avec toi tout le temps.

Il décompta les situations sur ses longs doigts effilés.

— Il était là quand la voiture a renversé l'imam. Il était avec toi dans le Sinaï. Il t'a vu travailler sur la plate-forme avec Chérif. Il était au night-club quand tu as acheté les détonateurs. Il a vu Osman et Mustapha venir avec toi sur le bateau. Et il était à Alexandrie quand les faux coups de feu ont été tirés, comme par hasard.

Quand nous passâmes devant Raymond, je ne lui lançai même pas un regard montrant que je le reconnaissais. Pourquoi aurais-je dû me soucier de ce qu'ils racontaient à son sujet ? Même s'il n'était plus un rival dans le cœur de Mona, il n'avait cessé de m'irriter depuis notre rencontre.

— Nous pensons que c'est un espion israélien, reprit le professeur.

— Intéressant, fis-je en hochant la tête.

— Tu le soupçonnais aussi ? Pourquoi tu n'as rien dit au reste d'entre nous ?

— Parce que je ne pouvais pas être sûr de ce qu'il fabriquait.

Je ralentis le pas, essayant de me mettre au rythme du professeur.

Ça semblait beaucoup plus logique que ce soit lui l'informateur, plutôt que Mona. Il n'avait cessé de faire des cachotteries depuis que je le connaissais. La bague en or qui apparaissait et disparaissait à son doigt. Son faux nom et les trous suspects dans son CV. Les risques qu'il prenait pour filmer des choses ayant peu de chance de se retrouver dans le documentaire. La facilité avec laquelle il avait identifié le modèle des détonateurs britanniques, utilisés en Israël juste quelques années auparavant. Et même la façon dont il avait fait remarquer en passant que presque personne ne se noyait jamais dans la mer Rouge, comme s'il avait été plus familier de la région qu'il ne le laissait paraître. Et, par-dessus tout, le fait qu'il ait été arrêté et emprisonné avec le reste d'entre nous.

— Penses-y.

Le professeur se frappa les mains l'une contre l'autre.

— Son boulot de documentariste n'était probablement qu'une couverture pour lui permettre d'entrer et de voir nos installations gouvernementales. (Il baissa la voix.) D'après les gardiens, il va être accusé d'espionnage.

— Attendez. (Je m'arrêtai.) Si c'est un espion à la solde d'Israël, comment pourrait-il espionner pour Nasser en même temps ?

— Tu te perds dans les cercles.

Le professeur se tourna vers moi avec une sorte d'exaspération lasse.

— Que voulez-vous dire ?

— Le but commun de Nasser et d'Israël, c'était l'agitation et l'instabilité. Nos ennemis essaient de nous embrouiller en jouant sur les deux tableaux.

— Je suis désolé, mais je ne comprends toujours pas ce que vous me dites.

— Peu importe. (Il me coupa d'un revers de main.) On est en train de mettre sur pied un plan de secours.

— Qui est ?

Il sourit aux gardes avec leurs fusils dans les tours. Puis il baissa les yeux et rouvrit le livre, comme s'il voulait me montrer un passage intéressant.

— On organise une évasion, murmura-t-il, dans tous ses états. On a des Frères dans l'administration de la prison, qui nous aideront le moment venu. Et une fois sortis de nos cellules et débarrassés de nos chaînes nous punirons les traîtres et les exécuterons, ici même, dans la cour.

— Vous êtes sérieux ?

— Ce sera comme le jour du Jugement dernier, en avance. (Il referma le livre.) Ils prieront pour que les feux de l'enfer mettent un terme à leurs souffrances.

— Pourquoi vous continuez à faire comme s'ils étaient plusieurs ?

Je cessai de marcher et le reste du groupe nous dépassa.

— Je croyais qu'on parlait *d'un seul* informateur.

— C'est le cas. Ce n'est qu'une façon de parler, Ali Hassan.

Il posa une main dans mon dos, m'invitant à rejoindre le cercle.

— Quand on sortira d'ici, on sera deux fois plus dangereux pour eux qu'on ne l'était en y entrant, ajouta-t-il. Les choses terribles qu'ils nous ont fait subir dans cette prison nous ont *tous* radicalisés. Ils ont transformé de paisibles petits chatons en panthères affamées qui les dévoreront vivants dès qu'on nous laissera sortir de nos cages.

Je remarquai de quelle façon Chérif se détournait en passant devant nous. Comme s'il ne pouvait même plus supporter ma vue. De nouveau, je me sentis perdu entre le vrai et le faux. Ce que disait le professeur était tellement monstrueux et extravagant que je me demandai s'il n'était pas en train de jouer avec moi, pour voir comment j'allais réagir et me dévoiler.

— On t'attribuera un rôle quand on sera prêts à agir. (Le professeur se mit le roman sous le bras.) *Inch'allah*, tu te comporteras un peu plus honorablement cette fois.

Le lendemain les gardiens me ramenèrent, les fers aux pieds, dans le bureau. Le directeur et son adjoint m'y attendaient en compagnie d'un homme que je n'avais jamais vu avant.

— Bon après-midi, Ali Hassan, lança le directeur. Nous travaillons à

présent avec le service de renseignements de l'État. Nous avons été autorisés à vous offrir une réduction de peine afin de faciliter votre coopération en cours.

— Je vous remercie, directeur. (Je baissai la tête.) Mais j'ai peur qu'il ne me soit pas possible de vous aider tant que je n'aurai pas discuté avec un avocat.

— Est-ce que cet homme en a un ? demanda le visiteur.

Je ne suis pas sûr de pouvoir expliquer à quel point la présence de cet inconnu me déstabilisait, Alex. D'une part, le directeur ne l'avait pas présenté. D'autre part, il portait des lunettes de soleil à l'intérieur. Il avait les cheveux d'un noir très foncé, comme le vernis sur les meubles, mais beaucoup d'hommes égyptiens se teignaient les cheveux en arrivant à son âge – que je situais aux environs de quarante ans. Ce qui attira davantage mon attention, ce fut son teint, absolument pas naturel. Il était tartiné d'une sorte d'épaisse crème bronzante pour le faire paraître plus foncé qu'il ne l'était en réalité. Ce qui faisait davantage ressortir la blancheur de ses dents bien alignées. Son costume gris ardoise était ajusté aux épaules et cintré à la taille, un style que la plupart des tailleurs du Caire ne pouvaient que tenter de copier. Et je ne pus m'empêcher de remarquer qu'il était assez grand, plus d'un mètre quatre-vingt-dix, ce qui était également inhabituel chez mes compatriotes. L'effort pour camoufler son apparence était tellement flagrant, d'une évidence tellement méprisante presque, que ça rendait cet individu encore plus effrayant. Comme s'il mettait quiconque au défi de le questionner et de lui donner une raison de montrer ce dont étaient capables ses solides dents blanches.

— Il en aura un bien assez tôt, répondit le directeur adjoint. Cet *assassin*.

Il ne m'avait pas parlé aussi sévèrement depuis que mon père avait commencé à distribuer les photos pornos de mon oncle. Je sentis que le visiteur était là pour resserrer la vis parmi le personnel de la prison.

— Pardonnez-moi. (Je me tournai vers l'invité.) Je n'ai pas été accusé d'avoir tué quelqu'un. En fait, les charges contre moi ne sont pas encore vraiment claires à mes yeux.

— Jusqu'à présent, répondit-il.

— Monsieur ?

— Vous vous êtes enfui après un accident mortel. Vous avez renversé cet imam, le cheikh Sirgani, et ensuite vous avez détalé pour éviter les poursuites.

Son arabe était très bon ; les yeux fermés, j'aurais pu croire qu'il s'agissait de sa langue maternelle.

— C'était un acte criminel. À l'Ouest, ils appellent ça un homicide involontaire. Ici, ça peut être considéré comme un meurtre.

Je me raidis.

— Monsieur, si vous faites partie des services de renseignements, alors vous devez être au courant de cet accident depuis des semaines. Le Premier ministre Nasser l'était certainement. Si on doit m'accuser, alors tous ceux qui ont participé à étouffer l'affaire devraient l'être aussi.

— Niez-vous avoir été au volant ?

L'homme me décocha un grand sourire, ses verres teintés ne donnant aucune indication quant à la forme ou la couleur de ses yeux.

— Je n'admets rien, dis-je. S'il me faut parler de ce qui s'est passé, ce sera lors d'un procès public.

Il toucha une des branches de ses lunettes de soleil et acquiesça, comme s'il s'était plus ou moins attendu à cette réponse.

— Ali Hassan, pour votre bien, vous devriez coopérer, m'implora le directeur. Ça ne sera pas difficile. On sait que vous avez parlé à d'autres membres de la Confrérie récemment. On vous a vu discuter avec le Pr Farid hier.

— Et alors ?

— Nous savons qu'ils planifient quelque chose. Rendez-vous service. Vous ne leur devez rien.

— Je suis loin d'être un confident de confiance.

Je commençai à m'appuyer contre une table, en équilibre instable à cause de mes jambes meurtries.

— J'ai uniquement parlé littérature avec le professeur, affirmai-je.

— Et vous espérez qu'on va croire ça ? demanda le visiteur avec un sourire encore plus large, qui révéla des couronnes en or sur certaines de ses dents du fond.

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, je me soucie plutôt de ce que je suis prêt à dire, et non de ce que vous croyez. Et je ne dirai rien qui puisse me mettre en danger, moi ou les gens qui me sont chers.

Le coup d'œil que jeta le directeur au visiteur me fit comprendre que lui aussi avait peur de cet homme étrange. Il me saisit alors à la gorge.

— Vous faites une très grave erreur, Ali Hassan ! hurla-t-il en me comprimant la trachée. Vous devez reprendre vos esprits. Vous n'êtes pas un fanatique comme le reste d'entre eux. Nous savons qu'une femme est venue vous rendre visite il n'y a pas longtemps. Vous ne souhaitez pas sortir et la revoir avant d'être un vieil homme et qu'elle vous ait oublié ?

— Comment vous voulez que je vous dise quoi que ce soit si je ne peux pas respirer ? demandai-je, à bout de souffle.

Il me lâcha puis regarda l'invité, comme s'il s'était agi d'une sorte de test.

— Vous êtes plus fort que vous n'en avez l'air, Ali Hassan, déclara le

visiteur, qui retroussa les lèvres sur ses gencives rose vif. C'est bien pour un homme de savoir maîtriser sa peur.

Je touchai mon larynx avec hésitation, pour m'assurer que tout était en place.

— Mais ce qu'on découvre au fur et à mesure qu'on avance dans la vie, c'est qu'il y a toujours *autre chose* à craindre. (L'inconnu se tourna vers le directeur.) Voulez-vous, s'il vous plaît, leur dire d'amener l'autre prisonnier ?

Personne ne dit mot durant quelques secondes, comme à l'opéra du Caire, quand le public attend que le spectacle commence. Puis le directeur pivota vers son adjoint, qui sortit de la pièce. J'entendis des pas lents et traînants dans le couloir, des cliquetis de menottes et des murmures. Le directeur adjoint réapparut, suivi du sergent à l'oiseau bleu tatoué, une matraque dans une main et le coude de Raymond Garfield dans l'autre.

— Nous savons que cet homme était dans la voiture avec vous lorsque l'imam a été renversé, expliqua le visiteur.

— Je voudrais parler à un avocat.

Je me tournai vers le directeur.

Son adjoint me poussa brutalement une chaise dans les mollets, m'obligeant à m'asseoir de force. Quand je tentai de me relever, le sergent aida un autre gardien à me tirer les bras en arrière sans ménagement et à me menotter les poignets.

— Ne lâche pas un mot à ces abrutis, marmonna Raymond. Ils n'ont rien dans le dossier.

Ses vêtements étaient froissés et déchirés à présent. Ses bottines en cuir et ses chaussettes en soie avaient disparu. Il avait une coupure sous l'œil droit.

— Tu as dit quelque chose, espèce de raclure ?

Le sergent lui enfonça sa matraque dans les côtes.

— Je disais que j'étais d'accord avec lui à propos de ses droits, répondit Raymond. Je pense que, même en Égypte, vous en avez quelques-uns.

Le directeur inspira un grand coup, comme pour absorber l'insulte. Le visiteur nous regarda tour à tour, Raymond et moi, avec l'air de comparer les résultats d'une expérimentation clinique.

— Cet homme est accusé d'être un espion juif à la solde d'Israël, annonça le directeur adjoint. Il représente l'État ennemi.

— C'est un mensonge, lança Raymond. Je fais des films documentaires.

— Nous avons la preuve du contraire, reprit le directeur. De plus, comme vous relevez tous les deux de la sécurité d'État, nous avons surveillé vos visiteurs. Les registres indiquent que la même femme est venue vous rendre visite. Ce qui veut dire que vous avez des intérêts

divergents.

— Ce n'est pas vrai non plus, rétorqua Raymond avec un sourire narquois. Elle n'est pas venue me voir du tout…

— Tais-toi maintenant.

L'adjoint le frappa d'un revers de main.

C'était un coup en biais, et Raymond grimaça à peine. Il semblait plus ennuyé que blessé.

— La situation est simple pour toi, Ali Hassan, énonça le directeur. Tu peux nous aider dans notre enquête. Ou alors, on autorise cet espion juif à te tabasser.

— Vous ne feriez pas ça.

Je me tordis les poignets jusqu'à ce que la peau soit à vif.

— Et pourquoi pas ?

L'inconnu baissa ses lunettes comme s'il était sincèrement intéressé.

— Parce que je ne le ferai pas, répondit Raymond.

Le visiteur et lui se dévisagèrent comme s'ils essayaient tous les deux de déterminer s'ils s'étaient déjà rencontrés avant.

— Vous *refusez* **?**

Le directeur passa la pièce en revue, pour voir si nous avions tous bien entendu la même chose.

— Oui, je refuse.

Raymond ne faisait aucun effort pour cacher son impatience.

— Je ne vous demande pas de faire mon boulot à ma place, directeur. Alors, s'il vous plaît, ne me demandez pas de faire *votre* **boulot pour** *vous.*

— Qu'est-ce qui ne va pas chez toi, espèce de chien de Juif ?

Le directeur adjoint se mit à hurler en pointant sa matraque sur moi.

— Cet homme, Ali Hassan, est le fils immonde d'une putain. Il te méprise. Si on lui donnait la moitié d'une chance, il prendrait ce bâton et te réduirait à l'état de purée sanguinolente tout de suite.

— Si vous désespérez à ce point d'obtenir des aveux, pourquoi est-ce que vous n'en inventez pas ? demanda Raymond en détachant soigneusement tous les mots. Ou vous avez peur que ça ne ternisse la nouvelle image resplendissante de votre pays comme phare de la liberté ?

— Donc, c'est votre décision définitive ? demanda le visiteur, dans un anglais dont l'accent ressemblait de façon frappante à celui de Raymond. Vous êtes certain de ne pas vouloir la reconsidérer ?

— *Richtig,* **grommela Raymond.**

— Écoute-moi bien, le prisonnier.

Le directeur prit la matraque que tenait son adjoint et posa la main sur l'épaule de Raymond, comme s'il s'apprêtait à lui donner un conseil.

— Je veux que tu comprennes bien quelque chose. Si tu ne fais pas ce qu'on te demande, c'est toi qu'on va tabasser à la place. Et on s'y emploiera très très sérieusement, au point que tu ne t'en remettras peut-être jamais. On a déjà fait ça avant, et on est très bons. D'accord ?

— Je comprends tout à fait, répondit Raymond en cillant très lentement. Mais je ne ferai pas ce que je ne peux pas faire. C'est tout.

L'inconnu soupira et gratta une de ses tempes lustrées d'un ongle manucuré.

Le directeur fracassa le nez de Raymond avec sa matraque, provoquant un petit geyser de sang.

— *Scheiße.*

Raymond serra les dents et ferma à nouveau les yeux.

— D'accord ?

Le directeur lui présenta la matraque, tel un maître d'hôtel proposant un menu.

— Maintenant, si tu veux bien être assez aimable pour…

Raymond toucha la balafre qui saignait, pencha la tête et regarda le visiteur de haut.

— *Nein.* (Il refusa d'un signe de tête aristocratique.) *Ich lehne ab.*

Le directeur lui donna un coup dans l'abdomen qui le plia en deux, puis il passa derrière lui et se servit de la matraque pour l'étrangler, jusqu'à ce que leurs deux visages commencent à virer au violet vif.

— *Enta magnoun !* cria-t-il. Regarde ce que tu nous fais faire, espèce de dingue !

Il le lâcha brusquement, et Raymond tituba en avant, en se tenant la gorge et en hoquetant. Le visiteur observait la scène, une main langoureusement posée sur son menton.

— D'accord, lança le directeur. Tu vas être raisonnable à présent ?

— *Fick dich.* (Raymond se remit à fixer l'inconnu, le regard étincelant de colère.) Va te faire foutre.

L'homme fit un nouveau signe de tête, tel un arbitre autorisant la suite d'un combat, et les officiers tombèrent sur Raymond tous en même temps, lui assénant des coups de pied et le piétinant avec une furie et une frustration débridées. Au bout de quelques secondes, le directeur prit la matraque et, appuyé sur un genou, il frappa violemment Raymond sur la nuque, comme s'il essayait de tuer un serpent dans son jardin.

Raymond resta au sol, laissant seulement échapper un grognement ou un gémissement de temps à autre pour témoigner de la violence de leurs coups. Le directeur quitta sa veste, révélant des auréoles de sueur sous ses aisselles, puis il comprima la main qui tenait la matraque pour en éliminer les crampes, avant de se pencher à nouveau pour administrer un déluge effréné de coups de poing rapprochés sur la tête de Raymond. Le directeur adjoint n'arrêtait pas de sauter sur le dos de

ce dernier et d'en descendre. Le sergent, d'abord énervé, parut fatiguer et frotta son tatouage de la paume. On aurait dit une équipe de démolition faisant des heures supplémentaires pour terminer un projet.

— *Khalas*, dit le visiteur. Ça suffit.

Ils reculèrent lentement, et je vis Raymond étendu visage contre terre, immobile. Le sol autour de lui semblait vibrer de la force du passage à tabac.

Le directeur se laissa aller contre un calendrier mural, épuisé, la respiration laborieuse, et il desserra son col comme s'il était à deux doigts de s'évanouir.

Le visiteur s'approcha, s'agenouilla près de Raymond et chercha un pouls dans son cou. Puis il repoussa ses lunettes de soleil, fit un petit signe de tête pour indiquer que le patient était toujours en vie, et lissa les plis de son costume sur mesure en se relevant.

Je tournai la tête, ne voulant plus rien voir.

Cet étranger, cet outsider, ce *kouffar*, ce Juif immonde qui avait peut-être été un espion au service de notre ennemi, et que j'avais presque laissé tomber d'une falaise… Il n'y avait aucune raison que je ressente une quelconque compassion pour lui. Espion ou pas, c'était un intrus qui n'aurait jamais dû se trouver dans le pays pour commencer.

Alors pourquoi mes côtes, mes épaules et mon cou m'élançaient-

ils ainsi, comme si j'avais moi-même absorbé la moitié du châtiment ? Le directeur lâcha la matraque, qui roula sur le sol et finit à mes pieds. Puis il se cogna contre son jeu d'échecs, l'envoyant balader avec fracas.

— Que ça serve de leçon, dit-il en donnant un coup de pied de dégoût dans les pièces renversées avant de faire demi-tour pour sortir. Sergent, nettoyez-moi ce bazar et remettez les choses en ordre.

De : Nosleeptiljihad@protonmail.com
Envoyé : 1er juin 2015
À : PapiAli71@aol.com
Grand-père,
Je prends un très grand risque en t'écrivant, puisque mes commandants l'ont spécifiquement interdit.
J'ai simplement besoin de te dire ce que je ressens à propos de ce que j'ai lu.
Quand on n'est pas en train de prier, de s'entraîner ou de bosser sur les vidéos, on étudie l'histoire dans notre camp. On parle souvent d'Israël. On apprend comment ils nous ont volé nos terres pendant la guerre de 1948, durant laquelle ton cousin Chérif s'est si bravement battu. On apprend comment ce vol a été légitimé par toute une mythologie religieuse à propos des esclaves hébreux et d'une Terre promise, soutenue par ce film *Les Dix Commandements* pour lequel tu avais travaillé quelques années seulement après la guerre. C'est tellement bizarre, tellement insultant. On apprend comment les mensonges que tu as aidé à propager afin de justifier ce vol continuent à nous empoisonner la vie jusqu'à ce jour, alors que l'occupation illégale perdure, et que nos frères et sœurs en Palestine continuent à mourir.

Maintenant, tu essaies de m'embobiner pour me faire changer d'avis avec cette propagande accommodationniste toxique sur un Juif qui a joué les héros et s'est laissé tabasser à ta place. Et pas n'importe quel Juif, mais un Juif que tu soupçonnais toi-même d'être un espion pour le pays qui a volé cette terre ?

C'est trop. Je suis dégoûté de lire ça. Qu'est-ce que je suis censé faire de cette histoire à présent ? Est-ce que tu l'as inventée pour tenter de me dissuader de suivre la voie sur laquelle je suis engagé ? Ou est-ce que tu as gardé ces mensonges au chaud pendant des années pour pouvoir me les balancer par surprise au moment où j'allais devenir un adulte aux yeux de la loi ?

Abu Sorour

P.-S. : Shayma n'est plus là à présent, parce qu'elle s'est fait tirer dessus alors qu'elle tentait d'échapper à son nouveau mari.

Entre-temps : on a un invité juif nous aussi, du nom de Tyler Sommers. Du moins, je crois qu'il est juif. Et ce n'est pas exactement notre invité. De toute façon, je dois y aller. Salut.

26

Quand je revis Raymond, quelques jours plus tard, je ne le reconnus pas. En fait, au début, j'aurais même été incapable de dire qu'il s'agissait d'un Blanc. Il avait été battu à un point tel que ses yeux étaient à moitié fermés et tout enflés, sa peau, boursouflée et blafarde, ponctuée de taches noirâtres et couleur moutarde. Son nez cassé était couvert de croûtes. On lui avait enlevé ses anciens vêtements, remplacés par une djellaba et des sandales trop grandes. Il s'appuyait lourdement sur un bâton en bois rudimentaire et, très régulièrement, quand il pensait que personne ne le regardait, il pressait doucement la main contre son ventre, comme si ses blessures étaient aussi internes.

Je l'ignorai au début, préférant regarder le match de foot qui opposait un groupe de Frères musulmans et les espions juifs.

Dieu sait comment, les prisonniers avaient entendu parler du refus de Raymond de me passer à tabac, et cela avait en partie contribué à faire tomber les barrières entre nos différents groupes. Ce serait probablement arrivé de toute façon. Hors de la prison, ces gens étaient, comme tu le dis, nos ennemis. Chérif aimait à souligner des passages du Coran qui les décrivaient comme des porcs, et des singes ignobles et sournois. Ils incarnaient tout ce pour quoi la Confrérie avait été fondée et contre quoi elle luttait : des agresseurs sionistes, des traîtres à notre pays, des menteurs qui pervertissaient les commandements que Dieu avait transmis sur la montagne. Des terroristes, ajoutait le professeur, au moins autant que le reste d'entre nous. Mais à l'intérieur de ces murs tout ça ne comptait pas. Ils étaient nos camarades de détention. Ils dormaient dans des cellules de notre bâtiment et mangeaient la même chose que nous. Et, à présent, il était indéniable qu'ils étaient eux aussi harcelés et torturés par les gardiens, exactement comme nous.

Des volutes de poussière grise s'échappaient du groupe d'hommes en train de lutter et de se bagarrer autour du ballot de linge qui leur tenait lieu de ballon, sous les yeux des gardiens qui intervenaient à l'occasion, lorsque le jeu devenait trop agressif et que les types

tombaient les uns sur les autres à coups de poing et de morsures, se livrant à toutes les choses qu'ils feraient subir à nos geôliers si jamais ils en avaient l'occasion. De l'autre côté de la cour, appuyé contre un mur, Raymond essayait d'allumer une cigarette avec des mains qui tremblaient affreusement. J'ignore où il avait pu se procurer le tabac et les allumettes. De telles richesses étaient rares dans ces murs. Ça m'ennuyait déjà assez qu'il les montre en public, mais qu'il soit incapable de s'en servir correctement me rendait tout à fait dingue.

J'attendis que le jeu devienne si féroce que personne ne prêtait attention à moi, et je me rapprochai furtivement de lui.

— C'est quoi votre problème ? sifflai-je. Posez ça.

— Pourquoi ?

Il tenta de passer le poids de son corps sur sa jambe droite tordue.

— Vous croyez que quelqu'un pourrait s'énerver ? lança-t-il.

J'enfonçai les mains dans mes poches, refusant de relever la blague.

— Vous vous dites que je devrais vous remercier, j'imagine, repris-je au bout d'un moment.

— Je ne suis pas certain d'en avoir grand-chose à faire, répondit-il en tentant à nouveau de gratter son allumette.

— *Yalahwi*, vous savez, un passage à tabac de plus n'aurait fait aucune différence pour moi, marmonnai-je. J'y suis habitué.

— Vous n'auriez pas pu le mentionner avant ?

— Encore une blague. Vous êtes aussi pénible que mon père.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec votre père ? Hormis le fait de vous avoir comme fils.

Je me grattai la nuque et regardai ailleurs, pour donner l'impression à quiconque nous observait qu'on se trouvait l'un à côté de l'autre par hasard.

— Pourquoi vous avez fait ça, enfin ?

Je mis la main devant ma bouche, afin de décourager d'éventuels lecteurs sur les lèvres, ou les gardes dans leurs tours.

— Je ne sais pas. Peut-être que j'ai simplement un problème avec les représentants de l'autorité. En particulier quand ils ont cet accent.

— On aurait dit exactement *le vôtre.* Vous connaissez cet homme ?

— Non. Mais je sais ce qu'il est.

— C'est-à-dire ? demandai-je, véritablement curieux.

— S'il vous plaît, Ali, vous avez entendu les mêmes rumeurs que moi sur les officiers allemands qui sont restés en Égypte après la guerre et se sont mélangés à la population pour éviter les représailles.

Il effleura de nouveau son flanc, comme en colère contre lui-même à cause de la douleur.

— On raconte que de nouvelles identités ont été spécialement créées par vos services de renseignements pour ceux qui avaient des compétences solides en science et en techniques d'interrogatoire,

pouvant être utiles aux services de sécurité de ce pays. Je ne blâme pas nécessairement l'Égypte, d'autres pays ont fait la même chose. Y compris les États-Unis. Mais je pense que le nouvel ami du directeur est l'un de ces *invités particuliers*.

Je jetai un rapide coup d'œil au jeu, essayant de décider si je penchais plus pour une équipe que pour une autre.

— Dans ce cas, pourquoi l'avoir provoqué de cette manière ?

— Je ne pouvais pas faire autrement.

Ses yeux endormis devinrent aussi acérés que des lames de rasoir.

— Je suis né à Berlin en 1921. Mon père était le petit-bourgeois type, il tenait un magasin de fournitures médicales qui vendait des prothèses aux soldats ayant été mutilés pendant la Première Guerre mondiale.

— Qu'est-ce que ça a à voir avec le reste ?

— Vous m'avez demandé pourquoi des gens comme notre invité de l'autre jour me mettent hors de moi, et maintenant je vous réponds, rétorqua-t-il. Mon père avait servi avec de tels hommes durant la Grande Guerre, et il avait lui-même reçu la croix de fer, mais il ne l'a jamais portée. Il ne parlait pas de ses années d'armée. Il préférait m'emmener au Delphi Filmpalast après la synagogue et se marrer devant Buster Keaton. Et puis, quand j'ai eu douze ans, il a pris la moitié des économies de la famille et m'a envoyé vivre en Amérique, chez son frère qui possédait un laboratoire de développement cinématographique. Et vous savez comment ses concitoyens l'ont remercié pour ses bons et loyaux services au nom de la patrie ? Ils ont envoyé ma mère et ma sœur à Auschwitz. Et ensuite ils l'ont envoyé, lui, à Buchenwald.

— Je ne sais pas de quoi il s'agit, confessai-je.

Je ne suis pas au courant de ce qu'ils vous apprennent à l'école de nos jours, Alex, mais on ne parlait pas beaucoup des camps de concentration à l'époque. En particulier en Égypte. Au point que, quand n'importe lequel de mes concitoyens évoquait la guerre, c'était toujours pour se ranger du côté des Allemands, parce qu'ils détestaient les Anglais autant que nous.

— Ce sont des endroits où les citoyens ordinaires étaient envoyés et dont ils ne revenaient jamais.

Il essaya à nouveau d'allumer sa cigarette, mais sa main tremblait trop.

— Alors quand j'entends cet accent tout esprit de coopération disparaît en moi.

J'attrapai la pochette d'allumettes et lui allumai sa cigarette. Heureusement, les joueurs étaient en pleine mêlée au milieu de la cour et personne ne remarqua quoi que ce soit. Pas même quand il tira une longue bouffée et commença à faire entendre sa respiration sifflante.

— Raymond, vos poumons font un bruit affreux. Ils vous ont emmené à l'infirmerie de la prison ?

— Deux fois. Le médecin là-bas est un tel bras cassé, je ne serais pas surpris qu'il ait deux mains gauches.

— Un *bras cassé* ?

Mon anglais était plutôt bon à l'époque, mais cette expression-là était nouvelle pour moi.

— Tu lui dis que tu pisses le sang, et il te donne un purgatif.

Le rire de Raymond se transforma en toux.

— C'est ce qui vous arrive ? Vous pissez aussi du sang ?

— Ce n'était qu'une façon de parler, Ali.

Je jetai un rapide coup d'œil en biais, et vis sa main s'attarder brièvement sur son ventre une fois de plus.

— Vous êtes sûr ? Dès que votre gouvernement vous sortira de là, il faudra qu'ils vous envoient dans le meilleur hôpital disponible.

— Qui a dit que quelqu'un allait me tirer de là ?

Il paraissait sincèrement perplexe.

— La dernière fois que j'ai vu un avocat de l'ambassade américaine, il a dit que je risquais de passer devant un tribunal militaire. Comme le reste d'entre vous.

Le jeu avait cessé. Le ballot de linge s'était défait et il fallait le reconstituer. Les joueurs, debout dans un tourbillon de poussière, s'engueulaient pour savoir qui devait s'en occuper.

— Comment c'est possible ? demandai-je. Je croyais que vous étiez citoyen américain.

Il tira longuement sur sa cigarette, pensif.

— Je suis résident étranger. Je n'ai jamais obtenu la nationalité à part entière.

— Même en étant dans l'armée américaine ?

— Ma demande a été bloquée. (Il rejeta une quantité phénoménale de fumée.) Certaines questions ont été soulevées.

— Quel genre de questions ? (D'un geste, j'écartai la fumée de mon visage.) Quelqu'un pensait que vous étiez un espion ?

— Un espion ?

Il étrécit les yeux d'un air incrédule.

— Pour qui ? lâcha-t-il. Les Russes ? J'ai une tête de communiste d'après vous ?

Dans la hiérarchie de la prison, les communistes arrivaient même après les Juifs et les membres de l'Ikhwan. Un groupe d'entre eux, snobé par le reste de la population, était rassemblé dans un coin de la cour, et il leur était interdit de participer au match de foot. Non seulement on les avait sauvagement tabassés comme nous autres, mais on leur avait ensuite rasé les sourcils pour les dégrader et les déshumaniser. L'ironie cruelle de l'affaire, c'est que quelques années

après seulement Nasser deviendrait un allié de l'Union soviétique, mais alors il serait trop tard pour ces hommes-là.

— Non, le grand Cecil B. DeMille ne m'aurait jamais embauché si j'avais véritablement été un membre du parti, avec mon nom sur la liste noire. Les soupçons ont bloqué ma demande, mais j'ai finalement été blanchi. De toutes les façons, je n'avais assisté qu'à quelques réunions. J'aime trop le bon vin, les chambres d'hôtel propres et les femmes qui se rasent les jambes pour être un bon socialiste.

— Vous savez, Raymond, d'après la rumeur, vous allez être accusé d'espionnage pour le compte d'Israël, lui glissai-je à voix basse.

La cigarette lui resta collée au coin des lèvres, se consumant lentement, sans qu'il paraisse respirer.

— Les rumeurs ne sont que des rumeurs, répondit-il enfin.

— Est-ce qu'ils ont la moindre preuve contre vous ?

— Autre que le détonateur que vous m'avez refilé ?

Une brève ébauche de sourire fut noyée dans la fumée.

— Ils doivent avoir plus que ça s'ils vous poursuivent et vous condamnent.

— Oh ! vous croyez vraiment ? répliqua-t-il d'un ton léger, comme s'il parodiait la façon de s'exprimer de Henry.

Je vis Chérif, le professeur et quelques autres Frères nous lancer des regards furtifs de l'autre côté de la cour, avant de nous tourner le dos.

— Raymond, ce n'est pas une blague. (Je m'écartai d'un pas.) S'ils vous déclarent coupable d'espionnage, ils vont vous pendre, c'est sûr.

— Ça, je m'en doutais déjà.

— Alors pourquoi vous n'avez pas voulu me tabasser quand ils vous l'ont demandé ?

— C'est une bonne question.

Il attrapa sa cigarette et la contempla.

— Je me suis peut-être dit que je pourrais avoir besoin d'un ami ici.

— Et donc, vous avez accepté de recevoir la punition à ma place ?

— J'ai pensé que vous apprécieriez peut-être.

J'essayai de m'appuyer contre le mur. Il était plus loin que je ne le pensais et je m'affalai maladroitement dessus.

— Ce que vous dites n'a aucun sens, insistai-je.

— Ah non ? À un moment vous pourriez sans doute me rendre la pareille.

— Donc, c'est simplement une histoire de marchandage ?

Je tentai de me redresser.

— Ou d'intérêt mutuel, précisa-t-il.

De l'autre côté de la cour, mon cousin nous observait et, d'un geste de la main, faisait comprendre au professeur que nous étions peut-être liés.

— Vous savez, ça aurait une certaine logique que vous soyez un espion, repris-je. Tous ces risques que vous avez pris avec la caméra quand vous étiez au bord de la falaise. C'étaient des dépôts de munitions dans les grottes en contrebas, n'est-ce pas ?

— Si vous le dites.

Raymond laissa tomber sa cigarette par terre.

— Ce serait bien pour une armée d'invasion de connaître de telles positions stratégiques, ajoutai-je.

Je vis Chérif glisser un mot au professeur derrière sa main.

— Est-ce que vous avez parlé de vos soupçons aux Frères musulmans ou aux autorités ? demanda Raymond.

— Pas encore. Mais peut-être que je devrais. On dit que les juges de Nasser prononceront des sentences plus légères envers ceux qui coopèrent.

— Dans ce cas, pourquoi vous ne le faites pas ? répliqua Raymond en écrasant le mégot qui finissait de se consumer sous sa sandale. Plus vite vous sortirez d'ici, plus vite vous retrouverez votre amie. Je peux vous assurer que je ne l'intéresse pas.

— Croyez-moi, rétorquai-je en me détournant de lui, j'y songe.

Une sonnerie retentit, indiquant la fin du temps de promenade. Le jeu s'arrêta et les joueurs mirent le ballot en pièces pour récupérer leurs vêtements. Les Juifs retournèrent dans leur coin. Les communistes se regroupèrent. Et les Frères formèrent une ligne pour regagner leurs cellules. Sauf Chérif, qui continuait à nous dévisager, Raymond et moi, en tirant de plus en plus fort sur sa barbe.

— Voici ce que je pense, dit Raymond en reposant l'arrière de son crâne contre le mur. Les autorités égyptiennes aimeraient certainement collecter des preuves d'espionnage à présenter devant un tribunal. Et vous, vous pourriez facilement les leur fournir en déformant ce que vous avez vu et entendu. Moi, d'un autre côté, je pourrais expliquer que vous avez agi de façon suspecte sur le tournage, même avant de me donner ce détonateur. Et donc il en va de notre intérêt mutuel d'améliorer les modalités de notre relation. Vous ne croyez pas ?

Mon cousin continuait à nous observer fixement en tirant avec une détermination farouche sur sa barbe… peut-être voulait-il s'arracher des poils ? Il semblait presque hypnotisé. Et puis je me rendis compte qu'il était en train d'entrer dans une rage folle. On appartenait certes encore à la même famille, mais on n'était plus des alliés. Pour la première fois, je sus avec une absolue certitude qu'il me tuerait dans l'instant s'il en avait la moindre possibilité. Je jetai un coup d'œil vers Raymond.

— Alors, c'est de l'amitié ou du chantage ? demandai-je. Je ne comprends toujours pas pourquoi vous vous êtes laissé tabasser à ma

place.

— Ayez un peu confiance en votre prochain. (Il se repoussa du mur.) Ou regardez les choses de la façon suivante. Je vous étais redevable de ne pas m'avoir laissé tomber de la falaise.

Il salua mon cousin avec sa canne, puis reprit le chemin des cellules en boitant.

De : Raqqarolla@protonmail.com
Envoyé : 8 juin 2015
À : PapiAli71@aol.com
Grand-père,

Je me suis un peu calmé depuis mon dernier message. Maintenant, je peux en quelque sorte apprécier l'ironie de la situation. Parce que je connais un peu mieux le Juif dont je t'ai parlé la dernière fois.

Il s'appelle Tyler Sommers. Il prétend qu'il est journaliste free-lance, mais mes compagnons de lutte ne le croient pas. Ils pensent qu'il s'agit d'un espion, parce qu'il a donné deux raisons différentes à sa présence ici. D'abord, il a dit qu'il voulait nous interviewer à propos du jeu vidéo *Kill the Crusader.* **Ensuite, il a mentionné qu'il était déjà dans cette partie du monde pour couvrir la guerre. Je crois que, en vérité, c'est un type seul et perdu, qui essaie de se trouver des missions et de savoir quoi faire de sa vie. Mais ça n'a aucun sens pour un djihadiste convaincu.**

Bref, Tyler est de Montclair, New Jersey, et il est allé à l'université Middlebury, dans le Vermont. Il a cinq ans de plus que moi et jouait en grande partie aux mêmes jeux vidéo que moi, comme *Assassin's Creed II* **et World of Warcraft. En dehors des histoires et des critiques qu'il a écrites pour** *PC Gamer,* **je n'ai trouvé que trois articles publiés sous son nom, dont deux sur le site** *Vox.* **L'un traitait de soldats américains au retour de la guerre en Iraq. L'autre parlait d'une chanteuse folk du nom de Mandy Prashker, dont Tyler devait être amoureux, si tu veux mon avis.**

Je suis pratiquement sûr que Tyler Sommers est juif, parce que Noah Sommers, dans ma classe au lycée James Madison, prenait toujours du temps en plus au moment des vacances de Pâques, et qu'il me provoquait constamment à propos d'Israël et des Palestiniens. Et, en plus, j'ai trouvé le troisième article de Tyler sur un site appelé *Jewsinsports.com.* **Mais je n'ai parlé de ça à aucun de mes camarades encore.**

La situation est assez tendue pour l'instant. Tyler est ce que tu appellerais, j'imagine, notre otage. On le garde dans une stalle destinée aux ânes et convertie en cellule. Mes nouveaux commandants sont en contact avec ses parents au New Jersey, et ils essaient d'obtenir environ dix millions de dollars de rançon. J'ai tenté d'expliquer que même des chirurgiens-dentistes américains ayant réussi n'ont pas toujours ce genre de somme à disposition, quand bien même ils vendraient leur maison en banlieue. Seulement, personne ne veut entendre ce genre d'avis en ce moment, alors je la boucle.

Le truc, c'est que j'aime bien ce gars. Il me fait penser à Noah et à certains de mes autres potes à Brooklyn. C'est un geek, comme je l'étais. Il échangeait des cartes Pokémon et se faisait taper par les gros crétins de sportifs musclés dans les toilettes. Il peut réciter toutes les paroles de l'album de rap *Life after Death* **de Biggie Smalls, du début à la fin, comme si c'était le Coran. Quand on l'a attrapé, il portait le T-shirt d'un club de lutte avec un logo « Submit », un bermuda, et des baskets Vans comme en ont les skaters, même si à l'évidence il ne possède ni l'agilité ni les qualités athlétiques pour faire de la lutte ou du skate. Enfin, il avait le T-shirt et les Vans. Parce qu'on les lui a pris, et maintenant c'est mon commandant qui porte le T-shirt « Submit ».**

Tyler prétend aussi qu'il a une petite amie à la maison, mais je ne le crois pas. Ou peut-être qu'il pense simplement en avoir une.

Il aime Spider-Man, comme moi. Il croit qu'il est comme Peter Parker. Tu parles ! J'imagine que j'ai dû le croire aussi parfois. À un moment, on a parlé de créer un roman graphique, j'aurais fait les illustrations, et lui les textes. Mais, ensuite, mes commandants nous ont demandé d'enlever le crayon et le bloc-notes de sa cellule.
Tyler est juste un gars vraiment sympa. Même si je sais que je devrais le haïr pour ce que les gens de son peuple ont fait aux nôtres.
Autre truc rigolo à propos de lui : il a vu ce film sur lequel tu avais bossé, *Les Dix Commandements.* **Il avait l'habitude de le regarder pendant les vacances avec ses parents, une sorte de rituel familial. Sauf qu'ils déclamaient plus ou moins les dialogues en se marrant aux passages ringards. En particulier quand la mer Rouge se divise.**
Quand j'ai demandé à Tyler de quelles vacances il parlait, il a répondu Pâques. Je ne l'ai pas cru, cela dit. Parce que je sais par Noah, et à cause des règles de stationnement en ville, que la fête de Pessah se déroule à peu près à la même période.
Donc, je prends un gros risque en t'écrivant à nouveau, dans la mesure où nos commandants ont sévèrement restreint notre accès aux serveurs. Je profite de mon passage en ville – je suis censé acheter un nouveau câble USB pour l'ordinateur qui me sert à éditer les vidéos, et à envoyer les demandes de rançon en anglais à la famille de Tyler – pour expédier ce message en douce depuis un cybercafé. Je risque d'avoir à appuyer sur la touche « Envoi » d'une minute à l'autre si je vois un de mes camarades passer devant la vitrine.
En tout cas, je voulais que tu saches que je ne suis plus autant en colère. Bien que ce qui est arrivé à Shayma me déprime pas mal. Je ne l'ai jamais vraiment bien connue, à cause de la barrière de la langue, et du fait qu'elle pleurait tout le temps. Et mes commandants n'arrêtent pas de me rappeler qu'elle appartient à un groupe d'infidèles voués à être soumis. En réalité ce n'était qu'une enfant qui tentait de rejoindre sa famille. On peut dire que ça craint. En fait, ça craint un max, et ça me soûle. Je ne peux en parler à personne ici. C'est comme ça.
À propos, tu ne m'as toujours pas raconté comment les choses s'étaient passées avec ton médecin. Ça fait un moment que je n'ai pas eu de nouvelles de toi, alors dis-moi.
Je te salue,
Alex
De : Bayridgemama475@gmail.com
Envoyé : 9 juin 2015
À : Raqqarolla@protonmail.com
Alex,
C'est ta mère. J'écris en réponse au dernier message adressé à ton grand-père, que je viens juste de trouver.
Il a eu une attaque il y a deux semaines et ne peut pas te répondre lui-même. On ne sait pas vraiment s'il pourra à nouveau se servir de son ordinateur un jour. On ne sait même pas s'il pourra reparler, ni ce qu'il comprend de ce qui se passe autour de lui. Son état est encore un peu incertain, comme ils disent. Le récit que tu es en train de lire est peut-être la seule voix qui lui reste pour communiquer avec toi. Nous prions pour sa guérison, mais on ne sait pas combien de temps encore il peut tenir.
Dans ton dernier mail, tu disais que tu ne pouvais plus te connecter souvent à présent. Je serai donc brève. Rentre à la maison. C'est terrible ce qui est arrivé à cette pauvre fille, et ce qui se prépare à propos de ce Tyler paraît dangereux, prends immédiatement tes distances. De quelque manière que ce soit. Je ne sais pas comment je peux te le dire avec plus de force. Tu me manques. Tu manques à ton père. Et ton grand-père a besoin de te voir avant qu'il soit trop tard.
S'il te plaît.
Nous t'aimons.

Maman

27

Le temps se refroidit dans les jours qui suivirent ma conversation avec Raymond dans la cour. Pour me mettre davantage la pression, les gardiens firent courir des rumeurs insinuant que je coopérais déjà. On me donna des couvertures en plus pour avoir chaud dans ma cellule. J'essayai de les refiler à Chérif et au Pr Farid dans le couloir, mais ils refusèrent de me parler, et le gardien finit par les récupérer. Ensuite, on me servit ouvertement des rations de soupe chaude supplémentaires devant mes compagnons de cellule dans le réfectoire. Je me rebiffai contre cette tentative de coercition sans finesse. Pendant les entrevues privées dans le bureau du directeur, ce dernier me parlait sans détour et me promettait davantage de visites de Mona et de mon père si j'acceptais de leur servir d'informateur sur Chérif, Raymond et les autres.

— Pourquoi ne pas céder ? demanda-t-il. On peut te rendre la vie facile. Si tu coopères, il y aura une cellule avec un matelas propre pour la prochaine visite de ton amie. Et tu éviteras la potence à coup sûr. Et ensuite, qui sait ? Ils pourraient peut-être même te laisser sortir d'ici à un an ou deux !

Je restai debout toute la nuit, réfléchissant à ce que je devais faire. Je voulais encore croire à ce que Mona avait dit, mais je n'avais eu aucune nouvelle d'elle depuis sa visite, deux semaines auparavant. Si elle était partie en Amérique, j'avais peur qu'elle ne revienne jamais.

Le lendemain même, on glissa une carte postale sous la porte de ma cellule, avec un cachet de la poste américaine et une photo couleur du logo de Hollywood.

Cher Ali,
Je suis assise à l'extérieur du bureau de M. DeMille tandis que je t'écris. Je ne sais pas vraiment s'il est là ni s'il acceptera de me recevoir. Mais tiens le coup, mon amour. Accroche-toi à ce que tu as de meilleur en toi. Ne laisse pas la prison te changer. J'attendrai jusqu'à la fin des temps s'il le faut.
Je t'embrasse, de tout mon cœur,
Mona

À peine une heure plus tard, les gardiens firent irruption dans ma cellule. Le sergent me prit la carte des mains et y mit le feu. Puis il la laissa tomber à mes pieds et la regarda se consumer. Bien entendu, ils ne m'avaient laissé la voir que pour me tourmenter. Cependant, la tentation de coopérer, à cause de la pression qu'ils exerçaient, diminua dès que je sortis dans la cour cet après-midi-là. Mon cousin attendait. Il se mit à marcher à côté de moi tandis que nous tournions tous dans le cercle.

— J'ai appris que tu avais reçu une lettre aujourd'hui, marmonna Chérif.

— Qui te l'a dit ?

— On a des yeux partout dans cette prison, répondit-il. On n'arrête pas d'essayer de te le faire comprendre.

— Qu'est-ce que tu attends de moi, Chérif ?

Je levai les yeux vers les hauts murs et les tours de garde.

— On est à deux doigts de passer à l'action.

Il marchait péniblement, mais d'un pas déterminé, gardant le rythme.

— On n'oubliera pas avant longtemps qui était avec nous ou contre nous. Pas seulement toi et ton père, mais aussi la fille. Si tu parles, on la retrouvera, quoi qu'il arrive. Et après on la fera souffrir. Elle criera tellement fort que tu ne connaîtras plus une seule nuit de repos, même si tu es déjà dans la tombe.

Son avertissement m'empêcha complètement de dormir. Je restai allongé, regardant les ombres se fondre entre elles puis se séparer. Chaque fois que je parvenais à une décision, le doute m'envahissait. La vérité ne me rendrait pas nécessairement la liberté. Les autorités pouvaient me garder en prison même si je témoignais, et Mona serait alors en danger dès qu'elle rentrerait en Égypte pour voir son père. Mais ne rien dire me garantissait des années d'enfermement.

Quand le directeur adjoint et le sergent me tirèrent de ma cellule le lendemain matin, ils n'avaient pas l'air d'avoir beaucoup dormi non plus. Ils gardaient les yeux baissés et se déplaçaient lentement, presque comme s'ils s'étaient fait remonter les bretelles. Ils ne dirent pas grand-chose en me menottant et en me conduisant jusqu'à ce qui ressemblait à une infirmerie, au-delà du bureau du directeur.

Je vis environ douze lits, dont une moitié vide, et l'autre occupée par des silhouettes qui frissonnaient en gémissant sous des couvertures en laine. En y regardant de plus près, je m'aperçus que de petites drosophiles grouillaient autour de leurs intraveineuses, se nourrissant des gouttelettes de sucre qui fuyaient le long des perfusions. Une odeur de liniment et d'ammoniaque emplissait l'air, et près du bureau des garçons de salle une radio beuglait le jingle familier

« This is Cairo », annonçant les informations de la radiodiffusion égyptienne, un vestige de mon ancienne vie. Il y avait pas mal de parasites et les prisonniers qui gueulaient dans les blocs cellulaires faisaient un bruit de fond gênant.

On me conduisit dans un espace privé derrière un rideau en tissu et on me menotta à une étroite table d'examen métallique. Je restai là plusieurs minutes.

Pendant que j'attendais, je remarquai des taches et des traînées sur le rideau. Au début, je crus qu'il s'agissait de moustiques écrasés, comme dans ma cellule. En les observant plus attentivement, je vis que c'était de minuscules taches de sang, d'un rouge éclatant, comme si elles venaient directement d'un cœur humain, et n'avaient pas encore séché.

On tira le rideau. Le visiteur – haute taille, lunettes de soleil et autobronzant – me souriait de toutes ses dents. Il avait un long stéthoscope autour du cou, parallèle à une cravate aux rayures blanches et rouges.

— Bonjour, Ali Hassan, dit-il dans son arabe impeccable. Comment allez-vous aujourd'hui ?

— Je vais bien, merci. Et vous, monsieur ?

Il prit une profonde inspiration en se frottant les mains, comme s'il avait beaucoup de choses à me dire, puis poussa un soupir, comme si ça ne valait pas la peine de faire l'effort. Je remarquai ses paumes claires. Soit il ne s'était pas soucié de les camoufler comme il l'avait fait pour son visage, soit ce n'était tout simplement pas possible, vu le nombre de fois où il fallait se laver les mains quand on travaillait dans une infirmerie.

— Occupé, répondit-il enfin.

— Monsieur, je ne suis pas sûr de comprendre pourquoi on m'a amené ici, dis-je. Je me sens bien.

— Oui, je sais. C'est bien ça le problème.

— Monsieur ?

— En fait, c'est docteur. Je m'appelle Dr Abd' al-Qadir Sabri.

Il sourit encore plus largement, me donnant un nouvel aperçu de l'or dans sa bouche.

— Je disais justement au directeur que vous aviez trop pris vos aises. Et quand les gens sont trop à l'aise, ils deviennent résistants au changement.

J'étais conscient de ce qu'avait raconté Raymond à propos de sa nationalité allemande. Vu de près, son maquillage sautait encore davantage aux yeux, presque comme le *blackface* américain. Son sourire commençait à me déstabiliser, parce qu'il savait manifestement que j'avais vu clair en lui.

— Je vous promets, docteur, que je ne me sens pas trop à l'aise ici,

dis-je. Personne ne le serait.

— Ça n'est peut-être pas le bon mot. (Il hocha la tête.) L'arabe n'est pas ma langue maternelle, vous savez. Ni même ma seconde. *Habitué* est peut-être le mot que je cherchais.

Il quitta ses lunettes de soleil et les glissa dans sa poche de poitrine. Ses yeux gris-bleu avaient un côté effrayant avec ses cheveux teints en noir et sa carnation artificielle.

— Oui, peut-être que c'est un mot plus adapté.

— Vous avez entendu ce que je viens de dire ?

— Quelle partie ?

— Que l'arabe n'est pas ma langue maternelle.

— Oui, monsieur.

— Dans ce cas, vous savez qui je suis, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur.

— Bien sûr que si, Ali Hassan. Mon patient précédent a dû vous l'expliquer après notre dernière entrevue. *Herr* Garfield. Qui n'est pas son vrai nom non plus, soit dit en passant.

Il posa l'extrémité de ses doigts froids sous mes oreilles et commença à sonder la base de mon crâne. Il sentait vaguement l'eau de toilette à la lavande et l'iode. Ses mains étaient très douces mais très puissantes.

— C'est un homme très intelligent, *Herr* Garfield, mais pas très adaptable, reprit-il en continuant son exploration. Êtes-vous plus adaptable, monsieur Hassan ?

Il pressa légèrement ma pomme d'Adam avec ses pouces.

— J'essaie de m'adapter à mon environnement, monsieur, répondis-je d'une voix un peu rauque.

— Oui, mais comment faites-vous ça tout en restant fidèle à ce que vous êtes ? Comment est-ce que vous vous accrochez à ce qu'il y a de meilleur en vous ? (Il exposa ses gencives plus largement.) Ce n'est pas ce qu'a dit la jeune femme dans la carte postale qu'elle vous a envoyée ?

— J'ai l'impression que tout le monde lit mon courrier.

Je déglutis, en essayant de contrôler mes envies de meurtre.

— Est-ce que ça vous dérange ?

Ses pouces demeurèrent sur ma gorge tandis que le reste de ses doigts s'enfonçait plus profondément à la base de mon crâne.

— Je suis sûr que vous voudriez la revoir. Et elle aussi. Elle avait l'air d'avoir le mal du pays, vous ne pensez pas ?

— Je ne sais pas. C'était un message très court.

— Moi aussi, j'ai le mal du pays parfois, poursuivit-il. Le Rhin me manque, et la bière, et la Culture avec un grand C, celle de Strauss et de Goethe. Mais j'aime beaucoup de choses dans mon nouveau pays. J'aime le Nil. J'aime votre thé à l'hibiscus. Et, bien sûr, j'aime votre histoire. Les tombeaux royaux. Les anciens dieux et les monuments. La

civilisation qui nous a apporté l'écriture, le papier, les chiffres, les pyramides…

Ses mots restèrent en suspens tandis qu'il mettait plus de vigueur à comprimer mon larynx. Je pris conscience que cet homme pouvait me blesser de façon plus dommageable et plus durable que n'importe lequel de mes précédents tortionnaires.

— En fait, le seul problème avec l'Égypte, ce sont les Égyptiens, continua-t-il.

— Monsieur ?

Je levai la tête, essayant de diminuer la pression de ses pouces.

— À force d'être si souvent envahis, vous êtes devenus stupides et paresseux. Vous rêvez de redevenir un grand peuple. Mais quelqu'un doit vous réveiller.

Il me frappa violemment, et un éclair blanc passa devant mes yeux.

— C'est un examen médical, ça ? demandai-je en sondant l'intérieur de ma bouche de la langue pour vérifier si des dents bougeaient.

— Je teste votre résistance à la douleur, pour voir si vous êtes aussi entêté que votre ami *Herr* Garfield.

Il me pinça le dessous du menton.

— N'ayez pas peur de céder trop rapidement. Il a commencé à parler très franchement de vous au bout de dix minutes.

— S'il vous a donné toutes les réponses dont vous aviez besoin, pourquoi est-ce que vous êtes encore là ?

Il laissa échapper un petit rire appréciateur. Quelques poils noirs dépassaient de ses narines. Son apparence générale était tellement soignée qu'il aurait été horrifié si je le lui avais fait remarquer. Mais je ne voyais pas vraiment l'intérêt d'agir ainsi.

— Il ne va pas très bien à présent, *Herr* Garfield.

Il coinça le stéthoscope derrière sa cravate.

— Comme vous le savez, il s'est grièvement blessé en tombant dans le bureau du directeur l'autre jour.

— Vous appelez ça « tomber » ?

— Oui. Je lui ai diagnostiqué une péritonite. Ce qui peut s'avérer très sérieux. Vous savez ce que c'est ?

— Non, monsieur.

— C'est une inflammation des tissus dans l'abdomen, pouvant entraîner une septicémie. C'est très douloureux au toucher, comme vous pouvez l'imaginer. Vous l'avez peut-être entendu crier pendant l'examen ?

Je fis non de la tête.

— Je revendique mes droits en vertu de la convention de Genève.

— Je fais du ski à Genève.

Il découvrit encore davantage ses incisives.

— Ou du moins j'en faisais. Quel dommage. Je vais peut-être me

mettre à la plongée sous-marine à Dahab à la place.

Le contraste entre ses yeux bleu pâle et sa peau colorée commençait à m'effrayer tout autant que les instruments métalliques affûtés posés sur la table d'appoint. Je me demandai pourquoi il déblatérait autant s'il avait l'intention de me laisser sortir de cette pièce un jour.

— En tout cas, vous m'avez amusé, reprit-il. Nous avons traité *Herr* Garfield avec une nouvelle technique que j'avais mise au point dans mon pays, afin de soigner les patients dont les tissus épithéliaux enveloppant les organes étaient endommagés. Nous l'appelons la « technique du soufflet ».

Jusque-là, je n'avais pas prêté attention à une pompe à air bricolée, posée sur la table d'appoint derrière les scalpels, les ciseaux et les pinces. Elle ressemblait plus à un ustensile ménager ou à l'instrument fait maison d'un musicien de rue, avec ses flancs en accordéon et son long tube en caoutchouc noir relié à un embout pointu en métal.

— La théorie, c'est qu'on insuffle de l'air dans les cavités corporelles pour soulager la pression des tissus enflammés sur les organes.

Il la souleva et la tint délicatement contre lui, avec une sorte de tendre fierté.

— L'ennui, c'est que la pression de l'air sur les organes peut causer une plus grande souffrance encore. Insupportable, à vrai dire.

Je commençai à me tortiller, comme si je pouvais déjà sentir l'air emplir les vides à l'intérieur de moi.

— D'après ce que j'ai entendu dire, c'est comme si vos organes enflaient et explosaient dans votre corps.

— Ça doit être intolérable, lâchai-je, aussi calmement que possible.

— Ne soyez pas idiot, Ali Hassan. Il faut être confronté à la douleur pour savoir jusqu'à quel point on peut l'endurer.

— À quoi bon ? demandai-je. Si vous faites exploser les organes d'un homme, à quoi peut-il vous servir comme témoin ?

— C'est juste, je vous l'accorde. Mais la plupart des gens sont prêts à dire n'importe quoi pour que ça s'arrête.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas simplement fabriquer de faux aveux et les attribuer à qui vous voulez ? lançai-je sur un ton de défi. Pourquoi même vous embêter à me parler ?

— Hum.

Il posa la pompe à air et tira un paquet de cigarettes turques de sa poche de veste.

— Autre point intéressant. Vous faites partie des Égyptiens intelligents. Votre nouveau Premier ministre pense que vous êtes assez nombreux pour faire de ce pays une république moderne. Il n'a pas encore compris que la démocratie est une chose absurde. Que les gens ne veulent pas réellement la liberté. Ce qu'ils veulent, c'est qu'on leur

dise quoi faire. Une des rares choses sur lesquelles le Führer et le Dr Freud étaient d'accord.

— Je veux retourner dans ma cellule.

— Trop tard.

Il tapota deux fois le paquet de cigarettes du dos de son poignet.

— À moins que vous ne soyez prêt à faire des aveux complets maintenant.

— Je n'ai rien à avouer.

Il prit son temps pour ouvrir le paquet, en sortir une cigarette et se la coller au coin des lèvres. Quand il pencha la tête pour gratter une allumette et tirer une bouffée, il ressemblait davantage à un roturier imitant les manières d'un aristocrate.

Il laissa échapper une fine volute de fumée blanche.

— Votre loyauté est mal placée, dit-il. *Herr* Garfield m'a déjà fourni une déposition complète.

— Vous ne cessez de répéter cela, monsieur. Mais si c'était vrai pourquoi évoquer mon courrier et me menacer de cette façon ?

Je remarquai qu'il s'était mis à tirer plus souvent sur sa cigarette. L'arôme du tabac turc se fraya un chemin en moi, tentant d'insinuer le doute dans mes pensées. Je songeai au parfum de Mona et à la douceur qu'il y avait à anticiper son étreinte. Si jamais elle revenait un jour d'Amérique. Je tordis les mains, pour éviter qu'elles ne s'engourdissent à cause des menottes qui me sciaient les poignets. Je me demandai si je n'étais pas en train de faire le mauvais choix. Peut-être Dieu me faciliterait-il les choses si je leur donnais tout ce qu'ils voulaient. Mais alors je ne serais certainement plus l'homme que Mona pourrait attendre.

— Non.

Je secouai la tête, regrettant de ne pas être plus sûr de moi.

— Je ne céderai pas.

Il soupira.

— Et c'est votre dernier mot ?

— Ça l'est.

La cigarette toujours aux lèvres, il quitta sa veste de costume et la pendit à un crochet au mur. Plus d'un demi-siècle après, je le revois encore lisser les plis du tissu, je revois le papier de la cigarette se consumer sans que la cendre tombe.

— Sergent, puis-je avoir de l'aide, s'il vous plaît ? lança-t-il.

Il commença par retrousser ses manches de chemise, repliant très exactement la même quantité de tissu à chaque fois. Le sergent et un autre gardien, qui se trouvaient de l'autre côté du rideau, nous rejoignirent. Je me rendis compte qu'ils se tenaient juste derrière depuis le début. Alors que j'étais déjà menotté à la table, ils m'attrapèrent chacun par une épaule pour me plaquer dessus. Je me

raidis de tout mon corps, me balançant d'avant en arrière, refusant de les laisser me retourner.

« Dr Sabri » ôta son stéthoscope et le posa sur la table d'appoint, à côté des autres instruments. Puis il commença à desserrer sa cravate d'une main, la cigarette toujours aux lèvres. Le sergent avait attrapé la pompe à air et commencé à dérouler le long tube en caoutchouc noir, avec sa promesse d'invasion corporelle. Mais, pour Dieu sait quelle raison, j'étais plus obsédé par la cendre de cette cigarette, qui ne cessait de s'allonger sans jamais vraiment tomber.

J'entendis la respiration du soufflet quand le sergent commença à y insuffler de l'air. Je m'arc-boutai contre la table, pour les empêcher de me violer. Le deuxième gardien passa derrière moi et me saisit par les épaules. Je serrai les dents et les fesses.

Le médecin cueillit alors la cigarette entre ses lèvres, souffla sur son extrémité et me l'enfonça dans l'œil gauche.

De : Raqqarolla@protonmail.com
Envoyé : 4 juillet 2015
À : PapiAli71@aol.com
Cc : Bayridgemama475@gmail.com
Papi,
Je sais que tu ne seras probablement pas capable de répondre à ce message, mais j'ai besoin de te le dire. Ce que je viens de lire me rend littéralement malade.
Je suis désolé que les gens qui t'ont fait ça aient été si âgés à l'époque. Parce que j'aurais aimé les traquer et les tuer moi-même.
Du plus loin que je me souvienne, j'ai voulu poser des questions sur ce qui était arrivé à ton œil. Mais maman et papa m'ont toujours demandé de ne pas le faire (maman, je suis sûr que tu lis ce message, alors tu sais que c'est vrai). Ils racontaient que tu l'avais perdu dans un accident en Égypte et que tu n'aimais pas en parler. Ils me disaient que ça te ferait du mal si je mettais le sujet sur le tapis. Maintenant que je découvre la vérité, je n'arrive pas à dormir.
J'aurais aimé savoir tout ça avant. Parce que j'aurais pu te parler quand j'étais plus jeune. À présent, j'ai peur que ce ne soit trop tard. Il se passe des choses affreuses que je ne suis pas vraiment en mesure de révéler. Ces derniers jours, nous avons subi les attaques intermittentes d'une faction rivale. Il a été décidé que c'était dangereux pour moi de continuer à aller aussi souvent en ville pour mes courses. On a vu d'autres drones dans le ciel au-dessus de nos têtes, qui pourraient appartenir aux Américains ou aux alliés russes du régime. Tout aussi catastrophique, il est possible qu'un de nos informateurs locaux m'ait aperçu en train de taper sur l'ordinateur il y a quelques jours, alors il va peut-être falloir que je parte d'ici sur-le-champ.
Il se passe aussi des trucs très moches avec Tyler Sommers, mais je ne peux pas entrer dans les détails pour le moment. J'ai commis une erreur en devenant copain avec lui. Je pense que ce que tu as écrit à propos de Raymond a peut-être eu un effet sur moi. Ou alors, c'est la photo que j'ai vue de Tyler et de son grand-père, déguisés en Luke et Obi-Wan pour Halloween il y a quelques années de ça.
La seule autre chose que je voulais dire, c'est que je suis vraiment triste que ces événements terribles se soient produits dans ta vie. Tu ne les méritais pas. J'aurais aimé le savoir plus tôt.
J'écrirai quand j'aurai plus de temps et moins de pression.
Je vous embrasse,

Alex

28

Après m'avoir enfoncé sa cigarette dans l'œil, le Dr Sabri reprit sa veste et son stéthoscope, et quitta la pièce en me laissant hurler derrière le rideau, tel un animal blessé. J'ai du mal à me rappeler ce qui s'est passé ensuite, mais je revois encore le soin avec lequel il déroula ses manches et en boutonna les poignets, comme si abandonner ses patients définitivement mutilés, ou pire, était une affaire sans importance à laquelle il était passablement accoutumé.

Une infirmière entra quelques minutes après avec une compresse froide et une espèce de pommade antiseptique qui puait affreusement. J'ai bien peur de l'avoir injuriée avec des mots que je n'avais jamais utilisés avant quand elle me toucha la première fois. Je pleurais comme un bébé et réclamais ma mère en geignant. C'est à ce moment-là que j'ai compris que je serais borgne pour le restant de mes jours.

Une fois les soins terminés, l'infirmière me prit dans ses bras. Je n'arrive pas à me souvenir du visage de cette femme ni du son de sa voix, mais je sens encore la tendresse avec laquelle elle me serra contre elle et me laissa poser la tête sur sa poitrine alors que j'étais parcouru de frissons. Cette sensation m'aida à supporter la suite, une fois de retour dans ma cellule, avec pour seule perspective les traces sur le mur et la corde nouée autour de la poutre au-dessus de ma tête.

Quatre jours plus tard, la porte s'ouvrit et les gardiens firent entrer un autre prisonnier. Ils lui enlevèrent ses fers et le poussèrent dans un coin. Puis ils laissèrent tomber une pêche sur le sol en pierre et s'en allèrent.

La cellule mesurait un mètre cinquante sur deux mètres cinquante, et on n'y voyait pas grand-chose. Mais on était en plein après-midi et des rais de lumière tombaient entre les barreaux de la fenêtre sur le fruit pourri et difforme autour duquel les mouches pullulaient, tels des paparazzis autour d'une starlette.

— Alors, quoi de neuf ? dit la voix de Raymond.

— *Kossomak.* Va en enfer, Raymond. Tu crois que c'est drôle ?

Il s'éclaircit péniblement la gorge.

— Excuse-moi, mais je pense qu'on est déjà en enfer, Ali.

Mon œil droit s'accommoda peu à peu à la lumière et je le vis qui essayait de s'installer du mieux possible, appuyant son dos contre le mur de la cellule et posant les coudes sur ses genoux. Il paraissait en plus mauvais état encore qu'avant. Il avait le teint blême, mis à part son nez toujours couvert d'ecchymoses noirâtres. On aurait dit qu'il avait perdu dix kilos et pris dix ans depuis la dernière fois que je l'avais vu. Sa barbe était striée de gris et ses yeux endormis s'ouvraient à peine à présent. Il avait les bras aussi maigres que des gressins, et son front luisait de sueur.

— J'ai appris que tu étais passé à l'infirmerie avant moi, lançai-je.

— Oui. C'est exact…

Il dégageait une odeur d'homme malade. Mais, à vrai dire, moi aussi.

— Est-ce qu'ils t'ont fait très mal ?

— Eh bien, je ne courrai pas de marathon cette année.

— Ils ont laissé entendre qu'ils avaient utilisé le soufflet sur toi.

— Vraiment ? (Il tenta de rire.) Crois-moi. Ce qu'ils ont fait suffisait largement. J'ai à moitié dans l'idée d'écrire une lettre de protestation à l'Association médicale allemande.

Il cracha par terre à côté de lui, puis s'essuya la bouche d'un revers de main.

— Va te faire voir, grondai-je.

— Pourquoi ?

— *Pourquoi ?*

Je lui montrai le pansement sur mon orbite brûlée.

— Pourquoi, à ton avis ? Ils m'ont collé une cigarette dans l'œil.

— J'ai appris. Tout le monde en parle. Mais pourquoi t'en prendre à moi ?

— Parce que c'est ta faute. Sans toi, j'aurais pu leur dire ce qu'ils voulaient entendre, et je serais sorti d'affaire. Seulement voilà, il a fallu que tu provoques ma perte.

— Comment ça ?

— Parce que…

Je crachotais comme une moto essayant de démarrer.

— Parce que je me suis senti redevable envers toi, nom de Dieu ! À cause de ce stupide contrat moral que tu m'as imposé. Ils m'avaient tabassé pendant des jours. Une fois de plus, quelle différence ça aurait fait ? J'aurais pu le supporter. Mais non. Il a fallu que mon *sauveur* s'en mêle et joue au grand seigneur. Tu sais, je lis toujours en toi, Raymond. Tu es toujours un misérable serpent, égoïste et méprisable. Je maudis la chatte immonde dont tu es sorti. J'aurais voulu que tu ne sois jamais né.

Je criais tellement que ce qui restait de liquide aqueux dans mon œil s'écoulait sur le pansement.

— Je te promets qu'à la prochaine occasion je t'arrache le bras et je m'en sers, encore tout ensanglanté, pour te tabasser, répliqua-t-il.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Je me laissai glisser en position accroupie et pris mes genoux entre mes bras.

— Je suis sûr que ta mère était une femme bien et vertueuse. C'est simplement que ça fait horriblement mal, là. Je ne sais plus où j'en suis. Je ne sais même pas comment je vais survivre, si jamais je sors de là un jour. Je gagnais ma vie comme chauffeur. Qui embaucherait un chauffeur borgne ?

— Ce qu'on t'a fait n'était pas humain, approuva-t-il doucement.

— Je n'aurais jamais cru que les gens pouvaient être si cruels.

— Je pensais la même chose avant, qu'il y avait du bon et du mauvais en chacun de nous. Mais après la guerre…

Il tendit ses bras maigres couverts d'ecchymoses devant lui.

— … Je crois que parfois les gens sont touchés par quelque chose qui les dépasse. Pas toujours pour le meilleur. Ils font des trucs qu'ils n'auraient même pas pu concevoir une heure avant. C'est comme ça que le cordonnier se transforme en bourreau.

— Dans ce cas, c'est quoi ton excuse ? demandai-je en me remettant en colère. Tu ne pouvais pas simplement t'empêcher d'intervenir au lieu de faire empirer les choses ? Le mieux est l'ennemi du bien, tu sais ça ?

— Tu ne veux pas plutôt dire du mal ? Ils voulaient blesser quelqu'un qui se trouvait dans la pièce où on était, et c'est ce qu'ils ont fait.

— Tu n'as toujours pas répondu à la question.

— Je te l'ai dit, c'était par intérêt personnel. Purement et simplement. J'essayais de te manipuler. C'est ce que font les gens du cinéma. Même ceux qui tournent des documentaires.

— Non.

Mon œil mort commença à me gratter.

— Je n'accepte toujours pas cette réponse, fis-je.

— Très bien.

Il prit une longue inspiration. On aurait dit qu'il lui fallait franchir plusieurs paliers pour y arriver.

— Dans ce cas, qu'est-ce que tu aimerais croire ?

Les prisonniers des cellules voisines gémissaient et priaient, peu importaient les dieux ou les causes auxquels ils croyaient. Juifs, communistes et Frères musulmans tout pareil. Ils avaient tous été emmenés de force là où même le plus résistant d'entre nous pouvait être brisé. Et maintenant tous priaient pour que quelque chose dans l'obscurité leur apporte le salut, ou au moins une raison de passer la nuit.

— Je crois que c'est Dieu, le Miséricordieux et le Compatissant, qui

t'a motivé, mais que tu es trop têtu et buté pour l'admettre.

Il resta tellement longtemps silencieux que j'eus peur qu'il ne soit mort. Je m'inquiétais de ce que j'allais devoir faire si je me retrouvais seul avec sa dépouille. Je sais que les Égyptiens sont censés éprouver une révérence particulière pour ceux qui sont passés dans le royaume d'après. On a bâti les pyramides, la Vallée des Rois, la Vallée des Reines, et la Cité des morts. Mais j'avais une frousse pathologique des cadavres. C'était moi qui avais trouvé ma pauvre mère quand elle était morte de cette terrible maladie dont on m'avait dit qu'elle pouvait demeurer dans l'atmosphère après son dernier souffle. La honte de m'être enfui de cette pièce me hante encore aujourd'hui. Et j'étais terrifié à l'idée de devenir fou si on me laissait seul avec le corps de Raymond.

— Je ne suis qu'un Juif au nez cassé avec une jambe amochée qui tente de suivre le onzième commandement, répondit-il.

— De quel commandement s'agit-il ? (Je plissai les yeux vers son coin sombre.) Il y en a *dix*. Tu ne tueras point, tu ne voleras point, tu n'adoreras pas de faux dieux… D'où tu sors le onzième ?

— Tu ne laisseras pas tomber un ami.

— Oh ! alors maintenant on est *amis*. (Je me forçai à rire.) Tu me donneras un de tes bons yeux ?

— Si tu trouves un moyen de me le prendre.

Son gloussement sinistre vira à la toux sèche. Il se tint le ventre et tourna la tête de côté, sans doute pour que je ne le voie pas cracher une grande quantité de sang noirâtre et de bile jaune clair sur le sol. Je me levai d'un bond et courus à la porte.

— Allah.

Je commençai à tambouriner sur le battant, implorant de l'aide.

— *Il Ha'nil !*

« Aidez-moi ! »

— Assieds-toi, mon vieux. (Il tenta de lever la main.) Tu ne fais qu'empirer les choses.

— Tu as besoin de soins médicaux tout de suite.

— J'ai *reçu* des soins médicaux. C'est comme ça que j'ai fini dans cet état.

Je revins sur mes pas et posai le dos de ma main sur son front. Il était brûlant. Il serra les dents tandis que tout son corps se raidissait.

— Est-ce que ça fait très mal ?

Il m'attrapa la main et la serra.

C'est étrange, fiston. Quelques semaines plus tôt, j'avais été à deux doigts de l'assassiner. À présent nous étions comme deux frères, nous accrochant l'un à l'autre, en cherchant tout le réconfort possible dans la présence d'un autre battement de cœur.

— Ça va aller. (Je lui tapotai l'épaule.) *Allah, hummagh firliyal katheera*

mim maa's iyatika…

— C'est une prière musulmane pour les morts ou un truc dans le genre ?

— Non, lui mentis-je. Je demande simplement que tes souffrances s'arrêtent.

— Ali…

Il se mordit la lèvre et m'écrasa un peu plus les phalanges.

— Ne t'avise pas de demander quoi que ce soit à ce salopard. Pas pour moi, lâcha-t-il.

— Pourquoi pas ? Ça ne peut qu'aider.

— Est-ce que je t'ai raconté *comment* j'ai appris ce qui était arrivé à mon père ?

— Non.

— Alors écoute.

Une autre vague de douleur parut le submerger, mais cette fois il trouva le moyen de la surmonter rapidement.

— Le 13 avril 1945, je faisais partie d'une unité photographique assignée à la 3e armée du général Patton, quand nous sommes entrés dans le camp de Buchenwald…

— Tu es sûr que tu veux continuer ? On dirait que ça te fait souffrir.

— Ne prends pas ce ton condescendant, Ali. C'est toi qui as mis cette sordide histoire de Dieu sur la table.

— D'accord.

— J'essaie de te dire quelque chose sur ce dieu que tu appelles le Miséricordieux et le Compatissant.

— Pourquoi ? C'est important ?

— J'ai cherché des traces de sa présence dans ce camp. Je les ai cherchées dans le camion rempli de biscuits pour chiens qu'ils stockaient pour les bergers allemands alors qu'ils affamaient les prisonniers. Ensuite, je les ai cherchées dans les trous que les Allemands avaient faits en retirant les crochets à viande des murs du four crématoire, parce qu'ils ne voulaient pas que les Alliés voient comment ils avaient pendu les corps avant de les brûler. Après, je les ai cherchées dans les dents en or qu'ils avaient arrachées et laissées sur des plateaux pour les vendre plus tard…

— Très bien. Stop. J'ai compris où tu voulais en venir.

— Mais je ne t'ai pas encore dit comment j'ai découvert ce qui était arrivé à mon père.

Il me serra la main plus violemment encore, menaçant de me casser tous les os.

— J'ai parlé aux prisonniers jusqu'à ce que j'en trouve un qui l'avait connu. Il avait vu mon père à peine trois jours auparavant. Il m'a dit que mon père avait souvent parlé de moi et qu'il rêvait de me voir en uniforme de soldat. Malheureusement, le jour en question, mon père

avait eu une dispute avec un des kapos qui faisaient la queue pour le petit déjeuner qu'il servait, un homme qui n'était rien d'autre qu'un minable voleur avant la guerre. Il avait dérobé de la nourriture aux autres prisonniers et profité de certaines femmes…

Il fit une pause et ferma les yeux, comme s'il s'était évanoui à cause de la douleur.

— Ce n'est pas grave.

Je commençai à retirer ma main.

— Tu pourras me raconter la suite plus tard.

— Non, il faut que je te raconte *maintenant.*

Il resserra son étreinte, essayant d'être plus précis.

— Parce que mon père a répondu à ce type, cette racaille, cette punaise répugnante, ce dernier a attrapé la louche et l'a attaqué avec. Mon père était costaud, mais les privations l'avaient affaibli. Le voleur lui a fendu vilainement la lèvre et lui a cassé deux dents de devant. Ensuite, mon père a développé une infection dans la bouche, qui n'a pas été soignée et s'est généralisée. Les gardiens ont décidé qu'il ne pourrait plus assurer son boulot à la cuisine du camp sans traitement. Alors, ils l'ont envoyé dans les chambres à gaz à la place. Moins de quarante-huit heures avant que j'arrive au camp. Rien qu'un événement parmi d'autres. Sur lequel Dieu ou Allah, ou quel que soit le nom que tu donnes à ce Miséricordieux, ne s'est pas penché. Alors maintenant je ne vais pas implorer sa pitié. Même si ça l'amuse.

Il finit par me lâcher ; ma main palpitait, les articulations presque en fusion. Je me souvins de ce qu'avait expliqué le médecin sur l'évolution de l'infection, comment les organes endommagés finissaient par être comme étouffés par les tissus épithéliaux qui les entouraient.

— Tu devrais arrêter de parler de cette façon, l'avertis-je. Il te punit.

— Dans ce cas, il est bien trop malveillant pour qu'on croie en lui. Ou encore plus égocentrique que Cecil B. DeMille.

J'avais fini par comprendre que personne ne viendrait nous aider. Son organisme était en train de lâcher. Je le voyais, je l'entendais, je le sentais. La maladie qui le rongeait voulait s'infiltrer en moi aussi.

— Raymond, s'il te plaît, dis-moi ce que je peux faire pour toi.

— Parle-moi, c'est tout.

— De quoi ?

— De n'importe quoi…

Ses yeux roulèrent en arrière dans leurs orbites.

— Raconte-moi un film que tu as vu, suggéra-t-il.

— Quel genre de film ?

— Peu importe.

Sa respiration était devenue superficielle à présent.

— J'ai juste besoin que mon esprit s'envole ailleurs.

— D'accord, alors. Tu connais *Le Voleur de Bagdad* **?**

— L'ancien ou le nouveau ?

J'imagine que ça devait être un peu bizarre, vu les circonstances, de nous voir jouer aux critiques de cinéma. Mais je me souciais plus de chasser les mouches et de me couvrir le nez avec mon col.

— Celui qui est en couleurs, avec Sabu, M. John Justin et M. Conrad Veidt, répondis-je. Il est sorti juste avant la guerre.

— Oui, s'il te plaît, raconte-moi. Je veux entendre ta critique.

Je fermai les yeux, essayant de me revoir en train de m'installer dans les fauteuils du Metro, juste avant que les lumières ne s'éteignent.

— Eh bien, ça commence il y a longtemps, dans un endroit qui n'a jamais vraiment existé…

Il soupira, comme avec dédain. Après tout, c'était un documentariste oscarisé. Mais je compris ensuite qu'il s'installait dans son coin pour trouver une position confortable.

— Il y a un homme blanc et un homme à la peau sombre, continuai-je. Et ils se trouvent dans une cellule de prison sale et dégoûtante, un peu plus grande que celle où on est maintenant.

— Quelle chance.

— L'un est Son Altesse le sultan, qui s'est fait piéger et détrôner par son vizir, un homme qui s'avère maléfique et méchant, avec des pouvoirs de sorcier. L'autre n'est rien d'autre qu'un petit voleur. Encore moins qu'un roturier. À l'extérieur des murs de la prison, les gens souffrent et prient pour la venue d'un grand libérateur…

— Comme toujours…

Je l'entendis inspirer un grand coup sec. Si Dieu ne le punissait pas pour sa défiance, alors Nasser s'en chargeait certainement.

— Et ensuite, il se passe quoi ? me souffla-t-il.

— Le voleur leur sauve la mise. L'homme à la peau sombre. Un gamin, en réalité, issu d'une famille modeste qui n'était pas censée arriver à quoi que ce soit un jour.

— Continue.

— Il vole une clé aux gardiens et aide le sultan à s'échapper de la cellule avec lui.

— Et après ?

— Et après, ils se lancent dans leur aventure pour vaincre le vizir et remettre le sultan sur son trône…

J'étais de retour dans la salle de cinéma à présent, je tenais la main de ma mère en partageant un paquet de pop-corn avec mes sœurs.

— Oh ! il se passe tellement de choses incroyables par la suite, Raymond. Ils font un voyage périlleux sur un bateau à aubes. Ils arrivent à Bassora. Seulement, ça n'est pas comme la vraie Bassora, avec la circulation et la chaleur. C'est un bel endroit avec des châteaux rose et violet, des étals de rue remplis d'objets magiques et des voiliers géants dans la baie. Et une princesse encore plus belle derrière les murs

de la forteresse. Bien entendu, le sultan tombe amoureux d'elle. Mais le vizir aussi, il la réduit en esclavage et rend le sultan aveugle avec ses terribles pouvoirs de sorcier…

Je me penchai en avant trop rapidement, et j'eus l'impression que des braises ardentes crépitaient toujours dans mon orbite.

— Bref.

J'appuyai ma paume contre mon œil avant de poursuivre :

— C'est de nouveau le petit voleur qui vient à son secours. Il trouve un génie dans une bouteille sur une plage et fait trois vœux pour pouvoir aider son ami.

Plus je parlais, plus j'ignorais ma douleur.

— Ensuite, il vole un tapis magique et fonce en piqué pour sauver la princesse. Puis il terrasse le vizir et les gens sont libres, et tout le monde est heureux, et, oh ! j'ai presque oublié, le sultan retrouve la vue et son trône…

Raymond était devenu absolument immobile. J'eus peur qu'il ne se soit endormi à force d'ennui, ou qu'il ne soit mort durant mon histoire.

— Et est-ce que le voleur gagne le cœur de la fille ? demanda-t-il.

— Oh ! mon Dieu, non, bien sûr que non.

Je me balançai d'avant en arrière, soulagé de l'entendre respirer encore.

— De telles choses n'arrivent jamais, même dans les films. Mais à la fin il parvient quand même à s'envoler sur le tapis magique.

— Alors c'est déjà ça.

Je remarquai que les autres prisonniers s'étaient tus dans leurs cellules, comme s'ils écoutaient aussi l'histoire. Le soleil avait commencé à se coucher. Bientôt, ce serait l'heure du dîner. Mais il était difficile de savoir si on aurait autre chose à manger que la pêche en train de moisir par terre.

— En tout cas, repris-je, j'ai aimé ce film. Je n'arrive pas à croire que tu ne l'aies jamais vu.

Ses habits bruissèrent, comme si son corps ne les remplissait plus.

— Qui a dit que je ne l'avais pas vu ?

— Pourquoi tu m'as laissé raconter toute l'histoire alors ?

— Ça m'a plu de t'entendre.

Je m'allongeai sur le dos et étirai une jambe. Dans la lumière déclinante de la cellule, je n'aurais su dire s'il grimaçait ou souriait de toutes ses dents.

— Je crois que tu es encore en train de te moquer de moi, Raymond.

— Je te promets que non. Je t'ai demandé de m'emmener ailleurs en esprit, et tu l'as fait. J'ai eu l'impression d'être revenu au Delphi Filmpalast avec mon père et de regarder Douglas Fairbanks voler sur le tapis magique dans la version muette. Alors merci. Tu as ma gratitude la plus sincère.

Peu de temps après, je m'endormis. Mon corps était épuisé, et mon esprit avait encaissé sa dose de réel pour la journée.

Je dormis d'un sommeil paisible, comme si j'avais respiré la rose bleue de l'oubli que le vizir donne à la princesse dans le film. Mon esprit s'envola pour un long voyage. Je rêvai que j'étais dans un cinéma. Entouré de la chaleur de ma famille. Pas seulement mon père et ma mère, mais les générations précédentes dans les rangées de sièges derrière moi, qui s'étiraient si loin que je ne pouvais pas voir jusqu'au fond. Mona se trouvait devant moi.

Au milieu de cette somptueuse opulence, Cecil B. DeMille s'avança vers moi et déclara que j'étais assis sur le mauvais siège. J'essayai de retrouver mon ticket pour lui montrer qu'il s'agissait bien de ma place, mais je me rendis compte que je ne l'avais plus. Il me dit alors que je devais le suivre hors de la salle. J'étais tiraillé entre lui obéir et rester avec mes bien-aimés. Et puis une alarme se déclencha, nous avertissant qu'il y avait le feu dans le cinéma. Je regardai autour de moi, cherchant ma mère et mon père des yeux, mais leurs sièges étaient vides. Ainsi que celui de Mona. J'étais seul dans la salle. Une poussée d'adrénaline me fit ouvrir les yeux.

L'alarme sonnait encore.

Je sentis une odeur de fumée.

La seule ampoule de la cellule était allumée. La pêche pourrie était toujours par terre. Il faisait noir à l'extérieur.

Raymond était recroquevillé dans son coin. Je n'aurais su dire s'il respirait ou non. Quelqu'un tapait frénétiquement sur notre porte en hurlant qu'il y avait le feu.

— *Akhrogo !* Sortez !

Il y avait un tapage infernal dans le couloir. Davantage de gens encore criaient dans la cour. Je me redressai, essayant avec peine de me réveiller complètement. Mon œil droit me piquait et pleurait. Ma gorge me brûlait. J'entendis des sirènes au loin.

— *Gohannem !*

Les prisonniers des cellules adjacentes hurlaient.

— *Sa'ed-ini min fadlik !*

« Aidez-moi, s'il vous plaît ! »

Une volute de fumée noire passa sous notre porte. Elle était plus fine et un peu moins toxique que la fumée dans la cour, plus de papier et moins d'essence, comme si de multiples départs de feu avaient été déclenchés au même moment dans différents endroits.

— Raymond, il faut qu'on se lève, dis-je.

Une toux le secoua, mais il fut incapable de bouger. Il y eut un cliquetis de clé dans la serrure. La porte s'ouvrit et un pompier apparut sur le seuil, dans sa lourde tenue jaune et noir et son casque d'intervention, une hache à la main. Je remarquai quelque chose de

bizarre dans sa posture. Il s'appuyait davantage sur une jambe que sur l'autre.

— Ali, *yalla.*

Chérif passa la tête à l'intérieur.

— *Yalla bina.* **On doit y aller, tout de suite. OK ?**

De : Bayridgemama475@gmail.com
Envoyé : 7 juillet 2015
À : Raqqarolla@protonmail.com
Cher Alex,
Je ne sais absolument pas si c'est toujours ton adresse mail ni si tu auras un jour ce message, mais ton père et moi avons épuisé tous les autres moyens de te joindre.
Ton grand-père ne va pas bien. Je lui lis tes réponses à propos de son livre et il semble comprendre en partie. Mais son corps lutte et ses forces de vie refluent. Il n'a pas tellement pu bouger depuis son attaque, et les médecins nous ont annoncé qu'il a des escarres et du liquide dans les poumons.
Je ne veux pas te mettre la pression au point que tu cesses de communiquer avec nous. Il y a encore une chance qu'il guérisse selon les médecins. De plus grands miracles se sont déjà produits. Néanmoins, il se peut aussi que la situation empire très vite. Bref, personne ne sait vraiment.
Je lui lirai ta réponse si tu choisis ou s'il t'est possible d'écrire. Je comprends qu'il n'est peut-être plus en ton pouvoir de revenir, même si tu le voulais. En tout cas, tu dois savoir que tu es toujours dans nos cœurs et nos esprits à chaque minute de chaque jour.
Je t'embrasse,
Maman

29

Je restai bouche bée devant mon cousin en tenue et casque de pompier, incapable d'en croire mon œil restant. C'était comme un vestige du rêve que je venais de faire. Puis je compris soudain. Cette fois, Chérif n'exagérait pas et ne se berçait pas d'illusions. Lui et les autres Frères avaient mené à bien la grande conspiration à laquelle le professeur avait fait allusion. Quelqu'un à l'intérieur du système nous aidait à nous échapper.

Je me repoussai du mur pour me mettre debout, mais mes jambes tremblaient et j'avais la poitrine oppressée.

— Je ne comprends pas, dis-je en clignant des yeux. Qu'est-ce qui se passe ?

Chérif s'avança vers moi avec la hache. J'étais sûr qu'il avait l'intention de me fendre le crâne. Je m'accroupis et me protégeai la tête des bras. Il m'attrapa par la manche et me releva.

— Pour l'amour de Dieu, ressaisis-toi, lâcha-t-il. On n'a pas le temps pour tes conneries maintenant.

D'autres prisonniers passèrent devant nous en courant dans le couloir, rempli d'une fumée grise qui tourbillonnait. Une autre tenue de pompier ainsi qu'un casque gisaient sur le sol.

— Enfile-les, m'ordonna-t-il. On doit se dépêcher.

Tout allait tellement vite que j'arrivais à peine à donner un sens à tout ça. Plus tard, j'appris que tout avait été minutieusement organisé et planifié depuis des semaines – les uniformes entrés en douce dans la prison, l'incendie allumé par des gardiens qui étaient des sympathisants secrets de la Confrérie –, mais personne ne m'en avait parlé parce que je ne faisais pas partie du cercle de confiance.

— Tu es toujours mon cousin.

Chérif répondit à la question avant que je l'aie posée.

— Le sang, c'est le sang.

Il approcha sa main libre de mon visage comme s'il voulait m'attirer à lui et m'embrasser. Mais, à la place, il arracha le pansement qui recouvrait ma blessure. Une bouffée d'air froid se fraya un chemin dans

mon orbite nue.

— *Allah !* hurlai-je. Pourquoi tu as fait ça ?

— Il le fallait. Si quelqu'un te voit avec un bandage, ils sauront que tu es un prisonnier.

Il ramassa la combinaison et me la lança.

— Dis simplement que tu as été blessé en luttant contre les flammes. Fais semblant d'être brave pour une fois.

Je scrutai l'obscurité de la cellule, pour voir si Raymond bougeait toujours.

— On s'en fout du Juif.

Chérif me colla le casque entre les mains de force.

— *Yalla, yalla,* il faut y aller.

J'essayai d'enfiler la combinaison et le casque pendant qu'il m'entraînait dans le couloir. En arrivant à un coude, j'aperçus le sergent au tatouage bleu qui nous montrait la sortie vers la cour. Maintenant, j'en étais sûr : les Frères avaient plus d'alliés et de taupes dans les forces de police que quiconque ne le pensait, à moins qu'il ne s'agisse simplement de gens prêts à retourner leur veste rapidement. Quoi qu'il en soit, j'évitai d'observer le sergent par-dessus mon épaule tandis que mon cousin continuait à me tirer par la main.

La situation à l'extérieur était encore plus atroce. Des feux brûlaient dans au moins quatre endroits différents. Une épaisse fumée noire s'élevait en tourbillonnant vers une demi-lune dans le ciel. J'entendais des hurlements et je sentais l'odeur des hommes en train de brûler vifs dans leurs cellules. Gardiens et détenus couraient en tous sens, tels des fous échappés d'un asile, qui se seraient pris pour des athlètes olympiques.

Un projecteur s'illumina dans une des tours de garde, découpant dans l'obscurité une diagonale de lumière éblouissante, dans le faisceau de laquelle montait une fumée noire. Il tomba sur le directeur adjoint en train de tabasser sauvagement les prisonniers, et de les ramener vers les bâtiments en feu. Un haut-parleur grésilla. La voix du directeur monta des petites enceintes. « Regagnez immédiatement vos cellules ou on vous tirera dessus, cria-t-il. C'est un ordre du directeur de la prison. »

Un second projecteur s'alluma, le faisceau coupa à travers la cour en direction du premier, illuminant d'autres gardiens en train de lutter au sol avec des prisonniers échappés de leurs cellules. Je vis au moins un corps immobile, visage contre terre. En l'enjambant, je m'aperçus qu'il s'agissait d'Osman. Des officiers chargés du maintien de l'ordre se précipitèrent dans la cour, avec des bergers allemands qui aboyaient et tiraient sur leurs laisses comme des fous. Puis j'entendis le claquement sec d'une détonation, venant d'une des tours de garde.

Je fus jeté au sol et séparé de mon cousin par la masse compacte

des détenus qui s'enfuyaient en courant. Un second coup de feu frappa la poussière à moins de trois mètres de moi. Je me relevai d'un bond ; mon cœur battait à tout rompre, mes oreilles tintaient. Le second projecteur balaya l'endroit où je me tenais, m'aveuglant totalement, et provoquant une bouffée d'angoisse au plus profond de moi. La vue me revint juste au moment où les faisceaux des projecteurs convergeaient l'un vers l'autre, près de l'endroit où mon casque était tombé.

Je m'en emparai et me l'enfonçai sur le crâne. Puis en me retournant je me retrouvai face à face avec le directeur adjoint, la matraque toujours à la main. Probablement celle dont il s'était servi pour me tabasser, moi et tant d'autres prisonniers. Durant le bref instant où le projecteur le survola, je vis qu'il était seul et avait perdu de sa superbe. Nous n'étions plus que deux hommes ordinaires dans une situation désespérée. En cet instant précis, si j'avais eu une hache comme mon cousin, je lui aurais volontiers fendu le crâne en deux, avant de me mettre à la recherche du médecin qui m'avait pris mon œil. Mais Dieu avait d'autres projets. Une marée de corps nous sépara, m'entraînant vers les grilles qui menaient à la cour extérieure et qu'on avait ouvertes pour permettre aux camions de pompiers d'entrer.

De nombreuses années s'écouleraient avant que je voie enfin *Les Dix Commandements*, **que M. DeMille avait réussi à terminer, une fois suffisamment rétabli, quelques mois après son retour aux États-Unis. Il y a une scène à la fin, juste après celle que nous avions filmée sur les rives de la mer Rouge. Moïse et son peuple sont poursuivis par l'armée du pharaon jusqu'au bord de l'eau. Au moment où il semble que tout est perdu et qu'un massacre est inévitable, Chuck lève sa houlette, frappe le sol et prononce la tirade que j'avais entendue ce soir-là au crépuscule : « Contemplez sa puissance ! » Les eaux s'ouvrent et le peuple se voit offrir un chemin vers la liberté. Je te jure, fiston, que la même chose m'est arrivée ce soir-là. Les projecteurs me manquèrent. Les balles volaient autour de moi, certaines si proches qu'on aurait dit des moustiques me sifflant aux oreilles. Les corps en lutte s'écartèrent, juste assez pour me permettre de me frayer un chemin entre eux. Les gyrophares et les sirènes des fourgons envoyés en renfort emplirent la cour.**

Je me dirigeai vers eux d'un pas vif, une main sur mon œil blessé, essayant d'adopter le rôle et la posture d'un courageux pompier. Je savais que toutes les autres grilles donnant sur l'extérieur avaient dû être ouvertes pour laisser passer les véhicules. La providence venait sans aucun doute de me sourire dans ce moment difficile, m'ouvrant une voie vers mon exode personnel. Je vis des prisonniers sur les toits des blocs cellulaires en train de brûler, agitant les bras et hurlant pour qu'on vienne les sauver. D'autres poussaient un matelas en feu à travers les barreaux d'une cellule. Un molosse me renifla la jambe et

tenta de lécher ma sandale cassée sous l'ourlet de ma combinaison. Sans rien remarquer, son maître l'entraîna à l'écart.

Si je parvenais à franchir les grilles, je savais que j'avais une chance. La prison ne se trouvait qu'à quelques kilomètres du Caire. Je pouvais rejoindre la ville à pied, en profitant de l'obscurité. Dans ma tête, je psalmodiais à nouveau « Pas d'autre dieu que Dieu, pas d'autre dieu que Dieu », tout en avançant vers les lumières qui brillaient à travers les grilles. Les vrais pompiers couraient à côté de moi, tirant péniblement des tuyaux reliés au réseau d'alimentation en eau de la prison. Un ou deux me jetèrent des regards curieux, mais ils n'avaient pas le temps de s'arrêter pour me poser des questions. Un fourgon militaire s'était garé derrière leurs véhicules. Des soldats en tenue anti-émeute en sautèrent et se précipitèrent dans la cour en brandissant leurs matraques, frappant tous ceux qui n'étaient pas en uniforme officiel, bastonnant les coupables autant que les innocents, sans prêter la moindre attention à ceux qui étaient grièvement blessés.

Je me trouvais à moins de vingt pas de la grille à présent, porté par une marée humaine de chaque côté. Les gyrophares des camions-pompe et des camions-échelle tournoyaient en cadence, jetant tour à tour sur la cour un manteau carmin et noir. Mon cœur se dilatait et se contractait au rythme de l'espoir et de la terreur. Je pensai à Mona. Je pensai à mon père. Et puis, Dieu sait pourquoi, je pensai à Raymond.

C'était de la folie ne serait-ce que de songer à lui à ce moment-là. J'avais laissé la porte de la cellule ouverte. S'il avait assez d'énergie pour survivre, il avait pu sortir tout seul. Et s'il n'en avait pas la force, eh bien, je n'aurais sans doute rien pu faire pour lui de toute façon. S'il ne croyait pas en Dieu, quelle différence qu'il meure dans la solitude ou non ? Je me dis qu'il mentait lorsqu'il m'avait appelé son ami. Il avait admis avoir tenté de me manipuler. Mais, Dieu sait pourquoi, je commençai à ralentir en approchant des lumières aveuglantes, et puis, aussi déconcertant que cela paraisse, je me rendis compte que j'étais incapable de faire un pas de plus.

J'entendis le directeur hurler des ordres aux gardiens. En personne, pas par haut-parleur interposé. Je vis sa silhouette caractéristique s'agiter devant les phares des camions. Il tenait quelqu'un par le col et le frappait en plein visage, comme pour montrer l'exemple à ses hommes. Je me forçai à avancer de deux pas, et constatai qu'il s'agissait du Pr Farid, qu'il secouait comme une poupée de chiffon, ce dernier continuant à lui cracher des insultes à la figure. Il tourna la tête et me regarda droit dans les yeux, comme s'il s'apprêtait à hurler mon nom et à alerter les autres. Le directeur tira alors une arme de son holster et lui colla une balle dans la tempe.

Son sang gicla d'un côté et son corps tomba de l'autre. Le directeur regarda autour de lui comme s'il savait que quelqu'un d'autre là-dehors

méritait la prochaine balle. Je me renfonçai dans l'obscurité et implorai Dieu de m'aider une dernière fois. Je n'avais aucune idée de ce que je devais faire : me faufiler discrètement en avant ou revenir sur mes pas.

Un événement des plus étranges se produisit. Un morceau de bois calciné tomba juste devant moi. Un signe. D'où venait-il, je l'ignore. Il n'avait rien de très marquant, dans le chaos et la destruction qui m'entouraient. Mais je jure que ce morceau de bois me cloua sur place, de la même façon que la colonne de feu arrêterait les soldats du pharaon dans le film de M. DeMille. Dans l'islam strict, on ne croit pas vraiment aux miracles hollywoodiens, tels que l'eau changée en vin ou les grenouilles qui tombent du ciel. On pense que Dieu montre sa présence dans les détails de la vie. Alors, quand ce bout de bois se mit en travers de mon chemin, je sentis qu'il s'agissait de la volonté divine, purement et simplement, qui m'empêchait d'aller plus loin.

Chérif passa devant moi en courant et voulut grimper dans un des camions d'incendie. Les pompiers se mirent à hurler en le montrant du doigt. Plusieurs gardiens se précipitèrent pour l'attraper. On lui arracha la hache des mains avant qu'il puisse la brandir. Puis le directeur se joignit à la mêlée, le revolver brillant entre ses doigts. Mon cousin tenta de s'en saisir pour l'éloigner de lui, et ils se mirent tous à crier. Ils se battirent, mon cousin referma la main sur le canon de l'arme. J'aurais facilement pu m'éclipser en profitant de la confusion qui régnait. Il y avait une ouverture d'au moins trois mètres entre les hommes et le camion. J'aurais pu être dans le désert avant que quiconque se soit aperçu de mon absence. Mais mes pieds avaient pris racine dans la poussière de la cour. Ce petit morceau de bois calciné refusait de me laisser passer. Dieu ne me permettrait pas de rejoindre le centre-ville du Caire ce soir-là. Ou peut-être m'avait-il simplement poussé à hésiter juste assez pour m'éviter de me retrouver sous le feu des projecteurs. Un autre homme passa à côté de moi en courant dans la lumière et fut immédiatement abattu par le garde dans sa tour de guet.

Une seconde plus tard, le directeur balaya d'un coup de pied la mauvaise jambe de mon cousin, l'envoyant au tapis. Puis il pointa son arme sur sa tête. Chérif, sur le dos, leva les bras en signe de capitulation.

Je quittai le casque de pompier et le balançai dans un coin. Puis je laissai la combinaison me glisser des épaules. Dieu, s'il regardait, m'avait épargné. Il m'indiquait un chemin aussi détourné que celui qu'il était censé avoir indiqué aux esclaves du pharaon. Comme en transe, je revins sur mes pas au milieu des émeutiers, tel M. Claude Rains, dans *L'Homme invisible*, évitant toujours les projecteurs et enjambant les flaques laissées par les tuyaux, qui commençaient à avoir le dessus sur l'incendie. Je faillis percuter le sergent à l'oiseau bleu, qui sortait du

bloc. En voyant où j'allais, il me regarda comme si j'étais fou.

Le feu avait été largement circonscrit dans notre unité. Il y avait plusieurs centimètres d'eau sur le sol. J'entendis des gémissements derrière les portes des cellules que personne ne s'était donné la peine d'ouvrir. Mon estomac se retourna quand je compris que l'odeur que je sentais était celle de la chair carbonisée et qu'elle ressemblait beaucoup à celle de la viande grillée.

La porte de ma cellule était à demi ouverte, la clé toujours dans la serrure, là où Chérif l'avait laissée.

J'hésitai avant d'entrer. Toutes ces années après avoir découvert ma mère, j'étais submergé par la peur de voir un autre cadavre. Ma main tremblait lorsque je poussai la porte. L'obscurité m'avala quand je pénétrai à l'intérieur. Quelqu'un avait éteint. L'air était fétide et sentait l'humus, comme les tombes durant la saison des crues. Je tendis l'oreille avec hésitation pour percevoir un bruit de respiration.

— Raymond ?

Je sentais la présence de la mort dans cette pièce, aussi sûrement que j'avais senti la présence protectrice de Dieu dans la cour.

Le projecteur tombant à travers les barreaux illumina son corps recroquevillé dans un coin.

Je recommençai la prière pour les défunts.

— *Genug.* Ça suffit. (Il toussa.) Je ne suis pas encore mort.

Il parlait d'une voix basse et à peine audible, mais on y décelait encore vaguement son habituel cynisme – que je croyais à présent feint.

— Pourquoi tu es revenu ? demanda-t-il.

— Je me suis dit que tu allais t'ennuyer sans moi.

— Pas la peine de te lancer des fleurs. (Il fit entendre sa respiration sifflante.) Tu n'es pas si distrayant.

Je le distinguai un court instant qui souriait à demi dans le faisceau blafard d'un projecteur illuminant la pièce. Il avait le visage émacié et le regard déjà fixé sur un point à mi-distance.

— Comment vas-tu, Raymond ?

— Oh ! je pourrais me plaindre, mais qui m'écouterait ?

— Encore une blague. Tu essaies de rivaliser avec mon père.

Il inspira un grand coup comme s'il se préparait à foncer vers la porte.

— Écoute-moi bien à présent, Ali, il y a une boîte postale au Club Grec, au Caire…

— Et alors ?

— Elle est au nom de Paul Leni…

— Comme le réalisateur de *L'Homme qui rit ?* le coupai-je.

— Oui, oui.

Il serra les dents ; ce n'était pas le moment pour des futilités de

cinéphiles.

— Demande l'enveloppe qui s'y trouve quand un employé du nom d'Ahmed est de service. Dedans, il y a un passeport avec mon vrai nom et de l'argent pour acheter un billet d'avion à destination de Malte.

— Alors c'est vrai ce qu'ils racontaient ?

J'essayai de le voir dans le noir.

— Tu étais un espion israélien ?

— Si je l'ai été, je ne le suis plus, répondit-il. Ici, il n'y a ni Égypte ni Israël. Rien que toi et moi. Et je t'offre une chance de t'enfuir.

— Mais pourquoi ?

Il mit tellement longtemps à répondre que je crus qu'il venait peut-être de trépasser.

— Je ne sais pas. Il se peut que tu aies encore un avenir dans le cinéma.

— Non, Raymond. (Je lui décochai un sourire las.) Je crois que j'en ai fini avec tout ça.

J'entendais la voix du directeur dans le haut-parleur à l'extérieur, qui ordonnait calmement et d'un ton autoritaire à tous les survivants de regagner leurs cellules. Les gardiens avaient repris le contrôle.

— Tu t'en sortiras, au bout du compte, dit-il si doucement que je faillis ne pas l'entendre. Ils ne peuvent pas te garder éternellement. Maintenant, sois sympa, j'ai besoin d'un peu de sommeil réparateur, tu veux bien ? J'ai rendez-vous avec un ange.

— Toi ? Qu'est-ce que tu pourrais bien fabriquer avec un ange ?

Son rire me donna envie de pleurer.

— Merci d'être revenu, mon ami. Je crois que j'ai changé d'avis sur un point.

— De quoi s'agit-il ?

— Je veux que tu dises quelque chose pour moi. Quelques phrases.

— D'accord. Ça vient d'un film ?

Il toussa et lutta pour s'éclaircir une fois encore la gorge.

— *Yitgadal v'yit kadash…*

Je répétai ce qu'il venait de dire avec difficulté.

— *Sh'mei raba. B'alma di v'ra…*, **continua-t-il.**

Les syllabes étaient gutturales, mais d'une certaine façon pas complètement étrangères à mes oreilles. Comme des sons que j'aurais entendus dans un rêve ou un film. Un langage du désert. Des paroles sorties d'un lieu inhabité.

— *Chirutei v'yamlich malchutein b'chayeichon…*

— Raymond, l'interrompis-je. Qu'est-ce que tu me demandes de répéter ? On dirait une prière pour les morts. Je pensais que tu ne croyais à rien de tout ça ?

Il voûta ses frêles épaules, tel le comédien racontant sa dernière blague.

— C'est un tel miracle que tu sois parvenu à revenir que j'ai décidé d'assurer mes arrières.

Dieu sait comment, nous parvînmes au bout, en dépit des cris et des tirs à l'extérieur. Le kaddish des endeuillés, que je découvris des années plus tard, était récité d'habitude uniquement lors des funérailles et de l'anniversaire de la mort d'un Juif. Je suppose que demander à un musulman de le prononcer était mieux que rien. Il ne voulait probablement pas se retrouver tout seul à la fin. Il souhaitait que quelqu'un soit témoin de sa mort, de sorte que son souvenir ne soit pas simplement perdu et oublié, telle une image engloutie par le sable.

— Voilà, *maintenant* on est quittes, déclara-t-il quand nous eûmes terminé. Ali Hassan, tu es un homme bien.

Il tourna son visage vers le mur et ne dit plus rien.

De : Straightouttadamasus@protonmail.com
Envoyé : 14 juillet 2015
À : Bayridgemama475@gmail.com
Mère, grand-père, Allah,
Qui que soit la personne qui lira ceci,
Il s'est passé beaucoup de choses depuis la dernière fois que j'ai écrit. Rien de bon.
Tyler Sommers est mort. Il a tenté de s'enfuir et ils l'ont rattrapé. Ensuite, ils ont décidé de faire de lui un exemple, en tournant une vidéo. Et ils m'ont demandé de la monter. Peut-être que vous l'avez déjà vue. Elle est partout sur le Net. Elle est peut-être même passée aux infos de 23 heures sur Channel 4, celles que papi aime regarder quand il en a fini avec ses vieux films.
Si vous l'avez vue, alors je n'ai pas besoin de vous décrire ce qu'ils lui ont fait subir. C'était horrible. Pas comme dans un film, mais en vrai, et je fais des cauchemars depuis.
Ce gars avait seulement dans les cinq ans de plus que moi. Pendant que je montais la vidéo, je ne cessais de repenser à son grand-père et lui en costumes de *Star Wars*, et au fait qu'il regardait ces *Dix Commandements* tous les ans avec ses parents. Je n'arrêtais pas de visionner le passage où il est censé lire la déclaration que mes commandants lui ont donnée, mais ne peut pas empêcher sa lèvre inférieure de trembler. Alors il fixe la caméra et lit avec cette drôle de voix, comme s'il essayait de se rappeler le Serment d'allégeance. Peut-être qu'il ne voulait tout simplement pas croire ce qui l'attendait. Ou qu'il pensait qu'ils utiliseraient des effets spéciaux, et non un vrai sabre.
Pour faire court, j'ai compris que je devais partir après ça. En particulier depuis qu'une rumeur a commencé à courir, disant que c'était moi qui l'avais aidé à s'échapper. Ils ont trouvé un tournevis dans sa cellule, avec lequel il avait descellé quelques barreaux de sa fenêtre, et quelqu'un a fini par découvrir qu'il venait d'une boîte à outils à laquelle j'avais accès.
Je me suis enfui il y a deux nuits, et je suis pratiquement sûr qu'ils ont envoyé quelqu'un à ma recherche.
Je ne vais pas mentir. J'ai vraiment peur de ce qu'ils feront s'ils me trouvent. Je ne pouvais pas rester, cela dit. Tyler était un infidèle et un *kouffar* comme ce Raymond, mais j'ai paniqué quand j'ai pris conscience qu'ils allaient le tuer même s'ils obtenaient la rançon. C'est pour ça que j'ai laissé le tournevis, en priant pour qu'il se barre tout seul. Seulement ils ont retrouvé sa trace avant même qu'il ait pu appeler un taxi. Et ensuite ils m'ont obligé à monter la vidéo en surveillant ma réaction.
J'ai essayé de faire comme si je m'en fichais pour pouvoir continuer les

entraînements militaires, la cuisine, les patrouilles de la vertu et le travail dans la section vidéo. Mais je n'arrivais pas à me concentrer sur mes tâches. Je n'arrêtais pas de penser à ce qui se serait passé si je n'étais pas venu là, et à toutes les choses de Brooklyn que je n'aurais jamais cru regretter autant. Les magasins de cigarettes électroniques et les mosquées de rue dans Atlantic Avenue. Les Espagnoles qui vendent des *churros* dans le métro. Les marchands de baskets dans la 86e, et l'endroit où on avait l'habitude de manger des sandwichs italiens, près du pont Verrazano. Nos repas du dimanche soir chez Bab al Yemen dans Bay Ridge Avenue, et le skate près des Narrows. Les mecs avec leurs bonbonnes d'oxygène, en train de fumer des cigarettes devant les bodegas de la Troisième Avenue, et papi qui s'endort devant la télé allumée. J'imagine que je suis plus américain que je ne le croyais. Ou peut-être que j'ai simplement le mal du pays et que j'ai la trouille. Quoi qu'il en soit, il faut que je me tire de là vite fait.

Je suis quelque part près de la frontière. Ils appellent ça une « planque », mais je ne sais pas combien de temps je serai vraiment à l'abri ici, ni jusqu'à quel point je peux faire confiance aux gens avec qui je me trouve.

Alors j'ai besoin que vous fassiez quelque chose pour moi tout de suite. J'ai besoin que vous preniez contact avec l'avocate de papa, Mme Schulman, et que vous lui transmettiez cette adresse mail. Dites-lui que je dois immédiatement parler aux agents du FBI qui avaient arrêté papa. J'ai des informations qui vont les intéresser. Mais je ne les leur communiquerai que s'ils me fournissent un nouveau passeport, de l'argent pour acheter un billet, et organisent dès maintenant mon retour à la maison en toute sécurité.

Je n'ai pas le temps d'expliquer toutes les autres difficultés. Mais je veux rentrer et voir papi pendant que je peux encore. Et le reste d'entre vous, bien entendu.

Je vous aime,

Alex

30

1001ebooks

J'entendis Raymond pousser son dernier soupir juste avant que résonne le clairon, à l'aube. J'appelai les gardiens pour qu'ils viennent enlever son corps, mais ils me laissèrent avec lui quelques heures, pendant qu'ils nettoyaient le carnage dans la prison.

Je ne respirai plus l'air libre jusqu'au 8 juin 1971 du calendrier chrétien.

C'est à cette date que recommença ma vie, raison pour laquelle je l'utilise en partie dans mon adresse mail. À 10 h 15 ce matin-là, je franchis les grilles de la prison de Tora, où j'avais été transféré peu de temps après les émeutes. Je levai mon œil valide vers la lumière brumeuse du soleil. J'avais quarante et un ans. J'étais derrière les barreaux depuis l'âge de vingt-quatre ans.

Un taxi Peugeot d'occasion couvert de taches de rouille, avec une transmission qui hoquetait et un pot d'échappement qui traînait à moitié sur le sol, m'attendait devant les murs de cinq mètres de haut, en vibrant dans un bruit de ferraille. En guise de chariot aux roues dorées garni d'une peau de léopard, tel fut le véhicule de mon exode.

Je m'installai à l'arrière et dis au chauffeur de se mettre en route. Dans son rétroviseur, les falaises de calcaire et les grottes où j'avais trimé tel un forçat à coups de pelle et de pioche, cassant de gros rochers en petits morceaux, rapetissèrent peu à peu. Je me souvins de Chérif qui avait dit une fois que même les lieux chargés de souffrance font de nous ce que nous sommes. Il était mort à présent. On l'avait torturé et forcé à signer des aveux après le soulèvement, avant de le faire témoigner durant un procès public, enfermé dans une cage au fond du tribunal.

Il s'était pendu avec un drap dans sa cellule avant de pouvoir parler de moi à la barre des témoins. Latif, qui avait « tiré » sur Nasser, était mort lui aussi, au bout d'une corde, emportant avec lui toute preuve d'une quelconque conspiration.

Mais j'étais là, enfin libre, de retour de tant d'années d'exil au désert.

En franchissant les limites de la ville, je commençai à me sentir angoissé. Le Caire n'était plus celui que j'avais connu. Les rues étaient bondées et sales à présent, l'air puait l'huile de moteur et le socialisme avorté. Où que porte mon regard, je ne voyais que circulation bruyante, fumées de gaz d'échappement, jeunes hommes indolents aux coins des rues, et femmes encombrées de trop nombreux enfants et de vêtements trop sombres pour l'été dans un pays africain. Les charrettes tirées par des ânes s'écroulaient plus souvent au milieu des carrefours et les magasins de vêtements européens étaient presque tous condamnés par des planches. Les vieux hôtels Art déco et les villas de l'époque édouardienne ressemblaient à des gâteaux de mariage couverts de poussière qui tombaient en ruine le long des boulevards, et les jardins à la française laissés à l'abandon se desséchaient dans la chaleur du désert et brunissaient au soleil. Les bistrots et les cafés avec terrasse le long du Nil étaient vides, leurs parasols Cinzano et Martini en lambeaux et infestés de corbeaux.

On arrachait des murs qui s'effritaient les affiches de Nasser, ou on les recouvrait par des photos d'Anouar el-Sadate. Le Raïs était mort moins d'un an auparavant, terrassé par une crise cardiaque à cinquante-deux ans, ce qui avait permis ma libération « anticipée », quatre ans avant que j'aie accompli la totalité de ma peine. J'avais entendu dire qu'il avait spécifiquement demandé que je sois pendu après le soulèvement. Mais, peu de temps après mon arrivée à Tora, mon avocat m'avait confié qu'une lettre en provenance d'une « compagnie cinématographique américaine » avait convaincu les autorités de me laisser la vie sauve.

Dans le monde moderne, la croyance est toujours une histoire de choix. Alors je choisis de croire que, lorsque Mona s'était rendue à Los Angeles en 1955 et qu'elle avait échoué à rencontrer M. DeMille aux studios, la longue lettre passionnée qu'elle avait remise à sa secrétaire avait fini par atterrir sur son bureau malgré tout, et l'avait influencé. Je choisis de croire que le courrier qui avait convaincu les autorités égyptiennes de m'épargner venait de Cecil B. DeMille en personne. Je choisis de croire qu'il se souvenait de moi comme d'un rêveur à son image et qu'il avait tenté de m'aider à sa façon. Durant des décennies par la suite, un chèque d'environ cent dollars m'était parvenu tous les ans au nom de la compagnie, et sa famille avait continué à l'envoyer après sa mort. Comment il était parvenu jusqu'à moi, c'est un mystère que je n'ai jamais totalement résolu.

Et, enfin, je *choisis* de croire que Raymond Garfield était mon ami, même s'il s'agissait d'un espion.

Quoi qu'il en soit, tout ça était bel et bien terminé à présent. Le

second de Nasser, le général Amer, était mort en 1967, officiellement de sa propre main, après la défaite de l'Égypte face à Israël durant la guerre des Six-Jours. Quatre ans plus tard, on sentait encore l'abattement collectif dans l'atmosphère, aussi lourd et palpable que la pollution. Le peuple, honteux, persuadé que la défaite était la punition de Dieu pour avoir délaissé la religion, avait commencé à revenir en masse vers la foi.

Où que je regarde, je voyais plus de barbes de dévots et de burqas que jamais auparavant. C'était plutôt bien, me disais-je. Dieu, dans sa bonté, m'avait épargné, et m'avait permis de voir ce jour. Mais, comme le Pr Farid l'avait prédit, une partie de ceux qui avaient été emprisonnés et torturés avec moi étaient devenus beaucoup plus radicalisés et enclins à la violence. Quelques-uns finiraient par aller bien au-delà des aspirations de la Confrérie et enverraient ces avions s'écraser sur les tours de la ville où je vis à présent, et où tu as grandi.

Tout cela se situait encore dans un futur lointain que j'aurais eu bien du mal à imaginer. J'éprouvai surtout de la tristesse lorsque je m'aperçus que le cinéma Avalon, où j'avais passé tant d'après-midi heureux, avait été démoli et remplacé par une petite mosquée de quartier.

Le taxi s'arrêta en frémissant devant un immeuble d'appartements délabré en train de s'affaisser, dans la rue Emad-el-din. Comme la plupart des bâtiments environnants, il arborait des balcons rouillés et des loques jaunies sur les fils à linge. Les voix des récitants du Coran et des sbires dévoués de Sadate beuglaient dans les radios des minuscules appartements, ayant remplacé celles d'Oum Kalsoum et de Patti Page. Les propriétaires n'avaient pas été autorisés à augmenter les loyers depuis que Nasser avait pris le pouvoir dans les années 1950, et ils avaient donc cessé de s'embêter à entretenir les bâtiments. On n'avait jamais entendu parler de planification urbaine. Les gens se contentaient de bâtir sans vraiment se soucier qu'il y ait des écoles ou une alimentation en eau dans le voisinage.

J'eus du mal à sortir du taxi. Pas parce que mon corps souffrait encore de ses années de dur labeur ou de privations, mais plutôt parce que j'avais perdu l'habitude d'une certaine liberté de mouvement. Je m'arrêtai et regardai autour de moi, repensant à mon père, ton grand-père. Cet homme bon qui n'avait jamais pu se rendre aux Masters d'Augusta, en Géorgie. Pendant quinze ans, il était venu me voir chaque semaine, ou quand on l'y autorisait, même après qu'il avait perdu son emploi et que le gouvernement avait saisi la maison derrière le terrain de golf, au nom de la nationalisation. Il n'avait jamais perdu l'espoir de me voir un jour sortir et mener enfin la vie paisible qu'il avait prédite, tandis que l'emphysème et les problèmes cardiaques avaient raison de lui. Il avait fini par quitter cette existence deux ans plus tôt et, tandis

que je me tenais au coin de cette rue en pensant à lui, une larme coula de mon œil valide, et je maudis les faux prophètes dont les mensonges et les idées fausses flottaient encore autour de nous, telle la lessive sur les rambardes.

Juste au moment où je commençais à paniquer, réalisant que je n'avais pas d'argent pour payer le chauffeur, une main de femme se posa sur mon bras.

— Tout va bien, mon amour, dit-elle. J'ai apporté le prix de la course.

Une part de moi ne parvenait toujours pas vraiment à croire qu'elle avait tenu parole et attendu. Je ne pus m'empêcher de remarquer que sa peau semblait un peu sèche et ridée à présent, qu'elle avait des cernes noirs sous les yeux et que sa chevelure blonde était striée de gris. Mais la voir, sereine, dans une abaya blanche qui lui arrivait aux chevilles et un foulard noir sur la tête, me fascinait toujours plus que Faten Hamama ou Grace Kelly ne l'avaient fait dans ma jeunesse.

Oui, Mona avait tenu parole.

Après qu'on m'avait « fait disparaître » comme on dit, et condamné à dix-sept ans d'emprisonnement, je m'étais persuadé que ses visites finiraient par s'espacer. Pourtant, une semaine sur deux, elle revenait avec de la nourriture en plus à partager avec les autres prisonniers et de l'argent, afin que les gardiens et les infirmières prennent « soin de moi ».

Après tout ce temps, je me demandais toujours pourquoi elle m'avait attendu, et où elle avait trouvé l'argent. Elle ne parlait jamais de tous les prétendants qu'elle avait eus pendant que je croupissais en prison, bien que je sache qu'il y en avait eu un certain nombre. Elle avait été courtisée par des officiers de l'armée, des hommes d'affaires, et des diplomates qui auraient pu l'emmener dans un autre pays. Mais elle disait simplement qu'elle avait perdu tout intérêt pour une vie sociale après ma condamnation. Elle était restée dévouée à son père jusqu'au jour où il était mort dans sa cellule. Ensuite, j'étais devenu son but dans la vie. Elle mettait toute son énergie à me tirer de là. Elle écrivait des lettres. Elle demandait des rendez-vous à des ministres du gouvernement. Elle fuyait la mode parisienne et les soirées cosmopolites. À la place, elle avait fait cause commune avec des épouses de prisonniers, même si elle venait d'un milieu social différent et avait eu un autre parcours scolaire.

Pendant un temps, elle avait même envisagé d'embrasser ma foi. Elle avait appris des versets du saint Coran, afin que nous puissions communiquer par messages codés, avait commencé à s'habiller comme une véritable épouse musulmane, en burqa et hijab, et ensuite, après la mort de son père, elle avait changé son nom de Mona en Amina. Elle conserva finalement la foi dans laquelle elle était née et suivit les offices coptes hebdomadaires jusqu'au jour de sa mort.

C'était peut-être vrai, ce qu'elle avait dit lorsque nous étions tous les deux plus jeunes ; elle avait toujours été à la recherche d'une raison d'être à laquelle dédier sa vie. Elle m'avait choisi, moi, et c'était un miracle encore plus grand que le partage de la mer Rouge.

C'était ta grand-mère, et je l'aimais énormément.

Ce jour-là, elle me passa un bras autour de la taille et m'aida à entrer en boitant dans l'immeuble où elle nous avait trouvé un appartement. Cela n'avait aucun sens, si ce n'est un acte de foi. J'étais un ancien critique de cinéma et chauffeur à moitié aveugle, avec un casier judiciaire et aucune perspective d'emploi dans l'immédiat. Et pourtant elle agissait comme si j'étais aussi riche que l'Agha Khan. Peut-être était-ce parce qu'elle savait à quel point j'avais besoin d'elle qu'elle avait accepté d'unir sa destinée à la mienne. L'escalier sentait l'urine et le tabac aromatisé aux fruits tandis que nous montions au troisième étage. Elle me laissa me reposer contre une rambarde et prendre mes repères pendant qu'elle ouvrait la porte de l'appartement.

Il n'y avait pas de meubles à l'intérieur, seulement un tapis de prière et un sac de golf qu'elle avait réussi à récupérer dans la maison de mon père, quatre bougies, un Coran, et un vieux matelas par terre. Je n'avais même pas de copie du stupide petit film d'étudiant que j'avais tourné en huit millimètres. Un rayon de soleil pénétra alors en oblique par une fenêtre ouverte et, tandis que j'entendais les psalmodies du muezzin dans un minaret proche, des grains de poussière tournoyèrent dans la lumière, me rappelant le faisceau lumineux sortant de la cabine du projectionniste, pendant ces matinées au Metro. Et, de façon inattendue, une vieille mélodie à demi oubliée surgit du fond de mon esprit. « *See the pyramids along the Nile…* »

— Dieu m'a souri, dis-je.

— Dieu sourit toujours. Même quand on s'égare.

— Mais aujourd'hui il sourit beaucoup.

Et ce fut là mon dénouement hollywoodien. Dans un petit appartement sale et sans mobilier qui coûtait cinquante dollars par mois, avec une plomberie qui grinçait dans la salle de bains et des voisins qui s'engueulaient bruyamment au-dessus.

Nous avons été mariés vingt-sept ans. Nous sommes restés au Caire six mois de plus, puis nous nous sommes installés en France, dont elle avait encore la citoyenneté grâce à sa mère. Par la suite, Dieu a fini par attendrir le cœur des employés de l'immigration, et nous avons enfin pu venir aux États-Unis, où elle avait un cousin dans le New Jersey. Et il a accordé un miracle encore plus grand en lui permettant de tomber enceinte à quarante et un ans. Elle a donné la vie à ton père au Kings County Hospital, à Brooklyn, et a vécu assez longtemps pour assister à la naissance de son premier petit-fils, un Américain à part entière. Je sais que tu étais trop petit pour te souvenir d'elle, mais c'était une

femme extraordinaire, et l'étoile qui illuminait ma vie.

Elle m'attendait tous les soirs avec une tasse de thé quand je rentrais tard à la maison, après avoir conduit mon taxi grâce à la licence spéciale qui m'avait été accordée par le service des véhicules à moteur new-yorkais à cause de mon unique œil valide, et au permis que j'avais acheté avec trois autres Égyptiens, un an après mon arrivée en Amérique. Et puis, elle s'est attelée à nos finances, afin que nous puissions racheter les parts de mes partenaires en 1985, et revendre ensuite ce permis pour 100 000 dollars, que nous avons utilisés comme acompte pour faire l'acquisition d'une station-service délabrée dans Bay Ridge Parkway. Elle a travaillé à mes côtés à la caisse sept soirs par semaine derrière une vitre pare-balles, vendant de l'essence et des tickets de loterie dans son hijab, jusqu'à ce que nous prenions un nouveau virage, remboursions le prêt hypothécaire, et gagnions assez pour offrir à notre famille sa première vraie maison dans Colonial Road, une solide demeure en briques rouges, dans laquelle ça a été un bonheur et une bénédiction de t'accueillir et de te voir grandir. Et ainsi, après toutes ces années, on s'en est sortis, et on a connu notre petite réussite à l'américaine.

Et chaque année, à Pâques, on regardait *Les Dix Commandements* **ensemble quand ça passait à la télé. On riait de Yul Brynner et ses cigarettes, de Chuck et sa barbe, et on s'émerveillait de la beauté de Miss Yvonne De Carlo et de Miss Anne Baxter, ou du partage de la mer Rouge. De nos jours, j'imagine que les jeunes gens trouveraient sûrement les effets spéciaux datés et certains des dialogues un peu pénibles. Mais ça faisait partie de nos vies. Tous les ans, on faisait semblant de se repérer parmi les milliers de figurants, c'était un peu comme avoir nos étoiles à nous sur le Walk of Fame, sur Hollywood Boulevard, ou du moins ce qui s'en rapprochait le plus.**

Dieu me l'a reprise en 1998. De nombreuses choses se sont passées après sa mort. Certaines, presque aussi merveilleuses que la vie que j'avais eue avec elle. D'autres, comme le jour où les tours sont tombées, aussi pesantes que des briques dans l'autre plateau de la balance. J'ai essayé de vivre comme si mon cœur était aussi léger qu'une plume. Toutes mes prières n'ont pas été entendues. Et cette femme me manque toujours, chaque heure de chaque jour. Pourtant, je ne regrette rien – ni d'avoir perdu un œil, ni de ne pas m'être enfui pendant l'incendie, pas même les dix-sept années passées en prison – quand je pense à ce rai de lumière entrant par cette fenêtre noire de suie et au chemin qu'il a illuminé à travers cette longue enfilade de décennies.

— Tu veux prier et rendre grâce ? demanda ta grand-mère en montrant le tapis qu'elle avait déroulé devant la fenêtre.

— Non.

Je secouai la tête et montrai le matelas.

— J'aimerais m'allonger avec toi. J'ai attendu très longtemps pour ça.

Épilogue

De : Alexisfire475@gmail.com
Envoyé : 4 juillet 2015
À : PapiAli71@aol.com
Cc : Bayridgemama475@gmail.com
Papi,
Je ne sais pas si tu pourras recevoir ce message directement, alors j'ai mis maman en copie, pour qu'elle puisse te le lire à haute voix.
Je suis sur le chemin du retour, j'écris depuis l'ordinateur portable de Mme Schulman, avec les agents du FBI qui surveillent par-dessus mon épaule. Il s'est encore passé un tas de choses depuis mon dernier message. Je ne suis pas le même qu'à mon départ. Mais je ne suis pas non plus le même que quand j'étais là-bas.
Si quelqu'un peut comprendre, c'est bien toi. J'ai dû accepter d'avouer tout ce dans quoi j'avais été impliqué aux gens qui sont responsables de moi, ici en Turquie, ça faisait partie de l'accord pour que je puisse rentrer à la maison. Je leur parle de certains projets que mon unité avait en vue aux États-Unis. J'essaie de ne pas me sentir trop mal, parce qu'à présent je sais que ma grand-mère et toi vous êtes passés par là d'une certaine façon et que vous avez dû faire des dépositions, vous aussi. Ça m'aide un peu à accomplir ces démarches.
Je sais que ça ne va pas être facile de convaincre tout le monde que je suis du bon côté désormais. J'aurai certainement des explications à donner, en particulier aux parents de Tyler – même si j'ai essayé d'aider leur fils.
Les agents semblent passablement sceptiques ; d'après Mme Schulman, je dois probablement m'attendre à passer au moins huit ou neuf ans dans un établissement fédéral. Ce qui signifie que je ne sortirai pas avant d'avoir presque trente ans, mais là encore ce n'est qu'à peu près la moitié du temps que tu as passé en prison.
En échange de l'accord de coopération, et parce que tu es confiné à la maison, M. Foxworth, l'agent spécial responsable de moi, m'assure qu'il va écrire une lettre pour qu'on m'autorise une visite à domicile sous surveillance tous les quinze jours, jusqu'à ce que je commence à purger ma peine.
Alors, s'il te plaît, attends-moi encore un peu. Je sais que ça m'a pris du temps pour revenir, mais j'arrive.
Merci,
Alex
De : Bayridgemama475@gmail.com
Envoyé : 9 septembre 2015
À : Alexisfire475@gmail.com
Alex,
Ton grand-père dit qu'il va préparer le *kochari* et des coussins tout chauds sur le canapé pour toi et ceux qui te surveillent. Il espère que vous aimez

tous les mélanges d'épices et les films suffisamment longs pour faire des pauses au milieu.
Je t'embrasse,
Maman

Note historique

Adieu mes frères **est une œuvre de fiction, et la plupart des personnages principaux sont le produit de l'imagination de l'auteur. Comme toujours, les erreurs et les altérations, intentionnelles ou non, sont là aussi ma propriété exclusive.**

La trame de fond emprunte fortement au récit historique.

À l'automne 1954, Cecil B. DeMille a amené toute la production des *Dix Commandements* **en Égypte, afin de tourner plusieurs séquences essentielles dans le désert, à vingt-cinq kilomètres du Caire. Des discussions préliminaires avaient eu lieu avec le roi Farouk, afin de trouver des accommodements pour pouvoir filmer en Égypte. Mais une fois le scénario terminé, et la production prête à voyager, la situation avait radicalement changé au Moyen-Orient.**

Six ans plus tôt, l'Égypte avait été en guerre contre l'État nouvellement créé d'Israël. Son armée mal équipée avait subi une défaite cuisante, et le blâme en était largement retombé sur le roi Farouk. En 1952, les frustrations à son sujet et vis-à-vis de l'occupation britannique atteignirent un point culminant. Un groupe connu sous le nom d'Officiers libres de l'armée égyptienne organisa un coup d'État avec le soutien de membres des Frères musulmans, forçant le roi Farouk à abdiquer. Le général Muhammad Néguib devint le nouveau leader égyptien, même si Gamal Abdel Nasser, un jeune lieutenant-colonel, avait été le véritable élément moteur du coup d'État.

DeMille passa alors un accord avec Néguib, qui lui permettait de filmer en dehors du Caire, en faisant appel à deux cents officiers de cavalerie et leurs chevaux pour jouer le rôle de l'armée du pharaon, et en empruntant douze avions de l'armée de l'air déclassés, afin de servir de ventilateurs géants. En échange, DeMille accepta de produire un court documentaire sur l'Égypte contemporaine et ses accomplissements révolutionnaires, que le nouveau gouvernement pourrait utiliser comme il le jugeait bon.

Cependant, les choses avaient de nouveau changé lorsque le bateau de DeMille atteignit le port d'Alexandrie. Néguib et Nasser

étaient empêtrés dans une lutte de pouvoir, dont Nasser était sorti vainqueur. Il rencontra DeMille et Henry Wilcoxon, et accepta d'honorer les engagements pris envers les réalisateurs par son prédécesseur.

Au même moment, Nasser rencontrait de sérieux problèmes. Les tensions étaient encore très fortes avec Israël. Juste avant l'arrivée de DeMille, treize jeunes Juifs égyptiens furent arrêtés dans le cadre de l'affaire Lavon, qui impliquait des histoires d'espionnage et des actes de sabotage au Caire et à Alexandrie. Conjointement, les Frères musulmans, qui avaient été plus étroitement alignés sur la politique de Néguib, étaient de plus en plus désabusés face à l'incapacité de Nasser à faire appliquer la charia, la loi islamique, comme principe de la vie égyptienne. L'« appareil secret » des Frères musulmans mit sur pied un complot afin de renverser Nasser. Le plan prévoyait de faire exploser des routes et des ponts, ainsi qu'une tentative d'assassinat contre Nasser durant un discours à Alexandrie. Comme raconté dans le roman, cette tentative échoua, et dans les journaux le lendemain on put lire que l'attaque avait paru tellement mise en scène que « certaines personnes se demandaient si Cecil B. DeMille n'était pas venu en Égypte pour diriger les huit balles, plutôt que *Les Dix Commandements* **». Il en résulta une répression féroce contre les Frères musulmans, des centaines de membres furent emprisonnés et torturés et, dans certains cas, mis à mort. De nombreux historiens font remonter l'émergence de l'islam radical, al-Qaida et l'État islamique à cette période.**

Comme dans le roman, des membres du réseau d'espionnage juif furent emprisonnés en même temps et au même endroit que les Frères musulmans. Mais, selon certains récits, ces deux groupes conclurent une trêve après qu'un prisonnier juif eut refusé d'obéir aux gardiens lui ordonnant de tabasser un Frère, et eut été lui-même roué de coups en représailles.

Le personnage du Dr Sabri est aussi fondé sur des faits historiques. Après la Seconde Guerre mondiale, un certain nombre de médecins et d'officiels nazis purent immigrer en Égypte. L'un des plus célèbres était Aribert Heim, aussi connu sous le nom de « Dr la Mort », un membre de la Waffen-SS qui tua des centaines de prisonniers, entre autres dans le camp de concentration de Mauthausen, avant de s'exiler au Caire et de vivre sous une fausse identité égyptienne jusqu'à son décès en 1992.

Le complot des Frères musulmans contre *Les Dix Commandements* **est une pure invention, pour autant que le sache l'auteur. Il est vrai, cependant, que DeMille fit une crise cardiaque majeure pendant qu'il dirigeait la scène de l'Exode dans le désert égyptien. Il réussit à redescendre les quelque trente mètres des portes Pi-Ramsès et, après une période de convalescence, il put regagner Hollywood et terminer**

le film en studio, en incluant à la fameuse séquence du partage de la mer Rouge des plans tournés en Égypte.

Le film *Les Dix Commandements* **fut un énorme succès mondial et gagna l'Oscar des meilleurs effets spéciaux en 1956. Mais il n'a pas remporté celui du meilleur réalisateur. C'est devenu une tradition de le programmer à la télévision nationale tous les ans, aux environs des vacances de Pâques et de Pessah.**

Cecil B. DeMille est mort le 21 janvier 1959. *Les Dix Commandements* **furent son dernier film.**

Remerciements

J'aimerais remercier :

Lawrence Wright, Raymond Stock, Samir W. Rafaat, Mona Serageldin, Mahmoud Sabet, Jeff Osborne, Belal Fadl, Khaled Gabry, Amr Gabry, Ahmed Gabry, Ahmed Seddik, James D'Arc, Tawfik Sola, Pierre Cachia, Mahmoud Tawfik, Mona Tawfik, Ibrahim Abdel Meguid, Nina Foch, Haroon Moghul, Tarek Lofty, Gamal al-Bana, Frank G. Wisner, Arthur Levitt, Peter Bloom, Harold (Smoky) Simon, Elizabeth Keyishian, Kevin Brownlow, Patrick Stansbury, Helen Cohen, Ashraf M. Mobariz, Lawrence Schoenbach, Andrew Patel, Dan Morrison, Naguib Mahfouz, Dr Nabil Farouk, Maurice Yenni, Katherine Orrison, Mickey Moore, Jim Voorhees, Jeanine Basinger, Francis Ricciardone, Jeffrey Wells, Helen Lovejoy, Stuart Friedland, Barbara Friedland, Alan Weisman, Gabriel Cohen, Fraser Heston, Marisa Silver, George Hagen, Ali Salem, Peg Tyre, Loren Janes, Barbara Hall, Albert Maysles, D. A. Pennebaker, Richard Leacok, Robert Drew, Jack Garfein, Lofti Sherief, Julie Martin, George C. Stoney, Ellen Lippman, Philippa Gordon, Kendall Rose Storey, Eric Pooley, Laura Sanchez, Peter Herbst, Madeline Houpt, Tom Straw et Angela Cheng Caplan.

Je souhaiterais adresser des remerciements particuliers à Joanne Gruber pour l'aide éditoriale qu'elle m'a apportée, et son combat contre les insurrections grammaticales. John Ragheb s'est surpassé en partageant avec moi ses connaissances et en me faisant découvrir Le Caire, en particulier pendant le Printemps arabe. Il a aussi été assez aimable pour lire le manuscrit afin de corriger mes nombreuses erreurs factuelles et d'interprétation.

Et, enfin, je veux remercier Cecilia Presley et Joe Harper, les petits-enfants de Cecil B. DeMille, pour leur patience, leurs observations, et leur volonté de partager avec moi leurs souvenirs des moments passés en Égypte, durant le tournage des *Dix Commandements.* **Ce livre n'existerait pas sans leur contribution.**

TITRE ORIGINAL : **PICTURE IN THE SAND**

Traduction française : **Estelle Roudet**

© 2023, Peter Blauner.

© 2024, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de l'Éditeur original : St. Martin's Press, New York.

ISBN 979-1-0339-1682-6

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

www.harpercollins.fr

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.